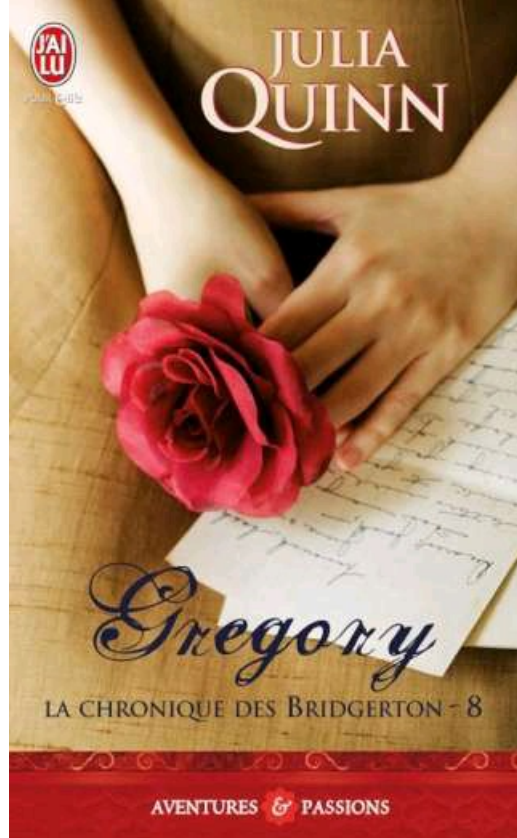




Gregory

La chronique des Bridgerton -8

Julia Quinn

Prologue

Londres, non loin de l'église Saint-George, Hanover Square Été 1827

Ses poumons étaient en feu.

Gregoiy Bridgerton courait à perdre haleine, indifférent aux regards curieux des passants.

Ses mouvements étaient rythmés par une étrange et puissante impulsion - *un deux trois quatre, un deux trois quatre* - qui le propulsait, le poussait en avant tandis que son esprit se concentrait sur un but, un seul et unique but.

L'église.

Il devait arriver là-bas.

Il devait empêcher le mariage.

Depuis combien de temps courait-il ainsi ? Une minute ? Cinq ? Il n'en avait aucune idée.

L'église. Il devait atteindre l'église.

Elle avait commencé à 11 heures. La cérémonie. Cette absurdité qui n'aurait jamais dû advenir. *Elle* avait pourtant accepté, et maintenant, il devait tout interrompre. Il devait l'arrêter, elle. Il ignorait comment elle pouvait faire une chose pareille, il ne comprenait pas pourquoi, mais elle s'apprêtait à commettre une erreur monumentale.

Il fallait qu'elle sache qu'elle se trompait.

Elle était à lui. Ils étaient faits l'un pour l'autre. Au nom du Ciel, elle ne pouvait l'ignorer !

Combien de temps durerait une cérémonie nuptiale ? Cinq minutes ? Dix ?

Vingt ? Il n'y avait jamais prêté attention, et il ne lui serait certainement pas venu à l'esprit de consulter sa montre au début et à la fin. Qui aurait imaginé qu'il ait un jour besoin d'une telle information ?

Il s'engagea dans Regent Street à toute allure, marmonna de vagues excuses au gentleman qu'il venait de bousculer.

L'église. Il devait atteindre l'église. Il ne pouvait penser à rien d'autre. Il ne le devait pas. Il fallait...

Enfer et damnation ! Il s'arrêta abruptement devant un attelage qui lui barrait le chemin. Posant les mains sur ses cuisses, il aspira d'avidés goulées d'air dans l'espoir d'atténuer l'insupportable pression dans sa cage thoracique.

L'attelage passa. Gregory s'élança de nouveau. Il n'était plus loin, à présent. Il pouvait y arriver. Elle ne devait pas avoir quitté sa maison depuis plus de cinq minutes. Peut-être six. Il avait l'impression que cela en faisait trente, mais cela ne pouvait pas être plus de sept.

C'était une erreur. Il devait l'empêcher. Il *allait* l'empêcher.

Enfin, il aperçut la flèche grise de l'église qui s'élançait vers le ciel d'un bleu intense. On avait accroché des fleurs aux lanternes. Jaunes, blanches, elles jaillissaient de leurs paniers dans un charmant désordre, *donnant* une impression de fête, et même de joie, ce qui était parfaitement absurde. Il n'y avait rien à célébrer. Pas de raison de se réjouir.

Ralentissant juste assez pour gravir les marches sans risquer de tomber, il ouvrit la porte à la volée, mais l'entendit à peine se fracasser contre le mur.

Peut-être aurait-il dû marquer une pause pour reprendre son souffle. Peut-être aurait-il dû préférer une entrée discrète afin de se donner le temps d'évaluer la situation et de voir où en était la cérémonie.

Le silence se fit dans l'église. La voix monocorde du prêtre se tut tandis que les invités se retournaient et que tous les regards convergeaient vers lui.

— Non, lâcha-t-il, haletant. Non ! reprit-il avec plus de force.

Il remonta la nef en se retenant au dossier des bancs.

— Ne fais pas cela !

Elle le fixait, muette, l'air abasourdi. Il vit son bouquet lui glisser lentement des mains, et il sut... Par le Ciel, il sut qu'elle en avait le souffle coupé !

Dieu qu'elle était belle ! Gregory puisa dans la contemplation de son éblouissante beauté un regain d'énergie. Il se redressa. Bien qu'encore pantelant, il lâcha le banc qui lui servait d'appui.

— Ne fais pas cela, répéta-t-il en se dirigeant vers elle de la démarche de celui qui sait ce qu'il veut.

Elle ne dit rien. Personne ne soufflait mot, ce qui était assez étrange. Trois cents membres de la bonne société, parmi les plus bavards que

comptait Londres, étaient rassemblés là, mais seul ne prononçait une parole. En revanche, aucun ne semblait pouvoir détacher son regard de lui.

— Je t'aime, avoua-t-il en présence de tous ces gens.

À quoi bon le cacher ? Il refusait de garder son amour secret. Il refusait de la laisser en épouser un autre sans avoir clamé au monde entier que son cœur était à elle.

— Je t'aime, répéta-t-il.

Du coin de l'œil, il aperçut sa mère et sa sœur, assises bien droites sur leur banc, bouche bée.

Il continua de remonter la nef, plus sûr de lui à chaque pas. Parvenu à la croisée du transept, il s'immobilisa.

Ne l'épouse pas.

Gregory, articula-t-elle. Pourquoi fais-tu cela ?

— Je t'aime, dit-il de nouveau, parce que c'était la seule réponse possible, et que rien d'autre ne comptait.

Il vit ses yeux briller tandis qu'elle tournait la tête vers l'homme qu'elle s'apprêtait à prendre pour époux. Ce dernier arqua un sourcil tout en esquissant un imperceptible haussement d'épaules, comme pour dire « à vous de choisir ».

Gregory mit un genou en terre.

-- Épouse-moi, dit-il avec ferveur. Épouse-mot.

Il retint son souffle. Toute l'assemblée retint son souffle.

Elle plongea son regard dans le sien. Dans ses grands yeux lumineux, il y avait toute la bonté, toute la générosité, toute la loyauté du monde.

-- Épouse-moi, murmura-t-il une dernière fois.

Ses lèvres tremblaient, mais c'est d'une voix haute et claire qu'elle répondit...

1

Où notre héros tombe amoureux.

Deux mois plus tôt

Contrairement à la plupart des hommes de sa connaissance, Gregory Bridgerton croyait au grand amour.

Il aurait fallu être fou pour douter.

Après tout...

Son frère aîné, Anthony...

Sa sœur aînée, Daphné...

Ses autres frères, Benedict et Colin, sans compter ses sœurs, Éloïse, Francesca et (agaçant mais véridi- que) Hyacinthe...

Tous - absolument *tous* - étaient éperdument amoureux de leur conjoint !

Chez la majorité des individus de sexe masculin, un tel état de fait n'aurait eu pour conséquence qu'une vague irritation. Chez Gregory, qui était venu au monde doté d'un tempérament exceptionnellement joyeux, bien que parfois exaspérant selon sa sœur cadette, cela signifiait qu'il n'avait d'autre choix que de croire que l'amour existait bel et bien.

Il ne s'agissait pas de quelque chimérique produit de l'imagination n'ayant d'autre fonction que d'empêcher les poètes de mourir de faim. Cela existait, et le jour viendrait où lui aussi trouverait la femme de ses rêves, fonderait une famille, aurait une nombreuse progéniture et s'adonnerait à des passe-temps aussi passionnants que fabriquer du papier mâché et collectionner les râpes à noix de muscade. Ce n'était qu'une question de temps.

Au demeurant, et pour dire les choses avec exactitude - au risque de sembler exagérément précis pour un concept aussi abstrait -, ses rêves n'impliquaient pas une femme en particulier. Du moins pas une femme aux traits de caractère spécifiques et facilement identifiables. Il ignorait tout de cette femme qui serait la sienne, qui était supposée transformer radicalement sa vie et faire de lui un modèle d'ennuyeuse respectabilité sereinement assumée. Il ne savait pas si elle serait petite ou grande, brune ou blonde. Il aimait à penser qu'elle serait intelligente et dotée d'un solide sens de l'humour, mais à part cela... Elle pourrait être réservée, ou pleine d'assurance. Il était possible qu'elle aime chanter. Ou non.

Ce serait peut-être une cavalière émérite au teint hâlé par le grand air.

Il n'en avait aucune idée. Tout ce qu'il savait de cette femme fabuleuse, merveilleuse et, pour l'instant, inexistante, c'est que lorsqu'il la verrait...

Il saurait.

Il ignorait comment, mais il n'avait aucun doute sur ce point. Un événement aussi essentiel, aussi formidable, aussi extraordinaire ne se jouerait pas en sourdine. Ce serait puissant et tonitruant, à l'unisson des proverbiales fanfares et trompettes ! Une inconnue demeurerait cependant : quand adviendrait-il ?

Et Gregory ne voyait pas de raison de s'ennuyer tandis qu'il guettait l'arrivée de celle qui lui était destinée. Après tout, il n'avait nul besoin de vivre en moine en attendant le grand amour de sa vie !

Gregory était en tout point un Londonien typique, doté d'une confortable -

bien que nullement extravagante - pension, de nombreux amis et d'assez de jugeote pour savoir quand il est temps de quitter une table de jeu. Il était considéré comme un bon parti sur le marché du mariage, même s'il n'était pas dans la liste des meilleurs (les quatrièmes fils n'étaient jamais les plus recherchés), et il était régulièrement sollicité par des maîtresses de maison en quête d'un séduisant célibataire pour avoir à leur table autant de convives masculins que féminins.

Ce qui lui permettait d'économiser sur sa susmentionnée pension, ce qui était toujours cela de pris.

Peut-être aurait-il dû avoir un but dans la vie - un projet, ou, à tout le moins, une tâche utile à accomplir -, mais cela pouvait attendre, n'est-ce pas ? Bientôt, il en était sûr, tout deviendrait évident. Il saurait précisément ce qu'il souhaitait accomplir, et en compagnie de qui. Entre-temps, il...

Eh bien, il ne passait pas exactement un bon moment. Du moins, pas dans l'immédiat.

Et la raison en était la suivante.

Il était assis dans un fauteuil de cuir. Ce siège était très confortable, ce qui n'avait pas grand rapport avec son problème sinon que son moelleux prédisposait à la rêverie, laquelle n'aidait guère Gregory à écouter son frère qui, il faut le noter, n'était qu'à environ quatre pas de lui, et discourait sur quelque vague sujet tournant vraisemblablement autour d'une énième variation ayant pour thèmes le

devoir et la responsabilité.

Comme bien souvent, Gregory l'écoutait d'une oreille distraite.

Certes, il lui arrivait de se montrer plus attentif, mais...

— Gregory ? Gregory !

Celui-ci tressaillit et leva les yeux. Son aîné avait les bras croisés, ce qui n'était jamais bon signe. Anthony était vicomte de Bridgerton, et ce depuis une vingtaine d'années. Certes, Gregory aurait été le premier à assurer qu'il était le meilleur des frères, mais au temps de la féodalité, il aurait fait un seigneur féodal des plus convaincants...

—

Navré de troubler tes réflexions, quelles qu'elles soient, déclara Anthony d'un ton sec, mais as-tu, par le plus grand des hasards, entendu une seule de mes paroles ?

—

Devoir, récita Gregory avec un hochement de tête, en se composant une expression grave. Responsabilité.

— Exactement, approuva Anthony.

Gregory se félicita. Il avait visé juste. Son frère poursuivit :

—

Il est plus que temps que tu fasses quelque chose de ta vie.

—

Tout à fait, approuva Gregory, en grande partie parce qu'il avait raté le dîner, qu'il était affamé, et qu'il avait entendu dire que sa belle-sœur servait une collation dans le jardin.

Sans compter qu'il était vain de discuter avec Anthony. Toujours.

— Il faut que tu prennes un nouveau départ.

— Exact.

Peut-être y aurait-il des sandwiches ? Il avait assez faim pour engloutir une quarantaine de ces canapés ridiculement petits.

— Gregory.

Anthony avait usé de ce ton reconnaissable entre mille, qui signifiait qu'il valait mieux écouter attentivement.

—

Bien, fit Gregory, qui connaissait le pouvoir d'une simple syllabe pour gagner du temps et trouver la bonne réponse. Je suppose que je vais entrer dans le clergé.

Cela calma Anthony aussi efficacement qu'une douche froide. Gregory fit une pause, histoire de savourer cette petite victoire. Dommage qu'il faille se faire pasteur pour parachever son triomphe !

— Plaît-il ? demanda Anthony d'une voix étranglée.

— Je n'ai pas beaucoup le choix, répliqua Gregory.

Il s'aperçut alors qu'il prononçait ces paroles pour la première fois. D'une certaine façon, cela rendait la réalité qu'elles recouvraient plus réelle. Plus définitive.

—

C'est l'armée ou le clergé, poursuivit-il. Et il faut bien reconnaître que je suis un tireur lamentable.

Anthony ne répondit pas. Ils savaient l'un comme l'autre que c'était la vérité.

Après un silence un peu gêné, Anthony murmura :

— Il y a aussi l'épée.

—

Oui, mais avec ma chance, je serais affecté au Soudan.

Gregory frémit.

—

Je ne voudrais pas faire le difficile, mais la chaleur ! Tu aimerais y aller, toi ?

— Certainement pas ! admit son frère aîné.

—

Et puis, ajouta Gregory, qui commençait à s'amuser, il y a mère.

Un silence, puis :

—

Quel est le lien entre mère et le Soudan ? s'enquit Anthony.

—

Elle ne sera pas ravie de me voir partir là-bas, et tu sais bien que c'est toi qui devras lui tenir la main chaque fois qu'elle s'inquiétera, ou qu'elle fera d'abo-minables cauchemars dans lesquels...

— N'en dis pas plus, l'interrompit Anthony.

Gregory réprima un sourire. Il se montrait un peu

injuste envers sa mère, qui n'avait jamais prétendu connaître l'avenir sur une base aussi nébuleuse qu'un simple rêve. Cela dit, elle *détesterait* le savoir au Soudan et Anthony *serait* le témoin obligé de ses inquiétudes.

Quoi qu'il en soit, Gregory ne nourrissant aucune envie particulière de quitter les brumeux rivages d'Angleterre, le débat était clos.

—

Très bien, reprit son frère. Quoi qu'il en soit, je suis heureux que nous ayons enfin eu cette conversation...

Gregory chercha la pendule du regard. Anthony s'éclaircit la voix, et enchaîna, non sans impatience :

— ... et que tu t'intéresses enfin à ton avenir.

Gregory réprima un grincement de dents.

—

Je n'ai que vingt-six ans, lui rappela-t-il. Je suis peut-être encore un peu jeune pour que tu uses et abuses du mot *enfin*.

Anthony se contenta d'arquer un sourcil.

—

Dois-je prendre contact avec l'archevêque pour qu'il te trouve une paroisse ?

À ces mots, Gregory fut secoué d'une incontrôlable quinte de toux.

—

Oh, je... Non ! hoqueta-t-il dès qu'il put parler de nouveau. C'est-à-dire... pas encore.

Les lèvres d'Anthony se retroussèrent imperceptiblement, mais son expression était si impénétrable qu'il aurait été impossible de parler de sourire.

— Tu pourrais te marier, suggéra-t-il.

—

En effet, admit Gregory. Et je compte le faire. En vérité, j'en ai la ferme intention.

— Vraiment ?

— Dès que j'aurai trouvé la femme de ma vie.

Voyant l'expression dubitative de son frère, il ajouta :

—

N'es-tu, entre tous les hommes, pas le mieux placé pour me recommander un mariage d'amour plutôt qu'une union de convenance ?

De notoriété publique, Anthony était éperdument amoureux de sa femme, laquelle - de manière assez inexplicable - était follement éprise de lui. Et, ce n'était pas non plus un secret, Anthony aimait profondément ses sept frères et sœurs. Aussi Gregory n'aurait-il pas dû ressentir une telle émotion en l'entendant répondre d'une voix très douce :

—

En effet. Et je te souhaite de connaître autant de bonheur que moi.

Un gargouillement sonore en provenance de son estomac épargna à Gregory l'obligation de répondre.

—

Désolé, fit-il en jetant un regard penaud à son frère. J'ai raté le dîner.

— Je sais. Nous t'attendions plus tôt.

Gregory réprima un frisson. De justesse.

— Kate était un peu déçue.

C'était sans doute le pire. Qu'Anthony soit fâché, c'était une chose, mais lorsqu'il laissait entendre que son épouse avait été contrariée...

Eh bien, quand cela arrivait, Gregory *savait* qu'il était dans une mauvaise posture.

—

J'ai quitté Londres plus tard que prévu, marmonna-t-il.

Même si c'était la vérité, cela n'excusait pas ses mauvaises manières. Il était censé arriver à l'heure pour dîner en compagnie des autres invités. Il était sur le point de dire qu'il avait l'intention de se faire pardonner, mais se ravisa. Cela ne pourrait qu'aggraver son cas, il le savait, en donnant l'impression qu'il comptait sur un sourire et une flatterie bien placés pour racheter un retard dont il ne se souciait guère. D'ordinaire, il ne s'en privait pas, mais cette fois...

Il s'y refusait.

Aussi se contenta-t-il de répondre :

— Je suis désolé.

Il était sincère.

— Elle est dans le jardin, murmura Anthony. Je crois qu'elle a décidé que l'on danserait... sur la terrasse, figure-toi !

Gregory n'en fut pas étonné. Cela ressemblait tellement à sa belle-sœur d'organiser un bal improvisé en plein air.

— Essaie de danser avec qui elle te proposera, suggéra Anthony. Kate ne veut pas qu'une seule jeune femme se sente négligée.

— Entendu, dit Gregoiy.

— Je vous rejoins dans un quart d'heure, déclara son frère en retournant à son bureau, sur lequel plusieurs dossiers l'attendaient. J'ai quelques questions à régler.

Gregory se leva.

— Je vais en informer Kate.

L'entretien étant manifestement clos, il quitta le cabinet de travail pour gagner le jardin.

Il n'était pas revenu à Aubrey Hall, la demeure ancestrale des Bridgerton, depuis un certain temps. La famille se réunissait ici, dans le Kent, à chaque Noël, mais, en vérité, cette maison n'était pas le foyer de Gregory, et ne l'avait jamais été. Après la mort de leur père, leur mère, au mépris des conventions, avait choisi de passer la plus grande partie de l'année à Londres. À ses yeux, trop de souvenirs étaient rattachés à l'élégant manoir, soupçonnait Gregory, quand bien même elle ne l'avait jamais avoué.

Voilà pourquoi il s'était toujours senti plus à l'aise à Bridgerton House, leur demeure londonienne, qu'à Aubrey Hall. Cela dit, il aimait venir ici, et il était toujours partant pour des activités extérieures telles que l'équitation et la natation (lorsque les eaux du lac étaient suffisamment chaudes). Assez curieusement, après plusieurs mois passés en ville, il appréciait le changement de rythme, l'atmosphère ; tranquille et l'air pur.

Il aimait aussi pouvoir partir quand l'atmosphère devenait trop tranquille et l'air trop pur.

Les festivités nocturnes se tenaient sur la pelouse, côté sud, comme l'en avait informé le majordome ? lors de son arrivée, un peu plus tôt dans la soirée.

L'endroit était idéal pour une fête, avec sa vue sur le lac et la vaste terrasse où des sièges avaient été disposés à l'intention des invités qui ne dansaient pas.

Alors qu'il s'approchait du grand salon, Gregory entendit l'écho des voix à travers les portes-fenêtres. Sa belle-sœur avait dû inviter entre vingt et trente personnes, supposa-t-il. Trop peu pour rester en petit comité, mais suffisamment pour pouvoir s'échapper sans que son absence soit embarrassante.

Comme il posait le pied sur la terrasse, il huma des effluves de cannelle, et laissa échapper un soupir déçu. Il était si affamé qu'il aurait tout donné pour un filet de bœuf rôti.

Tant pis. S'il était arrivé en retard, il était seul à blâmer, et Anthony serait furieux s'il ne rejoignait pas tout de suite les invités. Il devrait donc se contenter de cakes et de petits gâteaux.

Une brise tiède lui caressa la peau. La chaleur, - exceptionnelle pour un mois de mai, alimentait toutes les conversations. C'était un temps si étonnamment clément que l'on ne pouvait s'empêcher de sourire. Et, de fait, les invités qui se trouvaient là semblaient heureux, comme en témoignaient les fréquents éclats de rire qui ponctuaient le brouhaha.

Gregory regarda autour de lui à la recherche du buffet, ainsi que d'un visage connu - de préférence celui de sa belle-sœur, qu'il était supposé saluer en premier

-, mais alors qu'il parcourait la terrasse, celle qu'il vit, ce fut...

Elle.

Elle !

Il se figea littéralement. Il lui sembla que ses poumons se vidaient lentement jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus un atome d'air, mais il demeura immobile, le souffle coupé, douloureusement avide d'en découvrir davantage.

Car il ne voyait ni ses traits ni même son profil. Il n'apercevait que son dos, la courbe de sa nuque, d'une grâce absolue, et son épaule que venait caresser une boucle blonde.

« Je suis perdu », fut sa seule et unique pensée.

Pour toutes les autres femmes, il était perdu. Cette intensité, cette brûlure, cette étourdissante sensation de plénitude, jamais il n'avait ressenti cela !

Peut-être était-ce naïf, ou fou - sans doute un peu des deux -, mais il attendait cet instant depuis une éternité. En un éclair, tout s'expliquait. Pourquoi il ne s'était pas enrôlé dans l'armée, n'était pas entré dans les ordres, ni n'avait accepté les nombreuses propositions de son frère de diriger l'une des propriétés du clan Bridgerton.

Il attendait. C'est tout. Bon sang, jamais jusqu'à présent il ne s'était rendu compte qu'il n'avait rien fait d'autre qu'attendre cet instant !

Celui-ci était enfin arrivé.

Elle était là.

Et il savait.

Il traversa la pelouse, oubliant Kate et le buffet. Il salua brièvement deux ou trois connaissances qu'il croisa, mais ne s'arrêta pas. Il fallait qu'il la rejoigne. Qu'il voie son visage, qu'il respire son parfum, qu'il entende le son de sa voix.

Arrivé à quelques pas d'elle, il s'immobilisa. Il était tout à la fois paralysé, émerveillé, et ivre de bonheur.

Elle parlait à une autre jeune femme avec une animation qui trahissait une grande amitié. Gregory demeura là, à les observer, jusqu'à ce que, sentant sa présence, elles se retournent lentement.

Il esquissa un sourire. Et dit...

— Bonsoir.

Lady Lucinda Abernathy, mieux connue sous le diminutif de Lucy, ravala un gémissement de contrariété en pivotant vers le gentleman qui s'était approché subrepticement, afin sans doute de couvrir Hermione de regards énamourés.

C'était l'inconvénient d'être amie avec Hermione Watson. Celle-ci collectionnait les soupirants désespérés avec la même constance que le vieux pasteur près de l'Abbaye collectionnait les papillons.

A cette différence près qu'Hermione ne transperçait pas ses victimes avec de petites aiguilles. Pour être tout à fait honnête, Hermione ne recherchait pas les faveurs des hommes et n'avait jamais entrepris de briser le cœur d'un seul d'entre eux. Cela *se produisait*, tout simplement. Avec le temps, Lucy s'y était habituée.

Hermione était Hermione, avec sa Chevelure d'or pâle, ses pommettes hautes, son menton délicat et ses immenses yeux aux extraordinaires nuances d'émeraude.

Lucy, elle, était... disons qu'elle n'était *pas* Hermione, c'était indiscutable. Elle se contentait d'être elle-même et, la plupart du temps, cela suffisait.

Pour ce qui était de l'apparence, Lucy était juste *un peu moins* qu'Hermione.

Un peu moins blonde. Un peu moins mince. Un peu moins grande. Ses yeux étaient d'une couleur un peu moins spectaculaire d'un bleu gris plutôt séduisant si on les comparait à ceux de n'importe qui d'autre qu'Hermione, ce qui n'avait pas beaucoup de sens puisque Lucy ne se rendait jamais nulle part sans celle-ci.

Lucy en était arrivée à cette stupéfiante conclusion un jour où elle écoutait d'une oreille distraite le cours de littérature anglaise à l'Institut pour jeunes filles de qualité de Mlle Moss, où Hermione et elles étaient pensionnaires depuis trois ans.

Oui, Lucy était *un peu moins*. Ou, pour le formuler de manière plus indulgente, elle n'était *pas aussi*.

Elle était, lui semblait-il, raisonnablement séduisante, mais les hommes tombaient rarement (sinon jamais) fous amoureux d'elle.

Hermione, en revanche... Eh bien, il était heureux qu'elle soit dotée d'une nature si généreuse, faute de quoi il aurait été impossible à Lucy d'être son amie.

À cela s'ajoutait le fait qu'elle ne savait pas danser. Valse, quadrille, menuet, peu importait. Hermione était définitivement rétive à toute activité impliquant de la musique et des mouvements.

Ce qui était très bien ainsi.

Lucy ne se considérait pas comme superficielle et, si on lui avait posé la question, elle se serait déclarée prête à se jeter sous les roues d'un attelage pour sauver sa meilleure amie. Il n'empêche qu'elle trouvait un certain réconfort dans le fait que la plus belle fille du royaume d'Angleterre avait deux pieds gauches.

Elle parlait au figuré, bien sûr.

Et voilà qu'il y en avait encore un. (Un homme, pas un pied.) Très beau, lui aussi. Grand, mais sans excès, avec une épaisse chevelure auburn, un sourire plutôt sympathique, et des yeux pétillants. Des yeux dont elle n'aurait su déterminer la couleur, car non seulement la nuit commençait à tomber, mais il regardait... Hermione et non elle. Ce qui n'avait rien que de très habituel.

Lucy sourit poliment, même si elle n'imaginait guère qu'il l'ait remarquée, et attendit qu'il s'incline.

C'est alors qu'il fit la chose la plus surprenante qui soit. Après s'être présenté - elle aurait dû deviner qu'il s'agissait d'un Bridgerton il se pencha et lui baisa la main en premier.

Lucy en resta sans voix.

Puis elle comprit la manœuvre.

Dieu qu'il était rusé ! Voilà qui était bien joué ! Rien au monde n'aurait pu conquérir plus rapidement Hermione qu'un compliment adressé à sa meilleure amie.

Domage pour lui que le cœur de la belle soit déjà pris !

Au moins, pour une fois, ce serait distrayant d'assister au spectacle.

— Je suis Mlle Hermione Watson, se présenta celle-ci.

Lucy s'aperçut alors que la tactique de M. Bridgerton était doublement intelligente. En baisant en dernier la main d'Hermione, il pouvait faire durer l'instant, ce qui obligeait celle-ci à se charger des présentations.

Lucy était presque impressionnée. À tout le moins, cela dénotait chez lui une intelligence supérieure à celle du prétendant moyen.

—

Et voici ma meilleure amie, poursuivit Hermione, lady Lucinda Abernathy.

Comme toujours, elle avait prononcé ces derniers mots avec affection, et peut-être une touche de désespoir, comme pour dire : « Pour l'amour du Ciel, ayez au moins un regard pour Lucy ! »

Bien entendu, personne ne s'intéressait à Lucy. Sauf pour lui demander son avis sur Hermione, son cœur et le moyen de le conquérir.

M. Bridgerton - M. *Gregory* Bridgerton, rectifia mentalement Lucy, car, à sa connaissance, il existait

trois MM. Bridgerton, sans compter le vicomte, bien entendu - se tourna vers elle et, à son grand étonnement, lui décocha un sourire charmeur doublé d'un regard chaleureux.

Ravi de faire votre connaissance, lady Lucinda, dit-il à mi-voix.

— Tout le plaisir est pour moi... moi, répondit Lucy, furieuse contre elle-même.

Elle avait bégayé ! Mais, doux Jésus, jamais personne ne la regardait après avoir posé les yeux sur Hermione. Jamais !

S'intéressait-il donc à *elle* ? Non, c'était impossible.

Et d'ailleurs, quelle importance ? Certes, elle aurait trouvé délicieux que, pour une fois, un homme tombe éperdument amoureux d'elle. En toute franchise, cela ne l'aurait pas du tout dérangée. Seulement, elle était pratiquement fiancée à lord Haselby, et cela depuis des années, aussi n'avait-elle nul besoin d'un sigisbée.

Qu'en aurait-elle fait, du reste ?

En outre, Hermione n'y était pour rien si elle était née avec un visage d'ange.

C'était ainsi. Hermione était la Belle Ensorceleuse, Lucy l'Amie Fidèle, et tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Ou du moins, tout y était-il relativement prévisible.

— Êtes-vous l'un de nos hôtes ? s'enquit Lucy, comme personne ne semblait savoir qu'ajouter après les salutations d'usage.

— Je crains que non, répondit M. Bridgerton. J'aimerais me targuer d'être l'ordonnateur de ces festivités, mais je réside à Londres.

— Vous avez beaucoup de chance qu'Aubrey Hall appartienne à votre famille, observa-t-elle poliment. Même si c'est votre frère qui en est le propriétaire.

C'est à cet instant qu'elle sut. M. Bridgerton préférait Hermione. Peu importait qu'il lui ait baisé la main en premier, ou qu'il ait posé les yeux sur elle lorsqu'elle avait parlé, ce que la plupart des hommes ne se donnaient même pas la peine de faire. Il suffisait de voir les regards dont il couvait Hermione pour comprendre qu'il était comme tous les autres.

Ses yeux avaient cet aspect légèrement vitreux, ses lèvres étaient entrouvertes, et il semblait n'avoir qu'une envie : jeter Hermione en travers de son épaule et s'enfuir avec son précieux butin, au mépris de toute bienséance.

Rien de commun avec la façon dont il la regardait, et que l'on pouvait qualifier, au mieux, de désintérêt poli. Voire de « Pourquoi me bloquez-vous donc le passage ? Vous m'empêchez de jeter Hermione en travers de mon épaule et de m'enfuir avec mon précieux butin, au mépris de toute bienséance ! »

Ce n'était pas décevant à proprement parler. C'était simplement... d'un prévisible à pleurer.

— Lucy ? *Lucy* ?

Celle-ci s'aperçut, non sans embarras, qu'elle ne prêtait plus aucune attention à la conversation. Hermione la dévisageait avec curiosité, la tête inclinée de côté -

une habitude que les hommes trouvaient tellement irrésistible. Lucy avait essayé, une fois. Elle en avait été quitte pour un torticolis.

— Oui ? murmura-t-elle, puisqu'une réaction d'ordre verbal semblait s'imposer.

— Monsieur Bridgerton me propose de danser, expliqua Hermione, et je lui ai répondu que je *ne pouvais pas*.

Hermione trouvait toujours une bonne excuse pour rester à l'écart de la piste de danse. Ce qui n'aurait pas dérangé Lucy si elle ne s'était débarrassée de ses admirateurs en les lui envoyant. Car si elle avait trouvé cela charmant au début, le procédé était devenu tellement systématique que Lucy soupçonnait ces messieurs de croire qu'Hermione les poussait dans sa direction par pitié, ce qui n'aurait pu être plus éloigné de la vérité.

Lucy était, si tant est qu'elle puisse le dire elle-même, plutôt douée pour la danse. Et elle excellait dans l'art de la conversation.

— Je serais ravi de faire danser lady Lucinda, déclara M. Bridgerton, car, en vérité, qu'aurait-il pu dire d'autre ?

Voilà comment, le sourire aux lèvres - même si le cœur n'y était pas vraiment

-, Lucy suivit Gregory Bridgerton vers la terrasse.

2

Où notre héroïne fait preuve d'un navrant manque de respect envers tout ce

qui est romantique.

Gregory était un parfait gentleman. Aussi dissimula-t-il de son mieux sa déception lorsqu'il offrit le bras à lady Lucinda afin de rejoindre la piste de danse improvisée sur la terrasse. Cette jeune femme était, à n'en pas douter, charmante et délicieuse, mais ce n'était *pas* Mlle Hermione Watson.

Or, il avait attendu toute sa vie de faire la connaissance de Mlle Hermione Watson.

Cela dit, rien ne l'empêchait de tirer parti de l'occasion. Lady Lucinda était manifestement la meilleure amie de Mlle Watson - cette dernière n'avait pas tari d'éloges sur elle durant leur brève conversation, dont lady Lucinda, le regard dans le vague, n'avait pas semblé écouter un traître mot. Ayant quatre sœurs, Gregory savait que sympathiser avec la meilleure amie pouvait se révéler payant. À

condition qu'elle le soit réellement, et non qu'il s'agisse de cette tactique, assez féminine, qui consiste à afficher la plus vive affection tout en attendant l'occasion de poignarder l'autre dans le dos.

Les femmes étaient de bien étranges créatures...

Toutefois, Mlle Watson et lady Lucinda étaient, selon toutes les apparences, des amies loyales. Et s'il voulait en savoir plus sur Mlle Watson, lady Lucinda semblait être la personne la plus indiquée.

—

Cela fait longtemps que vous séjournez à Aubrey Hall ? s'enquit-il poliment alors qu'ils attendaient que les musiciens attaquent le prochain morceau.

—

Depuis hier seulement. Et vous ? Nous ne vous avons vu à aucun repas jusqu'à présent.

—

Je suis arrivé ce soir, expliqua Gregory. Après le dîner.

Il fit la grimace. L'objet de ses pensées ayant disparu à sa vue, son estomac le rappela à l'ordre.

—

Alors vous devez être affamé ! s'écria lady Lucinda. Vous ne préféreriez pas faire un tour sur la terrasse, plutôt que danser ? Je vous promets que nous pourrions passer à proximité du buffet.

Gregory l'aurait serrée dans ses bras.

— Lady Lucinda, vous êtes parfaite !

Elle eut un drôle de petit sourire qu'il ne sut trop interpréter. Elle avait apprécié le compliment, à n'en pas douter. Pourtant, il y avait autre chose - une pointe de déception, voire une certaine résignation.

— Vous devez avoir un frère, dit-il.

—

En effet, confirma-t-elle, apparemment amusée par sa déduction. Il a quatre ans de plus que moi et il a tout le temps faim. Je m'étonnais toujours qu'il reste des provisions dans le cellier chaque fois qu'il passait quelques jours à la maison durant les vacances scolaires.

Gregory glissa la main de sa compagne au creux de son coude et tous deux se dirigèrent vers la terrasse.

— Par ici, fit-elle en lui tirant légèrement le bras pour le faire changer de direction. À moins que vous ne préfériez les desserts ?

Gregory ne put s'empêcher d'afficher une expression enthousiaste.

— Il y a un buffet salé ?

— Des sandwichs. Ils sont petits, mais délicieux, surtout ceux aux œufs mimosa.

Il hocha la tête d'un air absent. Il venait d'apercevoir Mlle Watson du coin de l'œil et avait soudain du mal à se concentrer. D'autant que la demoiselle en question était entourée de messieurs, qui semblaient . n'avoir attendu que le départ de lady Lucinda pour passer à l'attaque.

— Hum. Vous connaissez Mlle Watson depuis longtemps ? demanda-t-il d'un ton qu'il espérait détaché.

Il y eut une imperceptible pause, puis :

— Trois ans. Nous étions pensionnaires chez Mlle Moss. Nous avons terminé nos études cette année.

— Vous envisagez de faire vos débuts ce printemps à Londres, je suppose ?

En effet, répondit-elle en s'arrêtant devant le buffet. Nous avons passé ces derniers mois à « faire ? briller l'argenterie », pour reprendre l'expression de la V

mère d'Hermione. Autrement dit à assister à des , réunions amicales et à de petites fêtes pour nous préparer.

— Vous vous comparez à une pièce d'argenterie ? fit Gregory, amusé.

Elle eut une moue désabusée.

— Exactement. Je pense que je fais à présent un chandelier acceptable.

Gregory ne put retenir un sourire.

— Un simple chandelier, lady Lucinda ? Ne sous- estimez pas votre valeur. À

tout le moins, vous seriez l'une de ces superbes théières en argent que tout le monde veut avoir dans son salon cette année.

— Va pour la théière, concéda-t-elle, l'air de se piquer au jeu. Dans ce cas, que peut bien être Hermione ?

Une pierre précieuse. Un diamant serti dans de l'or. Un joyau enchâssé dans l'orfèvrerie la plus fine, entouré de... Gregory s'obligea à interrompre le cours de ses pensées. Il s'adonnerait plus tard à ses élans lyriques, lorsqu'il ne serait pas obligé de soutenir une conversation intelligente. Une conversation avec une autre jeune femme que Mlle Watson

— Je n'en ai aucune idée, répondit-il d'un ton léger en lui tendant une assiette.

Après tout, je viens seulement de faire sa connaissance.

Elle ne répondit pas, mais arqua imperceptiblement les sourcils. Ce n'est qu'à cet instant que Gregory s'aperçut qu'il était en train de loucher pardessus l'épaule de sa compagne. En direction de Mlle Watson.

Lady Lucinda poussa un petit soupir.

— Autant que vous le sachiez, elle est amoureuse.

Gregory reporta son regard sur la jeune femme à qui il était supposé prêter attention.

— Je vous demande pardon ?

Elle haussa délicatement les épaules, déposa quelques sandwiches sur son assiette.

—

Hermione. Elle est amoureuse. Il m'a semblé que vous apprécieriez d'en être informé.

Gregory ouvrit de grands yeux puis, oubliant toute retenue, regarda de nouveau du côté de Mlle Watson. Il n'aurait pu se montrer plus indiscret ni plus pathétique.

Il n'était pas de l'amour, mais c'était plus fort que lui. Tout ce qu'il voulait... Bon sang, tout ce qu'il voulait, c'était la regarder, la regarder encore et toujours. Si ce n'était pas de l'amour, il ne savait pas ce que c'était.

— Du jambon ?

— Pardon ?

— Ceux-ci sont au jambon, dit lady Lucinda en indiquant le petit sandwich qu'elle tenait à l'aide d'une pince à servir.

Elle arborait une expression si sereine que c'en était exaspérant.

— En voulez-vous un ? proposa-t-elle. Dans un grognement, il tendit son assiette. Puis, incapable de passer à un autre sujet, il lâcha :

—

Je suis sûr que cela ne me concerne en rien.

— Vous parlez des sandwiches ?

—

Je parle de Mlle Watson, dit-il entre ses dents. Bien entendu, il n'en pensait pas un mot. Il trouvait au contraire que Mlle Watson le concernait de très près.

Ou du moins, que ce serait bientôt le cas. En revanche, que le coup de foudre ne semble pas réciproque le déconcertait quelque peu. Il ne lui était jamais venu à l'esprit que le jour où il tomberait amoureux, celle qui lui était destinée ne ressentirait pas les mêmes transports, et que la passion ne serait pas aussi immédiate. Au moins cette explication - le fait qu'elle se croie éprise d'un autre -

avait-elle le mérite d'épargner sa fierté. Il était plus confortable de la croire aveuglément amoureuse d'un autre que désespérément indifférente à son égard.

Tout ce que Gregory aurait à faire, ce serait de lui faire prendre conscience que, quel que soit cet homme, il n'était pas celui qu'il lui fallait.

Gregory n'était pas imbu de lui-même au point de s'imaginer pouvoir séduire n'importe quelle femme sur qui il aurait jeté son dévolu. Mais il n'avait non plus jamais rencontré de résistance *excessive* de la part du beau sexe. En outre, s'il en jugeait aux sentiments que Mlle Watson éveillait chez lui, il ne pouvait concevoir que ceux-ci restent longtemps sans réponse. Et s'il emportait son cœur et sa main de haute lutte, la victoire n'en serait que plus douce.

Du moins tenta-t-il de s'en persuader car, en vérité, un coup de foudre mutuel aurait considérablement arrangé ses affaires.

—

Ne soyez pas déçu, murmura lady Lucinda en parcourant le buffet du regard, sans doute en quête de sandwiches plus exotiques que ceux au jambon.

— Je ne le suis pas, répliqua-t-il.

Puis, comme elle ne semblait pas lui prêter attention, il répéta :

— Je ne le suis pas.

Elle se tourna vers lui, plongea les yeux dans les siens et battit rapidement des cils.

—

Eh bien, voilà qui change agréablement, commenta-t-elle. La plupart des hommes en sont fous.

Il fronça les sourcils.

—

La plupart des hommes en sont fous ? Que voulez-vous dire ?

—

Exactement ce que je dis, répondit-elle d'un ton impatient. Ou s'ils ne le sont pas, ils se mettent curieusement en colère.

Elle esquissa une petite moue ironique.

— Comme si tout était sa faute, à elle !

—

Sa faute ? répéta Gregory, qui avait toutes les peines du monde à suivre.

—

Vous n'êtes pas le premier à se croire amoureux d'Hermione, expliqua-t-elle d'un air las. Cela arrive tout le temps.

— Je ne me *crois* pas amoureux de...

Il s'interrompit, priant pour qu'elle n'ait pas remarqué qu'il avait souligné le verbe

croire. Nom de nom, que lui arrivait-il ? En général, il avait le sens de l'humour, même à ses dépens. Surtout à ses dépens.

—

Ah, non ? fit-elle, visiblement étonnée. Eh bien, voilà qui est... rafraîchissant.

— Pourquoi ? s'enquit-il, le front plissé.

— Pourquoi êtes-vous si curieux ? rétorqua-t-elle.

— Je ne le suis pas, protesta Gregory, qui savait que c'était faux.

Elle soupira, puis, à la surprise de Gregory, répondit :

— Je suis désolée.

—

:

Pardon ?

Elle regarda le sandwich aux œufs mimosa sur son assiette, avant de les lever vers lui - l'ordre de ses priorités n'était pas des plus flatteurs. D'ordinaire, **il** suscitait plus d'intérêt que les œufs mimosa.

— J'ai cru que vous souhaitiez parler d'Hermione, expliqua-t-elle. Je vous présente mes excuses si je me suis trompée.

Ces paroles plongèrent Gregory dans une profonde perplexité. Il pouvait admettre qu'il était tombé amoureux de Mlle Watson, mais ce serait assez embarrassant, même pour l'incorrigible romantique qu'il était. Ou bien il pouvait tout nier en bloc, mais elle n'en croirait pas un mot. Ou encore, il pouvait trouver un compromis et reconnaître une légère attirance. En temps normal, ç'aurait été la solution la plus sage, mais il craignait de se montrer insultant envers lady Lucinda.

Après tout, il avait fait la connaissance des deux jeunes filles en même temps, et il n'était pas tombé amoureux d'elle.

À cet instant, comme si elle avait lu dans ses pensées (ce qu'il trouva franchement effrayant), elle déclara avec un geste de la main :

— Je vous en prie, inutile d'essayer de ménager ma susceptibilité. J'ai l'habitude. Comme je vous l'ai dit, cela arrive tout le temps.

Gregory eut l'impression qu'elle venait de lui plonger un poignard en plein cœur.

—

Sans parler du fait, ajouta-t-elle, indifférente à ses tourments, que je suis moi-même pratiquement fiancée.

Sur ce, elle mordit à belles dents dans son sandwich.

Gregory se demanda quelle sorte d'homme pouvait s'être attaché à cette étrange créature. Il n'avait pas pitié du malheureux, mais... il s'interrogeait.

C'est alors que lady Lucinda poussa un petit « Oh ! » de surprise.

Il suivit son regard jusqu'à l'endroit où Mlle Watson se tenait quelques instants auparavant.

—
Où est-elle donc passée ? murmura lady Lucinda.

Gregory pivota aussitôt vers les portes-fenêtres dans l'espoir de l'apercevoir une dernière fois avant qu'elle disparaisse, mais elle n'était déjà plus là. Et c'était diablement frustrant. Quel était l'intérêt d'un si brûlant coup de foudre si l'on ne pouvait pas en profiter ?

Sans compter que ledit coup de foudre était, en tout état de cause, à sens unique.

Enfer et damnation !

Gregory ne savait pas exactement ce que l'on appelait grincer des dents, mais il lui sembla bien que c'était ce qu'il faisait.

— Ah, lady Lucinda, vous voilà !

Tournant la tête, il vit approcher sa belle-sœur. Seigneur, il avait complètement oubliée d'aller la saluer !

Kate n'en prendrait pas ombrage, il le savait, mais, en général, il s'efforçait de se montrer galant avec les femmes qui n'étaient pas ses sœurs.

Lady Lucinda esquissa une gracieuse révérence.

— Lady Bridgerton.

Kate lui répondit d'un chaleureux sourire.

—

Mlle Watson m'a demandé de vous informer qu'elle ne se sentait pas bien et qu'elle se retirait pour la soirée.

— Vraiment ? A-t-elle dit... Oh, peu importe.

Lady Lucinda eut un petit geste de la main qui se

voulait nonchalant, mais Gregory nota un imperceptible plissement de contrariété à la commissure de ses lèvres.

— Un refroidissement, je suppose, ajouta Kate.

—

Sans doute, acquiesça lady Lucinda avec moins de compassion que Gregory s'y serait attendu étant donné les circonstances.

—

Quant à vous, qui n'avez pas jugé utile de venir me saluer, fit Kate en se tournant vers lui, comment allez-vous ?

Lui prenant les mains, il déposa un baiser sur l'une d'elles pour se faire pardonner.

— Trop lentement, puisque je suis en retard.

— J'avais remarqué, oui.

Elle afficha une expression, sinon fâchée, du moins un peu impatiente.

— Et à part cela, comment allez-vous ?

—

À part cela, très bien, répondit-il en souriant. Comme toujours.

—

Comme toujours, répéta-t-elle en lui promettant du regard un interrogatoire ultérieur.

Puis, se radoucissant considérablement, elle enchaîna :

—

Lady Lucinda, je vois que vous avez fait la connaissance du frère de mon mari, M. Gregory Bridgerton.

—

En effet, répondit lady Lucinda. Nous admirions votre buffet. Ces sandwichs sont délicieux.

—

Merci, répondit Kate. Gregory vous a-t-il invité à danser ? Je ne vous garantis pas un orchestre professionnel, mais nous avons quelques musiciens parmi nos invités et nous avons réussi à constituer un quatuor à cordes.

—

Il me l'a proposé, la rassura lady Lucinda, mais je l'ai libéré de son obligation pour qu'il puisse assouvir sa faim.

—

Vous devez avoir des frères, observa Kate, amusée.

Lady Lucinda jeta un coup d'œil à Gregory, puis :

— Un seul.

—

Je lui ai fait la même remarque tout à l'heure, avoua ce dernier à sa belle-sœur.

—

Les grands esprits se rencontrent ! s'esclaffa-t-elle, avant d'ajouter à l'adresse de son invitée : Connaître le comportement masculin est toujours utile, lady Lucinda. On ne devrait jamais sous-estimer le pouvoir de la nourriture.

Lady Lucinda écarquilla les yeux.

— Pour qu'ils soient de bonne humeur ?

—

Entre autres, concéda Kate avec désinvolture. Mais aussi lorsque l'on veut avoir le dernier mot. Ou simplement parvenir à ses fins.

—

Elle sort à peine du pensionnat, Kate, lui rappela Gregory.

Sans relever, Kate décocha un grand sourire à lady Lucinda.

—

Il n'est jamais trop tôt pour acquérir les rudiments du métier de femme.

Lady Lucinda regarda Gregory, puis Kate, et une lueur amusée pétilla dans ses yeux.

—

Je commence à comprendre pourquoi on vous admire tant, lady Bridgerton.

Kate se mit à rire.

— Vous êtes trop généreuse, lady Lucinda.

Gregory se tourna vers celle-ci et l'avertit :

—

Elle va rester ici toute la nuit si vous ne cessez de la complimenter.

—

Ne faites pas attention à lui, protesta Kate en souriant. Il est jeune et innocent, il ne sait pas de quoi il parle.

Gregory était sur le point de répliquer - pas question de laisser Kate s'en sortir ainsi ! -, lorsque lady Lucinda déclara :

—

Je chanterais volontiers vos louanges toute la soirée, lady Bridgerton, mais je crois que l'heure est venue de me retirer. J'aimerais aller m'assurer qu'Hermione n'est pas souffrante.

—

Bien sûr, répondit Kate. Et n'hésitez pas à sonner si vous avez besoin de quoi que ce soit. Notre gouvernante est fière de ses talents d'herboriste.

Elle sourit et, en la voyant si amicale, Gregory comprit qu'elle appréciait lady Lucinda. Ce qui n'était pas rien. Kate n'avait jamais supporté les imbéciles, heureux ou non.

—

Je vais vous escorter jusqu'à la porte, s'empresse-t-il de proposer.

C'était le moins qu'il puisse faire.

Une fois qu'ils eurent salué leur hôtesse, il lui offrit son bras. Ils traversèrent la terrasse sans mot dire, puis pénétrèrent dans la maison.

—

Je suppose que vous pourrez trouver votre chemin à partir d'ici ? fit-il en s'immobilisant à la porte du salon.

— Bien sûr.

Puis elle leva les yeux vers lui - des yeux plutôt bleus, nota-t-il machinalement -

et ajouta :

—

Souhaitez-vous que je transmette un message à Hermione ?

Il en demeura bouche bée.

—

Pourquoi feriez-vous cela ? demanda-t-il sans réfléchir.

Elle esquissa un petit haussement d'épaules fataliste.

— Vous êtes un moindre mal, monsieur Bridgerton.

Réprimant une furieuse envie de lui demander de se montrer plus claire - il ne pouvait se permettre une telle question, il la connaissait à peine -, il s'efforça de conserver une attitude impassible et répondit :

—

Transmettez-lui juste mes vœux de bon rétablissement.

— Est-ce tout ?

Dieu que son expression était irritante !

— Oui, c'est tout.

Elle le gratifia d'une brève révérence et s'éloigna.

Pendant quelques instants, Gregory regarda sans le voir le couloir qu'elle venait d'emprunter, puis il rebroussa chemin. Les invités étaient maintenant nombreux sur la piste de danse et l'air résonnait de rires mais, étrangement, la soirée lui apparut soudain morne et sans intérêt.

Il se souvint alors qu'il avait faim. Il allait manger une vingtaine de ces sandwiches ridicules, puis il se retirerait à son tour pour la nuit.

Tout irait mieux le lendemain.

Lucy savait pertinemment qu'Hermione n'avait mal nulle part. Aussi ne fut-elle pas surprise de la trouver assise sur son lit, en train de lire une lettre.

—

Un valet vient de me l'apporter, expliqua son amie sans lever les yeux.

Apparemment, elle est arrivée au courrier de ce matin, mais on a oublié de me la donner.

Lucy poussa un soupir.

— Elle vient de M. Edmonds, j'imagine ?

Hermione hocha la tête.

Ayant traversé la chambre, Lucy s'assit devant la coiffeuse. Ce n'était pas la première fois que son amie recevait du courrier de M. Edmonds. D'expérience, Lucy savait qu'elle la lirait deux fois, puis une troisième pour approfondir son analyse, et enfin une dernière, ne serait-ce que pour y chercher un message caché dans les salutations ou les adieux.

En d'autres termes, Lucy n'aurait rien d'autre à faire pendant les cinq prochaines minutes que de s'inspecter les ongles.

Ce qu'elle fit, non parce qu'elle nourrissait une passion excessive pour ses mains, ni parce qu'elle était un modèle de patience, mais parce qu'elle savait que tenter d'engager une conversation avec Hermione était une cause perdue d'avance.

Ayant épuisé les joies de la manucure - Lucy avait des ongles propres et impeccablement polis -, elle se leva et se dirigea vers l'armoire pour parcourir ses vêtements d'un regard absent.

— Oh, marmonna-t-elle, que je n'aime pas qu'elle fasse cela !

Sa femme de chambre avait inversé une paire de chaussures. Lucy avait beau savoir qu'il n'y avait rien de dramatique à cela, le spectacle offensait son (méticuleux) sens de l'ordre et sa (vive) sensibilité. Ayant remis les souliers dans la bonne position, elle pivota sur ses talons.

— As-tu fini, à présent ? s'enquit-elle.

— Presque, répondit aussitôt Hermione comme si elle avait tenu le mot prêt pour le jeter en pâture à Lucy dès qu'elle poserait la question.

Cette dernière se rassit avec un soupir impatient. Elles avaient déjà joué cette scène quatre fois.

Oui, Lucy savait exactement combien de lettres Hermione avait reçues du très romantique M. Edmonds. Elle aurait préféré l'ignorer. En vérité, elle était plus qu'irritée de constater que ce sujet occupait dans ses pensées une place qu'il aurait été plus profitable de consacrer à des questions utiles telles que la botanique ou la musique, ou même, juste Ciel, au guide *Debrett's* de l'aristocratie anglaise. Hélas

! les lettres de M. Edmonds étaient de véritables événements, et lorsqu'un événement survenait dans l'existence d'Hermione, il s'imposait également dans celle de Lucy.

Toutes deux avaient partagé la même chambre chez Mlle Moss. Lucy n'ayant aucune parente susceptible de l'introduire dans le monde, la mère d'Hermione avait accepté d'être sa marraine, ce qui expliquait que les jeunes filles soient toujours ensemble.

C'était là un vrai bonheur pour Lucy, n'eût été l'omniprésent M. Edmonds. Elle ne l'avait rencontré qu'une fois, mais elle avait l'impression qu'il était toujours là, planant au-dessus d'elles, arrachant à Hermione des petits soupirs aux moments les plus inattendus, et voilant son regard d'une nostalgie rêveuse, comme si elle tentait de retenir un sonnet d'amour pour l'inclure dans sa prochaine réponse.

— Tu es bien consciente, déclara Lucy, que tes parents ne te laisseront jamais l'épouser.

Cela suffit pour qu'Hermione abandonne sa lettre un instant.

— Oui, répondit-elle d'un air agacé, tu me l'as déjà dit.

— Ce n'est qu'un simple secrétaire.

— J'avais bien compris.

— Le secrétaire de *ton père*, précisa bien inutilement Lucy.

Hermione, qui avait tenté de reprendre sa lecture, y renonça et posa la lettre.

— M. Edmonds est un homme bon et respectable, déclara-t-elle d'un air pincé.

— Je n'en doute pas, répondit Lucy, mais tu ne peux pas *l'épouser*. Ton père est vicomte. Crois-tu vraiment qu'il donnera la main de sa fille unique à un secrétaire sans le sou ?

—

Mon père m'aime, marmonna Hermione d'un ton qui manquait un peu de conviction.

—

Je n'essaie pas de te dissuader de contracter un mariage d'amour, commença Lucy, mais...

—

Si, c'est exactement ce que tu fais, l'interrompit son amie.

—

Pas du tout. Seulement, je ne vois pas pourquoi tu ne choisis pas plutôt de t'éprendre de quelqu'un que tes parents approuveraient.

Les lèvres au modelé charmant d'Hermione se plissèrent en une moue de frustration.

— Tu ne comprends pas.

—

Qu'y a-t-il à comprendre ? Tu ne penses pas que ta vie serait un peu plus simple si tu tombais amoureuse d'un homme convenable ?

— Lucy, on ne choisit pas de qui l'on s'éprend.

Lucy croisa les bras.

— Et pourquoi pas ?

Hermione la regarda, bouche bée.

—

Lucinda Abernathy, tu n'as absolument rien compris.

— Tu me l'as déjà dit, riposta celle-ci d'un ton sec.

—

Comment peux-tu imaginer une seule seconde que l'on décide de tomber amoureux ? s'emporta Hermione. Cela ne dépend pas de soi. Cela arrive, c'est tout. En un instant.

— Alors ça, je n'y crois pas.

Puis, incapable de résister, elle ajouta :

— Je n'y crois pas une seule seconde.

—

Pourtant, c'est ainsi, insista Hermione. Je le sais puisque je l'ai vécu. Je n'avais pas *l'intention* d'avoir un coup de foudre.

— Ah non ?

—

Non, répliqua Hermione en lui jetant un regard noir. Pas du tout. J'étais persuadée que j'allais trouver un mari à Londres. Franchement, qui s'attendrait à rencontrer quelqu'un à *Fenchley* ?

Il fallait être natif de Fenchley pour se permettre un tel dédain !

Lucy leva les yeux au ciel, puis pencha la tête de côté, attendant qu'Hermione termine.

Ce que celle-ci n'apprécia pas.

— Oh, ne me regarde pas ainsi ! marmonna-t-elle.

— Comment ?

— Comme tu le fais.

— Je répète, comment ?

—

Tu sais très bien ce que je veux dire, riposta Hermione, l'air irrité.

—

Ça alors ! s'écria Lucy. J'ai eu l'impression de voir ta mère.

Hermione tressaillit sous l'affront.

— Ce n'est pas gentil.

— Ta mère est très jolie.

— Pas quand elle se fâche.

—

Ta mère est très jolie, même quand elle se fâche, contra Lucy, pressée de clore ce débat. Et maintenant, as-tu l'intention de me parler de ton M. Edmonds, oui ou non ?

— Pour que tu te moques de moi ?

— Pas du tout, voyons !

Hermione arqua un sourcil méfiant.

— Tu as ma parole, assura Lucy.

Bien que visiblement dubitative, Hermione commença :

—

Je ne savais même pas que mon père avait engagé un nouveau secrétaire. Je me provenais dans le jardin en cherchant quelles roses mettre sur la table quand...

je l'ai vu.

Elle avait employé un ton si dramatique que Lucy gémit :

— Oh, Hermione !

—

Tu as promis de ne pas te moquer de moi, lui rappela cette dernière en pointant un doigt accusateur. À vrai dire, je n'ai même pas vu son visage, enchaîna-t-elle. Juste l'arrière de sa tête, et la façon dont ses mèches bouclaient sur le col de son manteau.

Elle s'autorisa un soupir appuyé, puis :

—

Et leur couleur, Lucy ! As-tu jamais vu des cheveux d'un blond aussi extraordinaire ?

Étant donné le nombre de fois où Lucy avait dû écouter des messieurs faire le même genre de déclaration au sujet de la chevelure d'Hermione, elle se trouvait héroïque de s'interdire tout commentaire.

Hélas ! son amie n'en avait pas terminé, loin s'en fallait.

—

Quand il a tourné la tête et que j'ai vu son profil, je te jure que j'ai entendu de la musique.

Lucy fut tentée de faire remarquer que le conservatoire des Watson était situé tout près de la roseraie, mais elle tint sa langue.

—

Puis il s'est retourné, poursuivit Hermione d'une voix rêveuse. Et j'ai pensé : «

Je suis perdue. »

Lucy sursauta.

—

Ne dis pas une chose pareille ! N'y fais même pas allusion !

Ce n'était pas là le genre de sujet qu'une jeune fille pouvait aborder d'un ton léger.

—

Pas *perdue* à proprement parler, rectifia Hermione, agacée. Enfin, Lucy, je me trouvais dans la roseraie, tu n'as donc rien écouté ? C'est juste que je savais...

Je *savais* que j'étais perdue pour tous les autres hommes. Aucun autre ne serait jamais digne de lui être comparé.

—

Tu as déduit cela rien qu'en voyant son cou ? s'étonna Lucy.

Hermione lui adressa un regard furieux.

— Et son profil. Mais là n'est pas la question.

Lucy attendit patiemment qu'elle en arrive à ladite question, mais elle savait déjà qu'elle risquait fort de ne pas partager ses vues. Ni même de les comprendre.

—

Ce qui compte, poursuivit Hermione d'une voix douce, c'est que je ne peux pas être heureuse sans lui. C'est tout simplement impossible.

—
Ma foi, commença Lucy avec lenteur, car elle ne savait trop ce qu'elle pouvait ajouter à une déclaration aussi définitive, tu n'as pas l'air malheureuse pour l'instant.

—
C'est uniquement parce que je sais qu'il m'attend. Et parce qu'il m'écrit qu'il m'aime, précisa Hermione en indiquant la lettre.

« Juste Ciel ! » gémit Lucy en son for intérieur.

Son amie dut l'entendre, car elle pinça les lèvres. Au bout d'une longue minute de silence, Lucy toussota et reprit :

—
Ce charmant M. Bridgerton semble t'avoir remarquée.

Hermione haussa les épaules en guise de réponse.

—
C'est un cadet, mais je crois qu'il dispose de bons revenus. Et il est assurément d'une bonne famille.

— Lucy, je t'ai dit que cela ne m'intéresse pas.

—
Et il est très bel homme, insista Lucy avec, peut-être, un peu plus d'enthousiasme qu'elle n'était supposée en manifester.

—
Eh bien, mets-lui le grappin dessus, dans ce cas, rétorqua Hermione.

Lucy ouvrit des yeux ronds.

—
Tu sais bien que je ne peux pas. Je suis pratiquement fiancée à lord Haselby.

— Pratiquement, souligna Hermione.

— C'est comme si les fiançailles étaient officielles, protesta Lucy.

Ce qui était la vérité. Son oncle avait négocié l'affaire avec le comte de Davenport, le père du vicomte Haselby, longtemps auparavant. Haselby ayant une dizaine d'années de plus que Lucy, tous attendaient juste qu'elle ait l'âge requis.

Comme c'était désormais le cas, le mariage n'allait plus tarder.

Ce serait une union satisfaisante. Haselby était un homme tout à fait convenable. Il ne s'adressait pas à elle comme à une demeurée, semblait bon envers les animaux et était d'apparence plutôt avenante, en dépit d'un début de calvitie. Certes, Lucy ne l'avait rencontré qu'à trois reprises, mais tout le monde sait que la première impression est déterminante, et généralement exacte.

En outre, son oncle était son tuteur depuis que son père était mort, dix ans plus tôt. S'il n'avait certes pas manifesté une tendresse excessive envers son frère Richard et elle, il avait assumé ses responsabilités et avait pourvu à leur éducation. Lucy se devait d'obéir à ses souhaits et d'accepter le mariage qu'il avait conclu pour elle.

Enfin, pratiquement conclu.

En vérité, cela ne faisait pas une grande différence. Elle allait épouser Haselby. C'était de notoriété publique.

— Je crois que tu te sers de lui comme d'un prétexte, déclara Hermione.

Lucy se redressa vivement.

— Pardon ?

— Tu te sers de Haselby comme d'un prétexte, répéta Hermione en affichant cet air supérieur que Lucy détestait. Ainsi, tu t'interdis d'en aimer un autre.

— Et quel autre, exactement, voudrais-tu que j'aime ? La saison n'a même pas commencé !

— Peut-être, concéda Hermione, mais nous sommes sorties, pour « faire briller l'argenterie », comme vous vous plaisez à le répéter, maman et toi. Tu n'as pas vécu en recluse. Tu as rencontré un certain nombre d'hommes.

À quoi bon faire remarquer qu'aucun de ceux-ci ne la *voyait* lorsque Hermione était dans les parages ? Cette dernière nierait, mais l'une comme l'autre sauraient que ce mensonge n'avait pour but que d'épargner les sentiments de Lucy.

Hermione dardant sur elle ce regard hautain qu'elle ne réservait qu'à elle seule, Lucy se sentit obligée de se défendre.

— Il n'y a pas de prétexte, protesta-t-elle. Franchement, pourquoi en aimerais-je un autre ? Je dois épouser Haselby. C'est prévu depuis une éternité !

Elle croisa et décroisa les bras, puis finit par s'asseoir.

— Ce n'est pas une mauvaise alliance, du reste, reprit-elle. Entre nous, après ce qui est arrivé à Georgiana Whiton, je devrais ramper devant mon oncle et lui embrasser les pieds pour m'avoir arrangé un mariage aussi acceptable.

Un silence respectueux, presque horrifié, tomba entre elles. Si Hermione et Lucy avaient été catholiques, elles se seraient sûrement signées.

— À Dieu ne plaise ! murmura Hermione.

Lucy hocha la tête avec gravité. Georgiana avait été mariée à un vieillard cacochyme et goutteux. Pis, à un vieillard cacochyme et goutteux *non titré*. Au nom du Ciel, elle aurait pourtant mérité le titre de lady, après un tel sacrifice !

— Haselby n'a rien de repoussant, s'entêta Lucy. C'est un meilleur parti que bien d'autres, à tout prendre.

Hermione lui adressa un regard pénétrant.

— Ma foi, Lucy, si c'est ce que tu veux, tu sais que tu as mon soutien inconditionnel, mais pour ma part...

Elle laissa échapper un soupir tandis que ses yeux émeraude prenaient cette expression langoureuse qui faisait se pâmer des hommes faits.

—

... je veux autre chose.

— Je sais, murmura Lucy.

Elle essaya de sourire, mais elle ne parvenait pas à imaginer de quelle façon Hermione pourrait réaliser son rêve. Dans le monde où elles vivaient, les filles de vicomte n'épousaient pas des secrétaires. Et il semblait à Lucy qu'Hermione serait mieux avisée de revoir ses idéaux plutôt que de vouloir changer l'ordre établi. Ce serait également plus facile.

Pour l'heure, elle était épuisée et n'avait qu'une envie : se mettre au lit. Elle s'occuperait du cas de - son amie le lendemain. Elle commencerait par lui vanter les charmes de M. Bridgerton. Il ferait un soupirant parfait, d'autant qu'il semblait déjà fou d'elle.

Hermione allait retrouver le chemin de la sagesse.

Elle y veillerait personnellement.

3

Où notre héros ne ménage pas ses efforts.

Le jour qui suivit s'annonça clair et lumineux. Alors que Gregory était à la table du petit déjeuner, sa belle-sœur s'approcha de lui, une ébauche de sourire aux lèvres. De toute évidence, elle complotait quelque chose.

—

Bonjour, roucoula-t-elle d'un air trop innocent pour être honnête.

Tout en continuant d'empiler des œufs au bacon sur son assiette, Gregory hocha la tête.

— Kate, la salua-t-il.

—

Avec ce temps superbe, je me suis dit que ce serait une bonne idée d'organiser une promenade jusqu'au village.

— Pour acheter des rubans et des dentelles ?

—

Précisément. Il me semble important de soutenir les commerçants locaux, vous n'êtes pas de mon avis ?

—

Certes, murmura Gregory. Bien que je ne fasse pas un usage immodéré de rubans et de dentelles.

Kate ignore le sarcasme.

—

Nos jeunes invitées ont de l'argent de poche qu'elles ne savent pas comment dépenser. Si je ne les envoie pas en ville, elles seraient bien capables d'organiser un tripot dans le salon rose.

Voilà quelque chose qu'il aurait bien aimé voir !

—

Or, poursuivit Kate avec détermination, si elles sortent, il faut que je leur fournisse une escorte.

Comme Gregory ne répondait apparemment pas assez vite, elle insista : *Une* escorte.

Il se racla la gorge.

—

Dois-je en déduire que vous me demandez d'aller à pied jusqu'au village cet après-midi ?

—

Ce matin, rectifia-t-elle. Et puisque j'ai décidé de former des couples, et qu'en tant que membre du clan Bridgerton, vous êtes mon gentleman préféré, je suis venue vous demander si, par hasard, vous ne souhaiteriez pas accompagner une jeune femme en particulier.

Kate était une redoutable marieuse, mais, pour une fois, Gregory accueillit avec gratitude sa tendance à se mêler des affaires des autres.

— Puisque vous en parlez, commença-t-il, il y a...

— Excellent choix ! s'écria Kate en applaudissant. Lucy Abernathy, c'est parfait.

Lucy Aber...

—

Lucy Abernathy ? répéta-t-il, interloqué. Lady Lucinda ?

— Oui, vous formiez tous les deux un couple parfaitement assorti, hier soir, et je dois vous avouer, Gregory, que j'ai une immense affection pour elle.

Elle affirme qu'elle est pratiquement fiancée, mais si vous voulez mon opinion...

—

Lady Lucinda ne m'intéresse pas, l'interrompit-il, refusant de courir le risque d'attendre qu'elle reprenne son souffle.

— Ah non ?

— Non, pas du tout. Je...

Bien qu'ils soient seuls dans la salle du petit déjeuner, il se pencha en avant. Cela lui aurait semblé étrange et, pour tout dire, un brin embarrassant de poursuivre à haute voix.

— Hermione Watson, murmura-t-il. Je voudrais escorter Mlle Watson.

— Vraiment ?

Kate n'avait pas l'air exactement déçue, résignée, plutôt. Comme si elle avait déjà vécu cette même scène. À de nombreuses reprises.

Diable.

— Oui, répondit Gregory, tandis qu'une vague de contrariété montait en lui, menaçant de le submerger.

D'abord, il était fâché contre Kate, parce que, eh bien... Elle était là, devant lui, et il était désespérément amoureux, et tout ce qu'elle trouvait à dire, c'était

Vraiment ? Ensuite, il était de mauvaise humeur, et ce, depuis le réveil, s'aperçut-il. Il avait mal dormi, incapable de chasser de ses pensées la belle Hermione - la grâce de sa nuque, le vert de ses yeux, les douces inflexions de sa voix... Jamais, au grand jamais, il n'avait été aussi sensible aux charmes d'une femme ! Il était certes soulagé d'avoir enfin trouvé celle qu'il allait épouser, mais il était quelque peu déconcerté qu'elle ne manifeste pas le même enthousiasme à

son égard.

Dieu sait qu'il avait rêvé de cet instant ! Chaque fois qu'il avait imaginé la rencontre avec le grand amour de sa vie, la dame était demeurée floue dans ses pensées. Elle n'avait ni nom ni visage... En revanche, elle avait toujours ressenti un élan de passion égal au sien. Et elle ne l'avait certainement pas écon- duit en lui suggérant de danser avec sa meilleure amie !

— Soit, concéda Kate. Hermione Watson.

Puis elle laissa échapper l'un de ces soupirs dont les femmes ont le secret lorsqu'elles voudraient vous dire quelque chose que vous seriez parfaitement incapable de comprendre, même si elles vous l'exprimaient dans les termes les plus clairs, ce qu'elles ne faisaient bien sûr jamais.

C'était Hermione Watson. Ce serait Hermione Watson. Bientôt.

Peut-être même dès ce matin.

— Crois-tu qu'il y ait autre chose à acheter au village que des dentelles et des rubans ? demanda Hermione à Lucy tandis qu'elles enfilaient leurs gants.

— Je l'espère ! C'est toujours pareil, lorsqu'on est invité chez des amis. On nous envoie acheter des

dentelles et des rubans avec notre argent de poche. J'ai déjà de quoi décorer toute une maison. Ou du moins, un petit cottage au toit de chaume... Un sourire joyeux éclaira le visage d'Hermione.

— Et en ajoutant les miens, nous pourrions refaire un...

Elle marqua une pause, pensive, et sourit de nouveau.

—

... un grand cottage au toit de chaume ! Lucy lui rendit son sourire.

Hermione était si loyale !

Personne ne le remarquait, bien entendu. Personne n ne se donnait la peine de regarder plus loin que son beau visage. Cela dit, pour être honnête, Hermione se livrait trop peu devant ses admirateurs pour que ceux-ci découvrent ses qualités.

Ce n'était pas par timidité, en vérité, même si elle n'était pas aussi directe que Lucy, mais parce qu'elle était plus secrète. Elle ne souhaitait pas partager ses pensées et ses opi- nions avec des gens qu'elle ne connaissait pas. , Ce qui achevait de rendre les hommes désespérément fous d'elle.

Lady Bridgerton leur avait demandé d'être là à 11 heures précises.

—

Au moins, il ne devrait pas pleuvoir, fit remarquer Lucy comme elles pénétraient dans l'un des nombreux salons du manoir.

La dernière fois qu'on les avait envoyées acheter des fanfreluches, il y avait eu du crachin pendant tout le trajet du retour. Elles étaient restées sous le couvert des arbres, et donc relativement au sec, mais leurs bottines avaient été presque irrécupérables. Et Lucy avait éternué pendant une bonne semaine.

— Bonjour, lady Lucinda ! Mademoiselle Watson !

C'était lady Bridgerton, leur hôtesse. Elle les rejoignit de ce pas décidé qui lui était coutumier. Sa chevelure sombre était relevée en un chignon strict et son regard pétillait d'intelligence et de vivacité.

— Eh bien, vous êtes les dernières ! déclara-t-elle.

— Vraiment ? s'écria Lucy, mortifiée.

Elle *détestait* être en retard.

—

Je suis tout à fait confuse, reprit-elle. N'aviez- vous pas dit 11 heures ?

—

Oh, mais ne soyez pas embarrassée ! protesta lady Bridgerton. Je vous avais en effet donné rendez- vous à 11 heures, mais c'est parce que j'avais prévu que mes invités partent par petits groupes.

— Par petits groupes ? répéta Hermione.

—

Oui, c'est bien plus sympathique ainsi, vous ne trouvez pas ? J'ai huit dames et huit messieurs. Si vous vous mettez tous en route en même temps, vous ne parviendrez jamais à avoir une vraie conversation. Et je ne parle pas de la largeur de la route. Je ne voudrais pas que vous vous marchiez sur les pieds les uns les autres.

Lucy aurait pu rétorquer que l'union fait la force, mais elle préféra garder son opinion pour elle. Lady Bridgerton avait manifestement une idée en tête et Lucy, qui vouait une grande admiration à la vicomtesse, était curieuse de savoir laquelle.

—
Mademoiselle Watson, vous serez escortée par le frère de mon mari. J'ai cru comprendre que vous aviez fait sa connaissance hier soir ?

Hermione hocha poliment la tête. Lucy réprima un sourire. M. Bridgerton n'avait pas perdu son temps. Bien joué !

—
Quant à vous, lady Lucinda, reprit lady Bridgerton, vous irez avec M.

Berbrooke.

Elle accompagna ses paroles d'un petit sourire gêné, comme pour s'excuser.

—
Il est de la famille, en quelque sorte, ajouta-t-elle. Et c'est un compagnon agréable.

—
De la famille ? répéta Lucy, qui ne savait comment interpréter le ton hésitant de lady Bridgerton. En quelque sorte ?

—
Oui. L'une des sœurs de la femme de l'un des frères de mon époux est mariée au frère de M. Berbrooke.

—
Oh ! fit Lucy en se composant une expression neutre. Alors vous êtes proches ?

Lady Bridgerton s'esclaffa.

—
Je vous adore, lady Lucinda ! Quant à Neville... Ma foi, je suis certaine que vous le trouverez... distrayant. Ah, le voilà justement !

Lucy regarda lady Bridgerton se diriger vers la porte pour accueillir M.

Berbrooke. Elle avait déjà fait la connaissance de ce dernier, bien sûr, puisque tous les invités avaient été présentés les uns aux autres, mais elle n'avait pas eu l'occasion de converser avec lui, et ne l'avait ensuite aperçu que de loin. Il semblait plutôt affable et avait l'air d'un bon vivant, avec son teint coloré et sa masse de cheveux blonds.

— Bonjour, Lady Bridgerton ! lança-t-il, avant de se cogner contre une console. Excellent petit déjeuner, ce matin. Surtout les harengs fumés.

— Merci, répondit leur hôtesse en jetant un regard nerveux en direction du vase chinois qui tanguait dangereusement sur ladite console. Vous vous souvenez de lady Lucinda, j'imagine ?

Les intéressés se saluèrent, puis M. Berbrooke demanda à Lucy :

— Vous aimez les harengs fumés ?

Indécise, elle regarda Hermione, puis lady Bridgerton, qui ne semblaient pas moins abasourdies qu'elle-même, et se contenta de répondre :

— Eh bien... oui.

— Excellent ! Tiens ? On dirait une sterne huppée, dehors !

Lucy battit des cils. Elle se tourna vers lady Bridgerton, et remarqua que celle-ci fuyait son regard.

— Une sterne huppée, dites-vous ? murmura-t-elle finalement, faute d'une réponse plus appropriée.

Elle rejoignit M. Berbrooke, qui s'était approché de la fenêtre, et observa le ciel. Elle ne vit pas le moindre oiseau.

En revanche, du coin de l'œil, elle aperçut M. Bridgerton, qui venait d'entrer dans la pièce et déployait déjà tous ses efforts pour séduire Hermione. Seigneur, quel sourire dévastateur ! Il éclairait jusqu'à son regard, contrairement à la plupart des jeunes aristocrates blasés qu'elle connaissait. Lorsqu'il souriait, il semblait sincère.

Ce qui n'était guère étonnant, après tout, puisqu'il s'adressait à Bridgerton, dont il était visiblement déjà très épris.

Lucy n'entendait pas leur échange, mais l'expression d'Hermione était on ne peut plus révélatrice. Son amie ne faisait que tolérer poliment les attentions de M.

Bridgerton et accepter ses flatteries d'un hochement de tête ou d'un sourire, alors que son esprit était loin, très loin de là.

Auprès de ce maudit M. Edmonds.

Serrant les dents, Lucy feignit de chercher des sternes, huppées ou non, avec M. Berbrooke. Elle n'avait aucune raison de penser que M. Edmonds n'était pas un charmant jeune homme, mais la vérité, c'était que les parents d'Hermione n'accepteraient jamais cette union. Hermione avait beau s'imaginer qu'elle pourrait se contenter d'un salaire de secrétaire, Lucy était persuadée qu'une fois passé l'euphorie des débuts du mariage, son amie serait au désespoir.

Elle pouvait faire tellement mieux ! Épouser qui elle voulait. Tout lui était possible. Si elle le désirait, elle pourrait devenir une figure incontournable de la bonne société.

Tout en continuant de hocher la tête et d'écouter d'une oreille distraite M.

Berbrooke, qui était revenu à la question des harengs fumés, Lucy étudia discrè-

tement M. Bridgerton. Il était parfait. Il n'était pas titré, certes, mais Lucy n'était pas cynique au point de penser qu'Hermione ne devait choisir un époux que dans les plus hautes sphères de l'aristocratie - elle trouvait juste que celle-ci ne pouvait s'allier à un simple secrétaire.

En outre, M. Bridgerton était exceptionnellement séduisant. Et sa famille était tout à fait charmante et respectable, ce que Lucy considérait comme un point en sa faveur, car lorsque l'on épouse un homme, on épouse aussi sa famille, d'une certaine façon.

Mais le plus important, c'est que, elle n'en doutait pas un instant, il rendrait Hermione heureuse, même si celle-ci l'ignorait encore.

— Je vais m'occuper de cela, marmonna-t-elle.

—

Quoi ? s'écria M. Berbrooke. Vous avez repéré la sterne ?

— Là-bas, dit Lucy en désignant un arbre.

— Ah oui ? fit-il en se penchant.

— Lucy ? appela Hermione.

Lucy pivota sur ses talons.

—

Y allons-nous ? M. Bridgerton est impatient de se mettre en route.

—

Je suis à votre disposition, mademoiselle Watson, déclara l'intéressé. Nous partirons quand vous le souhaiterez.

Hermione adressa à Lucy un regard qui disait clairement *quelle* était impatiente de se mettre en route.

— Dans ce cas, allons-y, répondit-elle donc.

Prenant le bras que lui offrait M. Berbrooke, ils quittèrent le manoir. Elle parvint à ne pousser qu'un seul cri alors qu'elle avait trébuché à trois reprises sur... eh bien, sur elle ne savait trop quoi. Étrangement, même sur cette pelouse aussi lisse qu'un tapis de billard, M. Berbrooke réussissait l'exploit de trouver chaque racine, pierre ou bosse, et de l'y mener directement.

Quelle guigne !

Lucy se prépara intérieurement à d'autres infortunes. Cette sortie s'annonçait calamiteuse, mais productive. Lorsqu'ils seraient de retour au manoir, Hermione ne manquerait pas de ressentir une certaine curiosité à l'égard de M. Bridgerton.

Elle allait y veiller.

Si Gregory avait éprouvé le moindre doute à l'endroit de Mlle Hermione Watson, celui-ci disparut dès que la main de la jeune fille se posa au creux de son coude. Il y avait dans ce geste une évidence, la sensation inexplicable, presque mystique, que deux moitiés se retrouvaient. Mlle Watson et lui étaient bel et bien faits l'un pour l'autre.

Et il était fou d'elle.

Il ne s'agissait même pas de désir. Non, rien d'aussi commun qu'un vulgaire appétit sensuel. C'était différent. C'était plus... subtil. Il avait simplement envie qu'elle soit à lui. Il voulait être certain qu'elle porterait son nom, mettrait ses enfants au monde, le regarderait avec amour chaque

matin devant une tasse de chocolat chaud.

Il aurait aimé le lui dire, partager ses rêves avec elle, lui dépeindre le tableau de leur vie ensemble telle qu'il l'imaginait, mais il n'était pas naïf à ce point. Aussi se contenta-t-il de déclarer :

—

Vous êtes rayonnante, ce matin, mademoiselle Watson.

— Merci, répondit-elle.

Et elle s'en tint là.

Toussotant pour s'éclaircir la voix, Gregory reprit :

— Avez-vous bien dormi ?

— Très bien, merci.

— Appréciez-vous votre séjour ici ?

— Beaucoup, merci.

Bizarre. Il avait toujours supposé que la conversation avec la femme de sa vie serait *un tout petit peu* plus facile.

Il se souvint alors qu'elle se croyait éprise d'un autre homme. Un homme qui n'était pas convenable, à en juger par la réflexion de lady Lucinda qui l'avait qualifié, lui, de *moindre mal*.

Il regarda ladite lady Lucinda qui, à quelques mètres devant eux, trébuchait au bras de Neville, ce dernier n'ayant jamais appris à adapter son pas à celui d'une dame. Elle s'en sortait plutôt bien, mais il semblait à Gregory avoir entendu un petit cri de douleur.

—

Mademoiselle Watson, depuis combien de temps connaissez-vous lady Lucinda ? s'enquit-il.

Il le savait déjà, bien sûr, puisque celle-ci le lui avait dit la veille, mais il ne savait que demander d'autre. Et, surtout, il lui fallait une question à laquelle elle ne pourrait pas répondre par *oui*, *non*, ou *merci*.

— Trois ans, fit-elle. C'est ma meilleure amie.

Son visage s'animant enfin, elle déclara :

— Nous devrions les rattraper.

— Lady Lucinda et M. Berbrooke ?

— Oui, répondit-elle avec un brin d'impatience.

Gâcher une précieuse occasion d'être en tête à tête

avec Mlle Watson était bien la dernière chose dont Gregory avait envie, mais il se fit tout de même un devoir de héler Berbrooke pour lui demander de s'arrêter. Ce dernier pivota si brusquement que lady Lucinda faillit perdre l'équilibre et le heurta.

Elle poussa un petit cri de surprise.

Mlle Watson en profita pour lâcher le bras de Gregory et s'élancer vers son amie.

—

Lucy ! s'écria-t-elle. Oh, ma chère Lucy, t'es-tu fait mal ?

—

Pas du tout, répondit celle-ci, manifestement déconcertée par cet élan de sollicitude un peu excessif.

—

Laisse-moi te soutenir, proposa Mlle Watson en prenant le coude de son amie d'autorité.

—

Vraiment, ce n'est pas nécessaire, assura lady Lucinda en se dégageant, ou du moins, en essayant.

— J'insiste.

—
Ce n'est absolument pas indispensable, protesta lady Lucinda.

Gregory regrettait de ne pas voir son visage, car il aurait juré qu'elle grinçait des dents.

—

Eh, eh ! ricana Berbrooke. Il va peut-être falloir que je vous prenne par le bras, Bridgerton !

Gregory darda sur lui un œil impassible.

— Pas question.

Berbrooke cilla.

— Voyons, c'était une blague !

— J'avais compris, répondit Gregory en réprimant un soupir agacé.

Il connaissait Neville Berbrooke depuis qu'ils étaient en culottes courtes, et faisait généralement preuve de plus de patience envers lui, mais en cet instant précis, il éprouvait une irrésistible envie de lui passer une muselière.

De leur côté, les deux jeunes filles étaient en train de se livrer à un échange animé, mais à voix si basse qu'il lui était impossible de distinguer leurs paroles.

Au demeurant, il n'aurait pas compris grand-chose même si elles avaient crié.

Selon toutes les apparences, il s'agissait d'un sujet exclusivement féminin. Lady Lucinda essayait toujours de se libérer... et Mlle Watson refusait purement et simplement de la lâcher.

— Elle est blessée, gémit Hermione, qui se tourna vers lui en battant des cils.

En battant des cils ? C'est cet instant-/à qu'elle choisissait pour faire la coquette ?

— Pas du tout, répliqua lady Lucinda. Nous pouvons poursuivre notre promenade.

Gregory n'aurait su dire s'il était amusé ou humilié par cette scène. Mlle Watson, c'était évident, ne souhaitait pas sa présence. Si certains hommes adoraient qu'on leur résiste, lui avait personnellement toujours préféré les femmes souriantes, amicales et, pour tout dire, consentantes.

Mlle Watson se retourna soudain, et il aperçut sa ,àuque (que diable trouvait-il à sa nuque ?). De nouveau en proie à la fièvre amoureuse qui l'avait embrasé la veille, il s'exhorta à ne pas perdre espoir.

Après tout, ils se connaissaient depuis moins de vingt-quatre heures. Elle avait besoin de temps pour apprendre à l'apprécier. L'amour ne frappait pas tout le monde avec la même rapidité. Son frère Colin, par exemple, connaissait depuis des années celle qu'il allait épouser lorsqu'il s'était avisé qu'ils étaient destinés l'un à l'autre.

Certes, Gregory n'avait pas l'intention de patienter aussi longtemps, mais cela éclairait sa propre situation sous un jour moins déprimant.

Très vite, il devint évident que Mlle Watson ne céderait pas et ne lâcherait pas le bras de son amie. Ils se remirent donc en marche, Gregory aux côtés de Mlle Watson, tandis que Berbrooke déambulait quelque part dans le voisinage de lady Lucinda.

— Monsieur Bridgerton, racontez-nous ce que cela fait que d'appartenir à une famille aussi nombreuse, fit lady Lucinda. Hermione et moi, nous n'avons qu'un seul frère.

— Moi, j'en ai trois, déclara Berbrooke. Nous ne sommes que des garçons.

Sauf ma sœur, bien entendu.

— C'est... commença Gregory.

Il était sur le point de leur offrir sa réponse habituelle, à savoir que cela rendait fou et apportait plus d'ennuis que de satisfactions, mais, curieusement, il s'entendit déclarer :

— En vérité, c'est réconfortant.

— Réconfortant ? répéta lady Lucinda. Voilà qui est intrigant.

Se penchant devant Mlle Watson, elle posa sur lui son regard bleu brillant de curiosité.

— Je trouve qu'il y a quelque chose de réconfortant dans le fait d'avoir une famille, commença-t-il lentement. De *savoir* qu'ils sont là, tout simplement. Que, si j'ai des problèmes, ou juste envie d'une bonne conversation, je pourrais toujours compter sur eux.

Ce qui était vrai. Il ne l'avait jamais formulé ainsi, mais c'était exactement cela. Il n'était pas aussi proche de ses frères que ces derniers l'étaient

entre eux, mais c'était naturel étant donné leur différence d'âge. Lorsqu'ils étaient de jeunes célibataires appréciant les joies de la vie, il était encore étudiant à Eton. Et à présent, tous les trois étaient mariés et pères de famille.

Pourtant, il savait que, s'il avait besoin d'eux, ou de ses sœurs, d'ailleurs, il n'avait qu'à les appeler.

Il ne l'avait jamais fait, du reste, mais il savait qu'il le pouvait. C'était plus que bien des hommes n'en avaient en ce bas monde; plus que la plupart auraient jamais.

— Monsieur Bridgerton ?

Il cligna des yeux. Lady Lucinda le fixait d'un air perplexe.

— Désolé, murmura-t-il. Je crois que j'étais perdu dans mes pensées.

Il lui adressa un sourire, secoua la tête, puis regarda Mlle Watson qui, à son grand étonnement, était également en train de le dévisager de ses yeux immenses si extraordinairement verts. Un instant, il sembla à Gregory qu'un courant électrique passait entre eux. Elle lui adressa un faible sourire, comme si elle était embarrassée d'avoir été surprise en train de l'observer, et détourna le regard.

Le cœur de Gregoiy fit une cabriole dans sa poitrine.

— C'est exactement ce que je ressens à propos d'Hermione, observa lady Lucinda. Elle est ma sœur de cœur.

— Mlle Watson est assurément une jeune femme exceptionnelle, murmura Gregory, avant d'ajouter : Tout comme vous, bien sûr.

— Elle peint de magnifiques aquarelles, l'informa lady Lucinda.

Une adorable rougeur tinta les pommettes d'Hermione.

— Lucy ! protesta-t-elle.

— C'est vrai, insista celle-ci.

— Moi aussi, j'aime bien barbouiller, intervint Neville d'un ton jovial.

Domage que je salisse ma chemise chaque fois.

Gregory lui jeta un coup d'œil. Entre son instructive conversation avec lady Lucinda et son troublant échange de regards avec Mlle Watson, il avait presque oublié sa présence.

— Mon valet déteste ça, poursuivit Berbrooke. Je me demande bien pourquoi ils n'ont pas encore inventé une peinture qui ne tache pas le lin.

D marqua une pause, l'air profondément absorbé.

— Ou la laine, ajouta-t-il.

— Et vous-même, monsieur Bridgerton, aimez- vous peindre ? s'enquit lady Lucinda.

— Je n'ai, hélas, aucun talent, avoua Gregory. En revanche, mon frère Benedict est un artiste de renom. Deux de ses toiles sont accrochées à la National Gallery.

— Oh, mais c'est merveilleux ! s'écria lady Lucinda. Tu entends cela, Hermione

? Il faut que tu demandes à M. Bridgerton de te présenter son frère.

— Je ne voudrais pas déranger ces messieurs, répondit Hermione modestement.

— Ce serait un plaisir, protesta Gregory, tout sourire. En outre, Benedict adore discuter peinture. J'ai souvent du mal à suivre la conversation, il est si passionné.

— Tu vois, conclut Lucy en tapotant le bras de son amie. M. Bridgerton et toi avez beaucoup en commun.

Même Gregory trouvait le compliment exagéré, mais il s'abstint de tout commentaire.

— Le velours, décréta Berbrooke.

Trois têtes se tournèrent dans sa direction.

— Plaît-il ? fit lady Lucinda.

— C'est le pire, décréta-t-il. Pour la peinture, je veux dire.

Gregory ne voyait que l'arrière de sa tête, mais il aurait juré qu'elle clignait des yeux d'un air déconcerté lorsqu'elle demanda :

— Vous portez du velours lorsque vous peignez ?

— Oui, s'il fait froid.

— Comme c'est... original.

Le visage de Berbrooke s'éclaira.

— Vous trouvez ? J'ai toujours voulu être original.

— Vous l'êtes, dit-elle, et Gregory ne perçut aucune trace de moquerie dans sa voix. Vous l'êtes assurément, monsieur Berbrooke.

Celui-ci prit une expression béate.

— Original. J'adore ! Original !

Souriant aux anges, il répéta le mot d'un air gourmand.

Le petit groupe poursuivit sa route dans un silence amical, ponctué par les tentatives occasionnelles de Gregory d'engager la conversation avec Mlle Watson. Il y parvenait parfois, mais la plupart du temps, c'était avec lady Lucinda qu'il finissait par discuter. Du moins, lorsqu'il n'essayait pas d'arracher une réponse à Mlle Watson.

Et pendant tout ce temps, Berbrooke continua de jacasser, ou plutôt de soliloquer, au sujet de sa toute nouvelle originalité.

Enfin, les premières habitations du village apparurent. Berbrooke se déclara

originellement affamé, sans que quiconque sache exactement ce qu'il entendait par là, aussi Gregory emmena-t-il le quatuor

jusqu'au *White Hart*, une auberge qui servait une cuisine assez rustique, mais toujours goûteuse.

— Nous devrions faire un pique-nique, suggéra lady Lucinda. Ne serait-ce pas merveilleux ?

— Excellente idée, décréta Berbrooke en la contemplant comme si elle était une déesse.

Gregory fut un peu surpris par son expression d'admiration fervente, mais lady Lucinda ne parut pas s'en apercevoir.

— Qu'en pensez-vous, mademoiselle Watson ? demanda-t-il.

Hélas, la dame regardait sans le voir un tableau accroché au mur, l'air rêveur.

— Mademoiselle Watson ?

Ayant enfin obtenu son attention, il demanda :

— Aimeriez-vous faire un pique-nique ?

— Oh, oui, ce serait charmant.

Puis elle s'absorba de nouveau dans ses pensées, ses jolies lèvres plissées en une moue nostalgique, presque mélancolique.

Ravalant sa déception, Gregory s'en alla passer commande. Le tavernier, qui connaissait bien la famille, lui donna deux nappes propres à étendre sur l'herbe et promit de leur faire porter un panier de victuailles.

— Excellent travail, monsieur Bridgerton, le félicita lady Lucinda. N'est-ce pas, Hermione ?

— Oui, en effet.

— J'espère qu'il y aura des tartes, déclara Berbrooke en tenant la porte ouverte pour les dames. J'ai toujours de la place pour de la tarte.

Gregory cala la main de Mlle Watson au creux de son coude avant qu'elle puisse s'échapper.

— J'ai demandé un assortiment de plats, lui dit-il à mi-voix. J'espère que vous y trouverez de quoi satisfaire votre appétit.

Elle leva les yeux vers lui, et cela recommença. Cette sensation que ses poumons se vidaient d'un coup et qu'il se noyait dans son regard. Il savait qu'elle éprouvait des sensations identiques. Il le fallait. Il était impossible que ce ne soit pas le cas, alors que lui-même avait l'impression que ses jambes ne le portaient plus.

— Je suis sûre que ce sera parfait, dit-elle.

— Avez-vous le bec sucré ?

— Oui, admit-elle.

— Alors vous avez de la chance. M. Gladdish m'a promis d'inclure l'une des tartes aux groseilles de Mme Gladdish, qui sont célèbres dans toute la région.

— Une tarte ? répéta Berbrooke avec enthousiasme. Il a bien dit qu'il y aurait de la tarte ? répéta-t-il à l'adresse de lady Lucinda.

— Il me semble, oui.

Berbrooke poussa un soupir d'aise.

— Vous aimez la tarte, lady Lucinda ?

Un soupçon d'exaspération passa sur le visage de celle-ci tandis qu'elle demandait :

— Quelle sorte de tarte, monsieur Berbrooke ?

— Oh, n'importe laquelle ! Sucrée, salée, aux fruits, à la viande...

— Eh bien...

Elle toussota, regarda autour d'elle comme si elle espérait trouver de l'aide auprès des maisons et des arbres.

— Je... euh... je suppose que j'aime la plupart des tartes.

C'est à cet instant que Gregory comprit que Berbrooke était tombé amoureux.

Pauvre lady Lucinda !

Ils traversèrent la rue principale et gagnèrent une prairie. Gregory dépla les nappes qu'il étendit sur

l'herbe. Finaude, lady Lucinda s'assit la première et fit signe à Berbrooke de s'installer près d'elle, ne laissant d'autre choix à Gregory et à Mlle Watson que de partager la deuxième nappe.

Gregory s'employa alors à gagner le cœur de cette dernière.

4

Où notre héroïne donne un conseil, notre héros le suit, et tout le monde mange

trop de tarte.

Il ne s'y prenait pas du tout comme il fallait.

Lucy regarda par-dessus l'épaule de M. Berbrooke en réprimant un froncement de sourcils. M. Bridgerton tentait vaillamment de conquérir les faveurs d'Hermione, et Lucy devait reconnaître que dans des circonstances normales, avec une autre jeune fille, il y serait aisément parvenu. N'importe laquelle de ses camarades de pension serait follement amoureuse de lui à l'heure qu'il était. Elles le seraient même *toutes*, en fait.

Toutes, sauf Hermione.

Il en faisait trop. Il était trop zélé, trop prévenant, trop... trop... Eh bien, trop amoureux, pour tout dire. Ou du moins, trop énamouré. M. Bridgerton était charmant, bel homme, et fort ; intelligent, mais cela n'avait rien de nouveau aux yeux d'Hermione. Lucy ne comptait plus le nombre de gentlemen qui avaient entouré son amie des mêmes attentions. Certains étaient pleins d'esprit, d'autres très empressés. Ils lui offraient des fleurs et des douceurs, lui composaient des poèmes, l'un d'entre eux lui avait même apporté un chiot aussitôt refusé par la mère d'Hermione, laquelle avait informé le pauvre homme que l'habitat naturel des chiens n'incluait pas les tapis d'Aubusson, la porcelaine de Chine ou elle-même).

Mais en dépit des apparences, ils étaient tous les mêmes. Ils étaient suspendus à ses lèvres, la couvaient de regards fervents comme si elle était une déesse descendue de l'Olympe, et se bouscuaient pour lui déclamer des compliments, sans jamais se rendre compte de leur désespérant manque d'originalité.

Si M. Bridgerton voulait vraiment piquer la curiosité d'Hermione, il allait devoir changer de tactique.

— Encore un peu de tarte aux groseilles, lady Lucinda ? proposa M. Berbrooke.

— Oui, s'il vous plaît, murmura-t-elle, ne serait-ce que pour l'occuper afin de réfléchir à ce qu'il convenait de faire.

Elle refusait de laisser Hermione gâcher sa vie à cause de M. Edmonds, et, vraiment, M. Bridgerton était parfait. Il avait juste besoin d'un petit coup de pouce.

— Oh, mais Hermione n'a pas de tarte ! s'exclama-t-elle.

— Pas de tarte ? répéta M. Berbrooke.

Lucy le regarda en battant des cils - une technique qu'elle maîtrisait assez mal - et demanda :

— Auriez-vous la bonté de lui en servir une part ?

Comme il hochait la tête, elle se leva.

— Je vais aller me dégourdir les jambes, annonça-t-elle. Il y a de jolies fleurs au bout de ce champ. M. Bridgerton, connaissez-vous la flore locale ?

Celui-ci lui jeta un coup d'œil, visiblement surpris par sa question.

— Un peu, répondit-il,

Sans faire mine de se lever.

Profitant de ce qu'Hermione était en train d'assurer à M. Berbrooke qu'elle adorait la tarte aux groseilles, Lucy désigna les fleurs d'un impérieux coup de menton, tout en décochant à M. Bridgerton le genre de regard qui signifiait clairement : «

Venez avec moi. »

Il parut d'abord interloqué puis, reprenant rapidement ses esprits, il bondit sur ses pieds.

— Me permettez-vous de vous éclairer de mes modestes lumières, lady Lucinda

?

— Ce serait merveilleux ! s'écria-t-elle avec un enthousiasme peut-être un poil excessif.

Hermione lui lança un coup d'œil soupçonneux, mais Lucy savait qu'elle ne proposerait pas de se joindre à eux, car cela reviendrait à encourager M.

Bridgerton à croire qu'elle recherchait sa compagnie.

Hermione était donc condamnée à rester en tête à tête avec M. Berbrooke et la tarte aux groseilles. Ce qui n'était que justice, songea Lucy.

— Je crois que ceci est une marguerite, fit M. Bridgerton une fois qu'ils eurent traversé le champ. Et cette bleue en épi, là-bas... Eh bien, je n'en ai aucune idée.

— C'est un pied-d'alouette, lâcha Lucy avec brusquerie. Et vous savez très bien que je ne vous ai pas demandé de venir pour faire un herbier.

— Je le soupçonnais.

Elle décida d'ignorer le sarcasme.

— Je voulais vous donner un conseil.

— Vraiment, fit-il d'une voix traînante.

Sauf que ce n'était pas une question.

— Vraiment.

— Et quel est donc ce conseil ?

Ne voyant pas comment présenter l'affaire de manière plus diplomate, elle le regarda droit dans les yeux et déclara :

— Vous vous y prenez de la pire façon qui soit.

— Je vous demande pardon ? fit-il d'un ton guindé.

Lucy ravala un gémissement. Voilà qu'elle avait piqué sa fierté. Maintenant, il allait sûrement se montrer insupportable.

— Si vous voulez séduire Hermione, expliqua-t-elle, il faut changer d'approche.

M. Bridgerton la regarda d'un air qui n'était pas du mépris, mais s'en rapprochait furieusement.

— Je suis tout à fait capable de courtiser une jeune fille sans aide.

— Je n'en doute pas. Sauf qu'Hermione est différente des autres jeunes filles.

Il ne répondit pas, et Lucy comprit qu'elle avait marqué un point. Lui aussi pensait qu'Hermione était différente. Sinon, il ne déploierait pas autant d'efforts.

— Vous vous comportez comme tous les autres, asséna-t-elle.

— Un gentleman adore être comparé à M. Tout-le-monde, grinça-t-il.

Un certain nombre de répliques vinrent à l'esprit de Lucy, qui les ravala et déclara

:

— Vous ne devez pas ressembler à tous les autres. Il faut vous distinguer du lot.

— Et comment suggérez-vous que je fasse ?

Elle prit une profonde inspiration. Il n'allait pas aimer sa réponse.

— Vous devez cesser de vous montrer aussi... empressé. Ne la traitez pas comme une princesse. En fait, vous devriez probablement l'ignorer pendant quelques jours.

Une expression méfiante se peignit sur le visage de M. Bridgerton.

— Et laisser les autres lui tourner autour ?

— Ils lui tourneront autour de toute façon, répliqua-t-elle, pragmatique. Vous n'y pourrez rien.

— Charmant.

Lucy insista.

— Si *vous* prenez vos distances, Hermione sera intriguée.

Devant l'expression dubitative de M. Bridgerton, elle poursuivit :

— Ne vous inquiétez pas, elle sait qu'elle vous plaît. Juste Ciel, après une journée comme celle-ci, il faudrait qu'elle soit stupide pour ne pas l'avoir remarqué !

Il fronça les sourcils. Lucy n'en revenait pas de s'adresser de façon aussi directe à un homme qu'elle connaissait à peine, mais aux grands maux, les grands remèdes... ou plutôt, les explications sans détour.

— Croyez-moi, reprit-elle, elle le sait. Hermione est intelligente, même si personne ne s'en aperçoit. La plupart des hommes ne voient pas au-delà de son visage.

— J'aimerais connaître son esprit, dit-il avec douceur.

Quelque chose dans son ton frappa Lucy en plein cœur. Elle le regarda au fond des yeux et eut soudain l'étrange impression qu'elle se trouvait ailleurs, et lui aussi, et que le monde disparaissait autour d'eux.

Il était différent des hommes qu'elle avait rencontrés jusqu'ici. Elle n'aurait su dire en quoi exactement, sinon qu'il avait quelque chose que les autres n'avaient pas. Et que cela faisait naître une douleur tout au fond de sa poitrine.

L'espace d'un instant, elle crut qu'elle allait fondre en larmes.

Elle ne le fit pas, bien sûr. D'abord, parce que cela n'aurait pas été convenable.

Ensuite, parce que ce n'était pas son genre de pleurer sans raison.

— Lady Lucinda ?

Elle avait gardé le silence trop longtemps. Cela ne lui ressemblait pas, et...

— Elle ne vous le permettra pas, lâcha-t-elle. De connaître son esprit, je veux dire. Toutefois, vous pouvez...

Elle se racla la gorge, cligna des yeux, rassembla ses esprits, puis regarda fixement le tapis de marguerites qui scintillait dans le soleil.

— Vous pouvez l'y pousser, reprit-elle. Je suis certaine que vous en êtes capable.

À condition d'être patient. Et sincère.

Il ne répondit pas tout de suite. On n'entendait que le doux sifflement de la brise.

Puis il demanda à mi-voix :

— Pourquoi m'aidez-vous ?

Se tournant de nouveau vers lui, Lucy constata avec soulagement que, cette fois, le sol demeurait ferme sous ses pieds. Elle était de nouveau elle-même - résolue, pleine de bon sens, et pragmatique à l'excès. Quant à M. Bridgerton, il n'était qu'un admirateur d'Hermione parmi tant d'autres.

Tout était revenu à la normale.

— C'est vous ou M. Edmonds, avoua-t-elle.

— Voilà donc son nom, murmura-t-il.

— C'est le secrétaire du père d'Hermione. Ce n'est pas un mauvais bougre, et je ne crois pas qu'il en ait après son argent, mais le premier idiot

venu comprendrait tout de suite que vous êtes un meilleur parti.

M. Bridgerton inclina la tête de côté.

— Pourquoi, je me le demande, ai-je soudain l'impression que vous venez de traiter Mlle Watson d'idiote ?

Lucy darda sur lui un regard dur.

— Ne mettez *jamais* en doute mon dévouement envers Hermione, articula-t-elle. Je ne l'aimerais pas davantage si elle était ma sœur de sang.

M. Bridgerton, et c'est tout à son crédit, lui adressa un hochement de tête respectueux et répondit :

— Je vous ai fait de la peine. Je vous présente mes excuses.

Lucy déglutit péniblement tout en faisant signe qu'elle les acceptait.

— Hermione est tout pour moi, dit-elle.

Elle songea aux vacances scolaires passées chez les Watson, et à ses séjours chez elle. Ceux-ci ne coïncidaient jamais avec ceux de son frère, et Fennworth Abbey, en la seule compagnie d'oncle Robert, était un endroit austère et glacial.

Robert Abernathy avait toujours accompli son devoir envers ses pupilles, mais c'était un homme froid et réservé. Pour Lucy, rentrer à la maison rimait avec promenades solitaires, lectures solitaires, et même repas en solitaire, oncle Robert n'ayant jamais manifesté la moindre envie de dîner avec elle. Le jour où il lui avait annoncé qu'elle allait en pension, Lucy avait failli se jeter à son cou en criant « merci ».

Sauf que, depuis sept ans qu'il était son tuteur, jamais elle ne l'avait embrassé.

Lucy avait adoré chaque instant de sa nouvelle vie de pensionnaire. C'était si merveilleux d'avoir des gens à qui parler ! Son frère Richard était parti pour Eton à l'âge de dix ans, avant même le décès de leur père, et elle avait erré dans les salons de Fennworth Abbey pendant presque une décennie sans autre compagnie que celle d'une gouvernante zélée.

À la maison, elle n'était rien de plus qu'un fardeau, mais à l'Institut de Mlle Moss, ses camarades recherchaient sa compagnie. Lorsqu'elles lui posaient des questions, elles écoutaient sa réponse. Elle n'était peut-être pas l'élève la plus populaire de l'école, mais elle y était chez elle, et c'était agréable.

On leur avait assigné la même chambre, à Hermione et à elle, dès la première année. Leur amitié avait été immédiate.

Grâce à Hermione, elle s'était sentie... mieux. Ce n'était pas seulement lié au fait d'avoir une amie, mais à celui de *savoir* qu'elle en avait une. De se dire qu'il existait, quelque part sur terre, quelqu'un dont elle était la préférée. Cela lui donnait confiance en elle.

C'était réconfortant.

En fait, cela lui rappelait ce que M. Bridgerton avait dit au sujet de sa propre famille.

Lucy savait qu'elle pouvait compter sur Hermione. Et Hermione savait qu'elle pouvait compter sur Lucy. Celle-ci n'était pas certaine qu'il y eût une autre personne au monde dont elle pouvait affirmer la même chose. Son frère, supposait-elle. Richard répondrait toujours présent si elle avait besoin de lui, mais ils se voyaient si peu, désormais. C'était vraiment dommage. Ils étaient pourtant très proches, enfants. Vivant en reclus à Fennworth Abbey, ils n'avaient eu d'autre choix que de se tourner l'un vers l'autre. Par chance, la plupart du temps, ils s'entendaient plutôt bien.

S'efforçant de revenir au présent, elle leva les yeux vers M. Bridgerton.

Immobile, il l'observait, affichant un air de curiosité polie, et elle eut l'étrange impression que, si elle lui avait raconté tout cela - Hermione, Richard, Fennworth Abbey, le bonheur d'aller en pension -, il aurait compris. Cela semblait pourtant impossible de la part d'un homme issu d'une famille aussi nombreuse et dont les membres étaient si proches. Il ne pouvait savoir ce que c'était que d'être seul, ou d'avoir des choses à dire mais personne à qui les dire. Pourtant, il y avait quelque chose dans ses yeux - bien plus verts qu'elle ne le croyait, soit dit en passant, et rivés sur elle avec une intensité si troublante que...

Que quoi ? Elle tressaillit. Dieu du Ciel, que lui arrivait-il ?

— Je ne veux rien d'autre que le bonheur d'Hermione, articula-t-elle avec difficulté. J'espère que vous l'avez bien compris.

Il hocha la tête, puis jeta un coup d'œil à leurs compagnons.

— Allons-nous les rejoindre ? s'enquit-il, un sourire espiègle aux lèvres. Je crois que Neville Berbrooke a déjà fait avaler trois parts de tarte à Mlle Watson.

Lucy réprima une soudaine envie rire.

— Juste Ciel !

Avec un flegme irrésistible, il ajouta :

— Il est temps d'y aller, ne serait-ce que pour préserver la santé de Mlle Watson.

— Réfléchirez-vous à ce que je vous ai dit ? demanda Lucy en le laissant lui prendre la main pour la glisser au creux de son bras.

Il hocha la tête.

— Entendu.

— J'ai raison, vous savez. Je vous assure. Personne ne connaît Hermione mieux que moi. Et personne d'autre n'a été le témoin des tentatives - et des échecs - de ses innombrables admirateurs pour gagner ses faveurs.

Il tourna la tête vers elle, et leurs regards s'accrochèrent. Pendant quelques instants, ils demeurèrent parfaitement immobiles. Lucy comprit qu'il la jugeait.

Il la scrutait si ouvertement que cela aurait pu être embarrassant.

Ça ne l'était pas. Et c'était bien le plus déconcertant. Il l'observait comme s'il pouvait voir jusqu'aux tréfonds son âme, et cela ne la dérangeait pas le moins du monde. En fait, l'expérience était même étrangement... agréable.

— Je serais honoré d'accepter vos conseils au sujet de Mlle Watson, déclara-t-il finalement en se mettant en marche. Et je vous remercie de m'aider à la conquérir.

— M... merci, bégaya-t-elle, puisque cela avait été exactement son intention.

Sauf qu'elle s'apercevait soudain qu'elle n'était pas si satisfaite que cela.

Gregory suivit à la lettre les directives de lady Lucinda. Ce soir-là, alors que les invités se retrouvaient dans le salon avant le dîner, il ne s'approcha pas de Mlle Watson. Et lorsqu'ils se dirigèrent vers la salle à manger, il ne fit pas la moindre tentative pour interférer dans le plan de table afin de se retrouver assis à côté d'elle. Enfin, une fois que les messieurs, après avoir bu leur porto, eurent rejoint les dames dans le salon de musique pour un récital de piano, il mit sagement le cap vers les derniers rangs, alors même que les deux jeunes filles étaient seules et qu'il aurait été facile, voire naturel, de s'arrêter pour les saluer.

Il s'était engagé à appliquer cette tactique, même si elle était peu judicieuse, il irait donc au fond de la pièce. Il regarda Mlle Watson choisir un siège trois rangées devant lui, s'assit à son tour et s'autorisa enfin à lui caresser la nuque du regard.

Cela lui aurait paru le plus exquis des passe-temps s'il n'avait été complètement incapable de chasser de ses pensées l'absolu manque d'intérêt de la belle à son égard.

Il avait l'impression que, même s'il lui était poussé une seconde tête, il ne lui aurait rien arraché de plus qu'un de ces petits sourires polis dont elle gratifiait tout le monde. Dans le meilleur des cas.

Ce n'était pas là le genre de réaction que Gregory avait l'habitude de susciter parmi la gent féminine. Il ne s'attendait certes pas à une adulation universelle, mais tout de même, lorsqu'il déployait son charme, les résultats étaient en général plus concluants.

Tout cela était diablement agaçant.

Aussi observa-t-il les deux jeunes filles dans l'espoir qu'elles se retournent, s'agitent nerveusement, montrent d'une façon ou d'une autre qu'elles étaient conscientes de sa présence. Finalement, trois concertos et une fugue plus tard, lady Lucinda pivota lentement sur son siège.

Il n'avait pas de mal à deviner ses pensées.

Doucement. Feins de regarder vers la porte comme si tu attendais quelqu'un.

Jette à peine un coup d'œil à M. Bridgerton...

Il leva son verre en guise de salut.

Elle étouffa un petit cri, du moins l'espéra-t-il, et se détourna vivement.

Gregory sourit. Il n'aurait sans doute pas dû se réjouir de sa détresse mais, jusqu'à présent, ç'avait été le seul moment agréable de la soirée.

Quant à Mlle Watson, si elle percevait la brûlure de son regard, elle n'en montrait rien. Il aurait aimé se dire qu'elle l'ignorait délibérément - ce qui aurait au moins indiqué qu'elle était consciente de sa présence. Mais en la voyant jeter de temps à autre des coups d'œil indifférents dans la pièce et murmurer ensuite à l'oreille de lady Lucinda, il devint douloureusement évident qu'elle ne l'ignorait même pas. Pour cela, il aurait fallu qu'elle l'ait remarqué.

Ce qui n'était manifestement pas le cas.

Gregory serra les dents. Certes, il ne mettait pas en doute les bonnes intentions de lady Lucinda, mais il était clair que ses conseils étaient fort mal inspirés. Il ne lui restait que cinq jours avant la fin de cette partie de campagne. Il avait perdu un temps précieux.

— Vous avez l'air de vous ennuyer.

Il tourna la tête. Sa belle-sœur venait de se glisser sur le siège voisin du sien et lui parlait à voix basse afin de ne pas déranger le récital.

—
Voilà qui n'est pas très flatteur pour ma réputation d'hôtesse, ajouta-t-elle, pince-sans-rire.

—

Pas du tout, murmura-t-il. Tout est parfait, comme toujours.

Kate regarda devant elle et demeura silencieuse quelques instants avant de murmurer :

— Elle est très jolie.

Gregory ne prit pas la peine de feindre qu'il ne voyait pas de qui il parlait. Kate était trop intelligente pour une telle manœuvre. Cela dit, rien ne l'obligeait à la suivre sur ce terrain.

— En effet, répondit-il simplement.

—

Je soupçonne, souffla Kate, que son cœur est engagé ailleurs. Elle n'a encouragé aucun des messieurs présents ici, et tous ont probablement tenté leur chance.

Gregory crispa les mâchoires.

—

Je me suis laissé dire, poursuivit-elle, sûrement consciente qu'elle l'ennuyait mais pas découragée pour autant, que c'était ainsi depuis le début du printemps.

Elle ne semble nullement à la recherche d'un mari.

—

Elle s'est amourachée du secrétaire de son père, lâcha Gregory.

À quoi bon garder le secret ? Kate finissait toujours par tout savoir. En outre, peut-être pourrait-elle l'aider.

— Vraiment ? demanda-t-elle un peu trop fort.

Ayant chuchoté des excuses à la cantonade, elle demanda :

— D'où tenez-vous cela ?

Gregory allait le lui dire lorsqu'elle répondit à sa propre question :

—

Oh, mais bien sûr ! Lady Lucinda. Elle doit tout savoir de l'affaire.

— Tout, confirma Gregory, flegmatique.

Kate réfléchit un instant, avant de parvenir à la conclusion qui s'imposait.

— Ses parents ne doivent pas être ravis.

— À ma connaissance, ils ne sont pas au courant.

— Allons, bon !

Kate semblait si surprise par cette nouvelle que Gregory lui lança un coup d'œil.

Ses yeux étaient écarquillés, et pétillaient littéralement.

— Essayez de vous contenir, marmonna-t-il.

—

Je n'ai rien entendu d'aussi passionnant de tout le printemps !

Cette fois, il la regarda droit dans les yeux.

— Vous devriez vous trouver un passe-temps !

—

Oh, Gregory, fit-elle en lui donnant une petite tape sur le bras, ne laissez pas l'amour faire de vous un aigri ! Cela ne vous ressemble pas. Ses parents ne l'autoriseront jamais à épouser un secrétaire, et elle n'est pas du genre à s'enfuir pour se marier en secret. Laissez le temps jouer en votre faveur.

Il poussa un soupir irrité.

De nouveau, Kate lui tapota le bras.

—

Je sais, je sais. Vous aimeriez que l'affaire soit déjà conclue. Les gens comme vous n'ont aucune patience.

— *Les gens comme moi ?*

Pour toute réponse, elle eut un geste évasif.

— Croyez-moi, Gregory, c'est mieux ainsi.

— Le fait qu'elle en aime un autre ?

—

Je veux juste dire que cela vous laisse du temps pour vous assurer de vos sentiments à son égard.

Gregory songea au direct à l'estomac qu'il avait l'impression de recevoir chaque fois qu'il posait les yeux sur elle. Il ne voyait pas pourquoi il aurait eu besoin de temps. Cela ressemblait en tout point à l'idée qu'il s'était toujours faite de l'amour.

C'était fulgurant, absolu, merveilleusement exaltant.

Et en même temps quelque peu accablant.

—

J'ai été surprise que vous ne demandiez pas à être placé à côté d'elle au dîner, reprit Kate.

Gregory adressa un regard noir à la nuque de lady Lucinda.

—

Je peux arranger cela pour demain, si vous voulez, insista Kate.

— Faites.

Elle hocha la tête.

—

Très bien, je... Oh, attention ! Le récital est terminé. Feignons d'avoir écouté et affichons un air poli.

Imitant sa belle-sœur, il se leva pour applaudir.

—

Vous est-il déjà arrivé de ne **pas** bavarder pendant une soirée musicale ?

s'enquit-il en gardant les yeux rivés devant lui.

—

J'éprouve une curieuse aversion pour ces manifestations, admit-elle.

Puis, tandis qu'un sourire mutin lui retroussait les lèvres, elle ajouta :

— Et une affection un peu nostalgique, aussi.

— Vraiment ?

Voilà qui était intéressant !

— Je ne trahis aucun secret, bien sûr, murmura-t-elle en évitant soigneusement son regard, mais m'avez-vous déjà vue assister à un opéra ?

Gregory ne put s'empêcher d'arquer les sourcils. À l'évidence, il y avait eu une chanteuse d'opéra dans le passé de son frère. Où était passé Anthony, d'ailleurs ?

Il semblait avoir développé un étonnant talent pour éviter la plupart des obligations mondaines liées à cette partie de campagne. À l'exception de

leur entretien le soir de son arrivée, Gregory ne l'avait vu que deux fois.

— Où est donc le grand, l'unique lord Bridgerton ? demanda-t-il.

— Oh, quelque part ! Je ne sais pas. Nous nous retrouverons à la fin de la journée, c'est tout ce qui compte.

Kate le gratifia d'un sourire remarquablement serein. Ou peut-être

insupportablement serein.

— Je dois m'occuper de mes invités, annonça-t-elle d'un ton désinvolte.

Amusez-vous bien.

Et elle s'éloigna.

Gregory s'entretint poliment avec quelques invités tout en surveillant Mlle Watson du coin de l'œil. Elle discutait avec deux jeunes gens - d'agaçants bellâ-

tres, l'un comme l'autre. Certes, elle ne semblait flirter avec aucun d'eux, mais elle leur prêtait indéniablement plus d'attention qu'à ***lui***.

Et lady Lucinda assistait à cette scène, un charmant sourire aux lèvres.

Gregory fronça les sourcils. Lady Lucinda s'était-elle jouée de lui ? Cela ne lui ressemblait pas. D'un autre côté, il la connaissait à peine. Que savait-il d'elle, au fond ? Elle avait ***peut-être*** des intentions cachées. C'était ***peut-être*** une excellente actrice, dissimulant de noirs et mystérieux secrets sous ses apparences si...

Oh, bon sang, il devenait fou ! Il était prêt à parier son dernier *penny* que lady Lucinda n'aurait pu mentir même pour sauver sa peau. Elle était franche, honnête, et parfaitement dénuée de mystère. Elle avait cru bien faire, de cela il était certain.

Mais son plan s'était révélé désastreux.

Il croisa son regard. Il sembla à Gregory qu'elle esquissait un imperceptible haussement d'épaules.

Un haussement d'épaules ? Que diable cela signifiait-il ?

Il fit un pas en avant.

S'arrêta.

Songea à se remettre en marche.

Non.

Si.

Non.

Pourquoi pas ?

Malédiction ! Il ne savait plus que faire. L'impression était des plus déplaisantes.

Il regarda de nouveau lady Lucinda, conscient qu'il ne devait pas arborer une mine très engageante. Après tout, c'était sa faute !

Bien entendu, elle s'était détournée.

Il continua de la fixer sans ciller.

Elle pivota sur elle-même. Et écarquilla les yeux avec, du moins l'espérait-il, une certaine inquiétude.

Tant mieux. Au moins, ils progressaient. À défaut de savourer les regards de Mlle Watson, il pouvait infliger les siens à lady Lucinda.

Certaines situations n'appelaient ni tact ni maturité.

Il demeura à l'extrémité du salon. Enfin, il commençait à s'amuser ! Il y avait quelque chose de délicieusement pervers à imaginer lady Lucinda en petite bête traquée, se demandant si sa dernière heure était arrivée.

Gregory se voyait cependant mal dans le rôle du chasseur. Étant donné ses lamentables performances en matière de tir, il n'avait pas la moindre chance de toucher une cible mouvante. Encore heureux qu'il ne soit pas obligé de chasser pour assurer sa survie !

En revanche, il s'imaginait assez bien en renard.

Pour la première fois de la soirée, il sourit pour de bon.

Puis il comprit que le destin était de son côté en voyant lady Lucinda s'excuser et quitter le salon de musique, sans doute pour se rendre aux lavabos. Comme Gregory se tenait seul dans un coin de la pièce, personne ne le vit sortir par une autre porte.

Voilà pourquoi, lorsque lady Lucinda passa devant la bibliothèque, il put la saisir par le bras pour l'attirer sans un bruit à l'intérieur.

5

Où notre héros et notre héroïne ont une conversation des plus fascinantes.

Lucy remontait le couloir, s'efforçant de se souvenir de l'emplacement des lavabos les plus proches, lorsqu'elle vola soudain dans les airs, du moins trébucha-t-elle, avant de heurter violemment une silhouette indubitablement solide, chaude... et masculine.

—

Ne criez pas, ordonna une voix qu'elle reconnut aussitôt.

— Monsieur Bridgerton ?

Dieu du Ciel, cela ne lui ressemblait pas ! Lucy se demanda si elle devait avoir peur ou non.

—

Il faut que nous parlions, dit-il en lui lâchant le bras.

Avant de fermer la porte et d'empocher la clef.

— Tout de suite ? s'étonna-t-elle.

Sa vision s'étant accoutumée à la faible luminosité, elle s'aperçut qu'ils se trouvaient dans la bibliothèque.

— Ici ? ajouta-t-elle.

Puis une question plus pertinente s'imposa à son esprit.

— Seuls ?

Il fronça les sourcils.

—

Je n'ai pas l'intention de vous violenter, si c'est ce qui vous inquiète.

Elle serra les mâchoires. Elle n'avait même pas envisagé une telle éventualité, mais il n'avait pas besoin pour autant de donner à un comportement honorable une apparence insultante.

—

Bien, de quoi s'agit-il ? demanda-t-elle sèchement. Si on me surprend ici en votre compagnie, cela risque de me coûter cher. Je suis pratiquement fiancée, figurez-vous.

— Je sais.

Il avait dit cela d'un ton blasé, comme si elle le lui avait répété *ad nauseam*, alors qu'elle était certaine de n'avoir mentionné ce fait qu'une seule fois. Ou peut-être deux.

—

Eh bien, c'est le cas, marmonna-t-elle, sachant déjà que la réplique parfaite ne lui viendrait à l'esprit que deux heures plus tard.

— Que se passe-t-il ? articula-t-il.

—

De quoi parlez-vous ? rétorqua-t-elle, alors qu'elle savait fort bien à quoi il faisait allusion.

— De Mlle Watson, grinça-t-il.

—

Hermione ? feignit-elle de s'étonner pour gagner du temps.

Comme s'il existait une autre Mlle Watson !

—

Vos conseils, dit-il en vrillant son regard dans le sien, se sont avérés calamiteux.

C'était incontestable, mais elle avait espéré qu'il ne l'aurait pas remarqué.

— En effet, reconnut-elle en le regardant croiser les bras, alarmée.

Le geste n'était pas exactement chaleureux, mais elle devait admettre qu'il lui conférait une certaine allure. Elle avait entendu vanter sa bonne humeur et son sens de l'humour - lesquels brillaient pour l'instant par leur absence -, mais, comme disait le

proverbe, l'enfer ne compte pas de pire furie qu'une femme méprisée, et elle supposait qu'il n'était pas besoin d'appartenir au beau sexe pour ressentir un légitime dépit à l'idée de se faire éconduire.

Comme elle risquait un regard sur son beau visage, elle s'avisa qu'il ne devait pas avoir une grande expérience en matière de déception amoureuse. Franchement,

qui dirait non à cet homme ?

À part Hermione, bien sûr. Mais Hermione disait non à tous les hommes. Il avait tort de le prendre personnellement.

—

Lady Lucinda ? insista-t-il, attendant une réponse.

— Certes, dit-elle pour gagner du temps.

Si seulement il n'avait pas l'air aussi *massif* !

— Bien sûr, bien sûr, reprit-elle.

Il arqua un sourcil.

— Bien sûr, répéta-t-il.

Lucy déglutit. Il s'était exprimé avec une indulgence vaguement paternelle, comme si elle était un peu amusante, mais pas vraiment digne d'intérêt. Elle connaissait ce ton. C'était un grand classique chez les frères aînés, qui en usaient avec leurs petites sœurs, ou les amies de classe de celles-ci venues passer les vacances à la maison.

Elle détestait ce ton.

Pourtant, elle refusa de se laisser impressionner.

—

Je vous accorde que mon plan n'était pas très brillant, mais en toute honnêteté, je doute que quoi que ce soit d'autre ait pu apporter une amélioration.

Ce n'était manifestement pas ce qu'il avait envie d'entendre. Lucy se racla la gorge. Deux fois. Puis une troisième.

—

Je suis vraiment navrée, ajouta-t-elle, parce qu'elle avait mauvaise conscience et que, d'expérience, elle savait que les excuses sont toujours une bonne solution lorsqu'on ne sait trop que dire. Mais j'étais persuadée que...

—

Vous m'avez dit, l'interrompit-il, que si j'ignorais Mlle Watson...

— Je ne vous ai pas dit de *l'ignorer* !

— Bien sûr que si !

—

Non, pas du tout. Je vous ai suggéré de prendre vos distances. D'essayer de ne pas laisser voir aussi clairement votre béguin.

Le terme était mal choisi, mais Lucy n'en avait cure.

—

Très bien, répliqua-t-il d'un ton à présent ouvertement condescendant. Si je n'étais pas censé l'ignorer, qu'aurais-je dû faire exactement, selon vous ?

— Eh bien...

Elle se frotta la nuque, comme si elle était soudain en proie à une crise d'urticaire.

Peut-être était-ce juste nerveux. Elle aurait presque préféré l'urticaire. Elle n'aimait pas cette impression de nausée qui lui nouait l'estomac tandis qu'elle se creusait la cervelle pour trouver une réponse raisonnable.

—

À part ce que j'ai fait, bien sûr, précisa M. Bridgerton.

—

Je n'ai aucune certitude, commença-t-elle. Je n'ai pas une grande expérience en la matière.

— Et c'est *maintenant* que vous me dites cela ?

—

Eh bien, cela valait la peine d'essayer, riposta-t-elle. Dieu sait que, livré à vous-même, vous ne seriez arrivé à rien.

Le voyant pincer les lèvres, elle s'autorisa un petit sourire satisfait. Elle avait touché un point sensible.

— Très bien, dit-il avec raideur.

Elle aurait préféré qu'il lui présente ses excuses et admette ouvertement qu'elle avait raison et qu'il avait tort, mais elle supposait que dans *certain*s cercles,

« très bien » *pouvait* être une façon de reconnaître son erreur.

De toute façon, si elle se fiait à son expression, elle n'obtiendrait rien de plus de sa part.

Elle se permit un hochement de tête royal. Cela lui parut le plus sage. Peut-être qu'en agissant comme une reine, elle serait traitée de même.

— Avez-vous d'autres brillantes idées ?

Ou peut-être pas.

—

Eh bien, répondit-elle, feignant de croire qu'il se souciait de sa réponse, il me semble que la question est moins de savoir ce que vous devez faire que de comprendre pourquoi ce que vous avez fait n'a pas marché.

Il cligna des yeux.

—

Personne n'a jamais renoncé à séduire Hermione, expliqua-t-elle avec une pointe d'impatience.

Elle détestait que les gens ne comprennent pas immédiatement ce qu'elle voulait dire.

—

En réponse à son indifférence, ils ne font que redoubler d'efforts. C'est vraiment embarrassant.

Il parut vaguement offensé.

— Je vous demande pardon, grommela-t-il.

— Pas *vous* ! s'empressa de préciser Lucy.

— Me voilà soulagé.

Elle aurait dû s'offusquer, mais le sens de l'humour de M. Bridgerton ressemblait tellement au sien qu'elle ne pouvait s'empêcher de l'apprécier.

—

Comme je le disais, poursuivit-elle, aucun de ses admirateurs ne s'avoue jamais vaincu, ni ne reporte son attention sur d'autres jeunes filles plus à sa portée. Une fois que chacun a remarqué que *tous* les autres voulaient Hermione, ils deviennent fous. Comme si elle n'était rien d'autre qu'un prix à remporter.

— Pas à mes yeux, déclara M. Bridgerton d'un ton tranquille.

Elle le dévisagea, et sut tout de suite qu'il était sincère. Hermione représentait plus qu'une conquête à ses yeux. Il se souciait vraiment d'elle en tant que personne. Lucy n'aurait su dire pourquoi, ni même comment cela était possible, car après tout, il la connaissait à peine. Et elle ne s'était guère montrée communicative. Quoi qu'il en soit, M. Bridgerton se souciait aussi de celle qu'était vraiment Hermione, au-delà de son apparence

physique. Ou du moins, il en était persuadé.

Elle hocha la tête avec lenteur, songeuse.

— Je me suis dit que, peut-être, si quelqu'un cessait de faire la roue autour d'elle, cela éveillerait sa curiosité. N'allez pas en déduire, s'empresse-t-elle d'ajouter, qu'Hermione considère comme un dû l'attention dont elle fait l'objet.

C'est même le contraire. De vous à moi, c'est la plupart du temps une véritable nuisance.

— Vos flatteries n'ont pas de limites, commenta-t-il.

Il avait cependant esquissé un sourire.

— Je n'ai jamais été très douée pour cela, reconnut Lucy.

— Je m'en étais aperçu.

Elle lui adressa un sourire ironique. Ses paroles n'étaient pas volontairement désobligeantes et elle ne les prit pas comme telles.

— Elle viendra à vous, dit-elle.

— Vous croyez ?

— Oui. Il le faut. Hermione est très romantique, mais elle sait comment le monde fonctionne. Tout au fond d'elle-même, elle est consciente qu'elle ne pourra pas épouser M. Edmonds. C'est tout simplement impossible. Ses parents la déshériteront, ou, à tout le moins, menaceront de le faire, et elle n'est pas du genre à courir un tel risque.

—

Si elle l'aime réellement, murmura M. Bridgerton, elle prendra *tous* les risques.

Lucy se figea. Il y avait quelque chose dans sa voix. Quelque chose de puissant, de primitif, qui lui arracha un frisson, et la plongea dans une étrange torpeur.

Ce fut plus fort qu'elle. Il fallait qu'elle sache.

—

Le feriez-vous ? demanda-t-elle dans un souffle. Seriez-vous prêt à tout risquer ?

Il demeura immobile mais son regard étincela.

— Tout, répondit-il sans l'ombre d'une hésitation.

Elle en demeura bouche bée. De stupeur ? D'admiration ? Pour une autre raison encore ?

— Et *vous* ? l'interrogea-t-il.

— Je... je ne sais trop.

Elle secoua la tête. Elle avait soudain l'étrange impression de ne plus se connaître elle-même. La question était pourtant simple. Du moins, elle l'aurait été quelques jours plus tôt. Elle aurait répondu « non, bien sûr », avant d'ajouter qu'elle avait trop de bon sens pour de telles absurdités.

Surtout, elle aurait déclaré qu'un tel amour n'existait pas de toute façon.

Seulement, quelque chose avait changé, même si elle ne savait quoi. Quelque chose s'était modifié en elle, la déstabilisant.

—

Je ne sais trop, répéta-t-elle. Je suppose que cela dépendrait.

— De quoi ?

Il avait parlé d'une voix si douce qu'elle en était presque inaudible et, cependant, Lucy avait parfaitement entendu.

— De...

Comment aurait-elle pu savoir de quoi cela dépendrait ? Elle se sentait perdue, sans repères, et... et...

et tout à coup, les mots jaillirent, comme une évidence.

— De l'amour, je suppose.

— De l'amour.

— Oui.

Dieu du Ciel, avait-elle jamais eu une pareille conversation ? Les gens parlaient-ils de telles choses ? Existait-il seulement des réponses ?

Ou était-elle la seule personne au monde à ne pas comprendre ?

Sa gorge se noua. Soudain, Lucy se sentit infiniment seule dans son ignorance.

M. Bridgerton savait, Hermione savait, et les poètes affirmaient qu'ils savaient également. Elle avait l'impression d'être la seule âme à la dérive, l'unique personne au monde à ne pas savoir ce qu'était l'amour, à douter même de son existence, ou du moins, du fait qu'elle puisse un jour le rencontrer.

—

De ce qu'il serait, reprit-elle, faute d'une meilleure réponse. De ce que serait l'amour. De ce que c'est.

Il chercha son regard.

— Vous pensez qu'il y a des variations ?

Elle ne s'était pas attendue à une autre question. Elle était encore tout étourdie par la première.

—

Ce que c'est que l'amour, répéta-t-il. Croyez- vous que ce soit différent selon les personnes ? Si vous aimez quelqu'un, sincèrement, profondément, est-ce que ce ne serait pas comme... comme pour tous les autres ?

Elle ne sut que répondre.

Il pivota et fit quelques pas en direction de la fenêtre.

—

Cela vous consumerait, reprit-il. Comment pourrait-il en être autrement ?

Lucy observa son dos, fascinée par ses larges épaules sous la veste à la coupe impeccable. Inexplicablement, elle ne parvenait pas à détacher les yeux de l'endroit où ses cheveux venaient frôler son col.

Elle faillit sursauter lorsqu'il se tourna vers elle.

—

Vous ne douteriez pas, dit-il d'une voix que la passion rendait un peu rauque.

Vous sauriez, tout simplement. Cela ressemblerait à tout ce dont vous avez toujours rêvé, et même plus que cela.

Il fit un pas vers elle. Puis un autre. Et ajouta :

— Voilà, à mon avis, ce qu'est l'amour.

À cet instant, Lucy comprit qu'elle n'était pas destinée à éprouver ce sentiment. Si cela existait, si l'amour était tel que le décrivait Gregory Bridgerton, ce n'était pas pour elle. Elle ne pouvait concevoir un tel maelstrôm d'émotions. Du reste, elle ne l'apprécierait pas, elle en était certaine. Elle n'avait aucune envie de se laisser emporter par un tourbillon de passion, d'être à la merci de sensations qu'elle ne maîtriserait pas.

Elle refusait le malheur. Elle refusait le désespoir. Et si cela signifiait qu'elle devait renoncer au bonheur et à l'extase, tant pis.

Le souffle coupé par cette soudaine révélation, elle leva les yeux vers lui.

—

C'est insupportable, s'entendit-elle murmurer. Ce serait insupportable. Je ne pourrais pas... Je ne pourrais jamais...

Il secoua lentement la tête.

—

Vous n'auriez pas le choix. Cela échapperait à votre contrôle. Cela arrive, c'est tout.

Elle sursauta, prise de court.

— C'est ce qu'elle a dit.

— Qui ?

Lorsqu'elle répondit, ce fut d'une voix étrangement détachée, comme si les mots jaillissaient directement de sa mémoire.

— Hermione. C'est ce qu'Hermione a dit à propos de M. Edmonds.

Gregory pinça les lèvres.

— Ah oui ?

Lady Lucinda hocha la tête.

— Mot pour mot. Elle a dit que cela arrive, c'est tout. En un instant.

— Elle a dit cela ?

Ses paroles résonnèrent comme en écho et, en vérité, c'était tout ce qu'il pouvait faire - poser des questions idiotes, chercher à se rassurer, espérer qu'il avait mal entendu et qu'elle allait répondre différemment.

Ce qu'elle ne fit pas, bien entendu. En fait, ce fut même pire que ce qu'il craignait.

— Elle a expliqué qu'elle était dans le jardin, qu'elle l'a vu. Et qu'elle a su.

Gregory se contenta de la fixer, le souffle court, la gorge nouée. Ce n'était pas ce qu'il espérait entendre. Par Dieu, c'était même la seule chose qu'il espérait ne

pas entendre !

Elle le regarda. Ses yeux, qui avaient pris des nuances de ciel d'orage dans la semi-pénombre, plongèrent dans les siens d'une façon étrangement intime. Il eut soudain l'impression qu'il la connaissait, qu'il savait non seulement ce qu'elle allait dire, mais aussi quelle serait son expression à cet instant. C'était étrange, un peu effrayant, et, surtout, complètement déstabilisant. Car il ne s'agissait pas de l'Honorable Mlle Hermione Watson.

Il s'agissait de lady Lucinda Abernathy. Qui n'était pas, mais pas du tout, la femme avec qui il avait l'intention de passer le restant de ses jours.

Elle était certes tout à fait charmante, extrêmement intelligente et assurément plus que séduisante. Mais elle n'était pas pour lui. Il en aurait presque ri.

Tout aurait été tellement plus simple si son cœur avait bondi dans sa poitrine la première fois qu'il l'avait vue, *elle*. Elle avait beau être peut-être « pratiquement fiancée », elle n'était pas amoureuse. Il en aurait mis sa main au feu.

Hermione Watson, en revanche...

—

Qu'a-t-elle dit d'autre ? s'obligea-t-il à demander, alors même qu'il redoutait sa réponse.

Lady Lucinda pencha la tête de côté, l'air infiniment perplexe.

—

Elle a dit qu'elle n'avait même pas vu son visage, juste l'arrière de sa tête...

Juste la courbe de sa nuque.

—

... et que lorsqu'il s'est retourné, il lui a semblé qu'elle entendait de la musique, et tout ce qu'elle a pensé, c'est...

Je suis perdu.

— ... « Je suis perdue. » Voilà ce qu'elle m'a dit.

La tête toujours inclinée, elle ajouta :

— Vous imaginez ? Perdue ? Je n'ai rien compris.

Lui comprenait.

Il comprenait très bien même.

Regardant lady Lucinda, il s'aperçut qu'elle le dévisageait. Elle semblait toujours aussi perplexe. Inquiète aussi. Voire quelque peu déconcertée.

— Vous ne trouvez pas cela bizarre ? risqua-t-elle.

— Si.

Elle n'était pas censée ressentir cela pour un autre que lui.

Les choses n'étaient pas supposées se dérouler ainsi.

Puis, comme si un sort venait de se briser, lady Lucinda pivota sur ses talons et fit quelques pas vers la droite. Elle examina les rayonnages - comme si elle pouvait distinguer les titres dans la pénombre ! - et laissa courir ses doigts sur le dos des ouvrages.

Gregoiy regarda sa main ; il n'aurait su dire pourquoi. Il la suivit juste des yeux.

Lady Lucinda était très élégante, se rendit-il compte. On ne le remarquait pas immédiatement, peut-être à cause de son apparence si saine et traditionnelle. On s'attendait plutôt que l'élégance miroite comme la soie, qu'elle scintille, qu'elle fascine. L'élégance était une orchidée, pas une simple marguerite.

Pourtant, lorsque lady Lucinda se déplaçait, elle semblait différente. On aurait dit qu'elle... glissait sur le sol.

Elle devait danser remarquablement. Il en était certain.

Encore qu'il ne sût trop en quoi cela importait.

—

Je suis désolée, dit-elle en faisant soudain volte- face.

— À propos de Mlle Watson ?

— Oui. Je ne voulais pas vous faire de la peine.

—

Ce n'est pas le cas, dit-il d'un ton un peu trop brusque.

—

Oh, fit-elle en battant des cils, peut-être un peu surprise. Tant mieux. Ce n'était pas mon intention.

Elle était sincère, comprit Gregory.

Elle entrouvrit les lèvres, mais ne parla pas tout de suite. Son regard semblait fixé au-delà de l'épaule de Gregory, comme si elle cherchait ses mots dans l'espace situé derrière lui.

—

C'est juste que... commença-t-elle, quand vous avez dit... ce que vous avez dit sur l'amour, cela m'a paru curieusement familier. Je n'ai pas compris pourquoi.

— Moi non plus, dit-il doucement.

Elle demeura silencieuse. Ses lèvres esquissaient une petite moue, et, de temps à autre, elle battait des cils.

Elle était en train de réfléchir, comprit-il. Elle était de ces jeunes gens qui ont besoin de tout comprendre, ce qui ne devait pas manquer d'agacer les personnes chargées de les guider dans la vie.

— Qu'allez-vous faire, à présent ? demanda-t-elle.

— À propos de Mlle Watson ?

Elle hocha la tête.

— Que me suggérez-vous ?

—

Je ne sais pas. Je peux lui parler pour vous, si vous voulez.

— Non.

Cela semblait par trop puéril. Gregory commençait tout juste à se considérer comme un homme fait, prêt à assumer ses responsabilités.

—

Dans ce cas, dit-elle avec un petit haussement d'épaules, vous pouvez attendre. Ou essayer de nouveau de la séduire. Elle ne verra pas M. Edmonds avant un mois, et il me semble que... avec le temps... elle finira par voir que...

Elle n'acheva pas sa phrase.

— Par voir que *quoi* ? insista-t-il.

Elle leva les yeux vers lui, comme arrachée à un rêve.

—

Eh bien, que vous... que vous... simplement que vous êtes tellement mieux que tous les autres. Je ne comprends pas pourquoi elle ne s'en rend pas compte.

Pour moi, c'est une évidence.

Venant de n'importe quelle autre femme, une telle déclaration aurait pu paraître un peu audacieuse. Il aurait pu y voir des avances déguisées.

Mais pas de sa part. Elle était sans artifices - le genre de jeune fille à qui un homme pouvait se fier. De même que ses sœurs, elle possédait un esprit vif et un solide sens de l'humour. Lady Lucinda Abernathy n'inspirerait jamais les poètes, mais elle ferait une merveilleuse amie.

— Cela arrivera, reprit-elle d'une voix douce mais assurée. Elle finira par ouvrir les yeux. Hermione et vous... Vous serez ensemble. J'en suis certaine.

Tandis qu'elle parlait, il observa ses lèvres. Il n'aurait su dire pourquoi, mais leur modelé lui parut soudain fascinant... Et la façon dont elles bougeaient pour former les voyelles et les consonnes... C'étaient pourtant des lèvres ordinaires.

Jusqu'à présent, elles n'avaient pas particulièrement retenu son attention. Mais en cet instant, dans la bibliothèque plongée dans la pénombre, le silence uniquement troublé par le doux murmure de leurs voix...

Il se demanda s'il aimerait l'embrasser.

Avant de reculer d'un pas, soudain submergé par la sensation d'être sur le point de commettre une erreur.

— Nous devrions retourner auprès des autres, déclara-t-il abruptement.

Une lueur de fierté blessée passa dans ses yeux. Bon sang ! Il n'avait pas voulu donner l'impression d'être pressé de se débarrasser d'elle. Rien de tout cela n'était sa faute. Il était juste fatigué. Et frustré. Et elle était là. Dans l'obscurité. Seule avec lui.

Et il ne s'agissait pas de désir. Ce n'était pas possible. Il avait attendu toute sa vie de ressentir les émotions qu'Hermione Watson avait éveillées en lui.

Désormais, il ne pourrait plus désirer d'autre femme. Ni lady Lucinda ni aucune autre.

Ce n'était rien. *Elle* n'était rien.

Non, il était injuste. C'était quelqu'un, et même quelqu'un de bien. Mais elle n'était pas pour lui.

6

Où notre héros progresse.

Dieu du Ciel, qu'avait-elle dit ?

Ce soir-là, étendue dans son lit, Lucy se répéta cette unique question pendant des heures. Trop accablée pour songer à se tourner et à se retourner, elle demeura couchée sur le dos, les yeux rivés au plafond, affreusement mortifiée.

Et le lendemain matin, alors qu'elle découvrait dans le miroir ses yeux soulignés de cernes mauves, elle entendit de nouveau : « Oh, monsieur Bridgerton, vous êtes tellement mieux que tous les autres ! »

Chaque fois qu'elle revivait cette scène, sa voix, dans son souvenir, se faisait plus aiguë, plus affectée, jusqu'à ressembler à celle de ces affreuses créatures - ces filles qui se tortillaient et se pâmaient lorsque le frère aîné d'une de leurs camarades venait à l'école.

— Lucy Abernathy, marmonna-t-elle, triple gourde !

—

Tu as dit quelque chose ? demanda Hermione, qui était assise sur le lit.

Lucy avait déjà la main sur la poignée de la porte.

— Je fais du calcul mental, mentit-elle.

Hermione continua de lacer ses bottines.

—

Au nom du Ciel, *pourquoi* ? demanda-t-elle à mi-voix.

Lucy haussa les épaules, même si Hermione ne regardait pas dans sa direction.

Elle prétendait faire du calcul mental chaque fois qu'Hermione la surprenait à parler toute seule. Lucy ignorait pourquoi Hermione la croyait - elle détestait le calcul, presque autant que les fractions et les multiplications -, mais avec son esprit pratique, cela ressemblait au genre de passe-temps auquel elle était susceptible de s'adonner, et Hermione n'avait jamais manifesté le moindre doute.

De temps à autre, Lucy marmonnait un nombre, histoire d'apparaître plus convaincante.

— Tu es prête à descendre ? demanda-t-elle en tournant la poignée.

Pour sa part, elle ne l'était pas. La dernière chose dont elle avait envie, c'était de croiser des gens. M. Bridgerton en particulier, bien sûr, mais la pensée de devoir affronter la société en général lui était insupportable.

Seulement, elle avait faim. Elle allait bien devoir finir par se montrer. Et puis, elle ne voyait pas de raisons d'ajouter la famine au désespoir.

Tandis qu'elle quittait la chambre en compagnie d'Hermione, celle-ci lui jeta un regard inquiet.

— Tout va bien, Lucy ? s'enquit-elle. Tu as l'air un peu bizarre.

Lucy réprima un rire. Elle *était* bizarre. Elle se comportait comme une insensée, au point qu'elle commençait à se demander si on devait la laisser en liberté.

Dieu du Ciel, avait-elle *réellement* déclaré à Gregory Bridgerton qu'il était mieux que tous les autres ?

Elle avait envie de mourir. Ou à tout le moins, d'aller se cacher sous son lit.

Dire qu'elle était incapable de se faire porter pâle et de rester couchée ! Cela ne lui était même pas venu à l'esprit. Elle était si désespérément normale, si affreusement routinière qu'elle s'était retrouvée debout, prête à aller déjeuner avant même d'avoir formulé une pensée cohérente.

Exception faite de celle qui l'obnubilait, bien entendu, à savoir son évidente folie.

—

En tout cas, tu es très en beauté, reprit Hermione comme elles atteignaient le palier. Je trouve que ce ruban vert avec ta robe bleue est un excellent choix. Je n'y aurais pas pensé, mais c'est très élégant. Et cela va si bien avec tes yeux !

Lucy jeta un coup d'œil à sa tenue. Elle ne se souvenait même pas de s'être habillée. C'était un miracle qu'elle n'ait pas l'air d'une Bohémienne !

Quoique...

Elle laissa échapper un soupir. S'enfuir avec des Bohémiens lui parut soudain bien tentant, pour ne pas dire plein de bon sens, car elle trouvait dangereux de se montrer de nouveau en société. Il manquait manifestement une connexion essentielle entre son esprit et sa parole, et nul ne savait quelles sottises elle risquait encore de préférer.

Bonté divine, autant déclarer à Gregory Bridgerton qu'elle le trouvait beau comme un dieu !

Ce qui n'était pas le cas. Pas du tout. Elle estimait juste qu'il était un excellent parti pour Hermione, et elle le lui avait dit. N'est-ce pas ?

Qu'avait-elle dit ? Qu'avait-elle dit *précisément* ?

— Lucy ?

Ce qu'elle avait dit, c'est que...

Elle s'immobilisa.

Seigneur ! Il allait s'imaginer *quelle* le convoitait.

Hermione fit quelques pas, puis parut s'apercevoir qu'elle ne la suivait plus.

— Lucy ?

—

Écoute, dit celle-ci d'une voix un peu tremblante, je crois que je n'ai pas très faim finalement.

Une expression incrédule se peignit sur le visage d'Hermione.

— Tu n'as pas très faim ?

Lucy savait que son excuse était extravagante. Le matin, elle avait toujours un appétit d'ogresse.

—

Je... je crois que quelque chose n'est pas passé, hier soir. Le saumon, peut-être.

Elle posa la main sur son estomac pour faire bonne mesure.

—

Il me semble que je ferais mieux de retourner me coucher.

Et de ne plus jamais me lever !

— Tu es un peu pâle, admit Hermione.

Lucy lui décocha un faible sourire, soudain pleine de gratitude.

— Veux-tu que je te fasse porter quelque chose ?

—

Oui, répondit Lucy avec ferveur, en espérant qu'Hermione n'avait pas entendu son estomac gronder.

—

Oh, mais ce n'est peut-être pas une bonne idée, se ravisa celle-ci. Si tu as des nausées, il vaudrait sans doute mieux te mettre à la diète.

—

Je n'ai pas de nausées, à vrai dire, improvisa Lucy.

— Ah non ?

—

C'est... eh bien, c'est difficile à expliquer, en fait. Je...

Lucy s'appuya soudain contre le mur. Qui aurait cru qu'elle possédait de tels talents d'actrice ?

Hermione se précipita vers elle, alarmée.

—

Oh, mais tu as vraiment l'air mal ! s'écria-t-elle en passant le bras autour de ses épaules.

Lucy cligna des yeux. Peut-être était-elle *vraiment* tombée malade. Quelle chance ! Elle allait devoir rester alitée pendant plusieurs jours.

—

Je t'emmène te recoucher, déclara Hermione d'un ton sans appel. Ensuite, j'irai chercher maman. Elle saura quoi faire.

Lucy hocha la tête, soulagée. Le remède de lady Watson pour tous les maux, quels qu'ils soient, consistait en biscuits et chocolat. Pas très orthodoxe, assurément, mais dans la mesure où c'était ainsi qu'elle-même se soignait lorsqu'elle prétendait être souffrante, elle pouvait difficilement refuser un traitement identique aux autres.

Hermione *escorta* Lucy jusqu'à leur chambre et alla jusqu'à lui retirer ses bottines avant de l'aider à s'étendre.

—

Si je ne te connaissais pas aussi bien, déclara Hermione en lançant négligemment les chaussures dans l'armoire, je croirais que tu fais semblant.

— Jamais je ne ferais une chose pareille.

—

Oh, si ! répliqua Hermione. Tu essaierais, mais tu n'y arriverais pas. Tu es bien trop traditionnelle.

Traditionnelle ? Quel était le rapport avec quoi que ce soit ?

Hermione soupira.

—

Je vais devoir prendre mon petit déjeuner en compagnie de cet ennuyeux M.

Bridgerton, à présent.

—

Il n'est pas si pénible que cela, protesta Lucy, avec un peu plus de fougue qu'on n'aurait pu s'y attendre de la part d'une personne souffrant d'une indigestion.

—

C'est vrai, concéda Hermione. Je dirais même qu'il est mieux que la plupart des autres.

Lucy tressaillit en entendant cet écho de ses propres paroles. *Tellement mieux que tous les autres.*

C'était sans doute la déclaration la plus insensée qui ait jamais franchi ses lèvres.

—

Mais il n'est pas pour moi, poursuivit Hermione, aveugle à la détresse de Lucy. Il s'en apercevra bientôt. Et il s'intéressera à une autre.

Lucy en doutait, mais ne le dit pas. Quel embrouillamini ! Hermione était amoureuse de M. Edmonds, M. Bridgerton était amoureux d'Hermione, et elle-même n'était *pas* amoureuse de M. Bridgerton.

Seulement, il devait croire qu'elle l'était.

Ce qui était absurde. Jamais elle ne laisserait une telle chose arriver puisqu'elle était pratiquement fiancée à Lord Haselby !

Haselby. Elle réprima un gémissement de frustration. Tout serait tellement plus facile si elle pouvait se souvenir de son visage !

— Et si je sonnaiss pour qu'on nous apporte le petit déjeuner ? suggéra Hermione, dont le visage s'était éclairé comme si elle venait de découvrir un nouveau continent.

Et zut ! Ses plans tombaient à l'eau. Maintenant, Hermione allait avoir un prétexte pour rester dans leur chambre toute la journée. Et le lendemain aussi, si elle continuait de feindre d'être souffrante.

— Je ne sais pas pourquoi je n'y ai pas pensé plus tôt, reprit son amie en se dirigeant vers le cordon de la sonnette. Je préfère de beaucoup rester ici avec toi.

— Non ! protesta Lucy tout en cherchant frénétiquement une idée.

— Pourquoi ?

Oui, pourquoi ? se demanda Lucy en réfléchissant à toute vitesse.

— Si tu fais apporter un plateau, improvisa-t-elle, tu n'auras peut-être pas ce que tu veux.

— Oh, mais je sais très bien ce que je veux. Des œufs à la coque et des toasts.

Cela n'a rien de très compliqué.

— Oui, mais *moi*, je n'en veux pas.

Lucy se composa une expression aussi pitoyable, aussi pathétique que possible.

—

Tu connais si bien mes goûts, reprit-elle. Si tu descends à la salle du petit déjeuner, je suis sûre que tu trouveras exactement ce qu'il me faut.

— Je croyais que tu ne voulais pas manger ?

Lucy posa de nouveau la main sur son estomac.

—

Euh... il vaudrait peut-être mieux que j'avale quelque chose.

—

Très bien, fit Hermione, qui semblait commencer à perdre patience. De quoi as-tu envie ?

— Hum... Un peu de bacon ?

— Après une indigestion due au poisson ?

— Je ne jurerais pas que c'était le poisson.

Hermione la scruta un long moment.

—
Seulement du bacon, alors ? demanda-t-elle enfin.

—
Voyons... Du bacon, et tout ce que tu penses que je pourrais apprécier, répondit Lucy, car il aurait été très simple de sonner pour qu'on leur apporte seulement du bacon.

Hermione réprima un soupir.

— Je reviens tout de suite.

Décochant à Lucy un regard méfiant, elle ajouta :

— Ne te fatigue pas.

— Promis, répondit Lucy.

Elle sourit tandis que la porte se refermait derrière Hermione. Puis, ayant compté jusqu'à dix, elle bondit du lit et courut à l'armoire pour ranger correctement ses bottines. Cela fait, elle choisit un bon roman, se remit au lit et s'installa confortablement.

L'un dans l'autre, la matinée s'annonçait agréable.

Lorsque Gregory pénétra dans la salle du petit déjeuner, il avait retrouvé sa bonne humeur. Les événements de la veille au soir ne signifiaient rien. Il les avait pratiquement oubliés.

Ce n'était pas comme s'il avait eu *envie* d'embrasser lady Lucinda. Il y avait simplement songé, ce qui n'avait rien à voir.

Après tout, il n'était qu'un homme. Il s'était posé cette question à propos de dizaines de femmes à qui, la plupart du temps, il n'avait même pas l'intention d'adresser la parole. Tout le monde était comme lui. Ce qui faisait la différence, c'était de passer ou non à l'acte.

Que lui avaient dit ses frères (lesquels, il faut le préciser, étaient tous heureux en ménage) ? Le mariage ne les avait pas rendus aveugles. Ils n'étaient pas à la recherche d'une aventure, mais cela ne les empêchait pas de voir ce qui leur passait sous les yeux. Qu'il s'agisse de la poitrine généreuse d'une domestique ou des lèvres pulpeuses d'une jeune fille bien née, il leur était difficile de ne rien remarquer.

Et lorsque l'on avait des yeux pour voir, on était conduit à s'interroger, puis à...

Puis à rien du tout. Tout cela ne menait à rien.

Par conséquent, Gregory pouvait s'attaquer à son petit déjeuner sans la moindre culpabilité.

Le seul autre occupant de la pièce était un certain M. Snowe, la cinquantaine compassée, qui, par chance, semblait plus intéressé par la lecture de son journal que par la conversation. Après avoir grommelé les salutations d'usage, Gregory s'assit à l'extrémité opposée de la table et entama son petit déjeuner.

Les saucisses étaient excellentes, ce matin. Et les toasts tout aussi parfaits. Il goûta le hareng fumé. Pas mauvais du tout.

Il porta une nouvelle bouchée à ses lèvres. La savoura. S'absorba dans de profondes réflexions sur des questions politiques et agricoles.

S'attaqua hardiment à des notions de physique newtonienne. Regretta de n'avoir pas été plus attentif en cours, à Eton. Impossible de se rappeler la différence entre le travail et l'énergie.

Voyons. Le travail, c'était cette histoire de moment de force, tandis que l'énergie...

Au fond, cela n'avait rien d'étonnant. Pour être honnête, tout était à mettre sur le compte de la pénombre. Et de son humeur. Il n'avait pas le moral. S'il avait regardé ses lèvres, c'était parce qu'elle était en train de parler, bon sang !

Qu'était-il supposé regarder d'autre ?

Il reporta son attention sur son assiette. Et sur sa tasse. Rien ne vous remettait les idées en place aussi sûrement qu'un peu de thé.

Il but une longue gorgée, jeta un coup d'œil pardessus le bord de sa tasse en entendant des pas.

Et soudain, *elle* apparut dans l'encadrement de la porte.

Il cilla, surpris, puis chercha par-dessus son épaule. Elle n'était pas flanquée de son éternel *alter ego*.

Maintenant qu'il y songeait, il ne se souvenait pas d'avoir jamais vu Mlle Watson sans lady Lucinda.

— Bonjour, la salua-t-il.

Il avait trouvé le ton parfait. Assez amical pour ne pas avoir l'air ennuyé, mais sans enthousiasme excessif. Nul besoin de paraître désespéré.

Mlle Watson le lever, son joli visage ne reflétant aucune émotion. Ni joie ni hostilité, à peine un tressaillement prouvant qu'elle l'avait reconnu. Ce qui était tout à fait surprenant.

— Bonjour, répondit-elle dans un murmure.

Oh, et puis après tout, pourquoi pas ?

— Voulez-vous vous joindre à moi ? proposa-t-il.

Elle parut sur le point de répondre, hésita, comme si elle ne savait trop ce qu'elle souhaitait. Puis, preuve perverse qu'un lien subtil existait entre eux, il put lire dans son esprit.

Oui. Il sut exactement qu'elle pensait : « Oh, très bien, il faut que je prenne mon petit déjeuner, de toute façon. »

Voilà qui réchauffait le cœur !

—

Je ne peux pas rester longtemps, expliqua-t-elle. Lucy est souffrante, et j'ai promis de lui apporter un plateau.

Gregory avait du mal à imaginer l'indomptable lady Lucinda malade, encore qu'il n'eût su dire pourquoi. Après tout, il ne la *connaissait* pas. Ils n'avaient eu que quelques conversations. Tout au plus.

— J'espère que ce n'est rien de sérieux, fit-il.

—

Je ne crois pas, répondit-elle en s'emparant d'une assiette.

Elle posa vers lui ses merveilleux yeux verts.

— Avez-vous pris du poisson ?

— Ce matin ?

— Non, hier soir.

—

Je suppose. Je n'ai pas l'habitude de refuser un plat.

Elle se mordilla les lèvres, avant de déclarer :

— Moi aussi, j'en ai mangé.

Gregory attendit qu'elle s'explique, mais elle ne semblait pas disposée à entrer dans les détails. Il demeura debout pendant qu'elle se servait de minuscules portions d'œufs et de jambon. Puis, après un instant de réflexion dont il devina la teneur, à savoir : « Ai-je vraiment faim ? Plus je remplirai cette assiette, plus il me faudra de temps pour manger. Ici. Dans la salle du petit déjeuner. Avec lui. »

Elle ajouta un toast. « Hum... Oui, je suis affamée », dut-elle conclure.

Gregory attendit qu'elle prenne place en face de lui avant de se rasseoir. Mlle Watson lui adressa un imperceptible sourire et s'attaqua à ses œufs.

— Avez-vous bien dormi ? s'enquit-il.

Elle se tamponna délicatement la bouche de sa serviette.

— Très bien, merci.

— Eh bien, moi pas.

Après tout, si une conversation polie ne suffisait pas à la faire réagir, peut-être fallait-il la surprendre.

Elle leva les yeux.

— Je suis désolée.

Puis elle se remit à manger.

—

Des rêves terribles, insista-t-il. De véritables cauchemars.

Elle découpa son bacon.

—
Je suis désolée, répéta-t-elle, sans paraître s'apercevoir qu'elle avait prononcé exactement les mêmes paroles un instant plus tôt.

—
Je ne me les rappelle plus très bien, improvisa-t-il.

Car il inventait tout cela, bien sûr. Il avait mal dormi, mais pas à cause d'un cauchemar. Cependant, il était résolu à la faire parler coûte que coûte.

—
Vous souvenez-vous de vos rêves ? l'interrogea-t-il.

Elle se figea, la fourchette à mi-chemin de sa bouche - et, de nouveau, il fit l'expérience de cette délicieuse connexion entre leurs âmes.

« Au nom du Ciel, pourquoi me demande-t-il cela ? », dut-elle s'interroger.

Quoique... Elle n'avait peut-être pas invoqué le Ciel. Cela aurait supposé un peu plus d'émotion qu'elle ne semblait capable d'en éprouver. Du moins, avec lui.

— Euh... non, répondit-elle. En général, non.

—
Vraiment ? Comme c'est curieux. Une fois sur deux, selon mes estimations, je me souviens des miens.

Elle acquiesça d'un signe de tête, pensant vraisemblablement : « Si je hoche la tête, cela m'évitera de chercher quelque chose à répondre. »

Il persista.

—
Mon rêve de la nuit dernière était particulièrement frappant. Il y avait un orage. Du tonnerre et des éclairs. Très impressionnant.

Elle tourna la tête très lentement et regarda pardessus son épaule.

— Mademoiselle Watson ?

Elle le regarda.

— J'avais cru entendre quelqu'un.

« J'avais espéré entendre quelqu'un », pensa-t-elle plutôt.

Décidément, songea Gregory, ces talents de télépathe commençaient à devenir pénibles.

— Ah bon ? fit-il. Bien, où en étais-je ?

Mlle Watson se mit à manger à toute allure.

Gregory se pencha en avant. Elle n'allait pas s'en sortir aussi facilement.

—
Ah, oui ! s'exclama-t-il. La pluie. Il pleuvait des cordes. Un véritable déluge.

Et le sol se mettait à fondre sous mes pieds. Je m'y enfonçais.

Il marqua une pause, les yeux rivés sur elle afin qu'elle se sente obligée de dire quelque chose.

Après quelques instants d'un silence excessivement gênant, elle leva les yeux de son assiette pour les poser sur lui. Un petit morceau d'œuf tremblait au bout de sa fourchette.

— Le sol fondait, répéta-t-il, se retenant de rire.

— Ce devait être... désagréable.

—
Ça l'était, confirma-t-il. J'ai cru que j'allais être entièrement englouti.

Avez-vous déjà ressenti cette impression, mademoiselle Watson ?

Silence. Puis :

— Non. Non, je ne peux pas dire cela.

Il se pinça distraitement le lobe de l'oreille, avant de déclarer d'un ton désinvolte :

— Cela ne m'a pas beaucoup plu.

Il crut qu'elle allait recracher son thé.

— Franchement, reprit-il, qui aimerait cela ? Pour la première fois depuis qu'il la connaissait, il crut voir son masque d'impassibilité se fendiller tandis qu'elle répondait avec un peu plus d'intérêt :

— Je n'en ai aucune idée.

Elle secoua même la tête. Un triple exploit ! Une phrase complète, une manifestation d'émotion *et un* mouvement de la tête. Sapristi ! Il allait enfin l'atteindre !

— Que s'est-il passé, ensuite, monsieur Bridgerton ? Bonté divine, elle lui avait posé une question ! Il aurait pu en tomber de sa chaise.

— En fait, dit-il, je me suis réveillé.

— Tant mieux.

—

C'est aussi mon avis. On dit que si vous mourez en rêve, vous mourez dans votre sommeil.

Elle écarquilla les yeux.

— Ah oui ?

—

On, ce sont mes frères, précisa-t-il. Vous n'êtes pas obligée de prendre l'information pour argent comptant.

— J'ai un frère. Il adore me tourmenter. Gregory eut un hochement de tête empreint de gravité.

— C'est le rôle des frères.

— Tourmentez-vous vos sœurs ?

— Surtout la plus jeune.

— Parce qu'elle est plus faible.

— Non, parce qu'elle le mérite. Elle s'esclaffa.

— Monsieur Bridgerton, vous êtes terrible.

— Vous ne connaissez pas Hyacinthe.

—

Si elle vous agace assez pour vous donner envie de la tourmenter, je suis sûre que je l'adorerais.

Il s'adossa à son siège, savourant ce sentiment de bien-être. Que la vie était agréable quand on n'avait pas à se battre !

— Votre frère est plus âgé que vous, alors ?

Elle acquiesça.

— Et lui me tourmente parce que je suis plus faible.

— Vous voulez dire que vous ne le méritez pas ?

— Bien sûr que non !

Il n'aurait su dire si elle plaisantait.

— Où est-il, à présent ?

—

Trinity Hall, répondit-elle avant d'achever ses œufs. À Cambridge. Le frère de Lucy y est allé lui aussi. Il a obtenu son diplôme l'an dernier.

Gregory ignorait pourquoi elle lui racontait cela. Il se moquait éperdument du frère de Lucinda Abernathy.

Mlle Watson coupa un morceau de bacon et porta sa fourchette à ses lèvres.

Gregory se remit à manger tout en lui jetant de discrets coups d'œil. Dieu qu'elle était ravissante ! Il ne se rappelait pas avoir jamais vu une femme dotée d'une telle carnation. C'était là le secret de sa beauté. La plupart des hommes, supposait-il, ne voyaient que ses cheveux et ses yeux, et il était vrai que ceux-ci retenaient d'abord l'attention. Mais son teint ! Un voile d'albâtre drapé sur un pétale de rose.

Il s'arrêta de mastiquer, surpris. Il ignorait qu'un tel poète sommeillait en lui.

Mlle Watson posa sa fourchette.

—

Bien, fit-elle avec un imperceptible soupir, je crois qu'il est temps que je prépare cette assiette pour Lucy.

Il se leva aussitôt pour l'aider. Juste Ciel, on aurait dit qu'elle n'avait pas envie de s'en aller ! Gregory se félicita. Ce petit déjeuner s'était révélé particulièrement fructueux.

Je vais demander qu'on la porte à votre place, dit-il en faisant signe à un valet de pied.

— Oh, c'est gentil !

Elle lui adressa un sourire si reconnaissant que le cœur Gregory manqua un battement. Lui qui avait toujours pensé que c'était là une figure de style découvrait qu'il n'en était rien. L'amour pouvait réellement affecter la bonne marche de vos organes vitaux.

—

Transmettez à lady Lucinda mes vœux de prompt rétablissement, dit-il en regardant, intrigué, Mlle Watson empiler cinq tranches de bacon sur une assiette.

—

Lucy aime le bacon, précisa-t-elle, bien inutilement.

— Je vois cela.

Elle ajouta des œufs, du hareng fumé et des pommes de terre, ainsi que des muffins et des toasts sur une seconde assiette.

—

Le petit déjeuner a toujours été son repas préféré, ajouta Mlle Watson.

— Le mien aussi.

— Je ne manquerai pas de l'en informer.

— J'ai du mal à croire que cela puisse l'intéresser.

Une domestique entra dans la pièce, apportant un plateau, sur lequel Mlle Watson déposa les deux assiettes pleines.

—

Détrompez-vous, répliqua-t-elle d'un ton léger. Lucy est curieuse de tout.

Elle fait même du calcul mental. Pour se détendre.

— Vous plaisantez !

Gregory ne pouvait imaginer passe-temps plus ennuyeux.

—

Je vous le jure, déclara-t-elle, la main sur son cœur. Je pense qu'elle essaie de s'améliorer. Elle n'a jamais été très bonne en mathématiques.

Elle se dirigea vers la porte, puis se tourna vers lui.

—

J'ai passé un bon moment, monsieur Bridgerton. Merci pour votre compagnie et votre conversation.

Il hocha la tête.

— Tout le plaisir a été pour moi.

Ce qui était faux. Le plaisir avait été partagé. Il le voyait dans son sourire. Et dans son regard.

Et il était le plus heureux des hommes.

—

Savais-tu que si tu meurs en rêve, tu meurs dans ton sommeil ?

Lucy continua de couper son bacon, imperturbable.

— Sornettes ! déclara-t-elle. Qui t'a raconté cela ?

Hermione s'assit sur le bord du lit.

— Monsieur Bridgerton.

Allons, bon ! Lucy en oublia immédiatement son bacon.

— Tu l'as vu au petit déjeuner ?

—

Nous étions assis l'un en face de l'autre. Il m'a aidé à préparer ton plateau.

Lucy posa sur son repas pantagruélique un regard dépité. En temps ordinaire, elle s'arrangeait pour dissimuler son féroce appétit en picorant à table, puis en repassant commande une fois la première vague de convives partie.

Bah ! Peu importait. Gregory Bridgerton la prenait déjà pour une sotte. Il pouvait aussi bien la prendre pour une sotte qui pèserait cent kilos avant la fin de l'année.

—

Il est assez amusant, tout compte fait, observa Hermione en jouant distraitemment avec une mèche de cheveux.

— J'ai entendu dire qu'il était charmant.

— Mmm...

Lucy étudia son amie avec attention. Cette dernière regardait par la fenêtre, et si elle n'arborait pas cette expression un peu ridicule de celle qui tente d'apprendre par cœur un sonnet d'amour en entier, du moins donnait-elle l'impression d'en être au premier ou au deuxième couplet.

— Et il est très bel homme, insista Lucy.

À quoi bon le nier ? Ce n'était pas comme si elle envisageait de lui mettre le grappin dessus. Du reste, Gregory Bridgerton était si visiblement gâté par la nature que cette réflexion pouvait passer pour une constatation plutôt que pour une opinion personnelle.

—

Tu trouves ? demanda Hermione, qui se tourna vers Lucy, la tête penchée de côté dans une attitude pensive.

—

Oh, oui ! Il a des yeux... J'ai un faible pour les yeux noisette. Depuis toujours.

En vérité, elle ne s'était jamais posé la question, mais maintenant qu'elle y songeait, les yeux noisette lui apparaissaient très beaux. Un peu de brun, un peu de vert. Le mélange idéal.

Hermione lui décocha un regard intrigué.

— Je l'ignorais.

Lucy haussa les épaules.

— Je ne te dis pas tout.

Encore un pieux mensonge ! Depuis trois ans, Hermione était informée des détails les plus insignifiants de sa vie - à l'exception, bien entendu, de son projet de la fiancer à M. Bridgerton.

M. Bridgerton. Il était temps de ramener la conversation sur lui.

—

Tu dois cependant admettre qu'il n'est pas *trop* beau, reprit Lucy de sa voix la plus posée. Ce qui est une bonne chose, je t'assure.

— M. Bridgerton ?

—

Oui. Son nez a beaucoup de caractère, et ses sourcils ne sont pas tout à fait symétriques.

Lucy plissa le front. Elle ne s'était pas rendu compte qu'elle connaissait si bien le visage de M. Bridgerton.

Hermione se contenta de hocher la tête, aussi poursuivit-elle :

—

Je ne crois pas que j'aimerais être mariée à un homme trop beau. Ce doit être terriblement intimidant. J'aurais l'impression d'être un vilain petit canard chaque fois que j'ouvrirais la bouche.

A ces mots, Hermione gloussa.

— Un canard ?

Lucy acquiesça, mais préféra ne pas insister. Elle se demanda soudain si les hommes qui courtoisaient Hermione nourrissaient de semblables inquiétudes.

— Il est très brun, fit remarquer Hermione.

— Pas tant que cela, répliqua Lucy.

— Oui, mais M. Edmonds est si blond !

M. Edmonds était effectivement doté d'une belle crinière dorée, aussi Lucy préféra-t-elle s'abstenir de tout commentaire. Elle devait manœuvrer avec prudence. Si elle poussait trop brusquement Hermione dans la direction de M.

Bridgerton, celle-ci freinerait des quatre fers et s'enticherait de nouveau de M.

Edmonds. Ce qui, bien sûr, serait un désastre.

Il fallait faire preuve de subtilité. Si Hermione devait reporter son affection sur M. Bridgerton, elle devrait le faire de son propre chef. Ou, du moins, en être persuadée.

— Et sa famille est réputée, murmura Hermione.

—

Celle de M. Edmonds ? demanda Lucy, se méprenant délibérément.

—

Non, celle de M. Bridgerton. J'en ai entendu dire beaucoup de bien.

—

Moi aussi, admit Lucy. J'admire lady Bridgerton ; c'est une merveilleuse hôtesse.

—

Cela ne fait aucun doute, approuva Hermione. Mais je crois qu'elle te préfère à moi.

— Ne sois pas ridicule.

—

Cela ne me dérange pas. Elle t'aime plus que moi, c'est tout. Les femmes ont toujours plus de sympathie pour toi.

Lucy ouvrit la bouche pour la contredire, puis se ravisa. Hermione disait vrai.

Curieux qu'elle n'ait jamais noté ce fait.

—

Peu importe, ce n'est pas *elle* que tu vas épouser, lança-t-elle étourdiment.

Hermione lui adressa un regard acéré.

—

Je n'ai jamais dit que je souhaitais épouser M. Bridgerton.

—

Non, bien sûr que non ! assura Lucy en hâte, tout en se giflant mentalement.

À peine les mots avaient-ils franchi ses lèvres qu'elle avait su qu'elle commettait une erreur.

—

Seulement... soupira Hermione, le regard soudain lointain.

Lucy se pencha en avant. Elle comprenait soudain mieux l'expression « être suspendu aux lèvres de quelqu'un ».

Elle attendit, attendit... avant de perdre patience.

— Seulement ? répéta-t-elle.

Hermione se laissa tomber sur le lit.

—

Oh, Lucy ! gémit-elle avec des accents dramatiques. Tout est tellement confus !

— Confus ?

Voilà qui était une excellente nouvelle !

—

Oui, répondit Hermione, toujours prostrée sur le lit. Lorsque j'étais à table avec M. Bridgerton... En fait, je me suis d'abord demandé s'il avait toute sa tête...

Ensuite, je me suis aperçue que je m'amusais. Il était vraiment drôle. Il me faisait rire.

Lucy ne pipa mot, attendant la suite.

Hermione laissa échapper un petit couinement qui tenait à la fois du soupir et du gémissement. Elle semblait totalement désespérée.

—

Et quand j'en ai pris conscience, je l'ai regardé et j'ai...

Roulant sur le côté, elle plia le bras et posa la tête sur sa main.

— J'ai été prise de *papillonnements*.

—

De *papillonnements* ? répéta Lucy, qui en était encore à s'interroger sur sa précédente remarque à propos de M. Bridgerton n'ayant pas toute sa tête.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

—

C'est dans le cœur. Dans l'estomac. Enfin... quelque part. Je ne sais pas vraiment où.

—

Comme la première fois que tu as vu M. Edmonds ?

— Non. *Non*. Non !

Hermione avait prononcé ce « non » sur trois tons différents, et Lucy eut la nette impression qu'elle tentait de se convaincre elle-même.

—

Ce n'était pas du tout pareil, enchaîna-t-elle. Mais cela y... ressemblait un peu. Sur une plus petite échelle.

—

Je comprends, dit Lucy avec une gravité d'autant plus remarquable qu'elle ne comprenait pas du tout.

décidément, ces choses lui échappaient. Et après son étrange conversation avec M. Bridgerton, elle était convaincue qu'elle n'y entendrait jamais rien.

—

Tu ne penses pas que... Si j'étais si désespérément amoureuse de M.

Edmonds... Tu ne penses pas qu'aucun autre homme ne devrait me donner des *papillonnements* ?

Lucy réfléchit, puis déclara :

—

Je ne vois pas pourquoi l'amour doit être désespéré.

Hermione lui lança un regard perplexe.

— Ce n'était pas ma question.

Ah non ? Pourtant, cela aurait dû !

—

Eh bien, commença Lucy, choisissant ses mots avec soin, peut-être cela signifie-t-il que...

—

Je sais ce que tu vas me dire, coupa Hermione. Qu'à ton avis, cela signifie probablement que je ne suis pas aussi éprise de M. Edmonds que je le croyais. Et tu vas ajouter que je devrais donner une chance à M. Bridgerton et à tous les autres gentlemen.

— Peut-être pas à *tous*, rectifia Lucy.

Pour le reste, Hermione était assez proche de la vérité.

—

Tu crois que je n'y ai pas déjà pensé ? Tu ne vois donc pas dans quel désarroi cela me plonge ? Le fait de douter ainsi de moi ? Seigneur, Lucy, et si ça n'en restait pas là ? Si cela m'arrivait de nouveau ? Avec quelqu'un d'autre ?

Elle n'était pas censée répondre, suspectait Lucy, mais elle dit tout de même :

—

Il n'y a pas de mal à douter de toi, Hermione. Le mariage est un engagement.

C'est la décision la plus importante de ta vie. Une fois mariée, tu ne pourras plus changer d'avis.

Elle prit une bouchée de bacon en se félicitant que lord Haselby soit si convenable. Sa situation aurait pu être tellement pire.

—

Tu as juste besoin de t'accorder un peu de temps, Hermione. Tu devrais le faire. Il n'y a jamais de bonne raison de précipiter un mariage.

Après un long silence, Hermione murmura :

— Tu dis sans doute vrai.

—

Si tu es vraiment destinée à M. Edmonds, il t'attendra.

Dieu du Ciel ! Lucy n'arrivait pas à croire qu'elle avait dit une chose pareille !

Hermione sauta du lit et se rua vers Lucy, qu'elle étreignit

—

Oh, Lucy ! C'est la chose la plus gentille que tu m'aies jamais dite ! Je sais que tu n'as pas une bonne opinion de M. Edmonds.

— Eh bien...

Lucy toussota, cherchant une réponse acceptable. Un mensonge qui n'éveillerait pas en elle une culpabilité excessive.

— Je n'irais pas jusqu'à affirmer que...

Elle fut interrompue par des coups frappés à la porte.

Dieu merci !

— Entrez, dirent-elles d'une seule voix.

Une domestique entra et fit une brève révérence.

—

Milady, dit-elle en s'adressant à Lucy. Lord Fennsworth est ici. Il demande à vous voir.

Lucy ouvrit des yeux ronds.

— Mon frère ?

—

Il est dans le petit salon rose. Dois-je lui dire que vous descendez ?

— Oui. Oui, bien sûr.

— Y aura-t-il autre chose ?

Lucy secoua la tête.

— Non merci, ce sera tout.

Après le départ de la femme de chambre, Lucy et Hermione échangèrent un regard stupéfait.

—

Pourquoi Richard est-il ici, à ton avis ? demanda Hermione, les yeux brillants de curiosité.

Elle avait rencontré le frère de Lucy à de nombreuses occasions, et ils s'étaient toujours bien entendus.

— Je ne sais pas.

Lucy se leva en hâte, oubliant sa prétendue indigestion.

— J'espère qu'il n'y a rien de grave, ajouta-t-elle.

Hermione la suivit vers l'armoire.

— Ton oncle serait-il souffrant ?

— Pas à ma connaissance.

Lucy s'empara de ses bottines et s'assit au bord du lit pour les enfiler.

— Mais si Richard est là, ce doit être important.

Hermione l'observa un instant, puis :

—

Aimerais-tu que je t'accompagne ? Je ne me mêlerai pas de votre conversation, bien sûr, mais je peux venir avec toi si tu veux.

Lucy hocha la tête, et toutes deux quittèrent la chambre sans attendre.

7

Où notre visiteur inattendu apporte des nouvelles alarmantes.

Gregory bavardait avec sa belle-sœur dans la salle du petit déjeuner lorsque le majordome vint informer celle-ci de l'arrivée de leur visiteur inattendu. Tout naturellement, il décida d'aller saluer lord Fennsworth, le frère aîné de lady Lucinda, en compagnie de Kate. Il n'avait rien de mieux à faire, et il était d'autant plus curieux de faire la connaissance du jeune comte que Mlle Watson lui en avait parlé un peu plus tôt. Gregory ne le connaissait que de réputation. Leurs quatre années de différence expliquaient que leurs chemins ne se soient pas croisés à l'université, et Fennsworth n'avait pas encore pris sa place dans la société londonienne.

Gregory s'attendait à un garçon studieux, un rat de bibliothèque. Il avait entendu dire que Fennsworth demeurait à Cambridge même en dehors des périodes scolaires. De fait, le jeune homme qui se tenait près de la fenêtre affichait une certaine gravité qui le faisait paraître un peu plus vieux que son âge.

Il était grand et mince, et, malgré une certaine réserve, il donnait une impression de confiance en soi qui provenait de quelque chose de plus profond que ses lettres de noblesse.

Le frère de lady Lucinda savait qui il était, au-delà du titre que lui conférait sa naissance. Gregory le trouva d'emblée sympathique.

Jusqu'à ce qu'il devienne évident que, comme le reste de la gent masculine, il était amoureux d'Hermione Watson.

Le seul mystère étant que Gregory en soit surpris.

A son crédit, Fennsworth avait réussi l'exploit de prendre des nouvelles de sa sœur pendant une bonne minute avant de demander :

— Et Mlle Watson ? Doit-elle nous rejoindre, également ?

Ce n'était pas tant ses paroles que son intonation, que cette lueur dans ses yeux

- cette étincelle d'impatience, d'anticipation.

Oh, et puis, autant appeler un chat un chat ! C'était purement et simplement du désir - un désir éperdu. Gregory en savait quelque chose, le même désir ayant dû enfiévrer son regard plus d'une fois au cours de ces derniers jours.

Certes, il considérait toujours Fennsworth comme un type bien malgré son agaçant béguin pour Mlle Watson, mais, franchement, la situation commençait à devenir pénible.

— C'est un tel plaisir de vous accueillir à Aubrey Hall, lord Fennsworth, déclara Kate après lui avoir répondu qu'elle ignorait si Mlle Watson accompagnerait sa sœur. J'espère que votre visite n'est pas motivée par de mauvaises nouvelles ?

— Pas du tout, répondit Fennsworth. Mon oncle m'a demandé d'aller chercher Lucy et de la ramener à la maison. Il souhaite s'entretenir avec elle d'une question importante.

Gregory ne put réprimer un petit sourire.

— Vous devez adorer votre sœur, pour être venu jusqu'ici, observa-t-il. Vous auriez pu vous contenter d'envoyer un attelage.

Si le frère de Lucy, et c'est tout à son honneur, ne se laissa pas décontenancer par cette remarque, il ne répondit pas pour autant immédiatement.

— Oh, non ! répondit-il, un peu précipitamment après une si longue pause.

J'étais plus que ravi de faire le voyage. Lucy est de bonne compagnie, et nous ne nous sommes pas vus depuis longtemps.

— Devez-vous partir tout de suite ? s'enquit Kate. J'apprécie beaucoup votre sœur, et nous serions honorés de vous compter aussi parmi nos invités.

Gregory se demanda où elle voulait en venir. Si Fennsworth se joignait à eux, cela créerait un déséquilibre parmi les couples. Et que lady Lucinda reste ou parte n'y changerait rien.

Le jeune comte paraissant indécis, Kate poussa son avantage.

— Oh, dites que vous restez ! Même si ce n'est que pour quelques jours.

— Ma foi... commença Fennsworth d'un air pensif.

Il était manifestement tenté d'accepter - et Gregory n'en devinait que trop bien la raison. Mais, titré ou non, il était encore jeune, et devait sans doute rendre des comptes à son oncle sur toutes les questions d'ordre familial.

Or, ledit oncle désirait apparemment que lady Lucinda rentre au plus vite.

— Je suppose qu'il n'y a pas d'obstacle à ce que je reste une journée, répondit finalement Fennsworth.

Diable ! Il était prêt à défier son oncle pour quelques heures en compagnie de Mlle Watson. Et en tant que frère de lady Lucinda, Hermione ne 1 e conduirait pas en affichant cet air d'ennui poli qu'elle réservait à tous les hommes. Gregory se prépara à une nouvelle journée de rude compétition.

— Allons, restez donc jusqu'à vendredi, insista Kate. J'ai prévu un bal masqué jeudi soir. Je serais désolée que vous le manquiez.

Gregory se promit d'offrir un cadeau extrêmement ordinaire à Kate pour son prochain anniversaire. Des cailloux, par exemple.

— Cela ne fait qu'une journée de plus, ajouta-t-elle avec un sourire enjôleur.

Lady Lucinda et Mlle Watson choisirent ce moment pour faire leur apparition, la première dans une robe de jour bleu clair et la seconde portant la même robe verte qu'au petit déjeuner. À peine Fennsworth eut-il jeté un regard aux deux jeunes filles (plus appuyé à l'une qu'à l'autre, et contentons-nous d'affirmer ici que les liens du sang ne sont pas plus solides que ceux de la passion, même non payée de retour) qu'il murmura :

— Entendu, vendredi.

— Magnifique ! s'écria Kate. Je vais vous faire préparer une chambre de ce pas.

— Richard ! s'exclama lady Lucinda. Que fais-tu donc ici ?

Elle s'était arrêtée sur le seuil, manifestement troublée par la présence des Bridgerton.

— Lucy, cela fait si longtemps, répondit son frère.

— Quatre mois, dit-elle sans réfléchir, comme si une part de son esprit exigeait une précision absolue, même lorsque c'était parfaitement inutile.

— Juste Ciel, mais c'est une éternité ! s'écria Kate. Nous allons vous laisser, lord Fennsworth. Je suis sûre que lady Lucinda et vous-même avez envie d'être seuls.

— Il n'y a pas d'urgence, protesta celui-ci tout en lançant un bref regard en direction de Mlle Watson. Je ne voudrais pas me montrer impoli, et je ne vous ai pas encore remerciée pour votre hospitalité.

—

Vous ne serez en rien impoli, intervint Gregory, pressé de s'éclipser avec Mlle Watson à son bras.

Fennsworth se tourna vers lui et cilla, comme s'il avait oublié sa présence. Ce n'était guère étonnant, dans la mesure où Gregory n'avait jusqu'à présent pas dit un mot, ce qui n'était pourtant pas dans ses habitudes.

—

Je vous en prie, ne vous inquiétez pas, dit le comte. Lucy et moi aurons tout le temps de discuter plus tard.

—

En es-tu certain, Richard ? demanda celle-ci d'un air soucieux. Je ne t'attendais pas, et si quelque chose ne va pas...

—

Rien qui ne puisse attendre. Oncle Robert veut te parler. Il m'a demandé de te ramener à la maison.

— Maintenant ?

—

Il n'a pas précisé, mais lady Bridgerton m'a généreusement proposé de rester jusqu'à vendredi, et j'ai accepté. Enfin..

Il se racla la gorge, et :

— ... si tu es d'accord.

—

Bien entendu, répondit lady Lucinda, qui semblait désorientée. Mais je... Eh bien... Oncle Robert...

—

Nous allons vous laisser, décréta Mlle Watson. Lucy, tu as besoin d'un peu de temps avec ton frère.

Profitant du fait que Mlle Watson s'était mêlée à la conversation, ce dernier la regarda et demanda :

—

Comment allez-vous, Hermione ? Voilà bien longtemps que je ne vous ai vue.

— Quatre mois, dit lady Lucinda.

Mlle Watson éclata de rire avant d'adresser un sourire chaleureux à Fennsworth.

— Je vais très bien, je vous remercie. Et Lucy a raison, comme toujours. Nous nous sommes vus en janvier, quand vous êtes venu nous rendre visite à l'institut.

Le comte hocha la tête.

— Comment ai-je pu oublier ? Ces quelques jours étaient tellement agréables.

Gregory aurait mis sa main au feu que Fennsworth savait, à la minute près, combien de temps s'était écoulé depuis qu'il avait posé les yeux sur Mlle Watson pour la dernière fois. Mais celle-ci n'avait visiblement pas remarqué qu'il était entiché d'elle, car elle sourit et répondit :

— Oui, n'est-ce pas ? C'était si gentil à vous de nous emmener patiner sur le lac ! Vous êtes toujours de si bonne compagnie.

Seigneur, comment pouvait-elle être aussi aveugle ? Il ne faisait aucun doute que jamais elle ne se serait montrée aussi chaleureuse si elle avait deviné la véritable nature des sentiments du comte envers elle.

Et s'il était manifeste qu'elle aimait beaucoup lord Fennsworth, rien ne permettait d'affirmer qu'elle éprouvait pour lui un quelconque attachement romantique. Gregory se consola en se disant qu'ils se connaissaient sûrement depuis des années, et qu'il était naturel qu'elle se montre aussi amicale avec Fennsworth vu les liens qu'elle avait avec lady Lucinda.

Us étaient pratiquement frère et sœur, en réalité.

En parlant de lady Lucinda... Gregory lui glissa un regard, et ne fut guère surpris de constater qu'elle fronçait les sourcils. Son frère, qui avait voyagé de longues heures pour la rejoindre, ne paraissait plus du tout pressé de s'entretenir avec elle.

Du reste, plus personne ne parlait. Un silence un peu gêné était tombé sur le petit groupe. Chacun jetait des coups d'œil à la ronde, attendant de voir qui allait prendre la parole. Même lady Lucinda, que l'on pouvait difficilement qualifier de timide, ne semblait plus savoir que dire.

—

Lord Fennsworth, vous devez être affamé ! s'exclama finalement Kate.

Voulez-vous manger quelque chose ?

— Avec grand plaisir, lady Bridgerton.

Kate se tourna vers lady Lucinda.

—

Je ne vous ai pas vue au petit déjeuner. Voulez-vous vous joindre à votre frère.

Gregory songea au plateau lourdement chargé que Mlle Watson lui avait fait porter et se demanda quelle quantité de nourriture elle avait eu le temps d'engloutir avant de descendre au salon.

—

Volontiers, murmura lady Lucinda. Ne serait-ce que pour lui tenir compagnie.

—

Mademoiselle Watson, cela vous plairait-il de faire une promenade dans les jardins ? s'enquit Gregory d'une voix suave. Je crois que les pivoines sont ouvertes. Ainsi que ces fleurs bleues en épi dont j'oublie toujours le nom.

— Des pieds-d'alouette.

C'était lady Lucinda, évidemment. Il savait qu'elle ne pourrait résister. Elle étrécit les yeux et ajouta :

— Je vous l'ai dit l'autre jour.

—

En effet, admit-il. Je n'ai pas la mémoire des détails.

—

Oh, Lucy se souvient toujours de tout, déclara Mlle Watson d'un ton léger. Et je serais ravie d'aller visiter les jardins avec vous. Enfin, si Lucy et Richard n'y voient pas d'inconvénient.

Tous deux assurèrent que non, ils n'y voyaient pas d'inconvénient, mais Gregory aurait juré avoir entrevu une lueur de déception, et même d'agacement, dans le regard de lord Fennsworth.

Alors, en proie à un sentiment de triomphe - il n'existait rien de meilleur que de battre un adversaire -, il glissa la main de Mlle Watson au creux de son coude et tous deux quittèrent la pièce.

Tout compte fait, la matinée s'annonçait fort belle.

Lucy suivit son frère et lady Bridgerton jusqu'à la salle du petit déjeuner, ce qui lui convenait tout à fait, car elle avait à peine touché à son plateau. D'un autre côté, cela signifiait qu'elle allait devoir endurer une bonne demi-heure de platitudes polies tandis que son esprit passerait frénétiquement en revue tous les désastres susceptibles de motiver son rappel urgent à la maison.

Richard ne pouvant aborder aucune question importante devant lady Bridgerton et la moitié de ses invités, Lucy attendit sans se plaindre qu'il termine son petit déjeuner (il avait toujours mangé avec une lenteur exaspérante). Elle fit ensuite de son mieux pour contenir son impatience tandis qu'ils sortaient faire quelques pas sur la pelouse, et que Richard l'interrogeait sur l'institut, puis sur Hermione, puis sur la mère d'Hermione, puis sur ses prochains débuts dans le monde, puis de nouveau sur Hermione, avec un aparté sur le frère d'Hermione, qu'il avait croisé à Cambridge, avant de revenir à son entrée dans le monde, inquiet de savoir dans quelle mesure elle comptait la faire avec Hermione...

Jusqu'à ce que Lucy s'arrête net, croise les bras et exige de savoir pourquoi il était là.

— Je te l'ai dit, répondit-il en évitant son regard. Oncle Robert souhaite te parler.

— Mais de *quoi* ?

La réponse n'allait pas de soi. Au cours des dix dernières années, les occasions où son oncle s'était donné la peine de lui adresser la parole se comptaient sur les doigts d'une main. S'il désirait s'entretenir avec elle, il avait une bonne raison.

Richard s'éclaircit la voix avant de murmurer :

— Ma foi, Lucy, il me semble qu'il envisage de te marier.

— Maintenant ? demanda-t-elle dans un souffle.

Elle ignorait pourquoi elle était si surprise. Elle savait que cela arriverait un jour ou l'autre ; elle était pratiquement fiancée depuis des années. Plus d'une fois, elle avait déclaré à Hermione qu'elle trouvait un peu ridicule de faire ses débuts dans le monde. A quoi bon engager des dépenses puisqu'elle allait épouser Haselby de toute façon ?

Mais à présent... Tout à coup... Elle n'en avait plus envie. Du moins, pas tout de suite. Elle ne voulait pas passer du statut de pensionnaire à celui de femme mariée sans étape intermédiaire. Elle n'était pas à la recherche de l'aventure - elle ne le désirait pas -, cela ne lui ressemblait pas.

Elle ne demandait pas grand-chose. Juste quelques mois d'insouciance et de liberté.

Et de danse. Elle voulait valser à perdre haleine, tourbillonner jusqu'à ce que les flammes des bougies se transforment en longues rivières d'or.

Car même si elle avait la tête sur les épaules, même si elle était « cette bonne vieille Lucy », comme on l'appelait souvent chez Mlle Moss, elle adorait la valse.

Elle voulait danser. Maintenant. Avant d'être vieille. Avant d'être l'épouse de Haselby.

— Je ne sais pas quand, répondit Richard en la contemplant avec, dans le regard, quelque chose qui ressemblait à du... regret ?

Pourquoi aurait-il éprouvé du regret ?

—

Très bientôt, je suppose, reprit-il. Oncle Robert semblait pressé que ce soit fait.

Lucy le fixa, se demandant d'où lui venait cette soudaine envie de danser, et pourquoi elle ne pouvait chasser de ses pensées cette vision d'elle-même, vêtue d'une robe bleue aux reflets d'argent, radieuse, dans les bras de...

— Oh !

Elle plaqua la main sur ses lèvres, comme si cela pouvait faire taire son imagination.

— Qu'y a-t-il ?

— Rien, mentit-elle en secouant la tête.

Ses rêveries n'avaient pas de visage. C'était impossible. Aussi répéta-t-elle avec plus de fermeté :

— Ce n'était rien. Rien du tout.

Richard se baissa pour examiner une fleur des champs qui avait échappé à l'attention des jardiniers. Elle était petite, bleue, sur le point de s'ouvrir.

— Elle est jolie, n'est-ce pas ? murmura-t-il.

Lucy hocha la tête. Son frère aimait les fleurs. Surtout celles qui poussaient en liberté. Sur ce point, ils étaient différents, car elle avait toujours préféré les massifs soigneusement ordonnés et entretenus avec soin et amour.

Elle contempla la minuscule fleur, si fragile, si délicate, qui jaillissait fièrement là où on ne l'attendait pas.

Et décida qu'elle aimait aussi les fleurs des champs.

—

Je sais que tu étais supposée faire tes débuts dans le monde, dit Richard d'un ton navré. Mais est-ce vraiment si terrible ? Tu n'en as jamais eu très envie, n'est-ce pas ?

Lucy déglutit péniblement.

—

Non, dit-elle, parce qu'elle savait que c'était ce qu'il souhaitait entendre, et qu'elle ne voulait pas qu'il se sente plus mal qu'il ne l'était déjà.

En outre, elle ne s'était jamais vraiment souciée d'assister ou non à une saison à Londres. Du moins, jusqu'à maintenant.

Richard cueillit la petite fleur bleue, racines comprises, la regarda d'un air perplexe.

— Haut les cœurs, Lucy ! dit-il en lui soulevant gentiment le menton. Haselby n'est pas un mauvais bougre. Tu ne seras pas malheureuse avec lui.

— Je sais, répondit-elle à mi-voix.

— Il ne te fera pas de mal, ajouta Richard en lui adressant l'un de ces sourires un peu faux, qui se veulent rassurants mais ne le sont pas vraiment.

— Je ne l'en ai jamais soupçonné, protesta Lucy, soudain en proie à un malaise indéfinissable. Pourquoi dis-tu cela ?

— Pour rien, répondit-il précipitamment, mais je sais que c'est un sujet d'inquiétude pour beaucoup de femmes. Tous les hommes n'accordent pas à leur épouse le respect que Haselby aura pour toi.

Lucy hocha la tête. Bien sûr. C'était vrai. Elle avait entendu des histoires. Elles en avaient toutes entendu.

— Ce ne sera pas si pénible, poursuivit son frère. Tu finiras probablement même par éprouver de l'affection pour lui. Il est plutôt agréable.

Agréable. C'était une bonne Ghose. C'était mieux que désagréable.

— Et il sera un jour comte de Davenport, ajouta Richard, alors qu'elle le savait déjà. Tu seras comtesse. Et l'une des plus importantes.

C'était vrai. Ses camarades de classe lui avaient souvent répété qu'elle avait de la chance d'avoir son avenir tout tracé, et dans d'aussi hautes sphères. Fille d'un comte, sœur d'un comte, et future épouse d'un comte. Elle n'avait aucune raison de se plaindre. Vraiment aucune.

Pourtant, elle ressentait un tel vide intérieur.

Cela n'était pas douloureux à proprement parler. C'était déconcertant. Nouveau.

Comme si elle n'avait plus d'attaches et flottait à la dérive.

Elle n'était plus elle-même. Et c'était cela le pire.

—

Tu n'es pas surprise, n'est-ce pas, Lucy ? fit Richard. Tu savais que c'était prévu. Nous le savions tous.

Elle hocha la tête.

—

Bien sûr, dit-elle, s'efforçant d'adopter un ton aussi posé que d'ordinaire. C'est juste que cela ne me paraissait pas aussi proche.

—

Certes. Mais une fois que tu te seras accoutumée à l'idée, tout te semblera plus facile. Normal, même. Après tout, tu as toujours su que tu épouserais Haselby. Pense plutôt au plaisir des préparatifs. Oncle Robert veut un grand mariage. À Londres, je crois. Davenport y tient beaucoup.

Lucy acquiesça distraitement. En général, elle aimait organiser les choses, prendre des décisions.

—

Hermione pourra être ta demoiselle d'honneur, ajouta Richard.

— Bien sûr, murmura-t-elle.

Franchement, qui d'autre aurait-elle choisi ?

—

Y a-t-il une couleur qui ne lui aille pas ? demanda soudain son frère d'un air soucieux. Ce sera toi, la mariée. Il ne faudrait pas qu'elle t'éclipse.

Lucy leva les yeux au ciel. On n'était jamais trahi que par les siens !

Pourtant, Richard ne semblait pas se rendre compte qu'il l'avait insultée. Mais sans doute n'aurait-elle pas dû être surprise. La beauté d'Hermione était si légendaire qu'aucune femme ne supportait la comparaison. Il n'y avait donc pas de raison de s'offusquer. Il aurait fallu être parfaitement irréaliste pour penser différemment.

— Je ne peux pas lui demander de s'habiller en noir, dit-elle.

C'était, à sa connaissance, la seule couleur qui donnait mauvaise mine à Hermione.

— Non, non, bien sûr que non ! s'écria Richard, avant de se plonger dans un silence pensif.

Lucy le regarda, incrédule. Son frère, à qui l'on devait régulièrement rappeler ce qui était à la mode et ce qui ne l'était pas, *s'intéressait* à la couleur de la robe de demoiselle d'honneur d'Hermione ?

— Hermione portera la couleur qu'elle voudra, décréta-t-elle.

Pourquoi pas ? Aucune des personnes qui assisteraient à ce mariage ne serait plus chère à son cœur que sa meilleure amie.

— C'est très généreux de ta part, fit remarquer Richard en la scrutant d'un air songeur. Tu es la meilleure des amies, Lucy.

Elle savait qu'elle aurait dû apprécier le compliment, mais, en vérité, elle ne pouvait s'empêcher de se demander pourquoi son frère avait mis si longtemps à s'en apercevoir.

Celui-ci lui sourit, puis baissa les yeux vers la fleur, qu'il tenait toujours entre les doigts. Il la leva au niveau de son visage, fit rouler la tige entre le pouce et l'index, et plissa les paupières. Puis, fronçant les sourcils, il approcha la fleur de son corsage. Ils étaient du même bleu - légèrement pourpre, avec une pointe de gris.

— Tu devrais porter cette couleur, dit-il. Tu es très jolie avec cette robe.

Il semblait un peu surpris, et Lucy comprit qu'il était sincère.

— Merci, murmura-t-elle.

Elle avait toujours eu l'impression que cette nuance rendait ses yeux plus lumineux. À part Hermione, Richard était la première personne à le lui dire.

— Je le ferai peut-être.

—

Nous rentrons ? demanda-t-il. J'imagine que tu as envie de tout raconter à Hermione.

Lucy secoua la tête.

. — Je crois que je vais m'attarder encore un peu dehors.

Elle désigna le sentier qui s'écartait de l'allée pour mener au lac.

—

Il y a un banc, là-bas. J'ai envie de prendre le soleil.

—

Tu crois ? fit Richard, avant de regarder le ciel en plissant les yeux. Tu dis toujours que tu ne veux pas avoir de taches de rousseur.

—

J'en ai déjà, Richard. Et je ne resterai pas longtemps.

Elle n'avait pas prévu de sortir lorsqu'elle était descendue retrouver son frère, aussi n'avait-elle pas pris de chapeau. Cela dit, ce n'étaient pas quelques minutes de soleil qui lui gâteraient le teint. Et puis, elle en avait envie. Ne serait-ce pas agréable de faire quelque chose pour la simple raison que l'on en avait envie, et non parce qu'on y était obligé ?

Richard hocha la tête.

— Je te retrouve pour le déjeuner ?

— Je crois qu'il est servi à 13 h 30.

Il sourit.

— Si quelqu'un le sait, c'est bien toi.

— Ah, les frères ! grommela-t-elle.

— Ah, les sœurs ! répliqua-t-il.

Puis il se pencha et déposa un baiser sur son front, la prenant totalement au dépourvu.

—

Oh, Richard ! gémit-elle, étonnée de réagir de façon aussi sentimentale.

Elle ne pleurait jamais. Elle était même connue pour son manque absolu de sensiblerie.

—

Sauve-toi, lui dit-il d'un ton si affectueux qu'une larme roula sur sa joue.

Elle l'essuya vivement, embarrassée qu'il l'ait vue, et surtout de l'avoir laissée couler.

Richard lui pressa la main, puis désigna la pelouse sud.

—

Va regarder les arbres, ou faire ce que tu veux. Tu as besoin d'un peu de solitude. Tu te sentiras mieux après.

—

Je ne me sens pas mal, protesta-t-elle. Je n'ai pas besoin d'aller mieux.

— Non, bien sûr. Tu as simplement été surprise.

— Exactement.

Exactement. Elle était très heureuse. Oui, vraiment. Elle avait attendu cet instant pendant des années. N'était-ce pas merveilleux qu'il arrive enfin ? Elle aimait l'ordre. Elle aimait la perspective d'être mariée.

Elle avait été prise de court, voilà tout. Comme lorsqu'on croise une connaissance dans un endroit imprévu et qu'on a du mal à la reconnaître. Elle ne s'était pas attendue à recevoir cette nouvelle maintenant. Ici, chez les Bridgerton. Voilà pourquoi elle se sentait un peu bizarre.

8

Où notre héroïne est informée d'un fait à propos de son frère (mais n'y croit

pas), notre héros découvre un secret sur Mlle Watson (mais ne s'en inquiète

pas) et tous deux apprennent quelque chose à leur propre sujet (mais n'en sont

pas conscients).

Une heure plus tard, Gregory se félicitait encore de son habile combinaison de stratégie et d'a-propos qui s'était conclue par cette promenade avec Mlle Watson.

Ils avaient passé un moment charmant, tandis que Fennsworth avait... Eh bien, peut-être avait-il lui aussi passé un moment charmant, mais si c'était le cas, ç'avait été en compagnie de sa sœur et non de la ravissante Hermione Watson.

Quoi de plus doux que la victoire ?

Comme promis, Gregory avait emmené Mlle Watson se promener dans les jardins d'Aubrey Hall, et les avait impressionnés tous deux en se souvenant miraculeusement du nom de six plantes différentes. Le pied-d'alouette inclus, même s'il devait une fière chandelle à lady Lucinda.

Les autres, pour rendre justice à ses connaissances, étaient : la rose, la marguerite, la pivoine, la jacinthe et l'herbe. Dans l'ensemble, il estimait s'en être sorti très honorablement. Les détails n'avaient jamais été son point fort. Et franchement, au point où il en était, ce n'était qu'un jeu.

En outre, Mlle Watson semblait s'animer en sa compagnie. Elle n'avait peut-être pas poussé de soupirs ni battu des cils, mais son masque d'ennui poli avait disparu, et il avait réussi à la faire rire à deux reprises.

Même si *elle* ne l'avait pas fait rire - mais il n'était pas certain qu'elle ait essayé

-, il avait souri à plus d'une occasion.

Ce qui lui convenait très bien. Vraiment. C'était plutôt agréable d'avoir repris ses esprits. Il ne ressentait plus cette impression d'avoir reçu un coup en pleine poitrine, ce qui facilitait grandement sa respiration. Il découvrait qu'il appréciait de pouvoir respirer normalement, et que cela ne lui était difficile que lorsqu'il regardait la nuque de Mlle Watson.

Gregory fronça les sourcils et s'immobilisa sur le chemin qui menait au lac.

C'était tout de même une étrange réaction. Et il avait sûrement vu la nuque de Mlle Watson ce matin. N'avait-elle pas fait quelques pas devant lui pour humer une rose ?

Voyons voir... Peut-être que non. Il n'arrivait pas à s'en souvenir.

— Bonne promenade, monsieur Bridgerton.

Pivotant sur ses talons, il découvrit lady Lucinda, assise seule sur un banc tout proche, juste en face d'un bosquet. Il avait toujours trouvé que c'était

Un curieux endroit pour installer un banc. Mais peut-être était-ce tout l'intérêt. Cela permettait de tourner le dos au manoir... et à ses nombreux habitants. Sa sœur Francesca disait souvent qu'après un jour ou deux avec le clan Bridgerton au complet, les arbres offraient une compagnie des plus reposantes.

Lady Lucinda lui adressa un faible sourire. Elle n'avait pas l'air dans son assiette, nota-t-il. Son regard était las, et elle ne se tenait pas droite.

« Elle semble vulnérable », songea-t-il de façon tout à fait inattendue. Son frère avait dû lui apprendre de mauvaises nouvelles.

—

Vous me paraissez bien sombre, fit-il en s'approchant d'elle. Je peux m'asseoir ?

Elle hocha la tête, le gratifia d'une ombre de sourire.

Gregory prit place près d'elle.

— Avez-vous pu vous entretenir avec votre frère ?

Elle acquiesça.

—

Il m'a communiqué quelques nouvelles d'ordre familial. Rien d'important.

Gregory l'observa, la tête inclinée. Elle mentait, c'était évident. Il décida de ne pas insister. Si elle avait voulu en dire davantage, elle l'aurait fait. En outre, cela ne le concernait nullement.

Cependant, il était intrigué.

Elle regarda au loin.

— Cet endroit est très agréable.

Elle ne l'avait pas habitué à des remarques aussi insipides.

—

Oui, dit-il néanmoins. Le lac est juste derrière ces arbres. Je viens souvent me promener ici quand j'ai besoin de réfléchir.

Elle se tourna brusquement vers lui.

— Vraiment ?

— Pourquoi êtes-vous si surprise ?

— Je... je ne sais pas.

Elle esquissa un geste évasif.

— Je suppose que cela ne vous ressemble pas.

— De réfléchir ?

Eh bien, c'était agréable !

—

Bien sûr que non, répliqua-t-elle en lui jetant un regard maussade. Je voulais dire que vous ne donnez pas l'impression d'avoir besoin de vous isoler pour réfléchir.

—

Pardonnez mon impertinence, mais vous non plus.

Elle considéra sa remarque quelques instants, puis :

— En effet.

Il rit tout bas.

—

Votre conversation avec votre frère vous a éprouvée, semble-t-il.

Elle battit des paupières, mais ne répondit pas. Là encore, elle ne l'avait pas habitué à cela.

—

Sur quel sujet êtes-vous venu méditer ? s'enquit-elle.

Il n'eut pas le temps de répondre qu'elle ajouta :

— Hermione, je suppose.

À quoi bon nier ?

— Votre frère est amoureux d'elle, lâcha-t-il.

Cela eut le don de l'arracher à sa torpeur.

— *Richard ?* Ne soyez pas ridicule !

Gregory la regarda, incrédule.

—

Je ne peux pas croire que vous ne vous en soyez pas aperçue.

—

Et moi, je ne peux pas croire que vous ayez pu imaginer une chose pareille.

Pour l'amour du Ciel, elle le considère comme un frère.

—

C'est bien possible, mais ses sentiments à lui sont un peu moins fraternels.

— Monsieur Bridg...

Il l'interrompit d'un geste.

—

Allons, lady Lucinda. Je vous assure que j'ai vu plus d'hommes amoureux que vous...

Elle éclata littéralement de rire.

— Monsieur Bridgerton, reprit-elle dès qu'elle put de nouveau parler, voilà trois ans que je vis constamment aux côtés d'Hermione Watson. *Hermione Watson*, répéta-t-elle au cas où il n'aurait pas saisi. Faites-moi confiance, personne n'a vu plus d'hommes éperdu- ment amoureux que moi.

Gregory ne sut que répondre à cela. Elle avait marqué un point.

— Richard n'est pas amoureux d'Hermione, déclara-t-elle en secouant la tête d'un air dédaigneux.

A quoi elle ajouta un ricanement. Très comme il faut, mais tout de même. Elle avait *ri* de lui.

— Permettez-moi de ne pas être de votre avis, protesta Gregory, qui, avec sept frères et sœurs, n'avait jamais appris à tirer gracieusement sa révérence lors d'une querelle.

— Il ne peut pas être amoureux d'elle, insista lady Lucinda d'un ton assuré. Il y a quelqu'un d'autre.

— Oh, vraiment ?

Gregory ne s'autorisa même pas de fallacieux espoirs.

— Vraiment, répondit lady Lucinda. Il parle souvent d'une jeune fille qu'il a rencontrée grâce à l'un de ses amis. La sœur de quelqu'un. J'ai oublié son prénom.

Mary, peut-être.

Mary ? Ha ! Il *savait* que Fennsworth n'avait aucune imagination.

— Donc, conclut lady Lucinda, il n'est pas amoureux d'Hermione.

Au moins, il la retrouvait telle qu'en elle-même. Le monde semblait plus solide quand Lucy Abernathy le parcourait d'un pas énergique. Gregory s'était senti presque perdu lorsqu'il l'avait vue regarder les arbres d'un air abattu.

—
Croyez ce que vous voulez, répliqua-t-il avec un petit soupir supérieur, mais soyez certaine d'une chose. Avant peu, votre frère aura le cœur brisé.

—
Oh, vraiment ? ironisa-t-elle. Vous êtes donc tellement convaincu de votre succès ?

— Je suis surtout convaincu de son échec.

— Vous ne le connaissez même pas.

—
Maintenant, vous le défendez ? Il y a un instant, vous affirmiez qu'Hermione ne l'intéressait pas.

—
C'est le cas, rétorqua-t-elle, puis, se mordant les lèvres : mais Richard est mon frère. Si Hermione l'intéressait, je devrais le soutenir, vous ne croyez pas ?

Gregory arqua un sourcil amusé.

— Sapristi, comme votre loyauté bascule vite !

Elle le regarda d'un air gêné.

— Il est comte. Et vous... ne l'êtes pas.

—
Vous ferez une parfaite mère de la bonne société.

Elle se redressa, piquée au vif.

— Je vous demande pardon ?

—
Vous êtes prête à vendre votre amie au plus offrant. Vous aurez une certaine pratique quand vous aurez une fille à marier.

Elle bondit sur ses pieds, les yeux étincelants de colère et d'indignation.

—
Ce que vous dites est épouvantable. J'ai toujours placé le bonheur d'Hermione au-dessus de tout. Et si un comte peut la rendre heureuse... un comte qui se trouve être mon *frère*...

Ah, bravo ! Maintenant, elle allait essayer de fiancer Mlle Watson avec Fennsworth. Bien joué, Gregory Bridgerton ! Très bien joué !

—
Je peux la rendre heureuse, déclara-t-il en se levant à son tour.

C'était la vérité. Il l'avait fait rire deux fois ce matin, même si la réciproque n'était pas vraie.

—
Bien sûr, riposta lady Lucinda. Vous le ferez sans doute, à condition de ne pas tout gâcher. Richard est trop jeune pour se marier, de toute façon. Il n'a que vingt-deux ans.

Gregory la dévisagea avec curiosité. Voilà qu'elle semblait de nouveau le considérer comme le meilleur candidat. Que voulait-elle exactement ?

—
Et il n'est pas amoureux d'elle, j'en suis certaine, poursuivit-elle en ramenant derrière son oreille une mèche que le vent avait rabattue sur son visage.

Comme ni l'un ni l'autre ne paraissait avoir quelque chose à ajouter à cela et qu'ils étaient debout, Gregory désigna le manoir.

— Voulez-vous rentrer ?

Elle acquiesça, et ils se mirent en route d'un pas tranquille.

Cela ne résout pas le problème de M. Edmonds, fit remarquer Gregory.

Lady Lucinda lui décocha un coup d'œil oblique.

—

Qu'est-ce qui me vaut ce regard ? s'enquit Gregory.

Elle gloussa. Ou, plus exactement, elle poussa un petit soupir amusé.

—

Rien, fit-elle. Je dois dire que je suis assez impressionnée. Vous ne feignez même pas de ne pas vous souvenir de son nom.

—

Auriez-vous préféré que je l'appelle M. Edwards, puis M. Ellington, puis M.

Edifice, et...

Lucy gratifia M. Bridgerton d'un regard supérieur.

—

Vous auriez perdu tout mon respect, je vous assure.

—

Ah, quelle catastrophe ! Quelle abomination ! gémit-il, la main sur le cœur.

Elle lui décocha un nouveau regard de biais accompagné d'un sourire espiègle.

— Manqué, mais de peu !

Il parut ne pas s'en soucier.

—

Je suis un tireur lamentable, mais je sais éviter une balle.

Voilà qui intriguait Lucy.

—

C'est bien la première fois que je rencontre un homme qui admet être mauvais tireur.

Il haussa les épaules.

—

A quoi bon nier l'évidence ? Je resterai toujours le Bridgerton qui tire moins bien que ses sœurs, même à bout portant.

—

Oh.

Lucy fronça les sourcils. Que devait-on répondre à un gentleman qui avouait un défaut ? Si elle ne se souvenait pas d'avoir jamais été confrontée à ce genre de situation, cela s'était sûrement déjà produit au cours de l'histoire. Il fallait bien que *quelqu'un* ait répondu *quelque chose*.

Elle battit des paupières, espérant qu'une réplique pertinente lui viendrait à l'esprit. En vain.

Et soudain...

— Hermione ne sait pas danser.

Les mots avaient jailli de sa bouche sans que son esprit le leur ait ordonné.

Bonté divine, cela était-il supposé être pertinent ?

M. Bridgerton s'immobilisa et la regarda avec curiosité. Ou peut-être stupéfaction. Ou peut-être les deux. Et il prononça les seules paroles possibles en la circonstance.

— Je vous demande pardon ?

—
Hermione ne sait pas danser, répéta Lucy qui ne pouvait plus revenir en arrière. C'est pour cette raison qu'elle refuse toujours. Elle ne sait pas.

Puis elle attendit qu'un gouffre s'ouvre dans le sol afin d'y sauter à pieds joints. Si seulement il ne la regardait pas comme si elle était un peu dérangée !

Elle afficha un faible sourire tandis que le silence s'étirait entre eux.

—

Il doit y avoir une raison pour que vous me racontiez cela, hasarda finalement M. Bridgerton.

Lucy laissa échapper un soupir nerveux. Il ne semblait pas en colère - intrigué, plutôt. Elle n'avait pas voulu se moquer d'Hermione, mais lorsqu'il avait déclaré qu'il ne savait pas tirer, il lui avait semblé normal de révéler qu'Hermione ne savait pas danser. C'était ce qu'il convenait de dire. Les hommes étaient censés savoir tirer et les femmes savoir danser. Et les meilleures amies savoir tenir leur maudite langue.

Manifestement, ils avaient tous trois besoin de s'améliorer.

—

Je pensais vous mettre à l'aise, murmura-t-elle. Parce que vous ne savez pas tirer.

—

Oh, mais je sais tirer ! s'écria M. Bridgerton. Ce n'est pas difficile. Mon problème, c'est d'atteindre ma cible.

Lucy sourit. Ce fut plus fort qu'elle.

— Je pourrais vous montrer.

Il tourna vivement la tête.

—

Ô mon Dieu ! Ne me dites pas que *vous* savez tirer.

Elle se redressa.

— Si, et plutôt bien.

M. Bridgerton secoua la tête d'un air abattu.

— Il ne manquait plus que cela.

— C'est un talent très utile, protesta-t-elle.

—

Je n'en doute pas, mais je suis déjà entouré de femmes qui sont plus douées que moi. La dernière chose dont j'ai besoin, c'est... Oh, non ! Je vous en prie, ne me dites pas que Mlle Watson est elle aussi une tireuse d'élite.

Lucy battit des paupières.

— Figurez-vous que je n'en sais rien.

— Dans ce cas, il me reste de l'espoir.

— N'est-ce pas curieux ? murmura-t-elle.

—

Qu'il me reste de l'espoir ? s'enquit-il, le visage de marbre.

— Non, que...

Elle ne pouvait l'avouer. Dieu du Ciel, cela semblait ridicule !

—

Ah, ce que vous trouvez curieux, c'est que vous ne sachiez pas si Mlle Watson sait tirer.

Et voilà. Il avait deviné.

—

Oui, admit-elle. D'un autre côté, pourquoi le saurais-je ? Le tir ne fait pas partie des matières enseignées chez Mlle Moss.

—

Au grand soulagement de la gent masculine, croyez-moi.

Il lui adressa un sourire en coin.

— Qui vous a appris ? demanda-t-il.

— Mon père.

Curieusement, elle n'avait pas répondu tout de suite. Un instant, elle crut qu'elle avait été surprise par la question. Elle se trompait Elle avait été surprise par sa *réponse*.

—

Juste Ciel, vous deviez être haute comme trois pommes !

—

En effet, répondit Lucy, encore intriguée par son étrange réaction.

Celle-ci devait s'expliquer par le fait qu'elle ne pensait pas souvent à son père. Le précédent comte de Fennsworth était mort depuis si longtemps que son nom n'était pratiquement plus évoqué.

—

Il considérait que c'était un talent indispensable, enchaîna-t-elle. Même pour une fille. Notre maison est près de la côte de Douvres, où il y a beaucoup de contrebandiers. La plupart étaient plutôt amicaux, et tout le monde les connaissait, y compris le juge.

—

Il devait apprécier le cognac, murmura M. Bridgerton.

Lucy sourit à ce souvenir.

—

De même que mon père. Mais nous ne connaissions pas tous les contrebandiers. Certains étaient vraiment dangereux, j'en suis persuadée. Et puis...

Elle se pencha vers lui. Ce qu'elle avait à dire exigeait que l'on prenne des airs de conspirateurs. Sinon, où aurait été le plaisir ?

— Et puis ? l'encouragea-t-il.

—

Je crois qu'il y avait des espions, lâcha-t-elle à mi-voix.

—

À Douvres ? Il y a dix ans ? Bien sûr qu'il y avait des espions ! Ce qui ne m'empêche pas de m'interroger sur la nécessité d'armer les enfants en bas âge.

Lucy se mit à rire.

—

Je n'étais pas si petite que cela. Je crois que nous avons commencé l'année de mes sept ans. Richard a continué à prendre des leçons après le décès de notre père.

—

Je suppose que c'est un excellent tireur, lui aussi.

Elle acquiesça d'un air penaud.

— Désolée.

Ils se remirent en marche d'un pas tranquille.

—

Dans ce cas, je ne le provoquerai pas en duel, déclara M. Bridgerton d'un ton désinvolte.

— Je préférerais que vous vous en absteniez.

Il tourna vers elle un visage que l'on ne pouvait que qualifier de narquois.

—

Ma foi, lady Lucinda, il me semble que vous venez de m'avouer votre affection.

Elle le fixa, bouche bée.

—

Je n'ai pas... Qu'est-ce qui a bien pu vous amener à cette conclusion ?

Et *pourquoi* ses joues étaient-elles soudain si brûlantes ?

—

Le combat serait inégal, répondit-il, son inaptitude au tir le laissant apparemment indifférent. Du reste, pour être franc, je ne crois pas qu'il y ait en Grande-Bretagne un seul homme avec qui je serais à égalité.

Encore un peu étourdie par le choc qu'elle venait d'éprouver, Lucy réussit tout de même à répondre :

— Je suis sûre que vous vous sous-estimez.

—

Pas du tout, assura-t-il, désinvolte. Votre frère n'aurait aucun mal à me loger une balle dans l'épaule.

Il marqua une pause, pensif.

—

En supposant qu'il ne soit pas d'humeur à me la loger dans le cœur.

— Allons, ne dites pas de sottises !

Il esquissa un haussement d'épaules fataliste.

—

Quoi qu'il en soit, vous vous souciez plus de mon bien-être que vous ne le pensiez.

—

Je me soucie du bien-être de tout le monde, marmonna-t-elle.

—

Oui, murmura-t-il. Cela ne m'étonne pas de vous.

Lucy tressaillit.

—

Pourquoi est-ce que cela sonne comme une insulte ?

— Vraiment ? Ce n'était pas mon intention.

Elle le fixa d'un regard soupçonneux pendant si longtemps qu'il finit par lever les mains en signe de reddition.

—

C'était un compliment, je vous en donne ma parole.

— Accordé à contrecœur.

— Absolument pas !

Il lui jeta un coup d'œil à la dérobée, visiblement incapable de réprimer un sourire.

— Vous riez de moi.

—
Non, assura-t-il, avant d'éclater de rire. Désolé. Maintenant, c'est vrai.

—
Vous pourriez au moins *essayer* d'être gentil et prétendre que vous riez *avec* moi.

— Je le pourrais.

Il sourit et ajouta, tandis que son regard prenait un éclat positivement démoniaque :

— Mais ce serait un mensonge.

Lucy faillit lui flanquer une tape sur le bras.

— Vous êtes infernal !

— Au grand désespoir de mes frères, croyez-moi.

— Ah bon ?

Lucy n'avait jamais causé le désespoir de quiconque, mais tout à coup, l'idée lui semblait diablement séduisante.

— Et que vous disent-ils ? voulut-elle savoir.

—
Oh, toujours la même chose ! Je devrais m'établir, donner un sens à ma vie, être un peu sérieux...

— Vous marier ?

— Cela aussi.

—
C'est pour cela que vous vous êtes épris d'Hermione ?

Il hésita - à peine un instant, mais Lucy l'avait remarqué.

— Non, répondit-il. Cela n'a rien à voir.

—
Bien sûr, acquiesça-t-elle hâtivement, gênée d'avoir posé cette question.

Il lui avait déjà expliqué la veille au soir que l'amour vous tombait dessus sans prévenir, indépendamment de votre volonté. Il n'aimait pas Hermione pour faire plaisir à ses frères, mais parce qu'il ne pouvait *pas* faire autrement.

Lucy se sentit soudain plus seule que jamais.

—
Nous voilà de retour, annonça-t-il en indiquant la porte du salon.

Lucy ne s'était même pas aperçue qu'ils étaient rentrés dans le manoir.

Elle regarda le battant, puis Gregory Bridgerton, et se demanda pourquoi c'était soudain si gênant de lui souhaiter une bonne journée.

— Merci de m'avoir tenu compagnie, dit-elle.

— Tout le plaisir a été pour moi.

Lucy fit un pas vers la porte, puis pivota vivement en poussant un petit « oh ! ».

—
Un problème ? s'enquit-il en haussant les sourcils.

—
Non, mais je vous dois des excuses. Je vous ai détourné de votre but. Vous alliez vers le lac pour réfléchir, si je me souviens bien. Je vous en ai empêché.

Il la dévisagea en inclinant imperceptiblement la tête de côté. Et dans ses yeux...

Oh, qu'elle aurait aimé décrire ce qu'elle y voyait ! Cela échappait à sa compréhension. Elle aurait été incapable d'expliquer pourquoi elle inclinait également la tête, et d'où venait cette impression que le temps s'étirait... s'étirait à l'infini...

—

N'aviez-vous pas besoin d'un moment de solitude ? demanda-t-elle dans un souffle.

Il secoua lentement la tête.

—

Si, dit-il comme sous l'effet d'une soudaine inspiration.

Comme s'il venait de faire une découverte inattendue.

— Si, répéta-t-il, mais plus maintenant.

Elle le regarda. Il la regarda. Et une pensée s'imposa soudain à Lucy.

Il ne sait pas pourquoi.

Il ignorait pour quelle raison il ne ressentait plus la nécessité d'être seul.

Et de son côté, elle ignorait pourquoi c'était si important.

9

Où notre histoire prend un tournant décisif.

Le bal masqué eut lieu le lendemain soir. Ce devait être un événement. Pas le bal du siècle, bien sûr, - Anthony, le frère de Gregory, n'aurait pas apprécié d'être dérangé dans sa confortable routine campagnarde -, mais le temps fort du séjour au manoir. En plus des invités déjà présents, une centaine d'autres étaient attendus. Toutes les chambres avaient été aérées et préparées, mais malgré tout, bon nombre de visiteurs devraient loger chez des voisins ou, pour les moins chanceux, dans les auberges des environs.

La première idée de Kate avait été d'organiser un bal costumé - elle rêvait de se déguiser en Méduse, ce qui ne surprenait personne -, mais elle y avait renoncé après qu'Anthony l'eut informée que, dans ce cas, *il* choisirait sa propre tenue.

Il avait accompagné son propos d'un tel regard qu'elle avait immédiatement changé d'avis.

Par la suite, elle avait avoué à Gregory qu'il ne lui avait toujours pas pardonné de l'avoir grimé en Cupidon au bal costumé des Billington, l'année précédente.

— Un peu trop à un chérubin ? avait suggéré Gregory.

— Dans le bon sens du terme, avait-elle répondu. Maintenant, je sais exactement à quoi il ressemblait quand il était enfant. Un véritable amour !

— Je crois que je commence seulement à comprendre, avait murmuré Gregory, à quel point mon frère vous aime.

— À un point assez élevé, avait répliqué Kate avec un sourire. Vraiment.

Un compromis avait donc été trouvé. Pas de costumes, juste des loupes.

Anthony n'y voyait aucun inconvénient, dans la mesure où cela lui permettrait d'abandonner ses obligations d'hôte s'il le désirait (qui remarquerait son absence

?). Kate s'était donc attelée au dessin d'un masque orné de bras tenta- culaires.

Sans succès.

Sur l'insistance de sa belle-sœur, Gregory pénétra dans la salle de bal à 20 h 30

précises. Ce qui signifiait que les seules personnes présentes étaient son frère, Kate et lui-même. Cela dit, vu les nombreux domestiques qui s'activaient autour d'eux, la salle était loin d'être déserte. Anthony se déclara ravi.

— C'est bien mieux quand on n'est pas bousculé par la foule, expliqua-t-il joyeusement.

— Depuis quand es-tu si misanthrope ? demanda Gregory en prenant une flûte de Champagne sur un plateau.

— Je ne le suis pas, répliqua Anthony. Disons juste que je ne supporte plus la stupidité, quelle qu'elle soit.

— Il vieillit mal, commenta Kate.

Si Anthony n'était pas de cet avis, il n'en montra rien.

— Je refuse simplement de frayer avec des imbéciles, ajouta-t-il à l'adresse de son frère.

Son visage s'éclaira.

— Cela a réduit de moitié mes obligations sociales.

—

Quel est l'intérêt d'être titré si on ne peut pas refuser les invitations ?

murmura Gregory, pince- sans-rire.

— En effet, acquiesça Anthony. En effet.

Gregory se tourna vers Kate.

— Vous n'avez rien à redire à cela ?

—

Si, bien des choses, répondit-elle tout en s'assurant d'un regard circulaire qu'aucune catastrophe de dernière minute ne se profilait. J'ai toujours des choses à dire.

—

Exact, confirma Anthony. Mais elle sait reconnaître une défaite annoncée.

—

Je sais surtout choisir mes batailles, dit-elle à Gregoiy, alors même que ses paroles étaient manifestement destinées à Anthony.

—

Ne fais pas attention, fit ce dernier. C'est sa façon de s'avouer vaincue.

—

Et cependant, il s'obstine, déclara Kate sans s'adresser à quelqu'un en particulier. Alors qu'il sait que j'ai toujours le dernier mot.

Anthony haussa les épaules et lança à son frère un regard penaud.

— Elle a raison, bien sûr.

Il vida son verre, avant d'ajouter :

—

Mais je ne vois pas pourquoi je déclarerais forfait sans combattre.

Gregory ne put retenir un sourire. Jamais on n'avait vu couple plus amoureux. Ils offraient un spectacle charmant, mais qui lui laissait un arrière-goût de jalousie.

— Où en êtes-vous de votre cour ? s'informa Kate.

Son mari dressa l'oreille.

—

Ta cour ? répéta-t-il en affichant son expression de vicomte à qui l'on doit obéissance. Qui est-ce ?

Gregory lança à sa belle-sœur un regard furieux. il ne s'était pas ouvert de ses sentiments à son frère.

Il n'aurait trop su dire pour quelle raison. Peut-être parce qu'il ne l'avait pas beaucoup vu ces derniers jours. Peut-être aussi parce que ce n'était pas le genre de chose que l'on a envie de partager avec un frère. Surtout si ce dernier est plus un père qu'un frère.

Sans compter que... s'il échouait...

Eh bien, il n'avait pas spécialement envie que sa famille soit au courant.

Allons, il allait réussir ! Pourquoi doutait-il de lui-même ? Déjà, alors que Mlle Watson le traitait encore comme une nuisance mineure, il était certain de l'issue. Ça aurait été absurde, à présent que leur amitié progressait, qu'il perde confiance en lui.

De manière fort prévisible, Kate ignore superbement son regard noir.

— J'adore quand tu n'es pas au courant du dernier potin, dit-elle à son mari.

Surtout quand moi, je le connais.

— Es-tu vraiment certain de vouloir épouser l'une de ses semblables ?

demanda Anthony à son frère.

— Pas exactement la même, répondit Gregory. Mais dans l'ensemble, oui, c'est un peu l'idée.

Kate prit un air pincé en les entendant parler d'elle en ces termes, puis se ressaisit rapidement.

— Il a déclaré sa flamme à... commença-t-elle à l'adresse de son mari, avant d'agiter la main comme pour chasser une idée folle. Oh, peu importe ! Je préfère ne pas te le dire.

La formulation était curieuse. Comme si Kate n'avait jamais eu l'intention de révéler son secret. Gregory ne savait ce qu'il trouvait le plus réjouissant, de la loyauté de sa belle-sœur ou de la perplexité de son frère.

— Essaie de deviner, ajouta Kate avec un sourire hautain. Cela devrait donner une raison d'être à cette

Anthony fixa sur son frère un regard impassible.

— Qui est-ce ?

Gregory haussa les épaules. Il se rangeait toujours du côté de Kate lorsqu'il s'agissait de contrarier son frère.

— Loin de moi l'envie de priver ta soirée d'une raison d'être.

— Sale gosse ! grommela Anthony.

Et Gregory sut que la soirée promettait d'être intéressante.

Les invités commençaient à arriver. Une heure plus tard, le brouhaha des conversations et des rires emplissait la salle de bal. Dissimulé derrière un masque, tous semblaient plus audacieux. Bientôt, les plaisanteries se firent plus osées, les mots d'esprit plus lestes.

Quant aux rires... Il était difficile de les décrire, sinon pour dire qu'ils étaient différents. Il y avait dans l'air plus qu'une simple joie de vivre. Une sourde excitation, comme si tout le monde savait que c'était la nuit de toutes les audaces.

Que tout était possible.

Parce que au petit matin, personne ne saurait.

En général, Gregory aimait ce genre de soirée.

Vers 21 h 30, cependant, il commença à ressentir une légère frustration. Il n'aurait pu le jurer, mais il lui semblait que Mlle Watson n'était toujours pas arrivée. Même masquée, elle ne pouvait passer inaperçue. Sa chevelure était trop étincelante pour qu'on la confonde avec celle d'une autre.

Lady Lucinda, en revanche, n'aurait aucun mal à se fondre dans la foule.

Certes, ses cheveux étaient d'une jolie couleur miel, mais ils n'avaient rien d'exceptionnel. La moitié des dames de la bonne société arboraient la même blondeur de bon aloi.

Gregory balaya la salle du regard. Bon, peut-être pas la moitié. Ni même un quart. Néanmoins, sa chevelure ne possédait pas les somptueux reflets d'opale qui auréolaient celle de son amie.

Il fronça les sourcils. Mlle Watson aurait dû être là depuis longtemps.

Séjournant au manoir, elle n'avait pas l'excuse d'avoir été retardée par des routes embourbées, un cheval boiteux ou Dieu savait quoi. Même si elle n'avait pas eu de raison de descendre aussi tôt que lui, elle ne serait certainement pas arrivée avec une heure de retard.

Ne serait-ce que parce que lady Lucinda ne l'aurait pas toléré. Celle-ci était du genre ponctuelle.

Dans le bon sens du terme.

Pas comme une insupportable donneuse de leçons.

Il sourit. Non, elle n'était pas ainsi.

Lady Lucinda ressemblait à Kate. Du moins lui ressemblerait-elle lorsqu'elle aurait quelques années de plus. Intelligente, pleine de bon sens, avec un soupçon d'espièglerie.

Souvent très drôle, en fait. Oui, lady Lucinda était une excellente camarade.

Mais il ne la voyait pas non plus parmi les invités. Du moins lui semblait-il. Il avait bien repéré quelques dames dont les cheveux étaient à peu près

de la même couleur, mais aucune d'entre elles ne correspondait vraiment. L'une n'avait pas la bonne démarche - trop appuyée, pour ne pas dire pesante. Une autre ne faisait pas la bonne taille. La différence était faible, mais il en était sûr.

Ce n'était pas elle.

Elle devait être là où était Mlle Watson. D'une certaine façon, il trouvait cela rassurant. Si lady Lucinda était près d'elle, il ne pouvait rien lui arriver de mal.

Son estomac criant famine, Gregory décida d'abandonner un instant ses recherches pour se mettre en quête de nourriture. Il se dirigea droit vers une assiette de sandwiches, qui ressemblaient comme des frères à ceux qu'il avait engloutis le soir de son arrivée. Une dizaine devraient faire l'affaire.

Hum... Il y avait ceux au concombre. Ceux au fromage... Non ce n'était pas ce qu'il cherchait. Ah, peut-être...

— Monsieur Bridgerton ?

Lady Lucinda ! Il aurait reconnu cette voix entre mille.

Il pivota sur ses talons. C'était bien elle. Gregory se félicita. Il ne s'était pas trompé, au sujet des autres blondes. Pas de doute, c'était bien la première fois qu'il voyait lady Lucinda ce soir.

Comme elle écarquillait les yeux, il s'aperçut que son masque en velours bleu ardoise était de la couleur exacte de ses iris. Il se demanda si Mlle Watson avait déniché un masque du même vert que les siens.

— C'est bien vous, n'est-ce pas ?

— Comment l'avez-vous su ? s'étonna Gregory.

Elle cilla.

— Je l'ignore. Je l'ai su, c'est tout.

Puis elle entrouvrit les lèvres - juste assez pour révéler l'éclat de ses dents - et dit

:

— C'est Lucy. Je veux, dire, lady Lucinda.

—

Je sais, murmura Gregory, les yeux rivés sur sa bouche.

Les masques possédaient une bien étrange vertu. Il leur suffisait de couvrir le haut du visage pour rendre le bas mystérieux.

Voire fascinant.

Comment se faisait-il qu'il n'ait jamais remarqué la façon dont ses lèvres se retroussaient aux commissures ? Et les taches de rousseur sur son nez ? Il y en avait sept. Précisément. Toutes ovales, à l'exception d'une, qui avait un peu la forme de l'Irlande.

— Vous avez faim ? s'enquit-elle.

Gregoiy s'obligea à croiser son regard.

Elle désigna les sandwiches.

—

Ceux au jambon sont délicieux. De même que ceux au concombre.

D'ordinaire, je n'ai pas une passion pour les sandwiches au concombre - il y a toujours quelque chose qui ne va pas -, mais ceux-là ont du fromage frais à la place du beurre. C'est agréablement surprenant.

Elle se tut et le regarda en inclinant la tête comme si elle attendait sa réponse.

Il sourit. Ce fut plus fort que lui. Il y avait quelque chose d'irrésistible dans sa façon de disserter sur la nourriture.

Sans hésiter, il s'empara d'un sandwich au concombre.

— Après de telles louanges, je ne peux qu'y goûter.

—

Oh, mais ceux au jambon sont aussi très bons, si vous n'aimez pas le concombre.

Cette façon de vouloir que tout le monde soit heureux, c'était tout elle ! *Essayez ceci. Si vous n'aimez pas, essayez cela, ou cela, ou encore cela. Et si vous n'aimez toujours pas, prenez ma part.*

Elle ne lui avait jamais dit cela, bien sûr, mais il l'en savait capable.

Elle baissa les yeux sur les plats de service.

— Quel dommage qu'ils soient mélangés !

— Je vous demande pardon ?

—

Eh bien, commença-t-elle d'un ton qui annonçait une explication aussi détaillée que passionnée, vous ne trouvez pas qu'il aurait été plus logique de séparer les différentes sortes de sandwiches ? Ainsi, si l'un vous plaît, vous savez exactement où en trouver un autre. Ou...

À ce stade de sa démonstration, elle s'anima, comme si elle s'attaquait à un problème de société majeur.

—

... s'il en reste, tout simplement. Réfléchissez. Il se peut qu'il ne reste aucun sandwich au jambon dans la pile. Et vous ne pouvez pas les déplacer dans l'espoir d'en trouver un. Ce serait terriblement grossier.

Gregory la considéra pensivement.

—

Vous aimez que les choses soient en ordre, n'est-ce pas ?

— Oh, oui ! s'écria-t-elle. Absolument.

Il songea à son absolu manque d'organisation. Il lançait ses chaussures dans son placard, laissait traîner les cartons d'invitation... L'année précédente, il avait accordé une semaine de congé à son valet de chambre, dont le père était souffrant. À son retour, le pauvre homme avait trouvé un tel chaos rien que sur son bureau qu'il avait failli avoir une attaque.

Il regarda lady Lucinda et sourit. Elle aussi, il la rendrait probablement folle en moins d'une semaine.

Comme il mordait dans son sandwich au concombre, elle demanda :

— Comment le trouvez-vous ?

— Fascinant, murmura-t-il.

—

Vous pensez que la nourriture doive être fascinante ?

Gregory finit le sandwich.

— Je ne sais trop.

Ils laissèrent un silence amical s'installer et parcoururent la salle du regard. Les musiciens jouaient une valse, et les robes de soie des dames chatoyaient tandis qu'elles, tournoyaient et tourbillonnaient. Devant un tel spectacle, il était impossible de chasser l'impression que la nuit était vivante... vibrante d'énergie...

prête à se refermer sur vous.

Il allait se passer quelque chose ce soir, Gregory en était certain. Une existence était sur le point de basculer.

La sienne, avec un peu de chance. . Ses mains le picotèrent. Ses pieds, aussi. Il dut prendre sur lui pour demeurer là où il était. Il avait envie de passer à l'action, de *faire* quelque chose. De se jeter à corps perdu dans la vie. De tendre la main et de la refermer sur ses rêves.

Il fallait qu'il bouge. L'immobilité lui était insupportable. Il avait envie de...

— Voulez-vous danser ?

Il n'avait pas eu l'intention de poser cette question. Pourtant, il s'était tourné vers Lucy, et les mots avaient jailli de ses lèvres.

Le regard de la jeune fille s'éclaira. Elle était de toute évidence ravie.

— Oui, répondit-elle avant d'ajouter dans un petit soupir : J'adore danser.

La prenant par la main, il l'entraîna vers la piste de danse. Ils se fondirent aisément dans le flot des danseurs, leurs corps ne faisant plus qu'un. Gregory n'eut qu'à poser la paume au creux de sa taille pour qu'elle s'élançe au rythme de la musique, exactement comme il s'y attendait. Ils se

mirent à tourner et à virevolter, si rapidement qu'ils ne purent s'empêcher de rire.

L'instant était d'une perfection à couper le souffle. C'était comme si chaque note se glissait sous leur peau pour guider leurs mouvements.

Et soudain, ce fut terminé.

Si vite. Bien trop vite. La musique s'arrêta et, durant quelques secondes hors du temps, ils demeurèrent immobiles, toujours enlacés, les derniers accords résonnant encore à leurs oreilles.

—

Oh, c'était merveilleux ! s'exclama Lucy, les yeux brillants.

Gregory la lâcha et s'inclina.

—

Vous êtes une danseuse accomplie, lady Lucinda. Je le savais.

— Merci, je...

Elle s'interrompit, puis :

— Vous le saviez ?

— Je...

Pourquoi diable avait-il dit cela ? Ce n'était pas du tout prévu.

—

Vous êtes très gracieuse, dit-il finalement en la raccompagnant.

Bien plus que Mlle Watson, en fait, ce qui était logique étant donné les révélations de lady Lucinda sur son absence de dispositions pour la danse.

—

Cela se voit à votre démarche, ajouta-t-il, comme elle semblait attendre de plus amples explications.

Il faudrait qu'elle se contente de celles-ci, car il n'avait pas l'intention d'approfondir la question.

— Oh.

Ses lèvres s'arrondirent imperceptiblement, assez, toutefois, pour qu'il fasse une découverte fascinante. Elle semblait heureuse. Ce qui n'était pas le cas de la plupart des gens, se rendit-il compte. Ils avaient l'air amusés, curieux, satisfaits.

Lady Lucinda, elle, avait l'air heureux.

Et cela lui plaisait.

—

Je me demande où est Hermione, dit-elle en fouillant la salle du regard.

—

Elle n'est pas arrivée en même temps que vous ? s'étonna Gregory.

—

Si, mais nous avons croisé Richard, qui l'a invitée à danser. *Non pas*, ajouta-t-elle avec emphase, parce qu'il est amoureux d'elle, mais par simple politesse. C'est ainsi que l'on se comporte avec les amies de sa sœur.

—

Je sais. J'ai quatre sœurs, lui rappela Gregory, Mais je croyais que Mlle Watson ne dansait pas.

—

En effet, mais Richard l'ignore. Comme tout le monde. Sauf moi. Et vous.

Elle lui adressa un regard suppliant.

—

S'il vous plaît, ne le dites à personne. Je vous le demande instamment.

Hermione serait mortifiée.

— Pas un mot, promit-il.

—

J'imagine qu'ils sont allés chercher quelque chose à boire, reprit lady Lucinda, qui se déplaça pour tenter d'apercevoir la table des rafraîchissements.

Hermione a prétexté qu'elle avait trop chaud. C'est son excuse favorite pour ne pas danser. Cela marche presque chaque fois.

—

Je ne les vois pas, dit Gregory, qui avait suivi la direction de son regard.

— Rien d'étonnant à cela. C'était il y a un moment.

— Plus qu'il n'en faut pour siroter une boisson ?

Elle sourit.

—

Oh, Hermione peut faire durer une citronnade toute une soirée en cas de besoin ! Cela dit, je crois que Richard finirait par perdre patience.

Gregory était plutôt d'avis que Fennsworth se serait volontiers coupé le bras droit pour avoir le privilège de regarder Mlle Watson feindre de boire une citronnade, mais il ne voyait pas l'intérêt de tenter d'en convaincre lady Lucinda.

—

Ils sont sans doute allés faire un tour, enchaîna-t-elle sans paraître s'alarmer.

Gregory tressaillit.

— Dehors ? demanda-t-il, mal à l'aise.

— Probablement.

—

Et vous trouvez raisonnable qu'ils soient sortis seuls ? insista Gregory.

Lady Lucinda le regarda comme si elle ne comprenait pas son inquiétude.

— Ils ne sont pas vraiment seuls, répondit-elle. Il y a une bonne vingtaine de personnes dehors. J'ai regardé par l'une des portes-fenêtres.

Gregory s'efforça de conserver son calme tandis qu'il réfléchissait à toute allure. Il devait trouver Mlle Watson, et vite, avant qu'elle commette l'irréparable.

Seigneur !

Il suffisait d'un instant pour qu'une vie bascule. Si Mlle Watson était vraiment sortie avec le frère de lady Lucinda... Si quelqu'un les surprenait...

Une fièvre inconnue monta en lui, une désagréable bouffée de colère et de jalousie. Mlle Watson était peut-être en danger... ou peut-être pas. Peut-être accueillait-elle avec plaisir les avances de Fennsworth...

Non ! Non, c'était impossible. Mlle Watson se croyait éprise de ce grotesque M. Edmonds, quel qu'il soit. Elle n'avait que faire des avances de Fennsworth, ni des siennes.

Le frère de lady Lucinda avait-il saisi une occasion que lui-même avait laissée passer ? Cette pénible hypothèse se logea dans sa poitrine tel un boulet de canon encore fumant - c'était intolérable... indicible... innommable...

— Monsieur Bridgerton ? *Ignoble*. Oui, ignoble.

— Monsieur Bridgerton, quelque chose ne va pas ?

Il n'eut besoin de tourner la tête que de quelques centimètres pour faire face à lady Lucinda, mais il lui fallut plusieurs secondes pour se concentrer sur ses traits. Elle arborait une expression soucieuse.

— Cela n'a pas l'air d'aller, reprit-elle.

— Je vais bien, s'impacienta-t-il.

— Mais...

— *Très bien !*

Cette fois, il avait pratiquement aboyé.

Elle n'insista pas.

Comment Fennsworth s'y était-il pris ? Comment avait-il convaincu Mlle Watson de sortir seule avec lui ? Ce n'était encore qu'un gamin, nom de nom ! Il n'avait même pas encore pris sa place dans la bonne société ! Alors que lui-même était...

eh bien, plus expérimenté.

Il aurait dû rester sur ses gardes.

Il n'aurait jamais dû permettre qu'une telle chose arrive.

—

Je vais me mettre à la recherche d'Hermione, annonça lady Lucinda en s'éloignant. Je sens que vous préféreriez être seul.

—

Non ! s'écria-t-il avec un peu trop de force. Je vous accompagne. Nous allons les chercher ensemble.

— Pensez-vous que ce soit raisonnable ?

— Pourquoi ne le serait-ce pas ?

— Je... je ne sais pas.

Elle s'interrompit pour le dévisager avant de reprendre :

—

Je pense juste que ça ne l'est pas. Vous avez vous-même trouvé peu sage de laisser Richard et Hermione en tête à tête.

—

Vous ne pouvez assurément pas fouiller le manoir toute seule.

—

Bien sûr que non, riposta-t-elle. Je pensais demander à lady Bridgerton.

Kate ? Grand Dieu !

—

N'en faites rien, dit-il vivement, et avec un soupçon de dédain bien involontaire.

Lady Lucinda dut en prendre ombrage, car elle s'enquit d'un ton sec :

— Et pourquoi pas ?

Gregory se pencha vers elle.

—

Si Kate les surprend dans une situation compromettante, murmura-t-il avec véhémence, ils seront mariés avant quinze jours. Faites-moi confiance.

—

Ne dites pas n'importe quoi. Ils n'ont aucune raison d'être surpris dans une situation compromettante, siffla-t-elle.

Gregory en fut décontenancé. Jamais il ne lui serait venu à l'esprit qu'elle puisse défendre ses positions avec tant de vigueur.

—

Hermione ne se comporterait pas de façon inconvenante, poursuivit-elle, furieuse, et Richard non plus, d'ailleurs. C'est mon frère. Mon *frère*.

— Il l'aime, dit simplement Gregory.

— Il ne l'aime pas, articula-t-elle.

Nom de nom, elle semblait folle de rage !

—

Et même si c'était le cas, poursuivit-elle, ce qui est absurde, *jamaïs* il ne la déshonorerait. Jamais. Il ne ferait pas cela. Il ne...

— Oui ?

Elle déglutit péniblement.

— Il ne *me* ferait pas cela.

Gregory n'en revenait pas qu'elle puisse être aussi naïve.

—

Il ne pense pas à *vous*, lady Lucinda. En fait, je crois pouvoir affirmer que pas une fois la pensée de sa sœur ne lui a traversé l'esprit.

— C'est terrible, ce que vous dites !

Gregory haussa les épaules.

—

C'est un homme amoureux. Par conséquent, c'est un homme égoïste.

—

Oh, c'est donc ainsi ! répliqua-t-elle. Cela vous rend-il égoïste, vous aussi ?

— Non, répondit-il, laconique.

Il s'aperçut que c'était vrai. Il s'était déjà habitué à cette étrange fièvre, et avait retrouvé son équilibre.

Ayant plus d'expérience que Fennsworth, il avait plus d'empire sur lui-même, indépendamment de toute question concernant Mlle Watson.

Lady Lucinda lui adressa un regard où le dédain se mêlait à l'impatience.

—

Richard n'est pas amoureux d'elle. Je ne sais pas de quelle façon je dois vous l'expliquer.

— Vous vous trompez.

Voilà deux jours qu'il observait Fennsworth. Qu'il le regardait couvrir Mlle Watson du regard. Rire de ses plaisanteries. Aller lui chercher un rafraîchissement. Cueillir une fleur des champs pour la piquer dans ses cheveux...

Si ce n'était pas de l'amour, Richard Abernathy était le grand frère le plus attentionné, le plus dévoué, le plus généreux de l'histoire de l'humanité.

Étant lui-même un frère aîné - et ayant plus d'une fois été sommé de faire danser les amies de ses sœurs -, Gregory pouvait affirmer catégoriquement qu'il n'existait aucun frère aîné dont la sollicitude et le sens du sacrifice atteignent de tels sommets.

Certes, on pouvait adorer sa sœur, mais on ne donnait pas chaque minute de son temps à sa meilleure amie sans rien attendre en retour.

À moins qu'un amour pathétique et non partagé n'entre dans l'équation.

—

Je ne me trompe pas, s'entêta lady Lucinda. Et je vais de ce pas avertir lady Bridgerton.

Gregory referma la main sur son poignet.

— Vous commettriez une erreur monumentale.

Elle tenta de se dégager, mais il refusa de la lâcher.

—

Ne me traitez pas avec condescendance, siffla-t-elle.

— Je ne fais rien de tel. Je vous instruis.

Elle en demeura bouche bée. Littéralement.

Gregory en aurait ri s'il n'avait été furieux contre le monde entier.

—

Vous êtes insupportable, dit-elle, une fois qu'elle eut retrouvé ses esprits.

— À l'occasion, admit-il.

— *Et* victime d'une illusion.

— Bien envoyé, lady Lucinda.

Issu d'une fratrie de huit, Gregory ne pouvait qu'admirer une réplique bien sentie.

—

Cela dit, je goûterais davantage votre sens de la repartie si je n'étais pas en train d'essayer de vous empêcher de commettre une bourde colossale.

—

Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire, déclara-t-elle d'un air courroucé.

— Plus rien du tout ?

— Et je vais chercher lady Bridgerton.

— Vous me cherchez ? Pour quelle raison ?

C'était la dernière voix que Gregory avait envie

d'entendre.

Il pivota lentement sur ses talons. Kate se tenait devant eux, les observant, un sourcil arqué.

Personne ne répondit.

Kate posa un regard appuyé sur la main de Gregoiy, toujours crispée sur le poignet de lady Lucinda. Il le lâcha aussitôt et recula d'un pas.

—

Y a-t-il quelque chose dont je devrais être informée ? s'enquit Kate avec une autorité confondante.

Gregory avait oublié combien sa belle-sœur pouvait se montrer impressionnante lorsqu'elle le voulait.

Bien évidemment, lady Lucinda s'empessa de répondre :

—

M. Bridgerton semble croire qu'Hermione pourrait être en danger.

L'attitude de Kate changea immédiatement.

— En danger ? Ici ?

— Non, grinça Gregory.

Encore que ce qu'il avait envie de dire ressemblât plutôt à « Je vais vous tuer. »

S'adressant à lady Lucinda, bien sûr.

—

Voilà un moment que je ne l'ai pas vue, poursuivit l'exaspérante péronnelle.

Nous sommes arrivées ensemble, mais c'était il y a près d'une heure.

Kate regarda autour d'elle, puis :

—

Ne pourrait-elle être dehors ? Une bonne partie des invités sont sortis.

Lady Lucinda secoua la tête.

— Je ne l'ai pas vue. J'ai pourtant regardé.

Gregory garda le silence. Il avait l'impression d'assister, impuissant, à la fin du monde. Car qu'aurait-il bien pu dire pour empêcher une telle catastrophe ?

—

Je ne pensais pas qu'il puisse y avoir un problème, s'empressa d'ajouter lady Lucinda, mais M. Bridgerton s'est tout de suite inquiété.

— Ah oui ?

Kate se tourna vers lui.

— Vraiment, Gregory ? Pour quelle raison ?

—

Pourrions-nous parler de cela une autre fois ? articula-t-il avec effort.

Kate l'ignore superbement et regarda Lucy droit dans les yeux.

— Pourquoi était-il inquiet ? demanda-t-elle.

Lady Lucinda avala sa salive. Puis, dans un murmure, elle avoua :

— Je pense qu'elle pourrait être avec mon frère.

Kate pâlit.

— Je n'aime pas cela.

—

Richard ne ferait jamais quoi que ce soit d'inconvenant, plaïda lady Lucinda.

Je vous en donne ma parole.

— Il est amoureux d'elle, dit simplement Kate.

Gregory garda le silence. Le triomphe n'avait jamais eu un goût aussi amer.

Lady Lucinda fixa tour à tour Kate et Gregory, l'air effaré.

— Non, souffla-t-elle. Non, vous vous trompez.

—

Je ne me trompe pas, assura Kate d'un ton grave. Et nous devons les trouver.

Sans tarder.

Elle fit volte-face, et se dirigea vers la porte d'un pas décidé. Gregory la rattrapa sans peine. Lady Lucinda demeura un instant pétrifiée, puis elle s'élança à leur suite.

—

Il ne ferait jamais rien sans le consentement d'Hermione, protesta-t-elle.

Croyez-moi.

Kate s'immobilisa. Pivota sur ses talons. Posa sur lady Lucinda un regard franc teinté d'une pointe de tristesse. Comme si elle savait que la jeune fille était en train de perdre un peu de son innocence, et regrettait d'être celle qui lui portait le coup.

— Il l'a peut-être déjà obtenu, dit-elle calmement.

Son consentement. Kate n'avait pas dit le mot, mais il demeura tout de même suspendu entre elles.

—

Il a peut-être déjà obtenu son... Que voulez- vous...

Gregory sut à quel instant elle avait compris. Ses yeux, toujours si changeants, n'avaient jamais été aussi gris.

Ni son expression aussi peinée.

— Nous devons les trouver, murmura-t-elle.

Kate approuva d'un hochement de tête, et tous

trois quittèrent la pièce sans mot dire.

10

Où l'amour triomphe... mais pas pour notre héros ni pour notre héroïne.

Lucy suivit lady Bridgerton et Gregory dans le couloir en s'efforçant de contenir son anxiété. Elle avait l'estomac noué, le souffle court.

Ses pensées étaient confuses. Elle savait qu'elle ne devait songer à rien d'autre qu'aux recherches, mais il lui semblait qu'une partie de son esprit refusait de lui obéir. La tête lui tournait, elle était en proie à une peur panique, et à un effrayant pressentiment.

Ce qui n'avait pas de sens. Ne *voulait-elle* pas qu'Hermione épouse son frère ?

N'avait-elle pas affirmé à M. Bridgerton que ce mariage, bien qu'improbable, serait idéal ? Hermione deviendrait sa sœur pour de bon, ce qui serait merveilleux. Malgré tout, elle se sentait...

Mal à l'aise.

Et un peu en colère aussi.

Et coupable, bien sûr. Après tout, de quel droit était-elle en colère ?

— Nous devrions nous séparer, suggéra M. Bridgerton une fois qu'ils eurent changé plusieurs fois de direction et que les échos de la fête se furent atténués.

Il arracha son loup, aussitôt imité par Lucy et par lady Bridgerton, et tous trois les déposèrent sur une petite console encastrée dans un renforcement du couloir.

Lady Bridgerton secoua la tête.

— Impossible. *Vous* ne pouvez certainement pas les chercher seul. Je n'ose songer aux conséquences si Mlle Watson se retrouvait seule avec deux célibataires.

Sans parler de la réaction de M. Bridgerton, songea Lucy. Il lui apparaissait plutôt placide, mais elle était presque certaine que s'il découvrait le couple sans elles, il se croirait obligé d'invoquer l'honneur et la défense de la vertu - une attitude qui menait toujours au désastre. Toujours. À ceci près que, vu la profondeur de ses sentiments pour Hermione, ladite réaction risquait fort d'être moins inspirée par l'honneur et la vertu que par la rage et la jalousie.

Pis, Gregory Bridgerton était peut-être incapable de viser correctement une cible, mais Lucy ne doutait pas un instant qu'il puisse asséner un coup de poing à une vitesse redoutable.

— Et *elle* ne peut pas rester seule, ajouta lady Bridgerton en désignant Lucy. Il fait sombre, les couloirs sont déserts. Et les messieurs portent des masques ! Cela rend moins scrupuleux.

— De toute façon, je ne saurais pas où chercher, renchérit Lucy.

Le manoir était vaste. Elle était là depuis presque une semaine mais elle n'était pas certaine d'avoir visité la moitié de l'immense bâtisse.

— Nous restons ensemble, conclut lady Bridgerton d'un ton sans appel.

M. Bridgerton parut sur le point de discuter, se ravisa, et répondit :

— Bien. Dans ce cas, ne perdons pas de temps.

Il remonta le couloir au pas de charge, Lucy et lady Bridgerton peinant à le suivre.

Il ouvrit des portes à la volée sans les refermer, trop pressé d'atteindre la pièce suivante. Lucy, courant derrière lui, en fit autant de l'autre côté du couloir, de même que lady Bridgerton, un peu plus loin- devant eux.

—

Oh ! s'écria soudain Lucy avant de refermer vivement une porte.

—

Vous les avez trouvés ? tonna M. Bridgerton en se ruant vers elle, imité par lady Bridgerton.

—

Non, répondit-elle, les joues en feu. Ce... ce n'est pas eux.

—
Seigneur, ne me dites pas que la dame est une jeune fille ! gémit Kate.

— Je ne sais pas. Les masques, vous comprenez...

—

Ils étaient masqués ? Alors ils sont mariés. Mais pas ensemble.

Lucy mourait d'envie de lui demander comment elle était parvenue à cette conclusion, mais elle ne put s'y résoudre. Du reste, M. Bridgerton détourna le cours de ses pensées en passant devant elle pour ouvrir la porte d'un geste brusque. Un cri féminin brisa le silence, puis une voix masculine proféra des paroles que Lucy n'aurait pas osé répéter.

— Désolé, marmonna Gregory.

Puis, ayant refermé la porte, il annonça :

— Morley. Avec la femme de Winstead.

—

Diab ! s'écria lady Bridgerton d'un air surpris. Je n'étais pas au courant.

—

Devons-nous faire quelque chose ? demanda Lucy.

Dieu du Ciel, ces gens commettaient l'*adultère* à moins de dix pas d'elle !

—

C'est le problème de Winstead, maugréa Bridgerton. Nous avons une question plus urgente à régler.

Lucy demeura immobile tandis qu'il s'élançait de nouveau dans le couloir. Lady Bridgerton jeta un coup d'œil à la porte comme si elle était tentée de jeter un coup d'œil à l'intérieur, puis, avec un soupir, emboîta le pas à son beau-frère.

Lucy fixa le battant, cherchant ce qui la tracassait. La vue du couple sur la table -

sur la *table*, au nom du Ciel ! - avait certes été un choc, mais quelque chose d'autre l'ennuyait. Il y avait une fausse note dans cette scène, un détail qui n'était pas à sa place.

Ou qui éveillait un souvenir confus en elle.

De *quoi* s'agissait-il ?

— Venez-vous ? cria lady Bridgerton.

— J'arrive, répondit Lucy. Accordez-moi un instant.

Lady Bridgerton lui adressa un regard bienveillant, hocha la tête, puis se remit à inspecter les pièces situées sur le côté gauche du corridor.

Lucy se remémora la scène. L'homme et la femme, ainsi que la fameuse table.

Deux chaises tapissées de rose. Un canapé à rayures. Et une petite console portant un vase rempli de fleurs.

De fleurs ?

Mais bien sûr !

Elle savait où ils étaient.

Si elle se trompait, si Richard était effectivement épris d'Hermione, il ne pouvait l'avoir entraînée que dans un seul endroit pour tenter de la séduire.

L'orangerie. Le bâtiment se trouvait de l'autre côté du manoir, loin de la salle de bal. Outre les orangers, il abritait une extraordinaire collection de plantes exotiques que lady Bridgerton avait dû faire importer à grands frais - de somptueuses orchidées, des rosiers rares. Il y avait même d'humbles fleurs des champs replantées avec soin.

On ne pouvait imaginer lieu plus romantique au clair de lune. En outre, Richard avait une véritable

passion pour les fleurs. Il connaissait leurs noms latin et commun, ne pouvait en cueillir sans vous abreuver de commentaires savants - celle-ci ne s'ouvrait qu'à la nuit tombée, celle-là était de la même famille que telle autre originaire d'Asie...

Lucy trouvait cette manie agaçante, mais elle comprenait que cela puisse sembler romantique lorsque le professeur de botanique n'était pas votre

frère.

Elle jeta un coup d'œil à Gregory et à lady Bridgerton. Ils avaient interrompu leurs recherches pour discuter et, à en juger par leur façon de se tenir, l'échange était passionné.

Ne vaudrait-il pas mieux que ce soit elle qui retrouve Richard et Hermione ?

s'interrogea-t-elle. Sans *aucun* Bridgerton à ses côtés ?

Elle pourrait les prévenir et éviter un désastre. Si Hermione voulait épouser Richard, ce devait être un choix librement consenti, et non une décision qui lui serait imposée parce qu'elle avait été surprise dans une situation délicate.

Lucy pouvait rejoindre l'orangerie en quelques minutes.

Elle esquissa un pas en arrière. Ni Gregory ni lady Bridgerton ne parurent s'en apercevoir.

Elle recula encore de cinq ou six pas, sans bruit, puis tourna à l'angle du couloir.

Une fois hors de vue, elle empoigna ses jupes et s'élança en courant. Elle ignorait de combien de temps elle disposait avant que ses compagnons remarquent son absence, mais même s'ils ne connaissaient pas sa destination, elle ne doutait pas qu'ils la rattrapent. Tout ce qu'il fallait, c'était qu'elle retrouve Richard et Hermione la première. Si elle y parvenait, elle pourrait faire sortir Hermione et prétendre que Richard était seul lorsqu'elle l'avait trouvé.

Elle n'aurait pas beaucoup de temps, mais c'était possible.

Ayant atteint dans le grand hall, elle ralentit l'allure. Il y avait des domestiques, ainsi que quelques retardataires, et elle ne pouvait prendre le risque d'éveiller les soupçons en courant.

Elle s'engagea dans le couloir de l'aile ouest et, dès qu'elle eut bifurqué, s'élança de nouveau. Ses poumons commençaient à la brûler et elle était en nage, mais elle ne ralentit pas pour autant. Elle n'était plus loin, à présent. Elle pouvait y arriver.

Elle le savait.

Elle le devait.

Et soudain, elle se retrouva devant les lourdes portes de l'orangerie. Elle posa la main sur l'une des poignées. Elle était sur le point de l'ouvrir lorsqu'elle se plia en deux, luttant pour retrouver son souffle.

Les yeux lui piquaient. Comme elle se redressait, une vague de panique la submergea, si intense, si fulgurante, qu'elle dut s'appuyer au battant pour ne pas tomber.

Seigneur, elle n'avait aucune envie d'ouvrir cette porte ! Elle ne voulait pas les voir, ne voulait pas savoir ce qu'ils faisaient, ni comment ni pourquoi. Elle n'avait rien désiré de tout cela. Elle souhaitait juste que tout redevienne comme avant.

Trois jours plus tôt.

Était-ce trop demander ? Rien que *trois jours* ! Trois jours, et Hermione serait toujours amoureuse de M. Edmonds, ce qui n'était pas un problème puisque cela ne mènerait à rien. Quant à elle, elle serait toujours...

Elle serait toujours Lucy, heureuse, sûre d'elle, et pratiquement fiancée, mais sans plus.

Pourquoi tout devait-il changer ? Sa vie lui convenait parfaitement jusqu'à présent. Chacun était à sa

place, tout était en ordre, et elle n'avait pas besoin de se poser autant de questions.

Elle se moquait de savoir ce que signifiait l'amour, ou ce qu'on ressentait. Son frère ne convoitait pas secrètement sa meilleure amie. La date de son propre mariage n'était pas encore décidée. Et elle était heureuse. Oui, heureuse.

Elle voulait retrouver cette existence.

Elle raffermi sa prise sur la poignée de la porte, tenta de la tourner, mais sa main refusa de lui obéir. La panique l'étreignait toujours, paralysante, oppressante. Elle ne parvenait pas à se concentrer. Ni à penser.

Puis ses jambes se mirent à trembler.

Oh, non ! Elle allait tomber. Là, dans le couloir, à quelques pas du but. Elle allait s'effondrer sur le sol, et...

— Lucy !

C'était M. Bridgerton qui courait vers elle. Elle comprit alors qu'elle avait échoué.

Elle avait échoué !

Elle était parvenue à l'orangerie, elle était arrivée à temps, mais elle était restée devant la porte. Comme une idiote, elle était restée sans bouger,

les doigts sur cette maudite poignée, et...

— Bon sang, Lucy, où avez-vous la tête ?

Il la prit par les épaules, et elle s'abandonna. Elle aurait voulu s'appuyer contre lui, ne plus penser à rien.

— Je suis désolée, murmura-t-elle. Je suis désolée.

Elle ignorait pourquoi elle était désolée, mais elle le répéta tout de même.

— Ce n'est pas un endroit pour une femme seule.

Sa voix semblait différente. Plus rauque.

—

Certains invités ont trop bu. Sous leur masque, ils se croient autorisés à...

Il n'acheva pas sa phrase.

— Ils ne sont plus eux-mêmes, conclut-il.

Elle hocha la tête en levant les yeux. C'est alors qu'elle le vit. Comme jamais elle ne l'avait vu. Elle observa son visage, qui lui était devenu si familier. Il lui semblait en connaître chaque détail, depuis la façon dont ses cheveux bouclaient légèrement jusqu'à la petite cicatrice près de son oreille gauche.

Elle déglutit. Prit une première inspiration un peu désordonnée. Puis une deuxième, plus lente, plus posée.

—

Je suis désolée, répéta-t-elle, ne sachant que dire d'autre.

—

Bon sang, jura-t-il en la scrutant d'un œil fiévreux, que vous est-il arrivé ?

Est-ce que tout va bien ? Quelqu'un vous a-t-il...

Desserrant son étreinte, il regarda autour de lui.

— Qui est-ce ? tonna-t-il. Qui vous a...

—

Personne, coupa-t-elle en secouant la tête. On ne m'a rien fait. Je... je voulais les retrouver. Je pensais que si je... Enfin, je ne voulais pas que vous... Et alors...

et alors je suis venue ici, et j'ai...

Gregory jeta un coup d'œil aux portes de l'orangerie.

— Ils sont à l'intérieur ?

— Je ne sais pas. Je le pense, mais je n'ai pas pu...

La panique avait peu à peu cédé, jusqu'à disparaître complètement. En vérité, tout cela semblait ridicule à présent. Elle se sentait parfaitement stupide. Elle était restée là, devant les battants fermés, et n'avait rien fait. Rien du tout.

—

Je n'ai pas pu ouvrir la porte, avoua-t-elle dans un souffle.

Il fallait qu'elle le lui dise. Elle n'aurait pu expliquer pourquoi - elle ne le comprenait pas elle-même -, mais il fallait qu'elle lui dise ce qui s'était passé.

Parce qu'il l'avait retrouvée.

Et que cela avait tout changé.

— Gregory !

Lady Bridgerton fit irruption, manquant de peu de les bousculer, hors d'haleine après sa course éperdue.

— Lady Lucinda ! Pourquoi êtes-vous... Est-ce que tout va bien ?

Elle semblait si alarmée que Lucy se demanda quelle tête elle avait. Elle savait qu'elle était pâle. À vrai dire, elle se sentait surtout faible, mais elle se demandait ce que lady Bridgerton avait vu sur son visage pour la couvrir d'un regard aussi inquiet.

— Je vais bien, affirma-t-elle, soulagée que lady Bridgerton ne l'ait pas vue dans l'état où l'avait trouvée M. Bridgerton. Je suis juste un peu essoufflée. J'ai dû courir trop vite. C'était ridicule de ma part. Je suis désolée.

— Quand nous nous sommes retournés et que nous nous sommes aperçus que vous aviez disparu...

Lady Bridgerton s'efforçait, apparemment, de se composer une expression sévère, mais elle paraissait surtout soucieuse, et son regard était si plein de bonté que Lucy eut soudain envie de pleurer. Personne ne l'avait jamais regardée ainsi.

Hermione l'aimait de tout son cœur, et elle trouvait *un* immense réconfort dans son amitié, mais ce n'était pas pareil. Lady Bridgerton ne devait pas être tellement plus âgée qu'elle - dix ans, peut-être quinze -, mais lorsqu'elle la regardait ainsi...

Lucy avait l'impression d'avoir une mère.

Cela n'avait duré qu'un instant, quelques secondes tout au plus, mais Lucy aurait aimé prolonger l'illusion. Y croire encore un peu.

Lady Bridgerton s'approcha d'elle et passa le bras autour de ses épaules, l'écartant de M. Bridgerton.

Celui-ci laissa retomber les mains le long de son corps.

— Vous êtes certaine que tout va bien ? insista-t-elle.

— Maintenant, oui.

Lady Bridgerton consulta du regard son beau-frère, qui hocha la tête.

Lucy ne comprit pas ce que cela signifiait.

—

Je pense qu'ils pourraient se trouver dans l'orangerie, expliqua-t-elle, et elle n'aurait su dire ce qui transperçait le plus dans sa voix, de la résignation ou des regrets.

—

Très bien, fit lady Bridgerton, qui la lâcha et se dirigea vers la porte. Il n'y a rien d'autre à faire, n'est-ce pas ?

Lucy secoua la tête. M. Bridgerton garda le silence.

Prenant une profonde inspiration, lady Bridgerton ouvrit la porte. Lucy et Gregory s'avancèrent aussitôt pour regarder à l'intérieur, mais à l'exception des rayons de lune qui filtraient à travers les immenses verrières, l'orangerie était plongée dans l'obscurité.

— Bon sang !

Lucy en demeura bouche bée. C'était la première fois qu'elle entendait une dame jurer.

Ils demeurèrent un instant silencieux, puis lady Bridgerton fit un pas en avant et cria :

—

Lord Fennsworth ! Lord Fennsworth, répondez- moi, s'il vous plaît.

Êtes-vous là ?

Lucy voulut appeler Hermione, mais M. Bridgerton plaqua la main sur sa bouche.

—

Non, lui chuchota-t-il à l'oreille. S'il y a d'autres personnes ici, nous ne voulons pas qu'elles sachent que nous les recherchons tous les deux.

Lucy hocha la tête, douloureusement consciente de sa naïveté. Elle croyait connaître le monde, mais plus les jours passaient, moins elle le comprenait.

M. Bridgerton s'écarta d'elle et pénétra plus avant dans la vaste salle. Les poings sur les hanches, bien campé sur ses jambes, il parcourut l'orangerie d'un regard attentif.

.— Lord Fennsworth ! appela de nouveau lady Bridgerton.

Cette fois, ils entendirent un bruissement. Léger. Et lent. Comme si quelqu'un tentait de se dissimuler.

Lucy se tourna dans la direction d'où provenait le son, mais elle ne vit personne. Ce n'était peut-être qu'un animal. Il y avait des chats à Aubrey Hall. Ils dormaient dans une caisse près de la porte des cuisines, mais peut-être l'un d'entre eux s'était-il laissé enfermer dans l'orangerie.

Ce ne pouvait être qu'un chat. Si c'était Richard, il se serait manifesté à l'appel de son nom.

Elle jeta un coup d'œil à lady Bridgerton. Cette dernière fixait son beau-frère du regard, tout en articulant silencieusement et en désignant de la main l'endroit d'où était venu le bruit.

M. Bridgerton acquiesça, puis traversa la pièce à grands pas silencieux. Et soudain...

Lucy laissa échapper un cri. Le temps d'un battement de cils, Gregory Bridgerton avait chargé avec un grognement presque sauvage. Puis il bondit litté-

ralement dans les airs avant de retomber lourdement en criant « Je l'ai ! ».

— Oh, non ! gémit Lucy en portant la main à ses lèvres.

Gregory Bridgerton venait de plaquer quelqu'un au sol, et sa main semblait dangereusement proche de la gorge de son captif.

Voyant lady Bridgerton se ruer vers eux, Lucy retrouva l'usage de ses jambes et les rejoignit en courant.

S'il s'agissait bien de Richard - oh, pourvu que ce ne soit pas lui ! -, elle devait l'atteindre avant que M. Bridgerton le tue.

— Là... chez... moi !

— Richard ! appela Lucy d'une voix stridente.

C'était lui. Impossible de se tromper.

La silhouette sur le sol se tortilla, et Lucy vit son visage.

— Lucy ? fit-il, visiblement stupéfait.

— Oh, Richard ! gémit-elle.

Et sa déception était palpable.

— Où est-elle ? tonna Gregory Bridgerton.

— Où est qui ?

Lucy en était malade. Richard feignait de ne pas comprendre. Elle le connaissait ; il mentait.

— Mlle Watson, grinça M. Bridgerton.

— Je ne sais pas de quoi vous...

Un effrayant gargouillis s'éleva de la gorge de Richard.

—

Gregory ! s'écria lady Bridgerton en agrippant le bras de son beau-frère.

Arrêtez !

Il relâcha son emprise. À peine.

— Elle n'est peut-être pas ici, suggéra Lucy.

Elle savait que c'était faux, mais cela lui semblait la seule façon de sauver la situation.

—

Richard adore les fleurs. Depuis toujours. Et il n'aime pas beaucoup les bals.

— C'est vrai, approuva celui-ci d'une voix étranglée.

—

Gregory, laissez-le se relever, ordonna lady Bridgerton.

Comme Lucy tournait la tête vers elle, son regard fut soudain attiré par quelque chose. Derrière lady Bridgerton.

Du rose. Juste un éclair. Un morceau d'étoffe, en fait, à peine visible entre les plantes.

Hermione portait du rose. Cette nuance-là précisément.

Lucy écarquilla les yeux. Ce n'était peut-être qu'une fleur, après tout. Des tas de fleurs étaient roses. Elle reporta le regard sur Richard. Vivement.

Trop vivement. M. Bridgerton le remarqua.

— Qu'avez-vous vu ? demanda-t-il.

— Rien.

Il ne la crut pas. Libérant Richard, il se redressa et s'avança dans la direction où Lucy avait regardé. C'est alors que, roulant sur le côté, Richard lui attrapa la cheville. Gregory s'affala en poussant un juron. Mais à peine eut-il heurté le sol qu'il se retourna prestement, saisit son adversaire par le col de sa chemise, et le secoua comme un prunier.

— Non ! s'écria Lucy en s'élançant vers eux.

Au nom du Ciel, ils allaient s'entre-tuer ! Gregory Bridgerton prit d'abord le dessus, puis ce fut le tour de Richard, puis de nouveau M. Bridgerton, et ensuite, elle fut incapable de déterminer qui l'emportait. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'ils se rouaient de coups.

Elle aurait voulu les séparer, mais elle ignorait comment s'y prendre pour ne pas être blessée dans la manœuvre. Et tous deux semblaient à présent incapables de remarquer un détail aussi insignifiant qu'une présence humaine.

Lucy pivota vers leur hôtesse pour la supplier d'intervenir.

— LadyBr...

Sa question mourut sur ses lèvres. Lady Bridgerton n'était plus là !

—

Lady Bridgerton ? appela-t-elle en jetant des regards frénétiques autour d'elle. Lady Bridgerton !

Celle-ci réapparut enfin, louvoyant entre les plantes, tenant fermement Hermione par le poignet.

Cette dernière avait les cheveux en désordre, sa robe était froissée et poussiéreuse, et - Dieu du Ciel - elle semblait sur le point de fondre en larmes !

— Hermione ? murmura Lucy. Que s'est-il passé ? Qu'a fait Richard ?

Pendant quelques instants, Hermione ne réagit pas. Elle se tenait là, immobile, l'air coupable, le bras mollement tendu devant elle comme si elle avait oublié que lady Bridgerton la tenait toujours par le poignet.

— Hermione, que s'est-il passé ?

Lady Bridgerton la lâcha, et, tel un barrage qui cède sous le poids de l'eau, Hermione se rua vers Lucy en gémissant d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Oh, Lucy ! Je suis tellement désolée !

Sous le choc, Lucy referma vaguement les bras autour d'elle. Hermione se cramponna à elle telle une enfant. Par-dessus l'épaule de son amie, Lucy vit que les deux hommes avaient enfin cessé de se battre, mais cela lui semblait soudain sans importance.

— Hermione ? souffla-t-elle en s'écartant pour voir son visage. Que s'est-il passé ?

— Oh, Lucy ! geignit Hermione. J'ai eu des *papillonnements* !

Une heure plus tard, Mlle Watson et Fennsworth étaient fiancés. Lady Lucinda avait regagné la salle de bal - elle était bien incapable de se concentrer sur ce qui se disait autour d'elle, mais Kate avait insisté.

Gregory, lui, était ivre. Du moins s'employait-il activement à se saouler.

Le pire lui avait malgré tout été épargné, supposait-il. Il n'avait pas réellement surpris Fennsworth et Mlle Watson en flagrant délit. Quoi qu'ils aient été en train de faire - et Gregory dépensait beaucoup d'énergie à ne *pas* se le représenter

-, ils avaient cessé lorsque Kate avait appelé Fennsworth.

Même avec le recul, tout cela ressemblait à une farce. Mlle Watson s'était excusée, puis lady Lucinda, puis *Kate*, ce qui avait semblé très surprenant de sa part, jusqu'à ce qu'elle conclût « mais à partir de maintenant, vous êtes fiancés ».

Fennsworth avait paru fou de joie - l'agaçant blanc-bec ! -, et avait eu l'audace d'émettre un ricanement triomphal en regardant Gregory.

En représailles, celui-ci lui avait décoché un coup de genou dans un endroit sensible.

Pas *trop* fort.

Cela pouvait très bien avoir été accidentel. Vraiment. Il était toujours au-dessus de lui, l'immobilisant fermement. Son genou pouvait fort bien avoir

glissé.

Vers le haut.

Quoi qu'il en soit, Fennsworth avait poussé un grognement et avait lâché prise.

Gregory s'était remis debout d'un mouvement souple.

—

Désolé, avait-il dit aux dames. Je ne sais pas ce qui lui arrive.

Apparemment, cela avait suffi. Mlle Watson lui avait offert ses excuses, après les avoir présentées d'abord à Lucy, puis à Kate, et enfin à Fennsworth - Dieu savait pourquoi, car, après tout, le comte était le grand gagnant de la soirée.

—

Inutile de vous excuser, avait grommelé Gregory d'un ton pincé.

— Oui, mais je...

Elle avait paru désespérée, mais en cet instant, Gregory n'en avait cure.

—

J'ai passé un excellent moment, ce matin au petit déjeuner, reprit-elle. Je voulais juste que vous le sachiez.

Pourquoi ? Pour quelle raison avait-elle dit cela ? Croyait-elle vraiment que cela l'aiderait à se sentir mieux ?

Gregory s'était contenté de hocher la tête avant de tirer sa révérence. Ils pouvaient discuter de l'affaire sans lui. Après tout, il n'avait aucun lien de parenté avec les tourtereaux, aucune responsabilité envers eux ou sur le sujet du respect des convenances. Et il se moquait de savoir quand ou comment les familles seraient informées.

Cela ne le concernait pas. Du tout.

Alors il était parti. À la recherche d'un flacon de cognac.

Et maintenant, il était ici. Dans le bureau de son frère. Pillant sa réserve d'alcool en se demandant à quoi rimait toute cette histoire. Mlle Watson était perdue pour lui, de cela il était certain. À moins, bien sûr, qu'il n'enlève la belle.

Ce qui n'entrait pas dans ses intentions. Certainement pas. Elle était bien capable de pousser des cris d'orfraie tout le long du chemin. Sans parler, menu détail, de l'éventuelle possibilité qu'elle se soit donnée à Fennsworth. Ah, et du fait qu'il entacherait sa propre réputation. C'était un élément à prendre en compte.

On ne pouvait enlever une jeune fille bien née - a fortiori une jeune fille bien née fiancée à un comte - et s'attendre à en sortir blanc comme neige.

Il se demandait ce que Fennsworth avait bien pu lui dire pour la convaincre de quitter la salle de bal avec lui.

Il se demandait ce que Hermione avait voulu dire par « papillonnements ».

Il se demandait s'ils l'inviteraient au mariage.

Hum. C'était probable. Lady Lucinda y tiendrait, n'est-ce pas ? Elle respectait les convenances, elle. C'était la championne des bonnes manières !

Bien, et maintenant ? Après tant d'années de douce oisiveté, d'attente patiente que le puzzle de son existence se mette en place, il avait enfin cru savoir où il en était. Il avait trouvé Mlle Watson. Il était prêt à aller de l'avant et à conquérir son cœur.

La vie était belle, lumineuse, riche de promesses.

Bon, d'accord, la vie était déjà belle, lumineuse et riche de promesses avant. Il n'avait pas été malheureux, loin de là. Pour tout dire, l'attente ne lui avait nullement pesé. Il n'était même pas certain d'avoir eu envie de rencontrer si tôt celle qui lui était destinée. Le fait de savoir que le grand amour l'attendait ne signifiait pas qu'il fallait précipiter les choses.

Il avait mené une existence des plus satisfaisantes jusqu'à présent. En vérité, la plupart des hommes auraient tout donné pour échanger leur vie contre la sienne.

À part Fennsworth, évidemment.

À l'heure qu'il était, le bougre devait être en train de rêver à sa nuit de noces.

L'odieux petit...

Gregory vida son verre d'un trait et s'en versa un autre.

Que signifiait tout cela ? À quoi cela rimait-il de rencontrer la femme de sa vie et de la voir se fiancer à un autre ? Qu'était-il censé faire, à présent ? Rester là, à attendre que la simple vue de la nuque d'une autre le plonge dans d'indicibles ravissements ?

Il prit une nouvelle gorgée. Au diable, les nuques ! On les surestimait grandement.

Il se carra dans son siège et posa les pieds sur le bureau. Anthony aurait détesté, mais était-il présent ? Non. Venait-il de découvrir l'amour de sa vie dans les bras d'un autre ? Non. Et, question d'actualité plus brûlante, son visage avait-il récemment

servi de punching-ball à un jeune aristocrate plus musclé qu'il n'en avait l'air ?

Non, trois fois non !

Gregory se palpa d'une main prudente la pommette gauche. Puis l'œil droit.

Une chose au moins était sûre : il ne serait pas à son avantage le lendemain.

Fennsworth non plus, songea-t-il joyeusement.

Joyeusement ? Il était joyeux ? Allons donc !

Dans un long soupir, il s'efforça d'évaluer son degré d'ébriété. Ce devait être le cognac. La joie n'était pas au programme, ce soir.

Quoique...

Gregory se leva. Histoire de voir. Il avait toujours eu l'esprit scientifique.

Pouvait-il se tenir debout ?

Test positif.

Pouvait-il marcher ?

Oui !

Ah, mais pouvait-il marcher *droit* ?

Presque.

Hum. Il n'était pas aussi ivre qu'il l'avait supposé.

Autant aller faire un tour. Inutile de gaspiller cette bonne humeur inespérée.

Il se dirigea vers la porte, posa la main sur la poignée, et pencha la tête de côté, pensif.

Oui, ce devait être le cognac. Il ne voyait vraiment aucune autre explication.

Bien, et maintenant ? Après tant d'années de douce oisiveté, d'attente patiente que le puzzle de son existence se mette en place, il avait enfin cru savoir où il en était. Il avait trouvé Mlle Watson. Il était prêt à aller de l'avant et à conquérir son cœur.

La vie était belle, lumineuse, riche de promesses.

Bon, d'accord, la vie était déjà belle, lumineuse et riche de promesses avant. Il n'avait pas été malheureux, loin de là. Pour tout dire, l'attente ne lui avait nullement pesé. Il n'était même pas certain d'avoir eu envie de rencontrer si tôt celle qui lui était destinée. Le fait de savoir que le grand amour l'attendait ne signifiait pas qu'il fallait précipiter les choses.

Il avait mené une existence des plus satisfaisantes jusqu'à présent. En vérité, la plupart des hommes auraient tout donné pour échanger leur vie contre la sienne.

À part Fennsworth, évidemment.

À l'heure qu'il était, le bougre devait être en train de rêver à sa nuit de noces.

L'odieux petit...

Gregory vida son verre d'un trait et s'en versa un autre.

Que signifiait tout cela ? À quoi cela rimait-il de rencontrer la femme de sa vie et de la voir se fiancer à un autre ? Qu'était-il censé faire, à présent ? Rester là, à attendre que la simple vue de la nuque d'une autre le plonge dans d'indicibles ravissements ?

Il prit une nouvelle gorgée. Au diable, les nuques ! On les surestimait grandement.

Il se carra dans son siège et posa les pieds sur le bureau. Anthony aurait détesté, mais était-il présent ? Non. Venait-il de découvrir l'amour de sa vie dans les bras d'un autre ? Non. Et, question d'actualité plus brûlante, son visage avait-il récemment

servi de punching-ball à un jeune aristocrate plus musclé qu'il n'en avait l'air ?

Non, trois fois non !

Gregory se palpa d'une main prudente la pommette gauche. Puis l'œil droit.

Une chose au moins était sûre : il ne serait pas à son avantage le lendemain.

Fennsworth non plus, songea-t-il joyeusement.

Joyeusement ? Il était joyeux ? Allons donc !

Dans un long soupir, il s'efforça d'évaluer son degré d'ébriété. Ce devait être le cognac. La joie n'était pas au programme, ce soir.

Quoique...

Gregory se leva. Histoire de voir. Il avait toujours eu l'esprit scientifique.

Pouvait-il se tenir debout ?

Test positif.

Pouvait-il marcher ?

Oui !

Ah, mais pouvait-il marcher *droit* ?

Presque.

Hum. Il n'était pas aussi ivre qu'il l'avait supposé.

Autant aller faire un tour. Inutile de gaspiller cette bonne humeur inespérée.

Il se dirigea vers la porte, posa la main sur la poignée, et pencha la tête de côté, pensif.

Oui, ce devait être le cognac. Il ne voyait vraiment aucune autre explication.

11

Où notre héros fait la dernière chose qu'il aurait jamais imaginée.

L'ironie de la situation n'échappa pas à Lucy tandis qu'elle regagnait sa chambre.

Seule.

Alors que la soirée avait été des plus mouvementées, personne n'avait remarqué qu'elle quittait la salle de bal sans escorte.

Elle n'arrivait toujours pas à croire que lady Bridgerton lui avait enjoint de retourner au bal. Celle-ci l'avait pratiquement prise par le col pour l'y ramener et l'avait confiée aux soins du chaperon de l'une de ses invitées, avant de faire appeler la mère d'Hermione qui, présumait-on, n'avait aucune idée de la nouvelle qui l'attendait.

Lucy était restée au bord de la piste de danse, comme une idiote, regardant la foule en se demandant par quel miracle personne n'était au courant de ce qui s'était passé. Il lui semblait inconcevable que les vies de trois personnes aient été si profondément bouleversées sans que la marche du monde en soit en rien affectée.

Non, avait-elle rectifié avec une pointe de tristesse, quatre personnes. Il ne fallait pas oublier M. Bridgerton, dont les projets d'avenir avaient assurément été mis à mal au cours des dernières heures.

Et cependant, tout dans la salle de bal avait semblé parfaitement normal. On dansait, on riait, on mangeait les petits sandwiches toujours inconsidérément mélangés sur un seul plateau.

Ce spectacle était des plus étranges. Les choses n'auraient-elles pas dû être différentes ? Quelqu'un n'aurait-il pas dû s'approcher d'elle pour lui dire, en la couvant d'un regard intrigué : « Vous semblez différente. Ah, je sais ! Votre frère vient sans doute de séduire votre meilleure amie. »

Personne n'en avait rien fait, bien sûr, et quand Lucy avait croisé son reflet dans un miroir, elle avait constaté avec surprise qu'elle était exactement la même.

Les traits un peu tirés, la mine un peu pâle, peut-être, mais pour le reste, elle était toujours cette bonne vieille Lucy.

Des cheveux blonds, mais pas trop. Des yeux bleus, sans excès. Une bouche au modelé impossible, bien trop expressive à son goût. Et un nez tout ce qu'il y a de normal, avec les mêmes sept taches de son, en comptant celle qui se trouvait près de l'œil, et que personne ne remarquait jamais.

Elle ressemblait à l'Irlande. Lucy n'était jamais allée en Irlande et n'irait probablement jamais. Cela semblait ridicule que ce soit soudain si important, puisqu'elle n'avait jamais eu envie d'aller en Irlande.

Et si elle le désirait, elle devrait demander à lord Haselby, n'est-ce pas ? De même qu'elle demandait à oncle Robert la permission... pour tout. Mais, pour une raison ou une autre...

Elle avait secoué la tête. Assez ! La nuit avait été étrange, et elle était à présent d'une étrange humeur, prise au piège de l'étrangeté d'un bal masqué.

Le plus raisonnable était d'aller se coucher.

Après avoir tenté pendant une demi-heure de faire semblant de s'amuser, elle s'était aperçue que la duègne à qui on l'avait confiée ne prenait pas ses responsabilités très au sérieux. En effet, lorsque Lucy avait essayé de lui parler, l'autre avait plissé les yeux et demandé d'une voix de crécelle :

— Levez la tête, ma fille. Est-ce que je vous connais ?

Sautant sur l'occasion, Lucy avait répondu :

— Excusez-moi ! Je vous ai prise pour quelqu'un d'autre.

Et elle avait quitté la salle de bal.

Seule.

Vraiment, c'était presque amusant.

Presque.

Elle n'était pas complètement stupide, cependant. Elle avait suffisamment arpenté le manoir ce soir-là pour savoir que si les invités avaient envahi les parties ouest et sud, ils ne s'étaient pas aventurés dans l'aile nord, où se trouvaient les appartements privés des maîtres des lieux. À la vérité, Lucy n'était pas non plus censée emprunter ce raccourci, mais après les épreuves de la soirée, elle estimait qu'on pouvait lui accorder une certaine latitude.

Toutefois, parvenue à l'entrée du long couloir qui menait vers la partie nord, elle trouva porte close. Elle cilla, surprise. Elle n'avait jamais remarqué qu'il y avait une porte à cet endroit. D'ordinaire, les Bridgerton devaient la laisser ouverte, supposait-elle. Puis le découragement la saisit. Elle devait être verrouillée. Pourquoi l'avoir fermée si ce n'était pas pour tenir les invités à l'écart

?

À son grand étonnement, le bouton tourna. Lucy entra, referma derrière elle, plus soulagée qu'elle n'aurait su le dire. Elle n'aurait pas eu le courage de retourner au bal. Tout ce qu'elle voulait, c'était retrouver son lit, se blottir sous les couvertures, fermer les yeux et dormir pendant des heures.

Avec un peu de chance, Hermione ne serait pas encore montée. Ou mieux, sa mère aurait insisté pour qu'elle reste dans la même chambre qu'elle.

Le couloir était obscur et silencieux. Seuls les rayons de la lune qui filtraient par certaines portes laissées ouvertes dessinaient de loin en loin de pâles rectangles sur le sol. Lucy le remonta lentement, mesurant chaque enjambée avec soin, comme si elle était en équilibre sur une fine ligne qui s'étirait au milieu du couloir.

Un, deux...

Cela n'avait rien d'exceptionnel. Elle comptait souvent ses pas. Et dans un escalier, elle calculait *toujours* le nombre de marches. En arrivant chez Mlle Moss, elle avait découvert avec surprise que les autres ne faisaient pas cela.

... trois, quatre...

À la lumière de la lune, le tapis semblait monochrome, mais Lucy savait que les grands motifs en forme de diamant étaient rouges et les plus petits, dorés. Elle se demanda s'il était possible de ne poser les pieds que sur ces derniers.

... cinq, six...

Ou plutôt sur les rouges. Ce serait plus facile. La soirée avait été assez éprouvante comme cela.

... sept, huit, n...

— Oups !

Elle avait heurté quelque chose. Non, *quelqu'un* ! Comme elle avançait tête baissée, elle n'avait pas... Au fait, le quelqu'un en question n'aurait-il pas dû la voir ?

Deux mains solides se fermèrent sur ses bras, puis :

— Lady Lucinda ?

Elle se pétrifia.

— Monsieur Bridgerton ?

—

Eh bien, pour une coïncidence, fit-il d'une voix feutrée.

Elle se dégagea prudemment - il ne lui avait toujours pas lâché les bras - et recula d'un pas. Il semblait terriblement large d'épaules, dans cet espace confiné.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-elle.

Il lui décocha un sourire si joyeux que c'en était suspect.

— Que faites-vous ici ?

—

Je vais me coucher. Ce couloir m'a paru être le chemin le plus sûr, expliqua-t-elle, avant d'ajouter, ironique : Vu mon état de *non-accompagnement*.

Il pencha la tête de côté. Fronça les sourcils. Plissa les yeux. Et demanda finalement :

— Êtes-vous certaine que ce mot existe ?

Lucy réprima un sourire.

—

Je ne pense pas, avoua-t-elle. Et, entre nous, peu m'importe.

L'ombre d'un sourire passa sur son visage, puis il désigna du menton la pièce qu'il venait de quitter.

—

J'étais dans le bureau de mon frère. Je réfléchissais.

— Vous réfléchissiez ?

—

C'est une soirée qui donne matière à réflexion, vous ne trouvez pas ?

— Si.

Elle parcourut le couloir du regard, au cas où il y aurait quelqu'un d'autre, même si elle en doutait.

— Je ne devrais pas être seule ici avec vous.

Il hocha gravement la tête.

—

Je m'en voudrais de briser vos « presque fiançailles ».

Lucy n'avait même pas songé à *cela*.

—

Je veux dire, après ce qui est arrivé à Hermione et...

Elle s'interrompit, de peur de se montrer cruelle.

— Enfin, vous me comprenez.

— Je crois.

Elle l'observa discrètement, histoire de s'assurer qu'il n'était pas trop bouleversé.

Il cilla, puis haussa les épaules d'un air...

Nonchalant ?

Lucy se mordit la lèvre. Non, c'était impossible. Elle devait avoir mal interprété son expression. Il était amoureux ; il le lui avait avoué.

Cela ne la concernait pas, se rappela-t-elle. Absolument pas.

Sauf, peut-être, si l'on considérait qu'il était question de son frère et de sa meilleure amie. Nul ne pouvait affirmer que *cela* ne la concernait pas. S'il ne s'était agi que d'Hermione, ou que de Richard, on aurait pu arguer qu'elle n'avait pas à s'en mêler. Mais dans la mesure où ils étaient tous deux impliqués... Eh bien, cela la touchait indéniablement de près.

Pour ce qui était de M. Bridgerton, en revanche... Cela ne la concernait pas.

Elle le regarda. Le col de sa chemise était ouvert et elle vit une éraflure là où, elle le savait, elle n'aurait pas dû poser les yeux.

—

Bien, dit-elle d'un ton résolu, avant d'être secouée d'une quinte de toux involontaire qui ruina ses effets.

Toux vaguement ponctuée d'un « je devrais y aller », qui ressemblait plutôt à... à quelque chose qu'elle n'aurait assurément pas pu écrire avec les vingt-six lettres de l'alphabet. En cyrillique, peut-être. Ou en caractères hébraïques.

— Vous allez bien ? s'inquiéta M. Bridgerton.

—

Très bien, affirma-t-elle dans un souffle, avant de s'apercevoir que son regard s'était de nouveau égaré sur cet endroit qui n'était même pas dans son cou, mais se situait plutôt en haut de son torse, ce qui était encore plus inconvenant.

Elle s'arracha à sa contemplation et toussa de nouveau, cette fois à dessein. Il fallait qu'elle fasse quelque chose, ou son regard allait une fois de plus se perdre en territoire interdit.

Il la regarda fixement tandis qu'elle se remettait.

— Ça va mieux ?

Elle hocha la tête.

— J'en suis heureux.

Heureux ? Il était *heureux* ? Qu'est-ce que *cela* signifiait ?

« Cela signifie juste que c'est un être humain, se morigéna-t-elle. *Et* qu'il sait combien c'est pénible d'avoir la gorge irritée. »

Elle était en train de perdre la tête. Elle en était presque sûre.

— Je devrais y aller, dit-elle précipitamment.

— En effet.

— Vraiment, je le devrais.

Mais elle ne bougea pas.

Il la considérait d'une manière tout à fait curieuse. Il avait plissé les yeux, non pas de l'air fâché que l'on associe souvent avec cette expression, mais plutôt comme s'il pensait intensément à quelque chose.

Il réfléchissait. C'était cela. Il réfléchissait, comme il le lui avait dit.

À la différence que c'était à *elle* qu'il réfléchissait.

—

Monsieur Bridgerton ? demanda-t-elle d'une voix hésitante.

En vérité, elle n'avait aucune idée de ce qu'elle lui dirait lorsqu'il lui ferait signe de poursuivre.

— Buvez-vous, lady Lucinda ?

Si elle *buvait* ?

— Je vous demande pardon ?

Il lui adressa un petit sourire penaud.

—

Du cognac. Je sais où mon frère garde ses bonnes bouteilles.

—

Oh.

Il ne manquait plus que cela !

— Non, reprit-elle. Je ne bois pas.

— Dommage, murmura-t-il.

—

Je ne pourrais vraiment pas, ajouta-t-elle, parce qu'elle avait l'impression de devoir se justifier.

Même si, *bien sûr*, elle ne buvait pas d'alcool. Et que, *bien sûr*, il était supposé le savoir. Il haussa les épaules.

— Je ne sais pas pourquoi j'ai posé la question.

— Je devrais y aller, répéta-t-elle pour la xième fois. Il ne s'écarta pas.

Et elle ne bougea pas.

Elle se demanda quel goût avait le cognac.

Puis elle se demanda si elle le saurait un jour.

— Comment s'est passé le bal ? demanda-t-il.

— Pardon ?

—

N'avez-vous pas été contrainte d'y retourner ? Elle hocha la tête avant de lever les yeux au plafond.

— Cela m'a été fortement suggéré.

— Ah, donc elle vous y a traînée de force. Lucy ne put s'empêcher de glousser.

—

C'est à peu près cela, oui. Et comme je n'avais plus mon masque, je détonnais un peu dans le décor.

— Comme un champignon ?

— Comme un... ? Il désigna sa robe.

— Un champignon bleu, précisa-t-il.

Lucy baissa les yeux sur sa tenue, puis les leva vers lui.

— Monsieur Bridgerton, seriez-vous ivre ?

Il se pencha en avant, un sourire rusé - et un peu idiot - aux lèvres. Puis il leva la main, écarta le pouce et l'index d'un centimètre.

— Juste un peu.

Elle le dévisagea d'un air dubitatif.

— Vraiment ?

Il regarda sa main, prit un air concentré, puis ajouta un peu d'espace entre ses doigts.

— Bon, peut-être comme ça.

Lucy n'était experte ni en hommes ni en spiritueux, mais elle en savait assez sur les deux pour demander :

— N'est-ce pas toujours le cas ?

— Pas du tout.

Arquant les sourcils, il lui adressa un regard hautain.

—

En général, je sais exactement à quel point je suis saoul.

Lucy ne savait que répondre à cela.

—

Mais voyez-vous, poursuivit-il, ce soir, j'ai un doute.

Il en semblait surpris.

— Oh ! fit-elle, décidément très en verve ce soir.

Il sourit.

Elle eut soudain un nœud à l'estomac.

Elle tenta de sourire en retour. Il fallait vraiment qu'elle s'en aille.

Donc, bien sûr, elle ne bougea pas.

Il inclina la tête de côté, soupira, et elle comprit qu'il faisait exactement ce qu'il avait dit. Il réfléchissait.

—

Il me semblait, reprit-il lentement, qu'étant donné les événements de ce soir...

Elle se pencha en avant, impatiente. Pourquoi les gens s'interrompaient-ils toujours à l'instant précis où ils étaient sur le point de dire quelque chose d'intéressant ?

—

Monsieur Bridgerton ? l'invita-t-elle à poursuivre, constatant qu'il était en train de fixer une toile accrochée au mur.

Il pinça les lèvres d'un air songeur.

—

Ne pensez-vous pas que je devrais être davantage bouleversé ?

Elle en demeura bouche bée de surprise.

— Vous ne l'êtes pas ?

Comment était-ce possible ?

—

Pas autant que je le devrais, si l'on considère que mon cœur s'est pratiquement arrêté de battre la première fois que j'ai vu Mlle Watson, répondit-il en haussant les épaules.

Lucy eut un sourire crispé.

Il redressa la tête, la regarda et battit des paupières comme s'il venait de parvenir à une conclusion évidente.

—

Raison pour laquelle, ajouta-t-il, je soupçonne le cognac.

— Je vois.

Elle ne voyait rien du tout, bien sûr, mais que dire d'autre ?

—

Vous... euh... sembleriez assurément bouleversé, murmura-t-elle.

— J'étais en colère, rectifia-t-il.

— Vous ne l'êtes plus ?

Il réfléchit, puis :

— Si, je le suis encore.

Lucy éprouva de nouveau le besoin de présenter des excuses. Ce qui était ridicule, puisque rien de tout ceci n'était sa faute. Mais c'était plus fort qu'elle, elle voulait que tout le monde soit heureux.

— Monsieur Bridgerton, seriez-vous ivre ?

Il se pencha en avant, un sourire rusé - et un peu idiot - aux lèvres. Puis il leva la main, écarta le pouce et l'index d'un centimètre.

— Juste un peu.

Elle le dévisagea d'un air dubitatif.

— Vraiment ?

Il regarda sa main, prit un air concentré, puis ajouta un peu d'espace entre ses doigts.

— Bon, peut-être comme ça.

Lucy n'était experte ni en hommes ni en spiritueux, mais elle en savait assez sur les deux pour demander :

— N'est-ce pas toujours le cas ?

— Pas du tout.

Arquant les sourcils, il lui adressa un regard hautain.

—

En général, je sais exactement à quel point je suis saoul.

Lucy ne savait que répondre à cela.

—

Mais voyez-vous, poursuivit-il, ce soir, j'ai un doute.

Il en semblait surpris.

— Oh ! fit-elle, décidément très en verve ce soir.

Il sourit.

Elle eut soudain un nœud à l'estomac.

Elle tenta de sourire en retour. Il fallait vraiment qu'elle s'en aille.

Donc, bien sûr, elle ne bougea pas.

Il inclina la tête de côté, soupira, et elle comprit qu'il faisait exactement ce qu'il avait dit. Il réfléchissait.

—

Il me semblait, reprit-il lentement, qu'étant donné les événements de ce soir...

Elle se pencha en avant, impatiente. Pourquoi les gens s'interrompaient-ils toujours à l'instant précis où ils étaient sur le point de dire quelque chose d'intéressant ?

—

Monsieur Bridgerton ? l'invita-t-elle à poursuivre, constatant qu'il était en train de fixer une toile accrochée au mur.

Il pinça les lèvres d'un air songeur.

—

Ne pensez-vous pas que je devrais être davantage bouleversé ?

Elle en demeura bouche bée de surprise.

— Vous ne l'êtes pas ?

Comment était-ce possible ?

—

Pas autant que je le devrais, si l'on considère que mon cœur s'est pratiquement arrêté de battre la première fois que j'ai vu Mlle Watson, répondit-il.

en haussant les épaules.

Lucy eut un sourire crispé.

Il redressa la tête, la regarda et battit des paupières comme s'il venait de parvenir à une conclusion évidente.

—

Raison pour laquelle, ajouta-t-il, je soupçonne le cognac.

— Je vois.

Elle ne voyait rien du tout, bien sûr, mais que dire d'autre ?

—

Vous... euh... sembleriez assurément bouleversé, murmura-t-elle.

— J'étais en colère, rectifia-t-il.

— Vous ne l'êtes plus ?

Il réfléchit, puis :

— Si, je le suis encore.

Lucy éprouva de nouveau le besoin de présenter des excuses. Ce qui était ridicule, puisque rien de tout ceci n'était sa faute. Mais c'était plus fort qu'elle, elle voulait que tout le monde soit heureux.

—

Je suis désolée de ne pas vous avoir cru, à propos de mon frère. Je ne savais pas. Je ne savais vraiment pas.

Il posa sur elle un regard empreint de bienveillance. Elle n'aurait su dire à quel moment *son* expression avait changé. Un instant plus tôt, il semblait désinvolte, et même un peu narquois, et voilà que tout à coup, il était... différent.

—

Je m'en doute, murmura-t-il. Et vous n'avez pas à vous excuser.

—

J'ai été aussi surprise que vous quand nous les avons trouvés.

—

Je ne l'ai pas été vraiment, dit-il avec douceur, comme pour éviter qu'elle ne se sente trop stupide pour ne pas avoir vu ce qui crevait les yeux.

—

Vous n'avez pas dû l'être en effet. Vous aviez deviné ce qui se passait, et moi pas.

Elle se trouvait parfaitement stupide, en vérité. Comment pouvait-elle avoir été aussi aveugle ? Juste Ciel, il s'agissait d'Hermione et de Richard ! Si quelqu'un avait dû soupçonner un amour naissant, c'était bien elle !

Un silence un peu gêné tomba entre eux, puis M. Bridgerton déclara :

— Je m'en remettrai.

— Bien sûr, dit-elle d'un ton rassurant.

De fait, *elle* était rassurée. Que c'était agréable, que c'était *normal* d'être de nouveau celle qui essaie de tout arranger !

Puis il lui demanda (oh, pourquoi avait-il posé cette question ?) :

— Et vous ?

Comme elle demeurait silencieuse, il précisa :

— Vous en remettrez-vous, vous aussi ?

— Bien sûr, répondit-elle un peu trop vite.

Elle pensait qu'il s'en tiendrait là, mais il insista :

— Vous en êtes certaine ? Vous aviez l'air un peu...

Elle se raidit, attendit qu'il termine sa phrase.

— Dépassée.

—

Eh bien, j'ai été surprise, dit-elle, soulagée d'avoir une réponse toute prête.

Et, naturellement, un peu déconcertée.

Cependant, sa voix était si frémissante qu'elle se demanda qui, de lui ou d'elle, elle essayait de convaincre.

Il ne dit rien.

Elle avala sa salive. Cela devenait embarrassant. Elle était mal à l'aise, et pourtant elle continua de parler, d'expliquer.

— Je ne sais pas vraiment ce qui s'est passé.

Il gardait toujours le silence.

— J'ai eu cette sensation... Juste là...

Elle posa la main sur sa poitrine, là où elle s'était sentie si oppressée, et leva les yeux vers M. Bridgerton, le suppliant du regard de dire quelque chose, de changer de sujet, de mettre un terme à cette conversation.

Il n'en fit rien. Incapable de supporter ce silence, elle se remit à parler.

—

Je ne pouvais plus bouger. J'étais devant la porte, et je n'arrivais pas à l'ouvrir. Je... je ne sais pas pourquoi, mais j'étais comme paralysée.

Sa voix était un peu haletante, crispée.

—

Je veux dire... Il s'agissait d'Hermione et de mon frère. Je... je suis désolée pour vous, mais, en vérité, c'est aussi bien ainsi. C'est merveilleux. En tout cas, ça devrait l'être. Hermione va être ma sœur. J'ai toujours rêvé d'avoir une sœur.

—

Elles sont distrayantes de temps à autre, commenta-t-il avec un demi-sourire.

Et cela suffit pour que Lucy se sente mieux. Tellement mieux que c'en était surprenant, et que les mots jaillirent de ses lèvres, cette fois sans hésitation.

—

Je n'arrivais pas à croire qu'ils étaient sortis seuls. Ils auraient dû dire quelque chose. Ils auraient dû m'informer qu'ils éprouvaient des sentiments l'un pour l'autre. Je n'aurais pas dû le découvrir de cette façon. Ce n'est pas juste.

Elle lui agrippa le bras et leva vers lui un regard implorant.

— Ce n'est pas juste, monsieur Bridgerton.

Il secoua imperceptiblement la tête, et répondit dans un souffle :

— Non.

— Tout change, murmura-t-elle.

Elle ne parlait plus d'Hermione, mais peu importait, sinon qu'elle ne voulait plus penser. Ni à cette histoire ni à son avenir.

—

Tout change, répéta-t-elle, et je ne peux pas aller contre.

Curieusement, le visage de M. Bridgerton était plus proche du sien lorsqu'il répondit de nouveau :

— Non.

— C'est trop.

Elle ne pouvait détourner les yeux des siens, et tandis qu'elle répétait dans un souffle :

— C'est vraiment trop...

Il posa ses lèvres sur les siennes.

C'était un baiser.

Un homme l'embrassait.

Elle. Lucy. Pour une fois, c'était d'elle qu'il s'agissait. Elle était l'héroïne de sa propre existence. C'était réel. Et c'était à *elle* que cela arrivait.

Le plus remarquable, c'est que cela lui semblait tellement phénoménal, tellement bouleversant. Alors qu'il ne s'agissait que d'un baiser léger - un souffle, une caresse, si impalpable que cela chatouillait presque. Une vague monta en elle, un frisson, une douce euphorie. Il lui semblait que son corps s'éveillait, et en même temps se figeait, comme si le moindre mouvement risquait de briser le charme.

Et elle ne voulait pas briser le charme. Dieu lui pardonne, elle voulait que cela arrive. Elle voulait ce souvenir, elle voulait...

Elle *voulait*, tout simplement.

Tout. Tout ce qu'elle pourrait avoir.

Tout ce qu'elle pourrait goûter.

Il referma les bras autour d'elle, et elle se laissa aller contre lui. Un petit soupir lui échappa lorsque leurs corps se touchèrent. C'était donc cela ! pensa-t-elle confusément. C'était cela, la musique. Une véritable symphonie !

Elle sentait des « papillonnements ». Et plus que cela même.

Les lèvres de M. Bridgerton se firent plus impérieuses ; elle s'ouvrit à lui, savourant la chaleur de son baiser, chavirée jusqu'au plus profond de l'âme. Et tandis que la pression de ses mains sur sa taille s'accroissait, elle noua les doigts sur sa nuque, là où ses cheveux frôlaient son col.

Elle n'avait pas eu l'intention de le toucher. Elle n'y avait même pas pensé. Et cependant, ses mains semblaient savoir où aller, comment le trouver et l'attirer à elle. Elle se cambra, et la fièvre continua de monter entre eux.

Leur baiser se prolongea... dura et dura encore.

Ses échos se propageaient en elle, dans toutes les fibres de son être.

— Lucy, murmura-t-il, lâchant enfin sa bouche pour tracer un sillon de feu jusqu'à son oreille. Ô Seigneur, Lucy !

Elle ne voulait pas parler, ni faire quoi que ce soit qui puisse dissiper la magie de l'instant. Elle ne savait comment l'appeler - *Gregory* était encore trop audacieux, *monsieur Bridgerton* plus vraiment approprié.

Il était plus que cela, à présent. Plus que cela pour elle.

Elle avait eu raison, tout à l'heure. Tout changeait bel et bien. Elle n'était plus la même. Comme si...

Comme si elle s'éveillait d'un long sommeil.

Elle rejeta la tête en arrière lorsqu'il lui mordilla le lobe de l'oreille, et laissa échapper un gémissement - Un doux soupir incohérent qui jaillit de ses lèvres comme un chant. Elle avait envie de se fondre en lui. De glisser sur le tapis en l'entraînant avec elle. De sentir son poids sur elle, sa chaleur. De le *toucher*. De faire quelque chose. D'oser.

Elle enfouit les doigts dans ses cheveux soyeux, lui arrachant un grognement assourdi qui lui fit battre le cœur plus vite. Puis il se mit à prodiguer à son cou toutes sortes de caresses inédites - avec sa bouche, ses dents, sa langue, elle n'aurait su dire - qui allumèrent un véritable brasier en elle.

Ses lèvres coururent ensuite le long de sa gorge, allumant un incendie sur leur passage. Quant à ses mains... Elles avaient changé de place. À présent, elles étaient refermées en coupe sur ses fesses et la pressaient contre lui, faisant monter en elle une impatience nouvelle.

Était-ce ce qu'il était arrivé à Hermione ? Était-elle partie pour une innocente promenade avec Richard avant d'éprouver... *cela* ?

%

Lucy comprenait, désormais. Elle comprenait ce que c'était que de vouloir en sachant que c'est mal, de permettre que les choses se produisent en étant conscient du scandale qui peut advenir, et...

Et c'est alors qu'elle le dit.

—

Gregory, murmura-t-elle, savourant son prénom sur sa langue.

C'était si tendre, si intime, qu'elle eut soudain l'impression que ce seul mot avait le pouvoir de changer le monde, de changer sa vie.

Si elle prononçait son prénom, alors il pouvait être à elle, et elle pouvait oublier tout le reste. Elle pouvait oublier...

Haselby.

Dieu du Ciel, elle était fiancée ! Cela n'était plus une simple promesse. Les papiers avaient été signés. Et voilà qu'elle...

—

Non ! s'écria-t-elle en posant les mains à plat sur son torse. Non, je ne peux pas.

Il ne protesta pas. Elle détourna vivement les yeux. Elle savait que si elle le regardait...

Elle était faible. Elle n'aurait pas la force de résister.

— Lucy, dit-il.

Elle se rendit compte que le son de sa voix exerçait sur elle le même pouvoir que la vue de son visage.

— Je ne peux pas faire cela.

Elle secoua la tête, toujours incapable de le regarder, et ajouta :

— C'est mal.

— Lucy.

Cette fois, il lui souleva doucement le menton.

—

S'il vous plaît, laissez-moi vous escorter jusqu'à l'étage.

— Non !

Gênée d'avoir presque crié, elle se figea.

—

Je ne peux pas prendre ce risque, expliqua-t-elle, se décidant enfin à croiser son regard.

Avant de comprendre que c'était une erreur. Il avait une façon de la contempler...

Avec gravité, mais aussi une pointe de douceur. De chaleur. Et de la curiosité.

Comme si... comme s'il la voyait pour la première fois.

C'était peut-être cela, le plus insupportable. Elle ne savait trop pourquoi.

Peut-être parce que c'était *elle* qu'il regardait. Peut-être parce que son expression était tellement... *lui*. Peut-être pour ces deux raisons.

Et peut-être cela n'avait-il aucune importance.

Ce qui ne l'empêchait pas d'en être terrifiée.

—

Rien ne m'en empêchera, déclara-t-il. Je suis responsable de votre sécurité.

Lucy se demanda où était passé l'homme joyeusement désinvolte, et un peu éméché, avec qui elle discutait quelques instants plus tôt. Il avait été remplacé par quelqu'un de complètement différent. Un homme qui prenait les choses en main.

— Lucy, insista-t-il.

Ce n'était pas une question. Plutôt un rappel. Il était résolu, elle allait devoir se plier à sa demande.

Elle fit tout de même une ultime tentative.

—

Ma chambre n'est pas loin. Vraiment, je n'ai pas besoin que vous m'escortiez.

C'est juste en haut de l'escalier.

Puis tout au bout du couloir, après avoir bifurqué, mais il n'avait pas besoin de le savoir.

—
Dans ce cas, je vous accompagne jusqu'au pied des marches.

Elle comprit qu'il était inutile d'argumenter. Il ne céderait pas. Sa voix était calme, mais avec des inflexions déterminées qu'elle ne se rappelait pas avoir entendues avant.

—

Et j'y resterai jusqu'à ce que vous ayez atteint votre chambre, conclut-il.

— Ce n'est pas nécessaire.

Il ignora sa remarque.

— Frappez trois fois quand vous serez arrivée.

— Je ne vais pas...

—

Si je n'entends pas vos coups, je monterai m'assurer que tout va bien.

En le voyant croiser les bras, Lucy s'interrogea. Aurait-il été le même s'il avait été l'aîné de sa fratrie ? Il y avait en lui une autorité inattendue. Il aurait fait un parfait vicomte, songea-t-elle, encore qu'elle ne fût pas certaine qu'elle l'aurait autant apprécié. Elle . trouvait lord Bridgerton positivement terrifiant, même s'il était capable de douceur, à en juger par l'amour qu'il portait à sa femme et à ses enfants.

Et cependant...

— Lucy ?

Elle serra les dents, agacée de devoir admettre qu'elle avait menti.

—

Très bien, maugréa-t-elle. Si vous voulez m'entendre frapper trois coups, vous feriez mieux de monter jusqu'en haut des marches.

Il hocha la tête et la suivit, jusqu'à la dernière des dix-sept marches.

— Je vous verrai demain, dit-il.

Lucy ne répondit pas. Elle avait l'intuition que ce ne serait pas raisonnable.

— Je vous verrai demain, répéta-t-il.

Elle approuva d'un signe de tête, puisque c'était ce qu'il semblait attendre, et qu'elle ne voyait pas comment elle pourrait l'éviter, de toute façon.

Du reste, elle avait envie de le revoir. Elle n'aurait pas dû, et elle en était consciente, mais c'était plus fort qu'elle.

—

Nous partirons demain, je pense, murmura-t-elle. Mon oncle m'attend, et Richard... aura un certain nombre de questions à régler, je suppose.

Ses explications n'adoucirent pas l'expression de Gregory. Son visage était toujours résolu, ses yeux si fermement posés sur elle qu'elle en frissonna.

— Je vous verrai demain, répéta-t-il simplement. Elle acquiesça en silence, puis s'éloigna aussi vite que possible sans se mettre à courir pour autant. Elle bifurqua, aperçut la porte de sa chambre, la quatrième dans le couloir.

Elle s'arrêta pourtant abruptement à l'angle.

Et frappa trois fois.

Juste parce que rien ne l'en empêchait.

12

Où rien n'est résolu.

Lorsque Gregory s'assit à la table du petit déjeuner le lendemain matin, Kate était déjà là, le visage grave, l'air las.

—

Je suis vraiment désolée, furent ses premières paroles, tandis qu'elle s'installait près de lui.

Encore des excuses ? songea-t-il, agacé. C'était devenu une véritable manie, ces derniers temps !

— Je sais que vous aviez l'espoir de...

—

Ce n'est rien, l'interrompit-il en jetant un coup d'œil à l'assiette pleine qu'elle avait laissée de l'autre côté de la table, deux sièges plus loin.

— Mais...

— Kate, coupa-t-il.

Il ne reconnut pas sa propre voix. Elle semblait plus mûre, si une telle chose était possible. Plus dure, aussi.

Sa belle-sœur le fixa, les lèvres encore entrouvertes.

—

Ce n'est rien, répéta-t-il, avant de s'attaquer à ses œufs au plat.

Il n'avait pas envie de parler de cette histoire, ni d'écouter des explications. Ce qui était fait était fait. Il n'y pouvait plus rien.

Il n'aurait su dire ce que fit Kate tandis qu'il se concentrait sur son petit déjeuner -

sans doute parcourut-elle la pièce du regard pour s'assurer que les autres personnes présentes ne pouvaient pas les entendre. De temps à autre, elle s'agitait sur son siège, comme si elle brûlait de poser une question.

Il entreprit de couper son bacon.

Il savait qu'elle ne réussirait pas à tenir sa langue longtemps, et ne fut pas étonné lorsqu'elle murmura :

— Mais êtes-vous...

Il tourna la tête, la gratifiant d'un regard sévère.

— Arrêtez, lâcha-t-il.

L'espace d'un instant, elle parut déconcertée. Puis elle écarquilla les yeux, tandis qu'un coin de sa bouche se relevait imperceptiblement.

—

Quel âge aviez-vous la première fois que nous nous sommes rencontrés ?

s'enquit-elle.

Où diable voulait-elle en venir ?

—

Je ne sais plus, bougonna-t-il, essayant de se remémorer le mariage d'Anthony et de Kate.

Il se souvenait surtout d'une avalanche de fleurs. Il avait éternué pendant des semaines.

— Douze ans. Treize, peut-être ?

Elle l'observa avec curiosité.

—

Cela ne doit pas être facile, j'imagine, d'être tellement plus jeune que vos frères.

Il posa sa fourchette.

—

Anthony, Bénédic et Colin se suivent de très près, continua-t-elle. Comme des canards. C'est toujours ainsi que je les ai vus, même si je ne suis pas assez sotte pour le leur dire. Et ensuite... Voyons, combien d'années y a-t-il entre Colin et vous ?

— Dix.

— C'est tout ?

Kate semblait stupéfaite, ce qu'il ne trouva pas particulièrement flatteur.

—

Il y a six ans entre Colin et Anthony, reprit-elle en posant l'index sur son menton, façon de montrer qu'elle réfléchissait intensément. Un peu plus, en fait.

Mais je suppose qu'avec Bénédicte faisant le lien entre eux, on les rapproche spontanément.

Gregory attendit.

—

Enfin, peu importe, fit-elle vivement. Tout le monde trouve sa place dans la vie, après tout. Et maintenant...

Il la dévisagea, éberlué. Comment pouvait-elle changer de sujet aussi vite ? Sans même qu'il ait eu le temps de comprendre de quoi elle parlait ?

—

Je suppose que je devrais vous informer des derniers événements de la soirée d'hier. Après votre départ.

Elle soupira profondément et secoua la tête.

—

Lady Watson a d'abord été contrariée que sa fille n'ait pas été mieux surveillée, mais vraiment, de qui est-ce la faute ? *Ensuite*, elle a été contrariée que la saison londonienne de Mlle Watson soit terminée avant qu'elle ait pu dépenser des fortunes pour renouveler sa garde-robe. Après tout, elle n'a plus besoin de faire ses débuts dans le monde.

Kate marqua une pause, attendant que Gregory fasse une remarque. D'un imperceptible haussement de sourcils, celui-ci lui fit savoir qu'il n'avait rien à ajouter à ses propos.

Après lui avoir accordé une seconde supplémentaire, elle poursuivit donc :

—

Lady Watson s'est assez vite calmée quand on lui a fait valoir que, bien qu'encore jeune, Fennsworth était comte.

Elle esquissa une petite moue.

— Il est *vraiment* jeune, non ?

—

Pas beaucoup plus que moi, riposta Gregory, alors que la veille au soir encore, il considérait Fennsworth comme un gamin.

Kate réfléchit à ses paroles.

— Oui, mais il y a une différence, dit-elle lentement. Il n'est pas... Oh, et puis, je ne sais pas. Quoi qu'il en soit...

Pourquoi s'obstinait-elle à changer de sujet chaque fois qu'elle était sur le point de dire des choses qui l'intéressaient ?

— ... les fiançailles sont officielles, poursuivit-elle avec plus d'animation. Je pense que toutes les parties impliquées sont satisfaites.

Gregory supposa qu'il ne devait pas figurer parmi les parties impliquées. Au demeurant, il n'en concevait rien d'autre qu'une vague irritation. Il n'aimait pas perdre, quel que soit le jeu.

Enfin, à l'exception du tir. Sur ce terrain, il avait depuis longtemps déclaré forfait.

Comment se faisait-il qu'il ne lui soit jamais venu à l'esprit, pas une seule fois, qu'il pourrait ne pas conquérir Mlle Watson, en fin de compte ? Il avait compris que le combat serait rude, mais à ses yeux, les jeux étaient faits. La partie était gagnée d'avance.

Il avait bien progressé, avec elle. Il l'avait même fait rire, bon sang. Rire ! Cela voulait forcément dire quelque chose !

— Ils partent aujourd'hui, annonça Kate. Tous. Séparément, bien sûr. Lady Watson et sa fille vont commencer à préparer le mariage, et lord Fennsworth ramène sa sœur chez eux. C'est pour cela qu'il est venu, après tout.

Lucy. Il fallait qu'il voie Lucy !

Il avait essayé de ne pas penser à elle. Avec des résultats mitigés.

Car elle était tout le temps là, à la lisière de ses pensées, même lorsqu'il ruminait sur la perte de Mlle Watson.

Lucy. Impossible, désormais, de l'appeler lady Lucinda. Même s'il ne l'avait pas embrassée, elle serait Lucy. C'était vraiment elle. Cela lui allait à la perfection.

Seulement, il l'avait bel et bien embrassée. Et l'expérience avait été extraordinaire.

Et surtout, inattendue.

Tout, dans cet épisode, l'avait pris au dépourvu, à commencer par le baiser lui-même. Il s'agissait de Lucy. Il n'était pas censé embrasser *Lucy*.

Mais elle lui avait agrippé le bras. Et ses yeux... pourquoi le troublaient-ils tant ?

Elle l'avait regardé comme si elle cherchait quelque chose.

Comme si elle le sondait jusqu'à l'âme.

Il n'avait pas eu l'intention de l'embrasser. C'était arrivé, tout simplement. Il avait été attiré irrésistiblement vers elle, et l'espace entre eux s'était peu à peu réduit.

Et c'est ainsi qu'elle s'était retrouvée dans ses bras.

Il avait eu envie de s'étendre sur le sol, de se perdre en elle, et que l'instant ne cesse jamais.

Il avait eu envie de l'embrasser jusqu'à ce que la passion les consume.

Il avait eu envie...

Eh bien, il avait eu envie de faire toutes sortes de choses, en vérité. Mais il avait été aussi un peu ivre.

Pas beaucoup. Mais assez pour douter de l'authenticité de sa réaction.

Et il avait été en colère. Déstabilisé.

Pas à cause de Lucy, bien sûr, mais il était certain que cela avait faussé son jugement.

Malgré cela, il fallait qu'il la voie. C'était une jeune fille d'excellente extraction.

On n'embrassait pas quelqu'un comme elle sans lui fournir d'explications. En outre, il lui devait des excuses. Encore que ce ne fût pas vraiment ce qu'il avait envie de faire.

C'était ce qu'il *devait* faire.

Il se tourna vers Kate.

— À quelle heure partent-ils ?

—

Mlle Watson et sa mère ? Cet après-midi, je crois.

« Non, faillit-il rétorquer. Je parle de lady Lucinda ! » Il se retint à temps, et demanda d'une voix neutre :

— Et Fennsworth ?

—

Bientôt, je pense. Lady Lucinda a déjà pris son petit déjeuner.

Kate réfléchit un instant, puis :

—

Il me semble que lord Fennsworth a dit qu'il comptait arriver pour le dîner.

Mais ils peuvent faire le trajet dans la journée. Ils n'habitent pas si loin.

—

Près de Douvres, murmura Gregory d'un air absent.

— Il me semble, oui, confirma Kate.

Gregory considéra son assiette, indécis. Il pensait attendre ici l'arrivée de Lucy -

elle ne manquerait pas le petit déjeuner -, mais si elle avait déjà mangé, l'heure de son départ approchait.

Or il fallait qu'il la voie.

Il se leva si brusquement qu'il heurta la table de sa cuisse, ce qui lui valut un regard surpris de sa belle-sœur.

—
Vous ne finissez pas votre petit déjeuner ? s'étonna-t-elle.

Il secoua la tête.

— Je n'ai pas faim.

Elle le considéra d'un air incrédule. Après tout, cela faisait plus de dix ans qu'elle était dans la famille.

— Comment est-ce possible ?

Il ignora sa question.

—

Je vous souhaite une bonne journée, fit-il en s'éloignant.

— Gregory ?

Il pivota. Il n'en avait pas envie, mais la tension dans la voix de Kate l'y poussa.

Les yeux de celle-ci étaient emplis de compassion... et d'inquiétude.

—

Vous n'allez pas chercher Mlle Watson, n'est-ce pas ?

— Non, répondit-il.

Et le plus drôle, c'est qu'il n'y avait pas songé un seul instant.

Lucy considéra ses malles fermées. Elle était lasse. Et triste. Et perdue.

Et Dieu sait quoi d'autre.

Exténuée. Sans forces.

— Lucy ?

C'était Hermione, qui venait d'entrer dans la chambre d'un pas tranquille. Lucy dormait déjà lorsqu'elle était venue se coucher, la veille au soir, et Hermione n'était pas réveillée quand Lucy était descendue prendre son petit déjeuner.

Lorsqu'elle était remontée, Hermione n'était plus là, et elle en avait été soulagée.

—

J'étais avec maman, expliqua Hermione. Nous partons cet après-midi.

Lucy hocha la tête. Lady Bridgerton, qu'elle avait croisée dans la salle du petit déjeuner, l'avait informée des projets de chacun. Lorsqu'elle était remontée dans sa chambre, ses bagages étaient faits et n'attendaient plus que d'être chargés.

Tout était donc terminé.

—

Je voulais te parler, dit Hermione en se penchant au bord du lit, tout en restant à distance respectueuse de Lucy. Je voulais m'expliquer.

Lucy garda les yeux rivés sur ses malles.

—

Il n'y a rien à expliquer. Je suis très heureuse que tu épouses Richard.

Elle esquissa un sourire un peu las avant d'ajouter :

— Tu vas être ma sœur.

— On dirait que cela ne te fait pas plaisir.

— Je suis fatiguée.

Hermione attendit, puis, quand il fut évident que Lucy n'avait rien d'autre à dire, elle déclara :

—

Je voulais m'assurer que tu savais que je ne t'avais rien caché. Je ne ferais jamais cela. J'espère que tu le sais.

Lucy hocha la tête, parce que c'était vrai, même si elle s'était sentie abandonnée, et peut-être un peu trahie, la veille.

Hermione prit une profonde inspiration, et Lucy devina qu'elle avait répété son petit discours pendant des heures, soupesant ses mots, cherchant comment formuler précisément ce qu'elle ressentait.

C'était exactement ce que Lucy aurait fait, et cependant, cela lui donna envie de pleurer.

Malgré ses efforts, Hermione était encore hésitante, et lorsqu'elle reprit la parole, ce fut d'une voix hésitante.

—

J'aimais vraiment... Non. Non, fit-elle, se parlant plus à elle-même qu'à Lucy.

Ce que je veux dire, c'est que je *croyais* vraiment que j'aimais M. Edmonds. Mais je suppose que ce n'était pas le cas. Parce qu'il y a d'abord eu M. Bridgerton, puis... Richard.

Lucy leva brusquement les yeux.

— Comment cela, il y a d'abord eu M. Bridgerton ?

—

Je... je n'en suis pas certaine, à vrai dire, répondit Hermione, visiblement troublée par cette question. Quand j'ai pris mon petit déjeuner avec lui, j'ai eu l'impression de m'éveiller d'un long rêve très étrange. Tu te souviens ? Je t'en ai parlé. Oh, je n'ai

pas entendu de musique, ni rien de la sorte, et je n'ai même pas ressenti... Eh bien, je ne sais pas comment expliquer cela, mais même si je n'étais pas bouleversée comme je l'ai été avec M. Edmonds, je... je me suis interrogée. Je me suis demandé si j'éprouverais quelque chose pour lui, si j'essayais. Et je me suis demandé comment je pouvais être amoureuse de M. Edmonds si je m'interrogeais à propos de M. Bridgerton.

Lucy hocha la tête. Elle aussi s'interrogeait à propos de Gregory Bridgerton, mais pas pour se demander si elle éprouverait quelque chose pour lui. Cela, elle le savait. Ce qu'elle se demandait, c'était comment s'en empêcher.

Mais Hermione ne remarqua pas sa détresse. Ou peut-être Lucy la dissimula-t-elle bien. Quoi qu'il en soit, Hermione poursuivit ses explications.

— Et ensuite... avec Richard... J'ignore comment c'est arrivé, mais nous étions en train de marcher tout en discutant, et c'était tellement plaisant... Bien plus que plaisant, s'empressa-t-elle d'ajouter. *Plaisant* a quelque chose d'ennuyeux, or ce n'était pas du tout ennuyeux. J'étais... bien. Comme si je rentrais chez moi.

Hermione eut un sourire impuissant, comme si elle avait du mal à croire à sa chance. Lucy se réjouit pour elle. Sincèrement. Et elle se demanda s'il était possible de ressentir autant de joie et de tristesse en même temps. Car jamais elle ne vivrait cela. Or, elle y croyait, désormais. Et cela rendait les choses encore plus douloureuses.

— Je suis désolée si je n'ai pas donné l'impression de me réjouir pour toi, hier soir, dit-elle doucement. Je suis heureuse pour toi. Très. C'était le choc, voilà tout. Cela faisait beaucoup de changements à la fois.

—

Oui, mais de *bons* changements, Lucy ! s'écria Hermione, le regard brillant.

De bons changements.

Lucy aurait aimé partager sa confiance. Elle aurait voulu être aussi optimiste, mais, en vérité, elle était profondément déstabilisée. Elle ne pouvait toutefois pas l'avouer à son amie qui rayonnait littéralement de bonheur.

Alors elle lui sourit et murmura :

— Tu seras heureuse avec Richard.

Et elle le pensait vraiment.

Hermione prit sa main et la serra très fort entre les siennes.

—

Oh, Lucy, je le sais ! Je le connais depuis si longtemps, et c'est ton frère, et je me suis toujours sentie rassurée auprès de lui. En paix. Je n'ai pas à m'inquiéter de ce qu'il pense de moi. Tu lui as sûrement déjà tout dit à mon sujet, en mal comme en bien, et je lui plais quand même.

— Il ignore que tu ne sais pas danser, avoua Lucy.

— Ah bon ?

Hermione haussa les épaules.

—

Je le lui dirai, dans ce cas. Peut-être pourra-t-il m'apprendre. Est-il doué pour la danse ?

Lucy secoua la tête.

—

Tu vois ? déclara Hermione avec un sourire à la fois nostalgique, plein d'espoir et de joie. Nous sommes parfaitement assortis. C'est tellement évident, à présent. Il est si facile de parler avec lui ! Hier soir, je riais, il riait, et c'était tellement... *parfait*. Je ne peux pas vraiment l'expliquer.

Elle n'en avait nul besoin. Lucy comprit, terrifiée, qu'elle savait exactement ce que voulait dire Hermione.

—

Nous nous sommes retrouvés dans l'orangerie, et tout était tellement beau, un peu tacheté, un peu flou, et... et j'ai levé les yeux vers lui.

En voyant le regard d'Hermione s'embrumer, Lucy devina qu'elle était perdue dans ses souvenirs.

Perdue et heureuse.

— Il m'a regardée, reprit Hermione, et je n'ai pas pu détourner les yeux. C'était tout bonnement impossible. Et nous nous sommes embrassés. C'était... Je n'ai même pas réfléchi à ce qui se passait. C'est arrivé, c'est tout. Et c'était la chose la plus naturelle, la plus merveilleuse au monde.

Lucy approuva d'un hochement de tête nostalgique.

— Je me suis rendu compte que je n'avais rien compris, avant. Avec M.

Edmonds... Je me croyais terriblement éprise de lui, mais je ne savais rien de l'amour. Il était séduisant, il m'intimidait, me rendait nerveuse, mais jamais je n'ai eu envie de l'embrasser. Jamais, en le voyant, je n'ai eu envie de m'abandonner entre ses bras simplement parce que... parce que...

« Parce que quoi ? » aurait voulu hurler Lucy.

— Parce que c'est là qu'est ma place, conclut Hermione d'une voix douce.

Elle avait l'air étonné, comme si elle venait seulement d'en prendre conscience.

Lucy éprouva soudain de curieuses sensations. Elle avait des impatiences dans les jambes et une folle envie de serrer les poings. Qu'est-ce que Hermione entendait par là ? Pourquoi disait-elle cela ? Tout le monde lui avait répété à l'envi que l'amour était une force magique, sauvage, incontrôlable, qui déferlait sur vous avec la force d'un ouragan.

Et maintenant, ce n'était plus cela ? C'était simplement quelque chose de

rassurant ? de paisible ? qui semblait *plaisant ?*

— Et la musique ? s'entendit-elle demander. Et le fait de savoir, rien qu'en voyant sa nuque ?

Hermione esquissa un haussement d'épaules.

— Je ne sais pas. Mais si j'étais toi, je ne m'y fierais pas.

Lucy ferma les yeux, au supplice. Elle n'avait pas besoin des avertissements d'Hermione. Jamais elle ne se serait fiée à de telles émotions. Elle n'était pas du genre à apprendre par cœur des sonnets d'amour, et ne le serait jamais. En revanche, les autres signes - le rire, la sécurité, le bien-être - lui semblaient parfaitement fiables.

Et, au nom du Ciel, c'était ce qu'elle avait ressenti auprès de Gregory Bridgerton !

Et aussi la musique.

Lucy se sentit pâlir. Elle avait entendu de la musique lorsqu'il l'avait embrassée. Une véritable symphonie, avec des crescendos vertigineux, des percussions envoûtantes, et ce petit battement régulier que l'on ne remarquait jamais jusqu'à ce qu'il s'élève et couvre le rythme de son propre cœur.

Elle avait été sur un petit nuage. Elle avait frissonné. Elle avait ressenti tout ce qu'Hermione avait dit avoir éprouvé auprès de M. Edmonds... et tout ce qu'elle avait dit avoir éprouvé avec Richard.

Tout cela avec un seul homme.

Elle était amoureuse de lui. Elle était amoureuse de Gregory Bridgerton. La prise de conscience n'aurait pu être plus claire... ni plus douloureuse.

— Lucy ? fit Hermione d'une voix hésitante. Lucy ?

— Le mariage est prévu pour quand ? demanda celle-ci abruptement.

Il lui fallait absolument changer de sujet. Elle se tourna, chercha le regard d'Hermione et le soutint pour la première fois depuis le début de leur conversation.

— Vous avez commencé à réfléchir à la cérémonie ? Aura-t-elle lieu à Fenchley ?

Les détails. Son salut était dans les détails. Depuis toujours.

Hermione parut perdue, puis inquiète, puis elle répondit :

—

Je... non, je crois que ce sera à l'Abbaye. L'endroit est plus majestueux. Tu es sûre que ça va ?

—

Certaine, répliqua vivement Lucy. Mais tu ne m'as pas dit la date.

—

Oh, très bientôt. Il paraît qu'il y avait des gens près de l'orangerie, hier soir. Je ne sais pas ce qu'ils ont entendu, ou répété, mais il y a déjà des rumeurs.

Hermione lui adressa un sourire charmant.

— Je m'en moque. Et je pense que Richard aussi.

Lucy se demanda laquelle d'entre elles arriverait

la première devant l'autel. Elle espérait que ce serait Hermione.

On frappa à la porte. C'était une femme de chambre suivie de deux valets de pied, qui venaient enlever les malles.

—

Richard veut que nous partions tôt, expliqua Lucy, quand bien même elle n'avait pas revu son frère depuis la veille, et qu'Hermione en savait probablement plus qu'elle.

—

Pense donc, Lucy, dit cette dernière en se dirigeant vers la porte. Nous allons être comtesses toutes les deux. Moi, de Fennsworth, et toi, de Davenport. Quel panache !

Lucy savait qu'elle essayait de lui remonter le moral, aussi se força-t-elle à sourire *vraiment* lorsqu'elle répondit :

— Cela va être quelque chose, n'est-ce pas ?

Hermione lui prit la main et la pressa.

—

Oh, oui, Lucy ! Tu vas voir. Nous sommes à l'aube d'une nouvelle vie. Un avenir radieux nous attend !

Lucy serra son amie contre son cœur. C'était la seule façon de lui cacher son visage.

Car, cette fois, elle aurait été bien incapable de sourire.

Gregory la trouva juste à temps. Elle était dans l'allée en façade, curieusement seule, à part les domestiques qui s'activaient autour d'elle. Elle se tenait de profil, le menton un peu levé, surveillant le chargement de ses malles. Elle semblait...

calme. Maîtresse d'elle-même.

— Lady Lucinda ? l'appela-t-il.

Elle se figea, avant de pivoter sur ses talons. Son regard était triste, nota-t-il.

—

Je suis content de vous trouver, dit-il, même s'il n'était plus sûr de l'être.

Elle n'était pas heureuse de le voir. Il ne s'était pas attendu à cela.

— Monsieur Bridgerton, le salua-t-elle.

Elle retroussa légèrement les lèvres, comme si elle s'obligeait à sourire.

Parmi la centaine de remarques qu'il aurait pu faire, il choisit la plus neutre et la plus évidente.

— Vous partez.

—

Oui, répondit-elle après un bref silence. Richard souhaite que nous prenions rapidement la route.

Gregory regarda autour d'eux.

— Il n'est pas là ?

—

Pas encore. Je suppose qu'il fait ses adieux à Hermione.

— Ah, oui. Bien sûr.

Ils se regardèrent en silence.

Gênés.

—

Je voulais vous dire que je suis désolé, murmura-t-il.

Elle... ne sourit pas vraiment. Il n'aurait su décrire son expression, mais ce n'était pas un sourire.

— Bien sûr, répondit-elle.

Bien sûr ? *Bien sûr* ?

— Vos excuses sont acceptées.

Elle fixa un point légèrement au-dessus son épaule.

— S'il vous plaît, n'y pensez plus.

C'était certes ce qu'elle devait dire, mais Gregory en fut tout de même contrarié. Il l'avait embrassée, et ç'avait été extraordinaire, et s'il avait envie d'y penser, nom de nom, il le ferait !

— Vous verrai-je à Londres ? s'enquit-il.

Elle croisa enfin son regard. Elle le scruta, cherchant quelque chose. Elle cherchait quelque chose en lui, et il n'eut pas l'impression qu'elle l'y trouvât.

Elle semblait trop sombre. Trop lasse.

Trop différente d'elle-même.

—

Je suppose, répondit-elle. Mais ce ne sera plus pareil. Je suis fiancée, voyez-vous.

— *Pratiquement* fiancée, lui rappela-t-il en souriant.

— Non.

Elle secoua la tête la tête, résignée.

—

Je le suis vraiment, à présent. C'est pour cette raison que Richard est venu me chercher. Mon oncle a réglé les derniers détails. Je crois que les bans devraient être publiés rapidement. C'est donc officiel.

Gregory en resta bouche bée.

— Je vois, fit-il.

Il se mit à réfléchir à toute vitesse, encore et encore, mais n'aboutit nulle part.

— Tous mes vœux de bonheur, ajouta-t-il.

Que pouvait-il dire d'autre ?

Elle hocha la tête, puis désigna la vaste pelouse qui s'étendait devant le manoir.

—

Je crois que je vais aller faire quelques pas dans le jardin. J'ai un long trajet en perspective.

. — Bien sûr, acquiesça-t-il tout en s'inclinant poliment.

Elle ne désirait pas sa compagnie. Elle n'aurait pu se montrer plus claire.

—

J'ai été ravie de faire votre connaissance, dit-elle.

Leurs regards se croisèrent de nouveau et, pour la première fois depuis le début de leur conversation, il la **vit**, jusqu'au plus profond de son âme. Il vit sa lassitude et sa douleur.

Et il vit qu'elle lui disait au revoir.

— Je suis désolée...

Elle s'interrompit, détourna les yeux.

—

Je suis désolée que les choses ne se soient pas passées comme vous l'espériez.

« Moi pas », songea-t-il, et il se rendit compte que c'était vrai. Dans un éclair, il eut un aperçu de ce qu'aurait été sa vie s'il avait épousé Hermione Watson et il la trouva...

Ennuyeuse.

Pourquoi diable ne le comprenait-il que maintenant ? Mlle Watson et lui n'étaient absolument pas faits l'un pour l'autre. En vérité, il avait échappé de justesse à la catastrophe.

Il n'était pas près de se fier à son jugement en ce qui concernait les affaires de cœur, mais la situation lui semblait infiniment préférable à un mariage sans joie.

Il devait probablement une fière chandelle à lady Lucinda, quand bien même il aurait été incapable d'expliquer pourquoi. Après tout, elle n'avait rien fait pour entraver son idylle avec Mlle Watson.

Elle l'avait même encouragée de toutes les façons possibles.

Et cependant, c'était grâce à elle qu'il avait retrouvé la raison. S'il y avait une chose de sûre, c'était bien celle-ci.

Lucy désigna de nouveau la pelouse.

— Je vais marcher un peu.

Il la salua d'un hochement de tête et la suivit des yeux tandis qu'elle s'éloignait.

Ses cheveux étaient rassemblés en un chignon impeccable, ses mèches couleur miel accrochant les rayons du soleil matinal.

Gregory demeura immobile un long moment, non parce qu'il s'attendait qu'elle se retourne, ni même parce qu'il l'espérait.

Juste au cas où.

Elle **pouvait** se retourner. Elle pouvait avoir quelque chose à lui dire, et alors il lui répondrait, et elle pouvait...

Elle n'en fit rien. Elle continua de marcher. Elle ne se retourna pas, ne jeta pas un regard en arrière, et il passa les derniers instants à contempler la courbe de sa nuque, obnubilé par une seule pensée.

Quelque chose clochait.

Seulement, il ne savait pas quoi.

13

Où notre héroïne entrevoit son avenir.

Un mois plus tard

Les mets étaient exquis, le couvert parfait, la salle à manger somptueuse.

Et Lucy était malheureuse.

Lord Haselby et son père, le comte de Davenport, étaient venus dîner à Fennsworth House, à Londres. C'était elle qui en avait eu l'idée, ce qu'elle trouvait à présent douloureusement ironique. Le mariage devait avoir lieu dans moins d'une semaine, mais jusqu'à ce soir, elle n'avait pas encore rencontré son futur époux. Du moins pas depuis que leur union était passée de « probable » à «

imminente ».

Son oncle et elle étaient arrivés à Londres deux semaines plus tôt. Après onze jours sans avoir seulement aperçu son fiancé, elle était allée trouver son oncle pour lui proposer d'organiser un dîner. Il avait paru contrarié, non pas, elle en était presque certaine, parce que la requête lui semblait absurde, mais du simple fait de sa présence, qui suffisait à faire naître cette expression agacée sur son visage. Elle se tenait devant lui, ce qui l'avait obligé à lever les yeux.

Oncle Robert détestait être interrompu.

Il avait dû considérer qu'il était sage d'autoriser des fiancés à échanger un ou deux mots avant de se retrouver au pied de l'autel, car il avait brièvement répondu à Lucy qu'il prendrait les dispositions nécessaires.

Galvanisée par cette petite victoire, elle avait demandé l'autorisation d'assister à l'une des nombreuses soirées qui se déroulaient pratiquement à leur porte. La saison londonienne avait commencé, et, chaque soir, elle se postait à sa fenêtre pour contempler les élégants attelages qui passaient dans la rue. Une fois, il y avait eu un bal de l'autre côté de Saint-James Square, juste en face de Fennsworth House. La file de voitures avait serpenté tout autour de la place. Perdant patience, un certain nombre d'invités avaient terminé le chemin à pied.

Lucy avait tenté de se convaincre qu'elle avait juste envie d'admirer les belles robes, mais tout au fond d'elle-même, elle n'était pas dupe.

Elle espérait voir Gregory Bridgerton.

Elle ignorait ce qu'elle ferait si elle l'apercevait. Elle reculerait dans l'ombre, probablement. Il devait savoir qu'elle habitait là, et sans doute aurait-il la curiosité de jeter un coup d'œil à la façade, même si peu de gens savaient qu'elle se trouvait à Londres.

Apparemment, il n'assistait pas à cette soirée. Ou si c'était le cas, son attelage l'avait amené jusqu'au pied de l'escalier.

Ou peut-être n'était-il pas à Londres. Lucy n'avait aucun moyen de le savoir.

Elle était recluse chez elle en compagnie de son oncle et de sa tante Harriet, une vieille femme à moitié sourde que l'on avait invitée par respect des convenances.

À l'exception de quelques visites chez la couturière et promenades **au** parc, elle ne voyait personne.

Aussi ne prenait-elle part à aucune conversation mondaine et n'avait-elle aucune nouvelle - de

Gregory Bridgerton ou de qui que ce soit d'autre, d'ailleurs.

Au demeurant, même lorsque, en de rares occasions, elle croisait une connaissance, elle pouvait difficilement s'enquérir de lui. Les gens se seraient imaginé qu'elle s'intéressait à lui, ce qui était certes le cas, mais personne, absolument personne, ne devait jamais s'en douter.

Elle en épousait un autre. Dans une semaine. Et même si cela n'avait pas été le cas, Gregory Bridgerton n'avait pas une seule fois laissé entendre qu'il souhaitait prendre la place de Haselby.

Bien sûr, il l'avait embrassée, et il s'était préoccupé de sa sécurité, mais s'il estimait qu'un baiser exigeait une demande en mariage, il n'en avait donné aucune indication. Il ignorait pourtant que ses fiançailles avec Haselby avaient été officialisées - du moins lorsqu'il l'avait embrassée, ainsi que le lendemain matin, lors de leur échange gêné dans l'allée devant le manoir. Il avait donc cru embrasser une jeune fille libre de tout engagement. D'ordinaire, on ne faisait *pas* une chose pareille à moins d'être prêt à aller jusqu'à l'autel.

Sauf lorsqu'on s'appelait Gregory Bridgerton, apparemment. Car lorsqu'elle lui avait finalement annoncé la nouvelle, il n'avait pas paru accablé, ni même vaguement contrarié. Il ne l'avait pas suppliée de réfléchir, ou de tenter de se soustraire à son engagement. Tout ce qu'elle avait vu dans son regard - et elle l'avait pourtant scruté, oh, avec quelle fièvre ! -, c'était... rien.

Il n'avait exprimé aucune émotion. Peut-être une légère surprise, mais ni chagrin ni soulagement. Rien qui indiquait que l'annonce de ses fiançailles changeait quoi que ce soit pour lui, dans un sens ou dans un autre.

Oh, il n'avait rien d'un goujat, et elle était certaine qu'il l'aurait épousée si cela avait été nécessaire. Mais personne ne les avait surpris. Aussi, pour le reste du monde, rien ne s'était jamais passé.

Il n'y aurait donc aucune conséquence, ni pour elle ni pour lui.

N'aurait-ce pourtant pas été agréable qu'il semble au moins un peu déçu ? Il l'avait embrassée, la terre avait tremblé - il avait sûrement dû le ressentir.

N'avait-il rien désiré de plus ? N'aurait-il pas dû éprouver l'envie, sinon de l'épouser, du moins d'en avoir la possibilité ?

Au lieu de cela, il avait marmonné un « tous mes vœux de bonheur » qui avait résonné d'une manière définitive. Elle avait senti son cœur se briser dans sa poitrine. Au sens littéral. Douloureusement. Cela n'avait fait qu'empirer lorsqu'elle s'était éloignée. La sensation d'oppression était telle qu'elle en avait eu le souffle coupé. Elle avait accéléré le pas autant que cela lui était possible tout en maintenant une allure ; normale. Et enfin, après avoir tourilié à l'angle de la maison, elle s'était laissée tomber sur un banc et avait enfoui le visage entre ses mains.

En priant pour que personne ne la voie.

Elle avait eu envie de se retourner. De le regarder une dernière fois pour graver sa silhouette dans sa mémoire - sa façon unique de se tenir, mains dans le dos, bien calé sur ses jambes. Elle savait que des centaines d'hommes en faisaient autant, mais lui apparaissait différent. Même s'il avait été loin, même s'il lui avait tourné le dos, elle l'aurait reconnu entre mille.

Il avait également une façon bien à lui de marcher. Souple, presque nonchalante, comme si une part de lui-même avait encore sept ans. Cela se percevait dans d'infimes détails que presque personne ne remarquait, mais elle avait toujours fait attention aux détails.

Elle ne s'était pas retournée. Cela n'aurait fait que rendre les choses plus difficiles. Il ne la regardait probablement pas, mais si ç'avait été le cas... et qu'elle pivote...

Ç'aurait été insupportable. Elle n'aurait su dire pourquoi, mais ça l'aurait été.

Elle ne voulait pas qu'il voie son visage. Elle avait réussi à demeurer calme durant leur échange, mais une fois qu'elle s'était détournée, ses lèvres s'étaient mises à trembler, elle avait pris une profonde inspiration, et elle avait eu l'impression qu'un grand vide se creusait en elle.

De toute évidence, il n'éprouvait rien pour elle. Il s'était pratiquement excusé de l'avoir embrassée ! C'était certes l'attitude convenable au regard de la bonne société (l'autre option consistant en un passage précipité devant l'autel), mais ce n'en était pas moins douloureux. Elle aurait aimé croire qu'il avait ressenti ne serait-ce qu'une fraction de ce qu'elle avait éprouvé. Il n'en serait probablement rien sorti, mais les choses auraient été plus faciles pour elle.

Ou plus difficile, peut-être.

En définitive, peu importait. Quoi qu'elle sache, ou ne sache pas, au fond de son cœur, cela ne changeait rien. À quoi bon éprouver des sentiments sans finalité concrète ? Elle devait faire preuve de bon sens. C'était dans sa nature.

C'était même sa seule constante dans un monde qui changeait bien trop vite à son goût.

Pourtant, ici, à Londres, elle avait envie de le voir. Quand bien même elle savait que c'était ridicule, stupide et parfaitement déraisonnable. Elle n'avait pas besoin de lui parler - en fait, il valait sans doute mieux pas -, mais si elle pouvait juste l'apercevoir...

Cela ne ferait de tort à personne.

Hélas ! Lorsqu'elle avait demandé à oncle Robert l'autorisation d'assister à un bal, il avait refusé, arguant qu'il était inutile de gaspiller du temps et de l'argent pour la saison puisqu'elle avait déjà obtenu le résultat escompté - une offre de mariage.

En outre, l'avait-il informée, lord Davenport souhaitait qu'elle fasse son entrée dans le monde sous le nom de lady Haselby. Lucy n'en voyait pas l'intérêt, d'autant que bon nombre de gens la connaissaient déjà en tant que lady Lucinda Abernathy, mais son oncle avait fait signe (à sa manière inimitable, c'est-à-dire sans un mot) que l'entretien était clos.

Et voilà qu'elle se retrouvait à ce dîner qu'elle avait elle-même souhaité organiser, regrettant amèrement son initiative. Haselby était gentil, et même tout à fait plaisant. Son père, en revanche...

Lucy priait pour ne pas être obligée d'habiter dans la résidence des Davenport.

Pourvu que Haselby ait sa propre maison !

Au pays de Galles. Ou même en France.

Après avoir voué aux gémonies le temps, la Chambre des communes et l'opéra (qu'il trouvait, respectivement, trop pluvieux, pleine d'incapables mal élevés, et

bon sang, même pas en anglais !), lord Davenport, avait posé sur Lucy un regard critique.

Elle avait dû faire appel à tout son courage pour ne pas reculer. Avec ses yeux globuleux, et ses lèvres épaisses et humides, il ressemblait à un poisson obèse.

Elle n'aurait pas été surprise qu'il arrache sa chemise pour révéler des branchies et des écailles.

Puis (le seul fait d'y penser la faisait frissonner d'horreur) il s'était approché d'elle, si près qu'elle avait senti son haleine putride.

Elle était restée bien droite, comme on le lui avait appris depuis sa plus tendre enfance.

Et il lui avait demandé de lui montrer ses dents.

Cela avait été humiliant.

Lord Davenport l'avait inspectée, comme une jument, et s'était même permis de poser les mains •sur ses hanches pour estimer sa capacité à porter des enfants !

Lucy avait laissé échapper un cri étouffé et jeté des regards éperdus à son oncle pour qu'il vienne à son aide, mais celui-ci, impassible, avait feint de regarder ailleurs.

Et maintenant qu'ils étaient à table... Juste Ciel ! Lord Davenport la soumettait à un interrogatoire. Il venait de lui poser les questions les plus incongrues au sujet de sa santé, dont certaines étaient fort embarrassantes devant des messieurs, puis, alors qu'elle pensait que le pire était derrière elle, il lâcha :

— Connaissez-vous vos tables ?

Lucy battit des paupières.

— Je vous demande pardon ?

—

Vos tables, répéta-t-il avec impatience. Les six, les sept...

Elle en resta muette de stupeur. Il voulait qu'elle récite ses tables de multiplication ?

— Eh bien ? insista-t-il.

— B... bien sûr, bégaya-t-elle.

Elle regarda de nouveau son oncle, mais il semblait décidément se désintéresser de son sort.

— J'écoute.

La bouche de Davenport se pinça entre ses joues tombantes.

— Les sept suffiront, ajouta-t-il.

— Je... Eh bien...

A bout de ressources, elle tenta d'intercepter le regard de la tante Harriet, mais celle-ci semblait parfaitement indifférente à tout ce qui se passait, et d'ailleurs, elle n'avait pas dit un mot de la soirée.

— Père, intervint Haselby, vous ne pensez pas...

—

Il s'agit tout de même de vos héritiers, le coupa Davenport d'un ton sans appel. L'avenir de notre famille repose dans ses entrailles ; nous avons le droit de savoir ce qu'il en est.

Lucy était si choquée qu'elle en demeura bouche bée. Son regard passa du père au fils à plusieurs reprises, car elle ne savait trop auquel des deux elle devait s'adresser.

—

La dernière chose dont vous avez besoin, poursuivit Davenport, c'est d'une femme qui réfléchit trop. Mais elle doit tout de même être capable d'effectuer une opération aussi élémentaire qu'une multiplication.

Lucy regarda Haselby. Il lui rendit son regard, l'air navré.

Elle avala sa salive, ferma les paupières le temps de se ressaisir. Lorsqu'elle les rouvrit, Davenport s'apprêtait visiblement à reprendre la parole.

—

Sept, quatorze, vingt et un, commença-t-elle à réciter. Vingt-huit, trente-cinq, quarante-deux...

Elle se demanda ce qui se passerait si elle se trompait. Romprait-il les fiançailles

?

— ... quarante-neuf, cinquante-six...

L'idée était tentante. Terriblement tentante.

—

... soixante-trois, soixante-dix, soixante-dix-sept. ..

Elle jeta un coup d'œil à son oncle. Occupé à manger, il ne la regardait même pas.

— ... quatre-vingt-deux, quatre-vingt-neuf...

—

Hum, cela suffira, la coupa Davenport comme elle prononçait le

quatre-vingt-deux.

Le poids qui lui oppressait la poitrine disparut rapidement. Elle s'était rebellée -

peut-être pour la première fois de sa vie -, et personne ne s'en était aperçu. Elle avait attendu trop longtemps.

Qu'aurait-elle déjà dû faire d'autre à l'heure qu'il était ? s'interrogea-t-elle.

— Bravo, la félicita Haselby avec un sourire encourageant.

Lucy le remercia d'un faible sourire. Il n'était pas méchant. En vérité, s'il n'y avait pas eu Gregory Bridgerton, elle l'aurait considéré comme un choix des plus raisonnables. Ses cheveux étaient peut-être un peu fins, de même que toute sa personne, mais elle n'avait pas à se plaindre. D'autant que son caractère - le plus important à ses yeux - semblait des plus agréables. Ils avaient réussi à échanger quelques mots avant le dîner, pendant que Davenport et l'oncle Robert discutaient politique, et il s'était montré charmant. Il avait même fait une plaisanterie assez ironique sur son père en levant les yeux au plafond, qui avait fait sourire Lucy.

Vraiment, elle n'avait aucune raison de se plaindre.

Et elle n'en avait pas l'intention. Certainement pas. Même si elle rêvait d'autre chose.

— Je suppose que vous vous en sortiez convenablement, chez Mlle Moss ?

demanda Davenport en plissant les yeux.

— Oui, bien sûr, répondit Lucy, surprise.

Elle pensait ne plus être au centre de la conversation.

— Excellente institution, commenta Davenport en mâchant une bouchée d'agneau rôti. La fille de Winslow y est allée, celle de Fordham aussi.

— En effet, murmura Lucy, puisque l'on semblait attendre une réponse de sa part. Elles sont toutes deux très gentilles, mentit-elle.

Sybilla Winslow était une épouvantable peste qui ne trouvait rien de plus drôle que de pincer les élèves les plus jeunes.

Mais pour la première fois de la soirée, Davenport parut satisfait d'elle.

— Vous les connaissez bien, alors ? s'enquit-il.

—

Euh... plutôt, répondit Lucy, évasive. Lady Joanna était un peu plus âgée que moi, mais l'école n'est pas si grande. Tout le monde connaissait plus ou moins tout le monde.

— Bien.

Davenport eut un hochement de tête approuvateur qui fit s'agiter ses bajoues. Lucy s'efforça de ne pas le regarder.

— Ce sont des relations à cultiver, enchaîna-t-il.

Lucy acquiesça docilement, alors qu'en son for

intérieur elle était en train de dresser la liste de tous les endroits où elle aurait préféré se trouver. Paris, Venise, la Grèce... Au fait, n'y avait-il pas la guerre, là-bas ? Peu importait. La Grèce lui apparaissait tout de même préférable.

—

... responsabilité envers le nom... conduite irréprochable...

Faisait-il très chaud, en Orient ? Elle avait toujours admiré les vases chinois.

— ... ne tolérerons aucun manquement...

Quel était le nom de ce quartier si mal famé de Londres ? Saint-Giles ? Oui, elle aurait été mieux là-bas.

— ... obligations. Obligations !

Davenport avait ponctué ce dernier mot d'un vigoureux coup de poing sur la table, qui fit tinter l'argenterie et sursauter Lucy. Même tante Harriet leva les yeux de son assiette.

Constatant que tous les regards convergeaient vers elle, Lucy demanda :

— Oui ?

Davenport se pencha vers elle d'un air presque menaçant.

— Un jour, vous serez lady Davenport. Vous aurez des obligations. De nombreuses obligations.

Elle parvint à étirer les lèvres suffisamment pour que cela puisse passer pour une réponse. Juste Ciel, cette soirée ne finirait donc jamais ?

Davenport s'appuya davantage sur la table. Celle-ci avait beau être large et chargée de plats, Lucy recula instinctivement.

— Vous ne pouvez prendre vos responsabilités à la légère, continua-t-il d'une voix de stentor. Me comprenez-vous, ma fille ?

Lucy se demanda ce qu'il se passerait si elle plaquait les mains sur ses tempes et se mettait à crier : « Dieu du Ciel, faites cesser ce supplice ! »

Cela découragerait peut-être Davenport, songea-t-elle avec un curieux détachement. Il pourrait en déduire qu'elle n'avait pas toute sa tête, et...

— Bien sûr, lord Davenport, s'entendit-elle répondre.

Elle n'était qu'une couarde. Une misérable couarde.

Soudain, tel un jouet mécanique dont le ressort a fini sa course, lord Davenport se laissa retomber contre le dossier de son siège, l'air apaisé.

— Je suis heureux de l'entendre, déclara-t-il en se tamponnant les lèvres avec sa serviette. Et je suis rassuré de constater que l'on vous a appris le respect chez Mlle Moss. Je ne regrette pas de vous y avoir envoyée.

Lucy, qui s'apprêtait à porter sa fourchette à ses lèvres, se figea.

— J'ignorais que c'était à vous que je le devais.

— Il fallait bien que je fasse quelque chose, grommela-t-il en la regardant comme si elle était faible d'esprit. Vous n'avez pas de mère pour s'assurer que vous receviez une éducation vous permettant de tenir votre place dans le monde.

Une comtesse doit savoir un certain nombre de choses, posséder certains talents.

—

Bien sûr, dit-elle, décidant qu'une attitude soumise serait le moyen le plus rapide de mettre fin à cette torture. Hum... Merci.

— Pour quoi ? demanda Haselby.

Lucy se tourna vers son fiancé, dont la curiosité ne semblait pas feinte.

—

Eh bien, pour m'avoir envoyée chez Mlle Moss, expliqua-t-elle en s'adressant ostensiblement à lui.

Si elle ne regardait pas lord Davenport, celui-ci l'oublierait peut-être.

— Vous vous y êtes donc plu ? fit Haselby.

— Oui, beaucoup, répondit-elle, surprise.

Elle avait presque oublié combien il était agréable que l'on vous pose des questions polies !

—

C'était merveilleux, reprit-elle. J'ai été très heureuse, là-bas.

Haselby s'apprêta à répondre mais, à la grande consternation de Lucy, c'est la voix de son père qui résonna.

—

Il ne s'agit pas de savoir si vous avez été heureuse ! rugit-il.

Lucy ne parvenait pas à détacher les yeux des lèvres encore entrouvertes de Haselby. « Vraiment, songea-t-elle avec un calme déconcertant, c'était presque effrayant. »

Renonçant à lui répondre, Haselby referma la bouche, puis se tournant vers son père avec un sourire crispé.

— De quoi s'agit-il, alors ? s'enquit-il.

Lucy ne put s'empêcher d'être impressionnée par l'absence totale de contrariété dans sa voix.

—

Il s'agit de ce qu'elle y a appris ! tonna Davenport en frappant de nouveau la table du poing. Et des relations qu'elle s'y est faites !

— Eh bien, j'ai appris les tables de multiplication, observa Lucy à mi-voix, même si personne ne l'écoutait.

— Elle sera comtesse, vociféra Davenport. Comtesse !

Haselby fixa sur son père un regard calme.

— Elle ne le deviendra qu'à votre mort, lui rappela-t-il.

Lucy en resta bouche bée.

— Par conséquent, poursuivit Haselby en portant une petite bouchée de poisson à ses lèvres d'un geste désinvolte, cela ne vous importera plus guère, n'est-ce pas ?

Les yeux écarquillés, Lucy regarda lord Davenport, dont le visage avait viré au cramoisi, tandis qu'une veine saillait sur sa tempe gauche. Sourcils froncés, il dardait sur Haselby un regard brillant de rage. Si absurde que cela paraisse, il n'y avait pas de malveillance dans ses yeux, pas même la volonté de blesser ou de faire du mal, mais Lucy aurait juré qu'en cet instant, lord Davenport haïssait son fils.

— Le temps est remarquablement beau, déclara alors ce dernier en souriant.

En souriant !

Lucy se tourna vers lui, abasourdie. Il pleuvait à verse depuis plusieurs jours.

Pis, Haselby ne se rendait-il pas compte qu'il aurait suffi d'une remarque désinvolte de plus pour que son père fasse une crise d'apoplexie ? Lord Davenport écumait positivement, et Lucy aurait juré l'entendre grincer des dents.

Puis, alors que la pièce vibrait littéralement de fureur, oncle Robert profita du silence pour prendre la parole.

— Je suis heureux que la cérémonie ait lieu ici, à Londres, déclara-t-il d'un ton égal, mais sans appel, comme pour dire : « Passons à autre chose, à présent. »

Tandis que tout le monde semblait retrouver son calme, il enchaîna :

— Comme vous le savez, les noces de Richard ont été célébrées voilà quinze jours à l'Abbaye. Même si c'était là l'occasion de rappeler à tous notre long passé ancestral - je crois que les sept derniers comtes se sont mariés là-bas -, très peu de gens ont fait le chemin pour y assister.

Lucy soupçonnait que cela était autant dû à la nature précipitée de l'événement qu'à sa localisation géographique, mais l'instant semblait mal choisi pour donner son avis. En outre, elle avait adoré le caractère intime de ce mariage. Richard et Hermione étaient heureux, et les invités qui s'étaient déplacés étaient venus par affection et par amitié. C'était été véritablement un événement joyeux.

Jusqu'au lendemain, lorsqu'ils avaient pris la route de Brighton pour leur voyage de noces. Jamais Lucy n'avait ressenti une si profonde tristesse ni une plus grande solitude que lorsque, debout au milieu de l'allée, elle avait agité la main en regardant la voiture s'éloigner.

Elle s'était consolée en songeant qu'ils seraient bientôt de retour, puisqu'ils rentreraient avant son propre mariage. Hermione serait son unique demoiselle d'honneur, et c'était Richard qui la conduirait à l'autel.

Pour l'instant, elle avait tante Harriet pour lui tenir compagnie. Davenport. Et Haselby, qui était soit absolument génial, soit complètement fou.

Un fou rire - ironique, absurde et tout à fait déplacé - lui monta aux lèvres avant de jaillir en un ricanement fort peu élégant.

— Oui ? marmonna Davenport.

— Ce n'est rien, répondit-elle en hâte, feignant de tousser. J'ai avalé de travers.

Une arête, sans doute.

C'était presque drôle. Ça l'aurait été vraiment si elle avait lu cette scène dans un livre. Il n'aurait pu s'agir que d'une satire sociale, décida-t-elle. Certainement pas d'un roman d'amour.

Et elle ne supportait pas l'idée que cela puisse tourner à la tragédie.

Elle regarda les trois hommes attablés autour d'elle, qui étaient en train de décider de sa vie. Elle allait devoir tenter de tirer le meilleur parti possible de la situation. Il n'y avait rien d'autre à faire. Ruminer son malheur n'avait pas de sens, même s'il était difficile de voir le bon côté des choses. Car vraiment, cela aurait pu être pire.

Elle fit donc ce qu'elle réussissait le mieux : elle s'obligea à considérer les choses avec pragmatisme, et s'efforça de voir en quoi cela aurait pu être pire.

Seul problème : le visage de Gregory Bridgerton surgissait obstinément dans sa mémoire, lui rappelant en quoi cela aurait pu être tellement mieux.

14

Où notre héros et notre héroïne se retrouvent, et les oiseaux de Londres sont extatiques.

Lorsque Gregory la vit dans Hyde Park, le jour même de son retour à Londres, sa première pensée fut...

Bien sûr.

Cela lui parut tout naturel de croiser Lucy Abernathy lors de sa première heure en ville. Il n'aurait su dire pourquoi, car rien ne justifiait que leurs

chemins se croisent de nouveau. Mais elle avait si souvent occupé ses pensées depuis qu'ils s'étaient quittés dans le Kent. Et même s'il la croyait toujours à Fennsworth, curieusement, il ne fut pas surpris que le premier visage familial sur lequel il pose les yeux après un mois à la campagne soit le sien.

Il était arrivé à Londres la veille au soir, recru de fatigue, au terme d'un voyage pénible sur des routes inondées, et il était allé se coucher directement. À son réveil, bien plus matinal que d'ordinaire, les rues étaient encore détrempées, mais le soleil était revenu et brillait de tous ses feux.

Gregory s'était habillé en hâte et était sorti. Il aimait la fraîcheur de l'air après une bonne pluie, même à Londres. Non, *surtout* à Londres. C'était le seul moment où la ville embaumait.

Il habitait un petit appartement dans un immeuble agréable de Marylebone, et bien que l'ameublement en soit des plus modestes, il s'y plaisait. C'était chez lui.

Son frère et sa mère l'avaient à de multiples reprises invité à vivre avec eux.

Ses amis trouvaient qu'il était fou de refuser. Les deux résidences étaient autrement plus opulentes et confortables que son humble demeure, et le personnel y était nombreux, mais il préférait son indépendance. Peu lui importait que les siens lui disent ce qu'il devait faire - ils savaient qu'il n'écouterait pas, il le savait aussi, et cela ne dérangeait personne.

En revanche, il ne supportait pas d'être sous le regard des autres. Même si sa mère feignait de ne pas se mêler de ses affaires, elle ne relâchait jamais sa surveillance et était parfaitement informée de sa vie sociale.

Et surtout, elle la *commentait*. Violet Bridgerton pouvait, lorsque les circonstances s'y prêtaient, aborder la question des jeunes filles à marier, des carnets de bal à remplir, et du croisement de ces deux sujets (en lien direct avec le célibat de son fils cadet) à une vitesse et avec une aisance qui donnaient le vertige.

Et elle ne s'en privait pas.

Il y avait cette jeune fille, et cette autre, et pourrait-il avoir la gentillesse de les faire danser - deux fois chacune - lors du prochain bal, et il ne devait surtout pas oublier cette troisième débutante - celle qui se tenait là-bas, toute seule, près du mur, ne la voyait-il donc pas ? Il se trouvait justement que sa tante était l'une de ses plus proches amies.

Violet Bridgerton avait beaucoup de « plus proches amies ».

Elle avait eu la joie de voir sept de ses huit enfants convoler en justes (et heureuses) noces. Désormais, Gregory était seule cible de sa ferveur de marieuse.

Certes, il adorait sa mère, et il se réjouissait qu'elle se soucie autant de son bonheur et de son bien-être, mais parfois, elle lui donnait envie de s'arracher les cheveux.

Et c'était pire avec Anthony. Il n'avait même pas besoin de parler. D'ordinaire, il suffisait qu'il soit là pour que Gregory ait l'impression de ne pas être digne de porter le nom de Bridgerton. Difficile de faire son chemin dans le monde avec le puissant lord Bridgerton constamment en train de regarder pardessus son épaule.

À la connaissance de Gregory, son frère aîné n'avait jamais commis la moindre erreur de sa vie.

Ce qui ne faisait que souligner le manque de sérieux de sa propre existence.

Heureusement, ce problème avait été relativement facile à résoudre. Gregory avait tout simplement déménagé. Cela lui coûtait une bonne partie de sa pension, quand bien même son appartement n'était pas grand, mais il ne regrettait pas un seul *penny*.

Pouvoir sortir sans que quiconque lui demande des comptes lui apparaissait comme éminemment agréable. Revigorant même. C'était curieux comme le simple fait d'aller se promener pouvait donner l'impression d'être maître de sa vie, mais c'était le cas.

Voilà comment il l'avait croisée. Lucy Abernathy. Dans Hyde Park. Alors que, selon toutes probabilités, elle aurait encore dû se trouver dans le Kent.

En la voyant assise sur un banc, occupée à jeter des miettes de pain à un groupe de pigeons dépenaillés, Gregory se souvint du jour où il l'avait rencontrée par hasard dans le parc d'Aubrey Hall. Elle était également assise sur un banc, et semblait morose. Rétrospectivement, Gregoiy avait supposé que son frère venait sans doute de lui annoncer que ses fiançailles avaient enfin été officialisées.

Il se demanda pourquoi elle ne lui en avait rien dit.

Il aurait préféré qu'elle lui en parle.

S'il avait su qu'elle était promise à un autre, jamais il ne l'aurait embrassée.

Cela allait à l'encontre de toutes les règles auxquelles il s'était toujours conformé.

Un gentleman ne convoitait pas la fiancée d'un autre. Cela ne se faisait tout simplement pas. S'il avait su la vérité, il se serait détourné d'elle ce soir-là et il aurait...

Il se figea. Il n'avait aucune idée de ce qu'il aurait fait. Il s'avisait soudain que, parmi les innombrables variantes qu'il avait imaginées à la scène du baiser, il ne s'en trouvait aucune dans laquelle il *repoussait* Lucy ?

S'il avait su, lui aurait-il enjoint de regagner sa chambre à la seconde même ?

Il avait certes dû la prendre par les bras pour l'empêcher de tomber, mais il aurait pu la lâcher et lui laisser la voie libre. Cela n'aurait pas été difficile ; il aurait suffi d'un petit pas de côté. Tout aurait été terminé avant d'avoir commencé.

Au lieu de cela, il lui avait souri, avait voulu savoir ce qu'elle faisait là, puis -

sapristi, quelle mouche l'avait piqué ? -, il lui avait demandé si elle buvait du cognac.

Ensuite... Eh bien, il ne se rappelait pas très bien pourquoi c'était arrivé, mais il se souvenait de tout. Dans les moindres détails. La façon dont elle l'avait regardé, le contact de sa main sur son bras... Elle l'avait serré si fort que, l'espace d'un instant, il avait cru qu'elle avait besoin de lui. Comme s'il était sa force, son roc.

Personne ne s'était jamais appuyé ainsi sur lui.

Pourtant, l'explication n'était pas là. Ce n'était pas pour cette raison qu'il l'avait embrassée, mais parce que...

Parce que...

Bon sang, il ne savait pas pourquoi il lui avait volé ce baiser ! Il se rappelait seulement cet instant étrange et plein de mystère, ce calme extraordinaire, ce silence vibrant, fascinant, qui l'avait envahi et lui avait coupé le souffle.

Le manoir grouillait de monde, mais le couloir était désert. Lucy avait levé les yeux et plongé son regard dans le sien. Et soudain... elle avait été plus proche de lui. Il ne se souvenait pas d'avoir bougé, ni de s'être penché sur elle, mais son visage s'était retrouvé tout près du sien. Et avant de comprendre ce qu'il faisait...

Il l'avait embrassée.

À partir de cet instant, il avait perdu la tête. Il avait tout oublié - le langage, la raison, la pensée -, et son esprit s'était mis à fonctionner sur un mode inhabituel, presque primitif. Le monde n'avait plus été que couleurs, sons, chaleur, sensations. Comme si son corps avait pris les rênes.

Et maintenant, il se demandait - lorsqu'il s'y autorisait - s'il aurait pu s'arrêter.

Si elle n'avait pas dit non, si elle n'avait pas posé les mains sur son torse pour le repousser...

L'aurait-il fait, lui ?

L'aurait-il pu ?

Il carra les épaules. Redressa le menton. Bien sûr qu'il l'aurait pu. Il s'agissait de Lucy, nom de nom ! Elle était merveilleuse à bien des égards, mais elle n'était pas de ces femmes pour qui les hommes perdent la tête. Ç'avait été un égarement passager. Un moment de folie dû à une soirée aussi étrange que déstabilisante.

À présent, assise sur un banc dans Hyde Park, avec un groupe d'oiseaux à ses pieds, elle était simplement cette bonne vieille Lucy. Elle ne l'avait pas encore vu,

et l'observer était étrangement agréable. Elle était seule, à l'exception de sa femme de chambre qui paraissait s'ennuyer ferme à quelques bancs de là.

Ses lèvres bougeaient.

Gregory sourit. Lucy parlait aux oiseaux. Sans doute leur donnait-elle des instructions, ou leur indiquait-elle un rendez-vous pour une prochaine séance de distribution de miettes de pain.

Ou peut-être leur demandait-elle de manger le bec fermé.

Il ne put retenir un petit rire amusé.

Elle tourna vivement la tête. Écarquilla les yeux. Entrouvrit les lèvres. Et il eut l'impression de recevoir un coup de poing en pleine poitrine...

C'était sacrément bon de la retrouver.

Ce qui était plutôt une curieuse sensation, vu la façon dont ils s'étaient quittés.

—

Lady Lucinda, dit-il en s'approchant d'elle. Quelle surprise ! J'ignorais que vous étiez à Londres.

Pendant quelques instants, elle parut hésiter quant à la conduite à tenir. Puis elle sourit - peut-être avec moins de spontanéité que d'ordinaire - et lui tendit un morceau de pain.

— Pour les pigeons, murmura-t-il, ou pour moi ?

Le sourire de Lucy se fit plus chaleureux.

—

Comme vous voulez. Mais je préfère vous avertir, il est un peu rassis.

Il fit la grimace.

— Dois-je en déduire que vous l'avez goûté ?

Et soudain, ce fut comme si rien ne s'était passé. Le baiser, la conversation maladroite du lendemain... tout disparut. Ils avaient retrouvé leur inexplicable complicité. Le monde tournait de nouveau dans le bon sens.

La voyant pincer les lèvres comme si elle se disait qu'elle devrait se fâcher, il rit de nouveau. C'était si plaisant de la provoquer !

—

C'est mon second petit déjeuner, expliqua-t-elle, pince-sans-rire.

Gregory s'assit sur le banc et entreprit d'emietter son morceau de pain. Lorsqu'il en eut une bonne poignée, il les jeta toutes d'un coup, puis s'adossa pour observer la mêlée qui s'ensuivit.

Lucy, remarqua-t-il, lançait ses miettes avec méthode, l'une après l'autre, toutes les trois secondes précisément.

Il avait compté. C'était plus fort que lui.

—

Ils m'ont tous abandonnée, commenta-t-elle en fronçant les sourcils.

Gregory regarda en souriant le dernier pigeon rejoindre le festin offert par la maison Bridgerton, puis il lança une autre poignée de miettes.

—

C'est toujours moi qui organise les plus belles fêtes, déclara-t-il.

Elle lui jeta un regard hautain.

— Vous êtes insupportable.

Il lui décocha un regard espiègle.

— C'est l'une de mes grandes qualités.

— D'après qui ?

—

Eh bien, ma mère semble beaucoup m'apprécier, dit-il, modeste.

Elle éclata de rire.

Il eut l'impression de remporter une victoire.

— Ma sœur... un peu moins.

Elle arqua un sourcil curieux.

— Celle que vous aimez tourmenter ?

Il parut étonné.

— Hermione m'en a parlé, précisa-t-elle.

—

Je ne la tourmente pas parce que cela m'est *agréable*, rectifia-t-il d'un ton docte, mais parce que c'est *nécessaire*.

— Pour qui ?

— Pour toute la Grande-Bretagne. Croyez-moi.

Elle le considéra d'un air dubitatif.

— Elle ne peut pas être aussi mauvaise.

—

Je suppose que non. Ma mère semble l'aimer tout autant que moi, si ahurissant que cela paraisse.

Elle rit de nouveau. Un rire qui venait de l'intérieur - chaleureux, riche, authentique.

—

Vous aimez plaisanter, mais je parierais tout ce que je possède que vous donneriez votre vie pour elle, déclara-t-elle, et son expression était sérieuse, à présent.

Il feignit de réfléchir, puis :

— Que possédez-vous ?

—

Honte à vous, Monsieur Bridgerton ! Vous évitez la question.

—

Bien sûr que je donnerais ma vie pour elle, dit-il tranquillement. C'est ma petite sœur. Mon rôle est de la tourmenter et de la protéger.

— N'est-elle pas mariée, à présent ?

Il haussa les épaules, regarda au loin.

—

Je suppose que Saint-Clair peut prendre soin d'elle, désormais, Dieu lui vienne en aide.

Il lui adressa un sourire en coin.

— Désolé.

Elle n'était pas assez collet monté pour s'offusquer. À vrai dire, elle le prit même au dépourvu en répondant avec une sincérité manifeste :

—

Ne vous excusez pas. Il y a des situations où seul le nom du Seigneur peut exprimer notre désespoir.

—

J'ai l'impression que vous parlez d'expérience. Feriez-vous allusion à un épisode récent ?

— Cela date d'hier soir, confirma-t-elle.

—

Vraiment ? fit-il en se penchant, fort intéressé. Que vous est-il arrivé ?

Elle secoua la tête.

— Ce n'était rien.

— J'en doute si cela *vous* a poussée au blasphème.

Elle laissa échapper un soupir.

—

Il me semble vous avoir déjà dit que vous étiez insupportable, non ?

—

Une fois aujourd'hui, et plusieurs fois en d'autres occasions.

Elle le gratifia d'un regard ironique, le bleu de ses yeux se faisant plus vibrant tandis qu'elle les fixait sur lui.

— Vous les avez comptées ?

Il ne répondit pas tout de suite. La question était étrange. Non pas en elle-même -

bon sang, lui aussi l'aurait posée s'il avait été à sa place ! -, mais parce qu'il avait l'inexplicable impression que, s'il y réfléchissait suffisamment, il pourrait bien découvrir qu'il connaissait la réponse.

Il aimait discuter avec Lucy Abernathy. Et lorsqu'elle lui disait quelque chose...

Il s'en souvenait.

N'était-ce pas remarquable ?

—

Je me demande, commença-t-il, car le moment semblait bien choisi pour changer de sujet, pourquoi personne n'a jamais utilisé le mot *supportable* à mon propos.

— Cela vous surprend ?

Un sourire approbateur retroussa lentement les lèvres de Gregory.

—

Lady Lucinda, vous êtes une petite impertinente.

—

C'est l'un de mes secrets les mieux gardés, répliqua-t-elle du tac au tac.

Gregory s'esclaffa.

—

Je suis plus qu'une simple enquiquineuse, voyez-vous.

Le rire de Gregory prit de l'ampleur, jaillit du plus profond de lui-même, jusqu'à le secouer tout entier.

Quant à Lucy, elle le contemplait avec un sourire indulgent et, pour une raison inexplicable, il trouva cela agréable. Elle était chaleureuse... apaisante.

Et il était heureux d'être auprès d'elle. Là, sur ce banc. Le simple fait de se trouver en sa compagnie était plaisant. Il lui sourit.

— Vous reste-t-il un peu de pain ?

Elle lui en tendit trois morceaux.

— J'en ai apporté un entier.

Gregory entreprit de les réduire en miettes.

—

Avez-vous l'intention d'engraisser tous ces volatiles ?

—

J'ai un faible pour la tourte au pigeon, répliqua-t-elle en recommençant à les nourrir méthodiquement.

Gregory savait que c'était un effet de son imagination, mais il aurait juré que les pigeons lançaient des regards nostalgiques dans sa direction.

— Vous venez souvent au parc ? s'enquit-il.

Elle pencha la tête, comme si le sujet méritait réflexion.

Ce qui était assez étrange, car la question était relativement simple.

—

J'aime nourrir les oiseaux, dit-elle finalement. Cela me détend.

Il lança une nouvelle poignée de miettes et sourit avec malice.

— Vous trouvez ?

Elle fronça les sourcils tout en poursuivant sa distribution avec une précision quasi militaire. Puis se tourna vers lui en faisant la moue.

—
Oui, si vous n'essayez pas de les inciter à la guerre civile.

—
Moi ? s'écria Gregory, l'air innocent. C'est vous qui les forcez à se battre à mort pour une malheureuse miette de pain rassis !

— Il s'agit d'un excellent pain, cuit à point et très goûteux, figurez-vous.

— En matière de gastronomie, répondit-il d'un ton suave, je m'en remets entièrement à votre jugement.

Lucy lui jeta un regard flegmatique.

— La plupart des femmes ne prendraient pas cela pour un compliment.

— Ah, mais c'est que vous n'êtes pas la plupart des femmes ! En outre, ajouta-t-il, je vous ai vue prendre votre petit déjeuner.

Elle entrouvrit les lèvres, mais avant qu'elle ait pu s'indigner, il lâcha :

— Au fait, c'était un compliment.

Lucy secoua la tête. Il était décidément insupportable. Et elle lui en était

tellement reconnaissante. Lorsqu'elle l'avait aperçu, alors qu'il la regardait nourrir les pigeons, son cœur avait manqué un battement. Affolée, elle s'était demandé ce qu'elle devait dire, ou faire, comment réagir.

Puis il s'était approché d'un pas tranquille, tel qu'en lui-même, et l'avait immédiatement mise à l'aise, ce qui était un véritable exploit étant donné les circonstances.

Après tout, elle était amoureuse de lui.

Pourtant, quand il lui avait adressé ce sourire nonchalant et familier, et qu'il avait plaisanté à propos du pain, elle lui avait souri en retour avant même de savoir ce qu'elle faisait. Et elle avait de nouveau eu l'impression d'être elle-même, ce qui était extrêmement rassurant.

Voilà des semaines qu'elle n'avait pas ressenti cela.

Aussi, bien déterminée à voir la situation sous son meilleur jour, avait-elle décidé de ne pas s'appesantir sur cet amour déplacé qu'elle lui vouait et de se réjouir d'être capable d'être avec lui sans perdre ses moyens ou se mettre à bégayer.

Tout n'était pas perdu, apparemment.

—
Vous êtes à Londres depuis longtemps ? s'enquit-elle, résolue à soutenir une conversation normale et agréable.

Il tressaillit, surpris. Manifestement, il ne s'était pas attendu à cette question.

— Non, dit-il, je ne suis rentré qu'hier soir.

— Je vois.

C'était étrange, mais elle n'avait même pas imaginé qu'il puisse ne pas être en ville. Au moins, cela expliquait... Eh bien, elle ne savait pas vraiment ce que cela expliquait. Qu'elle ne l'ait pas vu, même de loin ? Elle n'était sortie de chez elle que pour se rendre au parc ou chez la couturière.

— Êtes-vous resté à Aubrey Hall ?

—
Non, j'en suis parti peu de temps après vous, pour rendre visite à mon frère. Il vit avec sa femme et leurs enfants dans le Wiltshire. Un vrai petit paradis à l'écart de la civilisation !

— Le Wiltshire n'est pas si loin que cela.

Il haussa les épaules.

—
La moitié du temps, ils ne reçoivent même pas le *Times*, et ils prétendent qu'ils s'en moquent.

— Comme c'est curieux.

Lucy ne connaissait personne qui ne soit pas abonné à ce journal, même dans les régions les plus reculées.

Il hocha la tête.

—

Cette fois, cependant, j'ai trouvé mon séjour plutôt rafraîchissant. Je n'avais aucune idée de ce qui se passait dans la bonne société, et je m'en moquais éperdument.

— Êtes-vous d'ordinaire si avide de ragots ?

Il lui décocha un regard oblique.

—

Les hommes n'échangent pas des ragots. Ils conversent.

— Je vois. Cela explique bien des choses.

Il émit un petit rire.

—

Et vous, êtes-vous en ville depuis longtemps ? J'avais cru comprendre que vous goûtiez aussi aux joies de la campagne.

—

Pendant deux semaines. Nous sommes arrivés juste après le mariage de Richard et d'Hermione,

—

Nous ? Votre frère et Mlle Watson sont donc à Londres ?

Elle s'en voulut de chercher à repérer de l'empressement dans la voix de Gregory Bridgerton, mais elle supposa que c'était inévitable.

—

Elle s'appelle lady Fennsworth, à présent, rectifia-t-elle. Ils sont pour l'instant en voyage de noces. Je suis ici avec mon oncle.

— Pour la saison ?

— Pour mon mariage.

C'en fut terminé de leur conversation à bâtons rompus.

Elle sortit une autre tranche de pain de son panier et ajouta :

— La cérémonie a lieu dans une semaine.

Il la fixa d'un regard stupéfait.

— Déjà ?

—

Oncle Robert dit qu'il n'y a aucune raison d'attendre.

— Je vois.

Peut-être voyait-il, en effet. Peut-être y avait-il derrière tout ceci des règles de bienséance qu'elle, petite provinciale élevée à l'écart du monde, ne connaissait pas. Peut-être était-il absurde de vouloir repousser l'inévitable. Peut-être cela relevait-il de la philosophie d'irréductible optimisme qu'elle tentait si vaillamment d'appliquer.

— Bien, ajouta-t-il.

Il battit des paupières, et elle comprit qu'il ne savait que dire. Ça ne lui ressemblait pas, et elle trouva cela gratifiant. Un peu comme de savoir qu'Hermione était incapable de danser. Si Gregory Bridgerton pouvait se retrouver à court de mots, il y avait de l'espoir pour le reste de l'humanité.

Finalement, il déclara :

— Toutes mes félicitations.

— Merci.

Elle se demanda s'il avait reçu une invitation. Oncle Robert et lord Davenport étaient bien décidés à ce que tous les gens qui comptaient soient présents au mariage. Il s'agissait, comme ils le disaient, des débuts officiels de Lucy dans le monde, et ils tenaient à ce que personne n'ignore

qu'elle était l'épouse de Haselby.

— La cérémonie aura lieu en l'église Saint-George, dit-elle, sans raison.

— Ici, à Londres ? fit-il, étonné. J'aurais cru que vous préféreriez vous marier à Fennsworth Abbey.

Si étrange que cela paraisse, songea Lucy, cela ne lui était absolument pas douloureux de discuter avec lui de son prochain mariage. En fait, elle avait l'impression d'être engourdie.

— C'était le souhait de mon oncle, expliqua-t-elle tout en prenant une nouvelle tranche de pain dans son panier.

— Votre oncle demeure le chef de famille ? l'interrogea Gregory en l'observant avec une vague curiosité. Votre frère est comte. Il n'a donc pas encore atteint sa majorité ?

Lucy jeta la tranche entière sur le sol et regarda avec un intérêt maussade les pigeons se chamailler.

— Si, répondit-elle, l'année dernière. Mais il a préféré laisser mon oncle gérer les affaires familiales pour se consacrer à ses études de second cycle à Cambridge. J'imagine qu'il prendra bientôt sa place, maintenant qu'il est...

Elle lui adressa un sourire navré.

— ... marié.

—

Ne vous inquiétez pas pour moi, la rassura-t-il. Je suis tout à fait remis.

— Vraiment ?

Il haussa une épaule.

— Entre nous, je me considère comme chanceux.

Elle avait commencé à émietter une nouvelle tranche de pain, et suspendit son geste.

— Comment est-ce possible ? fit-elle, intriguée.

Il cilla, visiblement surpris.

— Êtes-vous toujours aussi directe ?

Lucy sentit qu'elle s'empourpait. Seigneur, elle devait être rouge comme une pivoine !

—

Je suis désolée, souffla-t-elle. C'était très impoli de ma part, mais vous sembliez tellement...

— N'en dites pas plus, l'interrompit-il.

Ce qui ne fit qu'accentuer son embarras, car elle avait failli lui rappeler combien il avait été épris d'Hermione. Ce qu'elle n'aurait pas du tout apprécié si elle avait été à sa place.

— Je suis désolée, répéta-t-elle.

Il la contempla avec une sorte de curiosité pensive.

— Vous dites souvent cela.

— Je suis désolée ?

— Oui.

— Je... C'est possible.

Elle serra les dents, soudain tendue. Mal à l'aise. Pourquoi lui faisait-il une telle remarque ?

—

C'est une habitude, reprit-elle d'un ton plus ferme. Parce que...

Eh bien, parce que. Il devrait se contenter de cette explication.

Il hocha la tête.

—

Je suis ainsi, ajouta-t-elle, sur la défensive, alors qu'il ne l'avait même pas contredite. J'essaie d'arrondir les angles, de faire en sorte que tout aille bien.

Sur ce, elle lança d'un geste brusque la dernière tranche de pain sur le sol.

Il arquait un sourcil et ils se tournèrent d'un même mouvement pour observer la mêlée qui s'ensuivit.

— Bien joué, commenta-t-il.

—

Je tire toujours le meilleur parti d'une situation, répliqua-t-elle. Toujours.

— C'est tout à votre honneur, dit-il avec douceur.

Curieusement, cette remarque la mit en colère.

Terriblement, profondément, furieusement en colère. Elle ne trouvait pas honorable de savoir se contenter d'un second choix. C'était comme de gagner le prix des plus jolies chaussures dans une course à pied. C'était pathétique et hors de propos.

—

Et vous ? demanda-t-elle d'une voix haut perchée. Êtes-vous également un incorrigible optimiste ? Est-ce pour cela que vous affirmez vous être remis ?

N'était-ce pourtant pas vous qui preniez des accents lyriques à la seule évocation de l'amour ? Vous déclariez que c'était impérieux, que vous n'aviez pas le choix.

Vous disiez que...

Elle s'interrompit, horrifiée. Il la regardait comme si elle avait perdu l'esprit, et peut-être était-ce le cas.

—

Vous disiez un tas de choses, marmonna-t-elle en espérant mettre ainsi un terme à la conversation.

Il fallait qu'elle rentre. Elle était sur ce banc depuis un bon quart d'heure lorsqu'il était arrivé, l'air était humide et venteux, et sa femme de chambre n'était pas vêtue assez chaudement. En outre, si elle cherchait bien, elle devait avoir une centaine de choses à faire à la maison.

Ou au moins, un livre à lire.

—

Je suis désolé si je vous ai mise en colère, déclara Gregory Bridgerton d'un ton calme.

Elle ne put se résoudre à le regarder.

—

Cela dit, reprit-il, je ne vous ai pas menti. En toute franchise, je ne pense plus très souvent à Mlle... pardon, à lady Fennsworth. Sinon, peut-être, pour me dire que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, en définitive.

Elle tourna la tête, et s'aperçut qu'elle avait envie de le croire. De tout son cœur.

Parce que, s'il pouvait oublier Hermione, peut-être qu'elle-même pouvait l'oublier lui.

—

J'ignore comment expliquer cela, enchaîna-t-il en secouant la tête, comme s'il était aussi perplexe qu'elle, mais si un jour vous tombez follement, inexplicablement amoureuse...

Lucy tressaillit. Il n'allait pas le dire. Il ne pouvait pas le dire !

Dans un haussement d'épaules fataliste, il conclut :

— Eh bien, à votre place, je ne m'y ferais pas.

Juste Ciel. Hermione avait dit la même chose.

Exactement.

Lucy tenta de se rappeler ce qu'elle avait répliqué. Il fallait qu'elle dise quelque chose. Sinon, il remarquerait son silence, se tournerait vers elle, et noterait qu'elle était tendue, du coup, il l'interrogerait, elle ne saurait que répondre, et alors...

— Cela ne risque pas de m'arriver, lâcha-t-elle.

Les mots avaient littéralement jailli de ses lèvres.

Elle le sentit pivoter sur le banc, mais garda les

yeux rivés droit devant elle. Elle regrettait d'avoir donné tout le pain aux oiseaux.

Ç'aurait été plus facile de ne pas regarder son compagnon si elle avait pu feindre d'être occupée.

—

Vous ne pensez pas que vous tomberez amoureuse un jour ?

—

Ma foi, peut-être, répondit-elle, s'efforçant d'adopter un ton à la fois désinvolte et distingué. Mais pas comme *cela*.

— *Cela* ?

Elle prit une inspiration, furieuse qu'il l'oblige à se montrer plus précise.

—

Ce sentiment désespéré qu'Hermione et vous- même désavouez à présent.

Cela ne me ressemble pas, vous ne trouvez pas ?

Elle se mordit la lèvre, puis se risqua enfin à se tourner vers lui. Et s'il s'apercevait qu'elle lui mentait ? S'il devinait qu'elle était déjà amoureuse... de lui ? Ce serait certes affreusement embarrassant, mais ne serait-ce pas préférable de *savoir* qu'il savait ? Au moins, elle n'aurait plus à se le demander.

L'ignorance n'était pas bonheur suprême. Pas pour quelqu'un comme elle.

—

Du reste, peu importe, reprit-elle, incapable de supporter le silence. J'épouse lord Haselby la semaine prochaine, et jamais il ne me viendrait à l'idée de transgresser mes vœux de fidélité. Je...

—

Haselby ? s'écria Gregory. Vous épousez *Haselby* ?

— Oui, répondit-elle en battant des cils.

Pourquoi diable réagissait-il ainsi ?

— Je pensais que vous le saviez, ajouta-t-elle.

— Non, je ne...

Il semblait choqué. Abasourdi.

Au nom du Ciel !

Il secoua la tête.

— Je ne comprends pas pourquoi je l'ignorais.

— Ce n'était pas un secret.

—

Non, fit-il avec un peu trop de vigueur. Je veux dire, non, bien sûr. Ce n'est pas ce que je sous- entendais.

—

Tiendriez-vous lord Haselby en piètre estime ? hasarda-t-elle, choisissant ses termes avec précaution,

—

Non, répéta Gregory en secouant machinalement la tête. Non. Je le connais depuis des années. Nous étions au collège ensemble, puis à l'université.

— Vous êtes donc du même âge ? fit-elle.

Il lui apparut soudain que quelque chose clochait si elle ignorait l'âge de son fiancé. Cela dit, elle ne connaissait pas non plus celui de Gregory Bridgerton.

Il hocha la tête.

— Il est très... affable. Il vous traitera bien.

Il se racla la gorge, avant d'ajouter :

— Avec douceur.

— Avec douceur ? répéta Lucy.

Quelle curieuse façon de dire les choses.

Gregory croisa son regard, et elle se rendit compte que c'était la première fois depuis qu'elle lui avait appris le nom de son fiancé. Il ne répondit pas. Il se contenta de la dévisager, avec une telle intensité que ses iris semblaient avoir changé de couleur.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle dans un souffle.

—

Rien d'important, répondit-il d'une voix altérée. Je...

Il se détourna, et le sortilège se brisa.

—

Ma sœur... commença-t-il avant de toussoter, ma sœur donne un bal demain soir. Aimerez-vous y assister ?

—

Oh, oui, ce serait merveilleux ! s'exclama Lucy, même si elle savait qu'elle ne le pourrait pas.

Seulement, cela faisait une éternité qu'elle n'avait plus de vie sociale, et elle ne pourrait plus passer de temps en sa compagnie une fois qu'elle serait mariée. Elle n'aurait pas dû s'exposer au supplice qui consistait à désirer quelque chose qu'elle ne pouvait avoir, mais c'était plus fort qu'elle.

Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie...

Aujourd'hui. Sinon, quand...

—

Oh, mais je ne peux pas, reprit-elle d'un ton si déçu qu'il en était presque geignard.

— Pourquoi ?

—

À cause de mon oncle, soupira-t-elle. Et de lord Davenport - le père de Haselby.

— Je sais qui c'est.

— Bien sûr. Je suis dés...

Elle s'interrompit. Il fallait qu'elle cesse de répéter cela.

—

Ils ne souhaitent pas que je fasse mes débuts maintenant.

— Pardonnez-moi, mais, pour quelle raison ?

Lucy esquissa un haussement d'épaules.

—

Ils ne voient pas l'intérêt que j'entre dans le monde sous le nom de lady Lucinda Abernathy alors que je serai lady Haselby dans une semaine.

— C'est ridicule !

—

C'est leur avis. Et je suppose qu'ils préfèrent éviter des dépenses inutiles.

—

Vous viendrez demain, décréta Gregory. J'y veillerai.

— Vous ? fit Lucy, dubitative.

—

Pas *moi*, répondit-il comme si elle avait perdu la tête. Ma mère. Faites-moi confiance, en matière de subtilités et de raffinements mondains, elle peut accomplir des miracles. Avez-vous un chaperon ?

—

Ma tante Harriet. Elle est un peu fragile, mais je pense qu'elle pourrait assister à un bal si mon oncle m'y autorise.

—

Il vous y autorisera, déclara Gregory avec assurance. Il s'agit de ma sœur aînée, Daphné. Sa Grâce la duchesse de Hastings, précisa-t-il. Votre oncle ne dirait pas non à une duchesse, n'est-ce pas ?

— Je ne pense pas.

Lucy ne voyait vraiment pas qui oserait dire non à une duchesse !

—

Dans ce cas, c'est décidé, conclut Gregory. Vous aurez des nouvelles de Daphné dans l'après-midi.

Il se leva, lui tendit la main pour l'aider.

Lucy hésita, puis la prit. Sa paume était large, chaude. Rassurante.

—

Merci, murmura-t-elle en se libérant pour ramasser son panier.

Elle fit signe à sa femme de chambre, qui la rejoignit aussitôt.

—

À demain, dit Gregory en s'inclinant de manière presque cérémonieuse pour la saluer.

— A demain, répéta Lucy, un peu dubitative.

Jamais elle n'avait vu son oncle changer d'avis.

Mais qui sait ?

Peut-être.

Avec un peu de chance.

15

Où notre héros découvre qu'il n'est pas, et ne sera probablement jamais aussi

sage que sa mère.

Une heure plus tard, Gregoiy patientait dans le petit salon du Numéro Cinq, Bruton Street. C'était la demeure londonienne de sa mère depuis que celle-ci avait insisté pour libérer Bridgerton House après le mariage d'Anthony. Ç'avait également été le foyer de Gregory jusqu'à ce qu'il s'installe chez lui, quelques années plus tôt. La vicomtesse douairière habitait seule depuis que la sœur cadette de Gregory s'était mariée. Il avait beau lui rendre visite au moins deux fois par semaine lorsqu'il était à Londres, il ne s'était jamais habitué au calme qui régnait maintenant dans la vaste demeure.

— Mon chéri ! s'exclama sa mère en entrant dans le petit salon, un grand sourire aux lèvres. Je ne pensais pas te voir avant ce soir. Comment s'est passé ton voyage ? Et comment vont Bénédict, Sophie et les enfants ? Je vois si peu mes petits-enfants !

Gregory lui adressa un sourire indulgent. Sa mère s'était rendue dans le Wiltshire un mois plus tôt, et elle y allait plusieurs fois par an. Il lui donna donc des nouvelles des quatre enfants de Bénédict, s'attardant davantage sur la petite Violet, qui portait le même prénom qu'elle. Ayant satisfait sa curiosité, il déclara

— En fait, mère, j'ai une faveur à vous demander.

Violet Bridgerton se tenait toujours très droite,

pourtant, elle parut se redresser légèrement.

— Vraiment ? De quoi s'agit-il ?

Il lui parla de Lucy, en se montrant aussi concis que possible de peur qu'elle ne parvienne à des conclusions erronées quant à la nature de l'intérêt qu'il portait à lady Abernathy.

Sa mère avait une fâcheuse tendance à considérer toute jeune fille comme une fiancée potentielle. Même si elle devait se marier à la fin de la semaine !

— Bien sûr que je vais t'aider. Ce sera facile.

—

Son oncle est résolu à la séquestrer, lui rappela Gregory.

Elle balaya son avertissement d'un geste de la main.

—

Ce sera un jeu d'enfant, mon cher fils. Laisse- moi m'en occuper, je vais régler cela en un clin d'œil.

Gregory décida de s'en tenir là. Si sa mère affirmait pouvoir s'assurer de la présence de quelqu'un à un bal, il la croyait. Insister ne ferait que lui laisser à penser qu'il avait des motifs cachés.

Ce qui n'était pas le cas.

Il aimait bien Lucy, voilà tout. Il la considérait comme une amie, et il avait envie qu'elle s'amuse un peu.

Ses motivations étaient des plus respectables.

—

Je vais demander à ta sœur d'envoyer une invitation, murmura Violet, pensive. Peut-être pourrais- je rendre visite à l'oncle de cette jeune fille. Je mentirai, et je dirai que je l'ai croisée au parc.

—

Mentir ? répéta Gregory avec une moue incrédule. Vous ?

Sa mère lui décocha un sourire diabolique.

— Peu importe qu'il me croie ou non. C'est l'un des avantages de l'âge.

Personne n'ose contredire un vieux dragon comme moi.

Gregory arquait un sourcil, refusant de mordre à l'hameçon. Violet Bridgerton était peut-être la mère de huit enfants désormais adultes, mais avec son teint de lait, son visage lisse et son sourire épanoui, personne n'aurait eu l'idée de lui appliquer le qualificatif de vieux. A vrai dire, Gregory s'était souvent demandé pourquoi elle ne s'était pas remariée. De nombreux veufs fort séduisants se bousculaient pour l'emmener dîner ou l'inviter à danser, et il était prêt à parier que n'importe lequel d'entre eux l'aurait volontiers épousée, si elle avait donné le moindre signe d'encouragement.

Elle n'en avait jamais rien fait, et Gregory devait reconnaître qu'il en concevait une satisfaction un peu égoïste. Malgré sa manie de se mêler des affaires des autres, elle se dévouait corps et âme à ses enfants et à ses petits-enfants, et il trouvait cela réconfortant.

Gregory n'avait pas le moindre souvenir de son père, qui était mort depuis plus de vingt-cinq ans, mais sa mère lui en avait souvent parlé. Chaque fois, sa voix s'était altérée, son regard s'était adouci et ses lèvres avaient esquissé un imperceptible sourire nostalgique.

C'était dans ces moments-là qu'il comprenait pourquoi elle tenait tant à ce que ses enfants se marient par amour.

Gregory avait toujours pensé se plier à ce souhait. Ce qui était assez ironique compte tenu de la farce avec Mlle Watson.

Une domestique entra avec un plateau qu'elle posa sur le guéridon entre eux.

—

Cook a préparé tes biscuits préférés, annonça Violet en lui tendant une tasse de thé, sans sucre, avec un nuage de lait, comme il l'aimait.

— Vous saviez que j'allais venir ? s'étonna Gregory.

—
Non, pas cet après-midi. Mais je savais que tu ne tarderais pas à me rendre visite. Tu finirais bien par avoir faim.

Gregory lui adressa un sourire en coin. Elle avait raison. Comme de nombreux hommes de son âge et de son statut, il n'avait pas la place d'avoir une véritable cuisine dans son appartement. Il mangeait dans les réceptions, à son club, et, bien sûr, chez sa mère ou chez ses frères et sœurs.

—
Merci, murmura-t-il en acceptant l'assiette sur laquelle elle avait empilé six biscuits.

Elle considéra le plateau un instant, la tête inclinée de côté, puis posa deux petits gâteaux sur sa propre assiette.

—
Je suis touchée, avoua-t-elle, que tu aies sollicité mon aide pour lady Abernathy.

—
Vraiment ? fit-il, curieux. Et vers qui d'autre aurais-je pu me tourner ?

Elle mordit délicatement dans son gâteau.

—
Oh, j'étais le choix le plus évident, bien sûr ! Mais tu es certainement conscient que tu t'adresses rarement à ta famille lorsque tu as besoin de quelque chose.

Gregory se figea, puis leva lentement la tête. Le regard si bleu, si pénétrant de sa mère était rivé sur son visage. Que diable entendait-elle par là ? Personne n'aimait les siens plus que lui !

— Ce n'est pas vrai, lâcha-t-il finalement.

Sa mère sourit, puis :

— Tu ne le penses pas ?

Il serra les mâchoires.

— Non.

—
N'en prends pas ombrage, fit-elle en se penchant pour lui tapoter le bras. Je ne sous-entendais pas que tu ne nous aimes pas. Simplement que tu préfères te débrouiller seul.

. — Pour ?

—
Eh bien, pour trouver une épouse, par exemple, ou bien pour...

Il l'interrompit.

—
Êtes-vous en train de me dire qu'Anthony, Bénédikt et Colin ont accueilli avec joie vos initiatives pour les aider à rencontrer l'âme sœur ?

—
Non, bien sûr que non. Aucun homme n'apprécie cela. Mais...

Elle agita la main, comme si elle pouvait par ce geste effacer sa phrase.

—
Excuse-moi, reprit-elle. Mon exemple était mal choisi.

Avec un petit soupir, elle détourna les yeux. Gregory comprit qu'elle était prête à abandonner le sujet. Contrairement à lui, découvrit-il à sa grande surprise.

—
En quoi est-ce un problème de préférer se débrouiller seul ? insista-t-il.

Elle posa de nouveau le regard sur lui. À présent, elle semblait regretter amèrement d'avoir abordé un sujet aussi risqué.

—

En rien. Je suis plutôt fière d'avoir élevé des fils aussi indépendants. Après tout, trois d'entre vous doivent trouver leur propre voie.

Elle se tut, pensive, puis ajouta :

—

Avec un peu d'aide de la part d'Anthony, bien sûr. Je serais terriblement déçue si ton frère ne veillait pas aux besoins des siens.

—

Anthony est plus que généreux, déclara Gregory calmement.

— N'est-ce pas ? acquiesça sa mère en souriant. De son argent *et* de son temps.

De ce point de vue, il est exactement comme son père.

Elle le regarda d'un air de regret.

— Je suis tellement désolée que tu ne l'aies pas connu.

— Anthony l'a fort bien remplacé, assura Gregory, parce qu'il savait que ce serait un réconfort pour elle, mais surtout, parce que c'était la vérité.

Voyant sa mère se mordre la lèvre, il crut qu'elle allait pleurer. Il chercha aussitôt son mouchoir et le lui tendit.

— Non, c'est inutile, protesta-t-elle, tout en s'en emparant pour se tamponner les paupières. Tout va bien. C'est juste un petit...

Elle s'interrompit et lui sourit, mais ses yeux étaient encore brillants.

— Un jour, quand tu auras des enfants, tu comprendras combien c'est touchant d'entendre cela.

Elle posa le mouchoir, prit sa tasse et, après avoir siroté quelques gorgées de thé, laissa échapper un petit soupir de bien-être.

Gregory réprima un sourire. Sa mère adorait le thé. Sa passion allait au-delà de l'affection que les Anglais vouent d'ordinaire à cette boisson. Violet affirmait que cela l'aidait à réfléchir, ce qu'il aurait normalement considéré comme une bonne chose, s'il n'avait été un peu trop souvent l'objet de ses pensées, de sorte qu'à sa troisième tasse, elle avait généralement échafaudé un plan machiavélique pour le fiancer à la fille de telle ou telle amie à qui elle avait récemment rendu visite.

Cette fois, pourtant, elle semblait avoir oublié ses préoccupations matrimoniales. Elle posa sa tasse et, alors qu'il s'attendait qu'elle change de conversation, déclara :

— Mais n'est pas ton père.

Gregory, qui s'apprêtait à porter sa tasse à ses lèvres, suspendit son geste.

— Je vous demande pardon ?

— Anthony. Ce n'est pas ton père.

—

Oui ? dit-il, ne comprenant pas où elle voulait en venir.

—

C'est ton frère, poursuivit-elle. De même que Bénédicte et Colin. Quand vous étiez petit... Oh, comme tu voulais être avec eux !

Gregory demeura immobile.

—

Bien entendu, ils n'avaient pas du tout envie de t'emmener, et qui les en aurait blâmés ?

— Qui, en effet ? fit-il d'un ton pincé.

—

Allons, ne te vexe pas, Gregory, dit-elle, à la fois contrite et impatiente.

C'étaient de merveilleux grands frères, et, entre nous, ils étaient très patients la plupart du temps.

— La plupart du temps ?

—

Dans l'ensemble, rectifia-t-elle. Cela dit, tu étais beaucoup plus jeune qu'eux.

Vous ne pouviez tout simplement pas avoir d'activités communes. Ensuite, quand tu as grandi, eh bien...

Elle s'interrompit, poussa un soupir. Gregory se pencha en avant.

— Eh bien ?

— Oh, rien !

— *Maman.*

— Très bien.

Il comprit à cet instant qu'elle savait *exactement* ce qu'elle faisait et que chaque soupir, chaque hésitation n'avait pour but que d'accentuer l'effet de ses paroles.

—

Je pense que tu es persuadé de devoir faire tes preuves vis-à-vis de tes frères.

Il lui jeta un regard surpris.

— N'est-ce pas le cas ?

Sa mère demeura un instant silencieuse.

—

Non, répondit-elle finalement. Pourquoi crois- tu une chose pareille ?

Quelle drôle de question ! Parce que... Parce que...

— Ce n'est pas facile à expliquer, marmonna-t-il.

— Vraiment ?

Elle but une gorgée de thé et poursuivit :

—

Je dois dire que ce n'est pas la réaction que j'avais prévue.

Gregory crispa les mâchoires.

— Et à quoi vous attendiez-vous, exactement ?

— Exactement ? répéta sa mère.

Elle le regarda avec, au fond des yeux, une pointe d'humour qui acheva de l'exaspérer.

—

Je ne sais pas s'il est possible d'être exacte ; disons juste que je pensais que tu nierais en bloc.

—

Le fait que je n'aie pas le sentiment de devoir faire mes preuves ne signifie pas que ce soit faux, répondit-il en ponctuant ses paroles d'un haussement d'épaules qu'il espérait désinvolte.

— Tes frères te respectent.

— Je n'ai pas dit le contraire.

— Ils te considèrent comme un homme responsable.

Cela, songea Gregory, n'était pas tout à fait vrai.

—

Ce n'est pas un signe de faiblesse que de demander de l'aide, poursuivit Violet.

—

Je n'ai jamais pensé cela. Est-ce que je ne viens pas de faire appel à vous ?

—

Pour un problème qui ne peut être résolu que par une femme, répliqua-t-elle non sans hauteur. Tu n'avais pas d'autre choix.

C'était vrai, aussi Gregory ne protesta-t-il pas.

—

Tu es habitué à ce que l'on fasse les choses à ta place, reprit-elle.

— Mère.

—

Hyacinthe est comme toi, s'empressa-t-elle d'ajouter. C'est sans doute lié au fait que vous êtes les plus jeunes. Sincèrement, je ne sous-entendais pas que vous étiez tous deux paresseux, trop gâtés, ou que vous faisiez preuve de mauvais esprit en quoi que ce soit.

— Dans ce cas, que vouliez-vous dire ?

Elle lui décocha un sourire malicieux.

— Exactement ?

Il se détendit un peu.

—

Exactement, répondit-il en hochant la tête, signe qu'il avait saisi sa pointe d'humour.

—

Je voulais juste dire que tu n'avais jamais eu à travailler particulièrement dur pour quoi que ce soit. Tu as beaucoup de chance. Les bonnes choses semblent advenir, tout simplement.

—

Et en tant que mère, en quoi cela vous contrarie-t-il ?

—

Oh, Gregory, soupira-t-elle. Cela ne me contrarie pas du tout. Je ne te souhaite que du bonheur, tu le sais.

N'étant pas sûr de la réponse qu'il convenait de faire, il se contenta d'arquer les sourcils d'un air interrogateur.

—

J'ai tout compliqué inutilement, n'est-ce pas ? reprit-elle en fronçant les sourcils. Ce que j'essaie de t'expliquer, c'est que tu n'as jamais été obligé de fournir de grands efforts pour atteindre un but. Que ce soit lié à tes capacités personnelles ou à la nature de ces buts, je ne saurais le dire.

Il garda le silence. Repérant un motif particulièrement complexe sur le papier peint, il le fixa du regard tandis que son esprit bourdonnait de pensées.

Et de regrets.

Puis, sans réfléchir, il demanda :

— Quel est le rapport avec mes frères ?

Elle battit des cils d'un air perplexe, avant de murmurer :

— Oh, tu parles de ton besoin de faire tes preuves ?

Il hocha la tête.

Elle se mordit la lèvre. Réfléchit. Puis déclara :

— Je ne suis pas sûre.

Gregory s'apprêta à protester. Ce n'était pas la réponse qu'il espérait.

— Je ne sais pas tout, reprit-elle.

C'était probablement la première fois, songea Gregory, qu'elle prononçait cette phrase.

—

Je suppose, commença-t-elle, pensive, que tu... Eh bien, c'est une curieuse combinaison, je dirais. Ou peut-être pas si curieuse pour quelqu'un qui a tant de frères et sœurs plus âgés.

Gregory attendit qu'elle rassemble ses idées. Tout était calme, et cependant, il avait l'impression que quelque chose l'écrasait, le pressant de toutes parts.

Il ignorait ce qu'elle allait dire, et d'une certaine façon...

Il savait.

Il savait que c'était important.

Peut-être plus que tout ce qu'on lui avait jamais dit.

—

Tu n'aimes pas demander de l'aide parce qu'il est essentiel à tes yeux que tes frères te considèrent comme un adulte, reprit Violet. Et en même temps... Ma foi, tu as toujours eu la vie assez douce, et il m'arrive parfois de penser que tu ne fournis pas d'efforts.

Il la regarda, interdit.

—

Ce n'est pas que tu refuses, ajouta-t-elle en hâte. Simplement, la plupart du temps, tu n'en as pas besoin. Et lorsque quelque chose requiert trop d'efforts, lorsqu'il ne te suffit pas de tendre la main pour l'obtenir, tu décides que cela ne vaut pas la peine de se fatiguer.

Gregory fixa de nouveau le motif du papier peint, là où une treille se tordait curieusement.

—

Je sais ce que c'est que de se donner du mal pour quelque chose, déclara-t-il d'une voix calme.

Il regarda sa mère droit dans les yeux.

—

De le désirer ardemment et de savoir qu'on ne l'aura peut-être jamais.

— Vraiment ? J'en suis contente.

Elle s'apprêta à prendre sa tasse de thé, puis se ravisa et chercha son regard.

— L'as-tu obtenu ?

— Non.

Les yeux de Violet se voilèrent de tristesse.

— Je suis désolée.

—

Pas moi, répondit-il avec raideur. Je ne le suis plus.

— Oh. Tant mieux.

Elle s'agita sur son siège.

—

Dans ce cas, reprit-elle, je ne suis pas désolée. J'imagine que tu es sorti grandi de l'épreuve.

La première réaction de Gregory fut de se vexer, mais à sa grande surprise, il s'entendit répondre :

— Je crois, oui.

Plus surprenant encore, il était sincère.

Sa mère lui adressa un sourire plein de sagesse.

—

Je me réjouis que tu sois capable de voir les choses sous cet angle. La plupart des hommes ne le sont pas.

Elle jeta un coup d'œil à l'horloge, et un petit cri lui échappa.

—

Oh, mais l'heure tourne ! J'ai promis à Portia Featherington de lui rendre visite cet après-midi.

Elle se leva et Gregory l'imita.

—

Ne t'inquiète pas pour lady Abernathy, enchaîna-t-elle en se dirigeant vers la porte. Je m'en occupe. Et s'il te plaît, finis ton thé. Je m'inquiète de te savoir seul, sans femme pour prendre soin de toi. Encore un an de ce régime, et il ne te restera que la peau sur les os !

Il l'accompagna jusqu'à la porte.

—

En matière d'incitation au mariage, cela manquait singulièrement de subtilité.

—

Tu trouves ? fit-elle en lui décochant un regard supérieur. Une chance que j'aie renoncé depuis longtemps à la subtilité. De toute façon, j'ai découvert que la plupart des hommes ne comprennent que ce qu'on leur dit de la manière la plus explicite.

— Même vos fils.

— *Surtout* mes fils.

— Je l'ai bien cherché, non ? fit-il avec un sourire.

— Tu m'as pratiquement envoyé une invitation.

Il voulut l'escorter jusque dans le hall, mais elle le repoussa.

—

Non, non, va finir ton thé. J'ai demandé que l'on fasse apporter des sandwiches quand tu serais annoncé. Ils devraient arriver d'un instant à l'autre et, si tu ne les manges pas, ils seront perdus.

L'estomac de Gregory choisit cet instant précis pour gronder.

—

Vous êtes la meilleure des mères, fit-il en s'inclinant. Vous saviez cela ?

— Parce que je te nourris ?

—

Oui, mais aussi pour un certain nombre d'autres raisons.

Se hissant sur la pointe des pieds, elle l'embrassa sur la joue.

—

Tu n'es plus mon petit garçon chéri, n'est-ce pas ?

Gregory sourit. Du plus loin qu'il s'en souvienne, elle l'avait toujours appelé ainsi.

—

Je le serai aussi longtemps qu'il vous plaira, mère. Aussi longtemps qu'il vous plaira.

16

Où notre héros tombe amoureux. De nouveau.

En matière de ruses mondaines, Violet Bridgerton était aussi experte qu'elle l'avait affirmé. Lorsque Gregory arriva à Hastings House, le lendemain soir, sa sœur Daphné, duchesse de Hastings, l'informa que lady Lucinda Abernathy assisterait au bal.

Gregory en fut inexplicablement heureux. Lucy avait paru si déçue lorsqu'elle lui avait expliqué qu'elle ne pourrait pas venir. Et puis, n'avait-elle pas droit à une dernière soirée festive avant d'épouser Haselby ?

Haselby !

Gregory ne parvenait toujours pas à le croire. Comment avait-il pu ignorer tout ce temps que c'était à Haselby qu'elle était promise ? Il ne pouvait rien faire pour empêcher cela, et franchement, ce n'étaient pas ses affaires, mais bon sang,

Haselby !

Ne fallait-il pas avertir Lucy ?

Haselby était un garçon tout à fait aimable et, il fallait le reconnaître, doté d'une intelligence plus qu'acceptable. Il ne la battrait pas et ne se montrerait pas cruel, mais il ne... il ne pourrait pas...

Ce ne serait pas un véritable époux pour elle.

Cette seule idée emplissait Gregory d'amertume. Lucy ne connaîtrait pas un mariage normal, car

Haselby n'aimait pas les femmes. Du moins, pas de la façon dont un homme était supposé les aimer.

Haselby serait bon avec elle, et sans doute plus que généreux, ce qui était davantage que n'en avaient bien des femmes, indépendamment des préférences de leur mari.

Pourtant, Gregory trouvait injuste que Lucy, entre toutes, soit destinée à une telle existence. Elle méritait tellement plus. Une maison pleine d'enfants. Des chiens. Peut-être un ou deux chats. Elle semblait du genre à s'entourer d'une véritable ménagerie.

Des fleurs aussi. Chez Lucy, il y aurait des fleurs partout, il en était certain.

Des pivoines pourpres, des roses jaunes, et cette plante bleue qu'elle aimait tant.

Des pieds-d'alouette. Oui, c'était cela.

Lucy avait beau prétendre que son frère était l'horticulteur de la famille, Gregory ne pouvait l'imaginer dans une maison sans fleurs.

Il y aurait des rires, des cavalcades et un joyeux désordre – malgré ses tentatives pour vivre dans un univers tiré au cordeau. Il l'imaginait aisément se démenant, planifiant, s'efforçant de mener son petit monde à la baguette.

Il faillit éclater de rire, rien que d'y penser. Même idée d'un escadron de domestiques pour dépoussiérer, remettre en place, faire briller ou balayer, rien n'y ferait. Avec des enfants, les choses ne sont jamais là où on les a laissées.

Lucy était une organisatrice-née. Cela la rendait heureuse, et elle méritait d'avoir une maisonnée à tenir.

Des enfants. Beaucoup d'enfants.

Peut-être huit.

Il balaya d'un regard circulaire la salle de bal qui commençait lentement à se remplir. Il ne repéra pas Lucy, en revanche, il aperçut sa mère.

Elle se dirigeait vers lui.

—

Gregory, tu es particulièrement séduisant, ce soir, commenta-t-elle en le rejoignant et en lui tendant les mains..

Il les porta à ses lèvres.

—

Cela étant dit avec toute l'honnêteté et l'impartialité d'une mère, murmura-t-il.

—

Ne dis pas de sottises ! répliqua-t-elle avec un sourire. C'est un fait établi que mes enfants sont tous exceptionnellement beaux et intelligents. S'il s'agissait simplement d'une opinion personnelle, tu ne crois pas que quelqu'un aurait fini par me le dire ?

— Comme si on allait oser ?

—

Ma foi, c'est bien possible, admit-elle en conservant une expression parfaitement impassible. Mais étant têtue, j'insisterai sur le fait que c'est discutable.

—

Comme il vous plaira, mère, répondit Gregory d'un ton solennel.

— Lady Abernathy est-elle arrivée ?

— Pas encore.

—

N'est-ce pas étrange que je ne l'aie pas rencontrée ? Elle est en ville depuis déjà une quinzaine de jours... Enfin, peu importe. Je suis certaine que je la trouverai charmante si tu as déployé autant d'efforts pour qu'elle puisse assister à cette soirée.

Gregory la scruta. Il connaissait ce ton - un mélange savamment dosé d'apparente nonchalance et de précision. Sa mère y avait recours lorsqu'elle cherchait des informations, un art dans lequel elle était passée maîtresse.

Tapotant discrètement son chignon, elle ajouta, sans le regarder dans les yeux :

—

Tu as fait sa connaissance lors de ton séjour chez Anthony, m'as-tu dit ?

Gregory ne vit pas de raison de feindre qu'il était dupe de ses manœuvres.

—

Elle est fiancée, mère, répondit-il, puis, pour faire bonne mesure, il ajouta : Elle se marie dans une semaine.

—

Oui, oui, je sais. Avec le fils de lord Davenport. C'est une alliance prévue de longue date, ai-je cru comprendre.

Gregory acquiesça. Il ne pouvait imaginer que sa mère connaisse le secret de Haselby. Peu de gens étaient au courant. Il y avait des rumeurs, bien sûr - il y en avait toujours -, mais personne n'aurait eu l'audace de les répéter en présence de dames.

—

J'ai reçu une invitation pour le mariage, reprit- elle.

— Vraiment ?

—

Oui. Et j'ai l'impression que l'événement s'annonce prestigieux.

Gregory serra les mâchoires.

— Elle doit être comtesse.

—

En effet. Dans sa situation, on ne fait pas les choses à moitié.

— Sans doute.

Violet soupira.

— J'adore les mariages.

— Ah bon ?

— Oui.

Nouveau soupir, encore plus appuyé.

—

C'est si romantique, reprit Violet. La mariée, le marié...

—

Tous deux sont considérés comme des éléments indispensables à la cérémonie, ai-je entendu dire.

Sa mère darda sur lui un regard irrité.

—

Comment ai-je pu mettre au monde un garçon aussi terre à terre ?

Gregory décida que cette question n'appelait pas de réponse.

—

Tu devrais avoir honte. J'ai bien l'intention d'y assister. Je ne décline presque jamais une invitation à un mariage.

C'est alors que retentit *la voix*.

— Qui se marie ?

Gregory pivota sur ses talons. C'était sa sœur cadette, Hyacinthe, qui fourrait le nez dans les affaires des autres, comme à son habitude.

—

Lord Haselby et lady Lucinda Abernathy, répondit Violet.

—

Ah, oui ! s'écria Hyacinthe. J'ai reçu une invitation. La cérémonie a lieu à Saint-George, non ?

- Violet hocha la tête.

—

Et elle sera suivie d'une réception à Fennsworth House, précisa-t-elle.

Hyacinthe parcourut la salle du regard. Cela lui arrivait souvent, même si elle ne cherchait personne en particulier.

—

N'est-ce pas curieux que je n'aie pas encore fait sa connaissance ? C'est la sœur de lord Fennsworth, n'est-ce pas ?

Elle haussa les épaules.

—

Et je trouve aussi curieux que je ne l'aie pas rencontré, lui non plus.

—

Je crois savoir que lady Lucinda n'a pas encore fait son entrée dans le monde, intervint Gregory. Pas officiellement, du moins.

—

Alors, elle fera ses débuts ce soir, déclara leur mère. Comme c'est excitant !

Hyacinthe fixa sur son frère un regard acéré.

—

Comment se fait-il que tu connaisses lady Lucinda, Gregory ?

Il ouvrait la bouche pour répondre lorsqu'elle ajouta :

—

Et ne me dis pas que tu ne la connais pas, Daphné m'a déjà tout raconté.

— Dans ce cas pourquoi poses-tu la question ?

Hyacinthe fronça les sourcils.

— Elle ne m'a pas expliqué *comment* vous vous êtes connus.

—

Alors tu devrais peut-être revoir ta définition du mot *tout*.

Il se tourna vers Violet.

—

Le vocabulaire et la compréhension n'ont jamais été ses points forts.

Leur mère leva les yeux au plafond.

—

Je m'émerveille chaque jour que vous ayez réussi à atteindre l'âge adulte, tous les deux.

—

Auriez-vous peur que nous nous entretenions ? ironisa Gregory.

— Non, de m'en charger moi-même.

—

Gregory, reprit Hyacinthe comme si ces dernières répliques n'avaient jamais été échangées, Daphné m'a appris que tu voulais absolument que l'on envoie un carton d'invitation à lady Lucinda Abernathy, et mère, si j'ai bien compris, l'a même accompagné d'un mot pour dire combien elle appréciait sa compagnie, ce qui est, comme chacun sait, un fieffé mensonge puisque aucun d'entre nous n'a jamais vu...

— T'arrive-t-il de te taire ? l'interrompit Gregory.

—

Pas avec toi, riposta Hyacinthe. Comment la connais-tu ? Plus important, la connais-tu bien ? Et pourquoi désirais-tu à ce point faire envoyer une invitation à une jeune fille qui se marie dans une semaine ?

À la surprise de Gregory, Hyacinthe cessa enfin de parler.

—

J'avoue que je me suis posé les mêmes questions, murmura Violet.

Le regard de Gregory passa de sa sœur à sa mère. Pourquoi avait-il raconté à Lucy toutes ces inepties à propos des familles nombreuses et du réconfort qu'elles apportaient ? Elles étaient surtout une source inépuisable de nuisances, de curiosité indiscrete, et de toutes sortes d'autres calamités dont les noms exacts lui échappaient pour l'instant.

Ce qui était sans doute préférable, car aucun n'aurait été convenable.

Il répondit néanmoins avec une patience extrême :

— J'ai été présenté à lady Lucinda dans le Kent, le mois dernier, chez Kate et Anthony. Et j'ai demandé à Daphné de l'inviter ce soir parce que c'est une jeune femme tout à fait aimable et que je l'ai croisée hier au parc par hasard. Son oncle a décidé qu'elle n'avait pas raison de participer à la saison, et j'ai pensé bien faire en lui offrant l'occasion de sortir de chez elle pour une soirée.

Il arqua un sourcil, les mettant silencieusement au défi de riposter.

Ce qu'elles s'empressèrent de faire, bien entendu. Pas en paroles, non, car aucune n'aurait été aussi efficace que les regards dubitatifs qu'elles lui adressèrent.

— Oh, pour l'amour du Ciel ! s'impatienta Gregory. Elle est *fiancée*. Elle va se

marier.

Ces protestations n'eurent pas d'effets visibles.

Il se renfrogna.

— Ai-je l'air de tenter de briser ses fiançailles ?

Hyacinthe battit des paupières. Plusieurs fois.

Comme toujours lorsqu'elle réfléchissait trop intensément à une question qui ne la concernait pas. Puis, au grand étonnement de Gregory, elle laissa échapper un petit *hum* d'acquiescement et admit :

— Je suppose que non.

Regardant de nouveau autour d'elle, elle ajouta :

— Cela dit, j'aimerais bien faire sa connaissance.

—

Cela ne saurait tarder, répondit Gregory, qui se félicita, comme cela lui arrivait environ une fois par mois, d'avoir réussi à ne pas étrangler sa sœur.

—
Kate m'a écrit qu'elle était très jolie, fit remarquer Violet à brûle-pourpoint.

Gregoiy éprouva soudain un désagréable pressentiment.

— *Kate* vous a écrit ?

Sapristi, que lui avait-elle révélé ? C'était déjà assez pénible qu'Anthony soit au courant de son échec avec Mlle Watson - car il avait tout deviné, à n'en pas douter

-, mais si sa mère l'apprenait, sa vie allait devenir un véritable enfer.

Elle allait le tuer à force de compassion. C'était certain.

—

Kate m'écrit deux fois par mois, répliqua sa mère en esquissant un petit haussement d'épaules. Elle me raconte tout.

— Anthony le sait ? marmonna Gregory.

—

Je n'en ai aucune idée, répondit-elle, avant de lui adresser un regard supérieur. Et ce ne sont absolument pas ses affaires.

De mieux en mieux !

Gregory se retint de justesse de prononcer ces mots à haute voix.

—

J'ai cru comprendre, poursuivit sa mère, que le frère de lady Lucinda avait été surpris dans une situation compromettante en compagnie de la fille de lord Watson.

— *Vraiment ?* s'écria Hyacinthe, fort intéressée.

Violet hocha la tête.

—

Je m'étais demandé pourquoi le mariage avait été aussi précipité.

—

Eh bien, vous le savez, maintenant, maugréa Gregory.

— Hum.

Cela venait de Hyacinthe, et c'était exactement le genre de *hum* que personne n'aimait entendre prononcer.

—

C'était la décision qui s'imposait, déclara Violet à l'adresse de sa fille.

—

En fait, fit remarquer Gregory, de plus en plus agacé, l'affaire a été menée discrètement.

— Il y a toujours des rumeurs, rappela Hyacinthe.

— Je t'interdis de les colporter, l'avertit Violet.

—

Je ne dirai pas un mot, promit Hyacinthe en agitant la main, comme s'il ne lui était jamais arrivé de parler alors qu'on ne lui demandait rien.

Gregory émit un ricanement.

— Oh, *je t'en prie !*

—

Je sais garder un secret dès lors que je *sais* que c'en est un, se défendit-elle.

—

En d'autres termes, tu veux dire que tu n'as aucun sens de la discrétion ?

Hyacinthe le fusilla du regard.

Gregory arquait les sourcils.

—

Mais quel âge avez-vous donc ? s'impacienta leur mère. Juste Ciel, vous n'avez pas changé depuis que vous avez quitté vos langes ! Je m'attendais presque que vous vous tiriez les cheveux ici, au milieu de la salle.

Gregory serra les dents et regarda résolument devant lui. Rien de tel qu'une réprimande maternelle pour se sentir dans la peau d'un gamin de sept ans.

—

Allons, mère, ne vous fâchez pas, la cajola Hyacinthe. Il sait que si je le taquine autant, c'est uniquement parce que c'est lui que je préfère.

Sur ce, elle décocha à Gregory un joyeux sourire complice.

Il soupira. Parce que c'était vrai. Et réciproque. Cela n'empêchait pas qu'être le frère de Hyacinthe Bridgerton était véritablement épuisant. Mais tous deux étant plus jeunes que leurs frères et sœurs, ils avaient toujours fait la paire.

—

Il me le rend bien, du reste, ajouta Hyacinthe à l'adresse de sa mère, mais comme c'est un homme, jamais il ne l'avouerait.

— C'est vrai, confirma Violet.

—

Et pour rétablir la vérité des faits, déclara Hyacinthe en se tournant vers son frère, je ne t'ai jamais tiré les cheveux.

Il était temps de s'esquiver, décida Gregory. Ou de perdre l'esprit. Le choix lui revenait.

—

Hyacinthe, je t'adore, tu le sais. Mère, je vous adore aussi. Et maintenant, je m'en vais.

— Attends ! le rappela sa mère.

Il pivota sur ses talons. Il aurait dû se douter qu'il ne s'en sortirait pas aussi facilement.

— Voudrais-tu m'accompagner ? demanda-t-elle.

— Où cela ?

— Voyons, au mariage, bien sûr !

— Quel mariage ? Celui de lady Lucinda ?

Sa mère le gratifia d'un regard des plus innocents.

— Je n'ai pas envie de m'y rendre seule.

— Emmenez Hyacinthe, suggéra-t-il.'

— Elle préférera s'y rendre avec Gareth.

Gareth Saint-Clair était depuis bientôt quatre ans

le mari de Hyacinthe. Gregory l'appréciait énormément, et les deux hommes avaient développé une solide amitié. Aussi Gregory savait-il parfaitement que Gareth aurait préféré n'importe quel supplice (dût-il durer des heures) plutôt que d'assister à un interminable événement mondain.

Alors que Hyacinthe, comme elle le reconnaissait volontiers, était *toujours* curieuse de savoir ce qui se disait. Par conséquent, elle ne manquerait pour rien au monde l'occasion d'assister à un si prestigieux mariage. Il y aurait forcément un invité qui boirait plus que de raison, un autre qui serrerait sa cavalière d'un peu trop près, et Hyacinthe ne supporterait pas d'être la dernière à l'apprendre.

— Gregory ? insista sa mère.

— Je n'irai pas.

— Mais...

— Je n'ai pas été invité.

—

Sûrement un oubli. Qui sera corrigé, je n'en doute pas, après tes efforts de ce soir.

—

Mère, je souhaite tout le bonheur du monde à lady Lucinda, mais je n'ai aucune envie d'assister à son mariage, ou à celui de qui que ce soit. Ce genre d'événement est bien trop sentimental pour moi.

Silence.

Ce n'était jamais bon signe.

Gregory regarda Hyacinthe. Elle l'observait avec de grands yeux ronds.

— Tu aimes les mariages, dit-elle.

Il émit un grognement. Cela semblait la réponse la plus indiquée.

— Si, insista Hyacinthe. Au mien tu as...

— Hyacinthe, tu es ma sœur. C'est différent.

—

D'accord, mais tu es aussi allé à celui de Felicity Albansdale, et je me souviens très bien que...

Gregory lui tourna le dos avant qu'elle lui rappelle combien il s'y était amusé.

—

Mère, je vous remercie pour l'invitation, mais je ne souhaite pas assister au mariage de lady Lucinda.

Violet parut sur le point de poser une question, mais se ravisa.

— Très bien, dit-elle.

Gregory fut instantanément sur ses gardes. Cela ne ressemblait pas à sa mère de capituler aussi rapidement. D'un autre côté, s'il tentait de savoir ce qu'elle avait en tête, il n'avait plus aucune chance de s'éclipser rapidement.

Sa décision fut donc facile à prendre.

—

Je vous dis *bonsoir*, déclara-t-il dans la langue de Molière.

—

Où vas-tu ? s'enquit Hyacinthe. Et pourquoi parles-tu en français ?

Il regarda sa mère.

— C'est bien votre fille.

— Oui, admit Violet dans un soupir. Je sais.

—

Mère, qu'est-ce que *cela* signifie ? s'entêta Hyacinthe.

— Oh, pour l'amour du Ciel, Hyacinthe, tu...

Gregory profita de ce qu'elles ne s'occupaient plus

de lui pour filer discrètement.

Il y avait de plus en plus de monde, et il songea que Lucy pouvait fort bien être arrivée pendant qu'il discutait avec sa mère et sa sœur. Si c'était le cas, elle ne devait pas être bien loin, aussi se dirigea-t-il vers les maîtres des lieux qui accueillaient leurs invités. Cela lui prit un certain temps, car il avait quitté la capitale depuis plus d'un mois, et que tout le monde semblait avoir quelque chose

- en général sans intérêt - à lui dire.

—
Bonne chance, murmura-t-il à lord Trevelstam, qui tentait de lui vendre un cheval qu'il n'avait pas les moyens de s'offrir. Je suis certain que vous n'aurez aucune difficulté à...

Sa voix s'étrangla dans sa gorge.

Il ne pouvait plus parler. Il ne pouvait plus *penser*.

Dieu du Ciel, cela n'allait pas recommencer !

— Bridgerton ?

De l'autre côté de la salle, près de la porte. Il y avait trois messieurs, une dame d'âge mûr, deux mères de famille et...

Elle.

C'était elle. Et il était irrésistiblement attiré dans sa direction, comme si une corde les avait reliés. Il fallait qu'il la rejoigne.

— Bridgerton, est-ce que quelque chose...

—

Veillez m'excuser, parvint à articuler Gregory avant de s'éloigner.

C'était elle. Sauf que...

Elle était différente. Il ne s'agissait pas d'Hermione Watson. C'était... Il ne savait pas vraiment qui c'était - elle se tenait de dos. Pourtant il éprouvait de nouveau ce sentiment, à la fois terrible et splendide. Il en était tout étourdi. Au bord de l'extase. Ses poumons étaient vides. // était vide.

Et il la voulait.

Tout se passait exactement comme il l'avait toujours imaginé... cette impression magique, presque incandescente d'achèvement, cette certitude que c'était *l'âme sœur*.

Sauf qu'il avait déjà vécu cela. Et qu'Hermione Watson n'était *pas* l'âme sœur.

Bonté divine, un homme pouvait-il tomber follement, stupidement amoureux deux fois de suite ?

N'avait-il pas conseillé à Lucy d'être prudente, et de se méfier si elle ressentait de tels sentiments ?

Et cependant...

Et cependant, elle était là.

Et // était là.

Et tout recommençait.

Exactement comme avec Hermione. Non, c'était pire. Sa peau le picotait. Il ne tenait pas en place. Il était à l'étroit dans son propre corps, et il avait envie de traverser la pièce en courant pour... pour...

Juste pour la *voir*.

Il voulait qu'elle se retourne. Il voulait voir son visage. Il voulait savoir qui elle était.

Il voulait faire sa connaissance.

Non.

Non ! s'ordonna-t-il en s'efforçant de se tourner dans la direction opposée. C'était de la folie. Il devait partir. Tout de suite.

Hélas ! Il en était incapable. Ce qui lui restait de raison avait beau lui crier de quitter les lieux, il demeurait pétrifié, à attendre qu'elle se retourne.

A prier pour qu'elle se retourne.

Ce qu'elle fit.

Et c'était...

Lucy.

Gregory chancela, comme s'il avait reçu un coup.

Lucy ?

Non. Ce n'était pas possible. Il connaissait Lucy.

Elle ne lui faisait pas cet effet.

Il l'avait vue à de nombreuses reprises, il l'avait même embrassée, et pas une seule fois il n'avait eu cette impression que le monde allait l'engloutir s'il ne la rejoignait pas pour lui prendre la main.

Il devait y avoir une explication. Il avait déjà ressenti cela autrefois. Avec Hermione.

Cette fois, cependant, ce n'était pas tout à fait pareil. Avec Hermione, tout était nouveau et enivrant. Il ressentit le frisson de la nouveauté, de la conquête. Mais là, c'était Lucy.

C'était Lucy et...

C'est alors qu'un flot de souvenirs l'assaillirent. Sa façon d'incliner la tête de côté lorsqu'elle lui expliquait pourquoi les sandwiches devaient être correctement disposés. L'expression délicieusement agacée qu'elle avait arborée lorsqu'elle avait tenté de lui faire comprendre qu'il s'y prenait fort mal pour courtiser Mlle Watson.

Cette impression d'être à sa place, sur ce banc dans Hyde Park, alors qu'ils jetaient des miettes aux pigeons.

Et le baiser. Dieu du Ciel, *le baiser*.

Il en rêvait encore.

Et il espérait qu'elle en rêvait aussi.

Il fit un pas, un seul, légèrement de côté, afin de distinguer son profil. Tout était désormais si familier - sa façon de pencher la tête, de remuer ses lèvres lorsqu'elle parlait. Comment avait-il pu ne pas la reconnaître immédiatement, même de dos

? Les souvenirs étaient là, enfouis dans les profondeurs de sa mémoire, mais il n'avait pas voulu, non, il ne s'était pas autorisé à l'admettre.

C'est alors qu'elle l'aperçut. Lucy. Il le vit d'abord dans ses yeux, qui s'agrandirent et se mirent à briller, puis au mouvement de ses lèvres.

Elle sourit. Pour lui.

Cela le combla. Presque au-delà du supportable. Ce n'était qu'un sourire, mais il n'avait pas besoin de davantage.

Il se dirigea vers elle tel un automate, conscient, au plus profond de lui-même, qu'il devait la rejoindre.

—

Lucy, murmura-t-il en s'arrêtant près d'elle, oubliant qu'ils étaient entourés de gens devant qui il n'était pas supposé l'appeler par son prénom.

—

Monsieur Bridgerton, le salua-t-elle, mais dans ses yeux, il lut *Gregory*.

Et il sut qu'il l'aimait.

C'était la plus étrange et la plus merveilleuse des sensations. C'était grisant.

C'était comme si le monde s'ouvrait soudain devant lui. Tout devenait clair. Il comprenait tout ce qu'il y avait à comprendre, et c'était là, dans ses yeux à elle.

— Lady Lucinda, dit-il en s'inclinant sur sa main. M'accorderez-vous cette danse ?

17

Où la sœur de notre héros fait progresser la situation.

Elle était au paradis.

Oubliés, les anges, saint Pierre et les envolées de clavecin ! Le paradis, c'était une danse avec l'être aimé. Et lorsque l'on devait épouser dans une semaine un autre homme, il fallait saisir le paradis à pleines mains.

Au sens figuré, bien sûr.

Lucy sourit tout en virevoltant au rythme de la musique. L'image était séduisante

! Que diraient les gens si elle se jetait sur son cavalier et l'empoignait fermement

?

Pour ne jamais le laisser partir.

La plupart penseraient qu'elle était folle. Quelques- uns, qu'elle était amoureuse.

Les plus rusés diraient les deux.

— À quoi pensez-vous ? demanda Gregory.

Il la regardait... différemment.

Elle décrivit un cercle et revint à son point de départ. Ce soir, elle se sentait pleine d'audace et de mystère.

— Vous aimeriez le savoir ?

Il contourna la danseuse qui se trouvait sur sa gauche avant de reprendre sa place.

—

Oui, répondit-il en la gratifiant d'un sourire gourmand.

Elle se contenta de lui rendre son sourire et secoua la tête. Pour l'instant, elle avait envie de jouer à être une autre. Moins conventionnelle. Plus spontanée.

Elle ne voulait plus être « cette bonne vieille Lucy ». Pas ce soir. Elle était lasse de réfléchir, de calmer le jeu, de ne jamais agir sans peser le pour et le contre, sans avoir d'abord envisagé toutes les implications et conséquences possibles.

Cela suffisait à vous paralyser, à vous empêcher de prendre votre propre vie en main.

Ce soir, toutefois, il en irait autrement. Car grâce à un ange qui avait pris la forme de la duchesse de Hastings - ou peut-être de la duchesse douairière lady Bridgerton, elle n'aurait su dire -, elle portait la plus exquise des robes de soie émeraude et assistait au bal le plus fabuleux qui soit.

Et elle dansait avec l'homme qu'elle aimerait, elle en était certaine, jusqu'à la fin de ses jours.

— Vous semblez différente, remarqua-t-il.

— Je me sens différente.

Elle lui effleura la main comme ils échangeaient leurs places. Il lui agrippa les doigts alors qu'il était seulement censé les frôler. Levant les yeux, elle s'aperçut qu'il la fixait. Son regard était brûlant, intense, semblable à celui qu'il avait posé sur...

Juste Ciel ! Il la dévisageait comme il avait dévisagé Hermione.

Un frisson la parcourut, son corps se mit à palpiter en des endroits auxquels elle n'osait songer.

Ils échangèrent de nouveau leurs places, mais cette fois, il se pencha vers elle plus près que nécessaire pour murmurer :

— Moi aussi, je me sens différent.

Elle leva vivement la tête, mais il avait déjà fait volte-face, si bien qu'elle ne vit que son dos. En quoi était-il différent ? Pourquoi ? Qu'avait-il voulu dire ?

Elle contourna le danseur situé sur sa droite, puis passa devant Gregory.

—

Êtes-vous heureuse d'être ici ce soir ? murmura- t-il.

Elle se contenta de hocher la tête, car elle était à présent trop loin de lui pour répondre sans devoir hausser la voix.

Mais une fois qu'ils furent de nouveau proches, il chuchota :

— Moi aussi.

Ils reprirent leur place initiale et demeurèrent immobiles pendant qu'un autre couple répétait les mêmes pas. Lucy le regarda.

Il ne la quittait pas des yeux.

Et malgré les lueurs mouvantes des centaines de torches et de chandelles qui illuminaient la salle de bal, elle vit la flamme qui étincelait dans ses iris. Le regard ardent, possessif, fier dont il la couvait.

Un frisson la secoua.

Ses jambes se mirent à trembler.

Puis la musique s'arrêta. Certaines habitudes devaient être solidement ancrées en elle, car Lucy s'aperçut qu'elle était en train de faire la révérence et de sourire à sa voisine comme si de rien n'était. Comme si sa vie ne venait pas d'être bouleversée en l'espace d'une simple danse.

Gregory la guida vers la partie de la salle où les chaperons s'étaient rassemblés pour surveiller leurs protégées tout en sirotant un verre de citronnade. Mais avant qu'ils parviennent à destination, il s'inclina vers elle et lui murmura à l'oreille :

— Il faut que je vous parle.

Elle tourna vivement la tête vers lui.

— En privé, ajouta-t-il.

Il ralentit le pas, probablement afin de se ménager plus de temps pour lui parler avant de la ramener auprès de sa tante.

— Pourquoi ? demanda-t-elle. Il y a un problème ?

Il secoua la tête.

— Plus maintenant.

Alors, elle s'autorisa à espérer. Juste un peu, parce qu'elle ne voulait pas songer à son chagrin si elle se trompait. Peut-être... peut-être l'aimait-il. Peut-être désirait-il l'épouser. Certes, elle devait se marier dans moins d'une semaine, mais rien n'était encore définitif.

Peut-être y avait-il un espoir. Peut-être y avait-il une solution !

Elle scruta le visage de Gregory à la recherche d'un indice, d'une réponse, mais lorsqu'elle tenta de l'interroger pour en savoir plus, il se contenta de secouer la tête et de chuchoter :

—

La bibliothèque. C'est la deuxième porte après le salon des dames.

Retrouvez-moi là-bas dans une demi-heure.

— Avez-vous perdu la tête ?

Il lui sourit.

— Un peu.

— Gregory, je...

Il plongea son regard dans le sien, et cela suffit à la réduire au silence. Cette façon qu'il avait de la regarder...

Elle en avait le souffle coupé.

—

Je ne peux pas, protesta-t-elle à voix basse, parce que, quels que soient les sentiments qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, elle était toujours fiancée à un autre homme.

Et quand bien même elle ne l'aurait pas été, un tel comportement ne pouvait mener qu'au scandale.

—

Je ne peux pas rester seule avec vous. Vous le savez.

— Il le faut.

Elle tenta de secouer la tête, mais ne put s'y résoudre.

— Lucy, insista-t-il, vous devez venir.

Elle acquiesça en silence. C'était sans doute la pire erreur de sa vie, mais elle ne pouvait refuser.

—

Madame Abernathy, dit Gregory d'une voix qui parut excessivement forte, je vous ramène lady Lucinda.

Tante Harriet hocha la tête, même si Lucy la soupçonnait de ne pas avoir compris un traître mot, puis elle se tourna vers sa nièce et cria :

— Je vais aller m'asseoir !

Gregory eut un petit rire.

— Lucy, je dois danser avec d'autres, expliqua-t-il.

— Bien sûr, répondit-elle.

Elle commençait à comprendre qu'elle ne maîtrisait pas du tout les subtilités qu'impliquait l'organisation d'un rendez-vous clandestin.

—

Oh, mais je vois quelqu'un que je connais, mentit-elle.

Par chance, et à son grand soulagement, elle aperçut effectivement une connaissance - une ancienne camarade de pension. Ce n'était certes pas une excellente amie, mais du moins s'agissait-il d'une relation qu'elle se devait d'aller saluer.

Toutefois, avant qu'elle ait eu le temps de se détourner, une voix féminine appela Gregory.

Ce dernier ferma brièvement les yeux, l'air contrarié.

— Gregory !

La voix s'était rapprochée. Pivotant vers la gauche, Lucy repéra une jeune femme qui ne pouvait être que l'une des sœurs de Gregory. La cadette, sans doute, car dans le cas contraire, elle paraissait remarquablement jeune.

— Voilà lady Lucinda, je présume, fit-elle.

Ses cheveux présentaient la même nuance que ceux de Gregory - un châtain aux reflets cuivrés -, mais ses iris étaient d'un bleu vif, et son regard perçant.

—

Lady Lucinda, dit Gregory d'un air résigné, je vous présente ma sœur, lady Saint-Clair.

—

Hyacinthe, corrigea celle-ci. Pas de formalités entre nous ! Je suis sûre que nous allons être d'excellentes amies. D'abord, parlez-moi de vous. Ensuite, il faudra que vous me racontiez votre séjour chez Kate et Anthony, le mois dernier.

J'aurais aimé y aller, mais nous avons déjà un engagement ailleurs. Je me suis laissé dire que cette partie de campagne avait été riche en événements.

Prise de court par cette véritable tornade en jupons, Lucy chercha conseil du côté de Gregoiy, mais celui-ci se contenta d'un haussement d'épaules fataliste, accompagné d'un :

— C'est celle que j'aime bien tourmenter.

— Je te demande pardon ? fit Hyacinthe.

Il s'inclina.

— Je dois y aller.

C'est alors que Hyacinthe Bridgerton Saint-Clair *fit* la chose la plus inattendue.

Plissant les yeux, elle regarda tour à tour Gregory et Lucy une première fois, puis une deuxième, et enfin une troisième, avant de déclarer :

— Vous allez avoir besoin de mon aide.

— Hya... commença Gregory.

—

Si, si ! l'interrompit-elle. Vous tramez quelque chose. Et n'essayez pas de nier.

Lucy ne parvenait pas à croire que Hyacinthe ait déduit cela d'un simple *Je dois y aller* assorti d'un bref salut. Elle voulut en savoir plus, mais à peine eut-elle dit «

Comment... » que Gregory la fit taire d'un regard d'avertissement.

—

Je sais que tu mijotes quelque chose, dit Hyacinthe à son frère. Sinon, tu ne te serais pas donné tout ce mal pour qu'elle soit là ce soir.

—

Il voulait juste accomplir une bonne action, tenta de plaider Lucy.

—

Ne soyez pas ridicule, répliqua Hyacinthe en lui tapotant le bras. Il ne ferait jamais une chose pareille.

— Bien sûr que si ! protesta Lucy.

Gregory pouvait se montrer infernal, mais il avait un cœur d'or, et elle ne laisserait personne, pas même sa sœur, affirmer le contraire.

Hyacinthe la gratifia d'un sourire ravi.

—

Vous me plaisez, dit-elle lentement, comme si elle venait de le décider à l'instant même. Vous vous trompez, bien entendu, mais vous me plaisez quand même.

Puis, se tournant vers son frère, elle répéta :

— Elle me plaît.

— Oui, tu viens de le dire.

— Et vous allez avoir besoin de mon aide.

Lucy vit le frère et la sœur échanger un regard

dont la signification lui échappa totalement.

—

Vous allez avoir besoin de mon aide, répéta doucement Hyacinthe. Ce soir, et plus tard.

Gregory fixa sur sa sœur un regard insistant, puis dit, d'une voix si basse que Lucy dut se pencher pour saisir ses paroles :

—

J'ai besoin d'avoir un entretien avec lady Lucinda. En privé.

L'ombre d'un sourire retroussa les lèvres de Hyacinthe.

— Je peux arranger cela.

Lucy avait l'impression qu'elle aurait pu arranger n'importe quoi.

— Quand ? s'enquit Hyacinthe.

— Quand ce sera le plus simple, répondit Gregory.

Hyacinthe jeta un coup d'œil autour d'elle, mais

Lucy aurait été bien en peine de dire quelle information elle y cherchait, et quel rapport celle-ci pouvait avoir avec la question qui se posait.

—

Dans une heure, décréta-t-elle avec la précision d'un général en campagne.

Gregory, tu te comportes comme tu le fais d'habitude dans ce genre de sauterie.

Danse, va chercher de la citronnade, affiche-toi avec cette fille Whitford dont les parents te harcèlent depuis des mois.

Elle posa sur Lucy un regard autoritaire.

—

Vous, vous restez avec moi. Je vais vous présenter à toutes les personnes que vous aurez besoin de connaître.

— Qui ai-je besoin de connaître ? demanda Lucy.

—

Je ne le sais pas encore précisément. Ce n'est pas très important.

Lucy ne put s'empêcher d'être impressionnée.

—

Dans cinquante-cinq minutes exactement, enchaîna Hyacinthe, lady Lucinda va déchirer sa robe.

— Moi ? s'étonna Lucy.

—

Moi, rectifia Hyacinthe. Je suis très douée pour ce genre de choses.

—

Tu vas déchirer sa robe ? fit Gregory, ouvertement dubitatif. Au beau milieu de la salle de bal ?

—

Ne t'inquiète pas des détails, le rembarra Hyacinthe, le congédiant d'un geste de la main. Va et fais ce que tu as à faire. Rendez-vous dans une heure dans le dressing-room de Daphné.

— Dans la chambre de la duchesse ? croassa Lucy.

Ce n'était pas possible !

— Pour nous, c'est Daphné, expliqua Hyacinthe. Et maintenant, ouste !

Lucy cilla, décontenancée. N'était-elle pas censée rester près d'elle ?

— C'est à lui que je parle, précisa Hyacinthe.

C'est alors que Gregory eut un geste stupéfiant. Il

s'empara de la main de Lucy - là, dans la salle de bal, alors que n'importe qui pouvait les voir - et y déposa un baiser.

— Je vous laisse entre de bonnes mains, souffla-t-il en reculant. Si difficile à croire que cela puisse paraître, ajouta-t-il après avoir lancé à sa sœur un regard d'avertissement.

Puis il s'en alla, sans doute pour parader autour d'une malheureuse qui ne saurait jamais qu'elle n'était qu'un pion sur l'échiquier organisé par Hyacinthe Bridgerton Saint-Clair.

Encore abasourdie, Lucy posa de nouveau les yeux sur son mentor, qui rayonnait littéralement.

— Bien joué, dit-elle, et Lucy eut l'impression qu'elle s'adressait ces félicitations à elle-même. À présent, enchaîna-t-elle, pourquoi mon frère doit-il s'entretenir avec vous en privé ? Et ne me dites pas que vous n'en avez aucune idée, parce que je ne vous croirai pas.

Lucy passa en revue différentes réponses possibles avant de se décider pour :

— Je n'en ai aucune idée.

Ce n'était pas l'exacte vérité, mais elle n'avait pas l'intention de révéler ses rêves et ses espoirs les plus secrets à une femme qu'elle ne connaissait que depuis quelques minutes, quels que soient ses liens de parenté avec Gregory Bridgerton.

Elle eut distinctement l'impression d'avoir marqué un point.

—

Vraiment ? demanda Hyacinthe d'un air soupçonneux.

— Vraiment.

La jeune femme n'était visiblement pas convaincue.

—

Eh bien, au moins, vous êtes intelligente, déclara-t-elle. Je dois vous l'accorder.

Lucy refusa de se laisser intimider.

—

Vous savez, dit-elle, je pensais être la personne la plus organisée et la plus autoritaire qui soit, mais je crois que vous êtes pire que moi.

Hyacinthe éclata de rire.

—

Oh, je ne suis pas un modèle d'organisation, mais je suis bel et bien autoritaire. Et nous allons nous entendre à merveille.

Glissant le bras sous celui de Lucy, elle conclut :

— Comme des sœurs.

Une heure plus tard, Lucy avait découvert trois choses à propos de lady Saint-Clair.

Premièrement, elle connaissait tout le monde et savait tout sur chacun.

Deuxièmement, c'était une véritable mine d'informations au sujet de Gregory.

Lorsqu'elles quittèrent la salle de bal, et sans avoir posé la moindre question, Lucy avait appris quelle était sa couleur préférée (le bleu), son aliment favori (le fromage, n'importe lequel) et découvert que lorsqu'il était petit, il avait un cheveu sur la langue.

Troisièmement, personne ne devrait commettre l'erreur de la sous-estimer. Car non seulement Hyacinthe avait réussi à faire un accroc à sa robe, mais elle avait agi avec assez de naturel et de ruse pour qu'au moins quatre personnes soient témoins de l'incident (et de la nécessité de recoudre ledit accroc dans les plus brefs délais). En outre, elle n'avait déchiré que l'ourlet, préservant ainsi la pudeur de Lucy.

En un mot, c'était de la belle ouvrage.

—

Je n'en suis pas à mon coup d'essai, lui confia Hyacinthe en l'entraînant hors de la salle de bal.

Lucy n'en fut pas surprise.

—

C'est un talent fort utile, ajouta sa nouvelle amie avec le plus grand sérieux.

Venez, c'est par là.

Lucy s'engagea à sa suite dans un escalier de service.

—

Une femme qui désire quitter une réunion mondaine n'a pas tant d'excuses à sa disposition, poursuivit Hyacinthe, faisant preuve d'un remarquable talent pour creuser son sujet. Il nous incombe de maîtriser toutes les armes à notre disposition.

Lucy commençait à se dire qu'elle avait décidément mené une existence très protégée.

— Nous y sommes, annonça Hyacinthe.

Elle poussa une porte et jeta un coup d'œil à l'intérieur de la pièce.

—

Il n'est pas encore là. Tant mieux, cela me laissera un peu de temps.

— Pour quoi ?

—

Pour recoudre votre robe. J'avoue que j'ai oublié ce détail en élaborant mon plan. Je sais où sont rangées les aiguilles.

Sur ce, Hyacinthe se dirigea vers une coiffeuse dont elle ouvrit un tiroir.

—

Exactement là où je pensais qu'elles seraient ! annonça-t-elle avec un sourire de triomphe. J'adore avoir raison. Cela rend la vie tellement plus agréable, vous ne trouvez pas ?

Lucy hocha la tête, mais une question lui brûlait les lèvres.

—

Pourquoi m'aidez-vous ? ne put-elle s'empêcher de demander.

Hyacinthe la fixa comme si elle était simple d'esprit.

—

Vous ne pouvez pas retourner au bal avec votre robe déchirée. Pas après que nous avons dit à tout le monde que nous partions la recoudre.

— Je ne parle pas de cela.

— Oh.

Hyacinthe s'empara d'une aiguille et l'examina.

—

Celle-ci devrait convenir. Quelle couleur, pour le fil, à votre avis ?

— Blanc, et vous ne m'avez pas répondu.

Hyacinthe déroula une bobine, coupa une longueur de fil qu'elle enfila dans le chas de l'aiguille.

— Je vous aime bien, dit-elle. Et j'adore mon frère.

— Vous savez que je dois en épouser un autre.

— Oui.

Hyacinthe s'agenouilla aux pieds de Lucy et commença à coudre à grands points lâches.

—

Dans une *semaine*, précisa Lucy. Moins d'une semaine, même.

— Je sais, j'ai reçu une invitation.

—

Oh, fit Lucy, songeant qu'elle aurait dû s'en douter. Et... comptez-vous y assister ?

Hyacinthe leva les yeux.

— Et vous ?

Lucy en demeura bouche bée. Jusqu'à présent, la possibilité de ne pas épouser Haselby n'avait été qu'une pensée fugace, un vague *oh, comme j'aimerais ne pas être obligée de me marier avec lui*. A présent, sous le regard attentif de Hyacinthe, l'idée semblait prendre corps. Cela restait impossible, bien sûr, ou du moins...

Eh bien, peut-être...

Pas tout à fait impossible. Juste globalement impossible.

— Le contrat de mariage est signé, dit-elle.

Hyacinthe se remit à coudre.

— Ah oui ?

— Mon oncle a *choisi* cet homme, poursuivit Lucy, en se demandant qui elle essayait de convaincre. C'est arrangé depuis des années.

— Mmm...

Mmm ? que diable signifiait ce *Mmm* ?

— Et il ne m'a... Votre frère ne m'a pas...

Lucy cherchait ses mots, mortifiée de se dévoiler ainsi devant une presque inconnue, la sœur de Gregory, qui plus est ! Seulement, celle-ci ne *disait* rien.

Elle gardait les yeux rivés sur son aiguille, la piquant rapidement dans l'ourlet de sa robe, si bien que Lucy se sentait obligée de parler. Parce que... parce que...

Parce que c'était ainsi.

— Il ne m'a fait aucune promesse, continua-t-elle d'une voix tremblante. Il n'a manifesté aucune intention.

A ces mots, Hyacinthe s'interrompit. Elle parcourut la pièce d'un regard circulaire, comme pour dire « Regardez-nous, en train de recoudre votre robe dans la chambre de la duchesse de Hastings ». Puis elle murmura :

— Ah non ?

Lucy ferma les yeux, au supplice. Elle n'était pas comme Hyacinthe Saint-Clair. Il suffisait d'un quart d'heure en sa compagnie pour comprendre qu'elle était prête à toutes les audaces, qu'elle ne reculerait devant rien pour protéger son propre bonheur, qu'elle était capable de défier les conventions, d'endurer les critiques les plus sévères et d'en sortir intacte, de corps et d'esprit.

Lucy n'était pas aussi intrépide. Elle n'était pas gouvernée par ses passions.

Son idéal était plutôt le bon sens et le pragmatisme.

N'était-ce pas elle qui avait conseillé à Hermione d'épouser un homme que ses parents approuveraient ?

N'avait-elle pas affirmé à Gregory qu'elle ne rêvait pas d'un amour qui consume ?

Que ce n'était pas pour elle ?

Elle n'était pas ainsi. Pas du tout. Autrefois, lorsque sa préceptrice lui donnait des dessins à colorier, elle ne débordait jamais.

— Je ne crois pas que je puisse faire une chose

pareille, murmura-t-elle.

Hyacinthe la dévisagea durant un interminable moment, puis elle baissa de nouveau les yeux sur son ouvrage.

— Je vous ai sous-estimée, commenta-t-elle d'une

voix douce.

Lucy eut l'impression d'avoir reçu une gifle.

— Qu... qu...

Qu'avez-vous dit ?

Ses lèvres refusèrent de former les mots. Elle ne souhaitait pas entendre la réponse. Retrouvant sa brusquerie habituelle, Hyacinthe lui adressa un regard irrité.

— Cessez de gigoter.

— Désolée, marmonna Lucy.

Et voilà ! Elle l'avait encore dit. Elle était tellement prévisible, conformiste et sans imagination.

— Vous bougez encore.

Juste Ciel, ne pouvait-elle donc rien faire comme il fallait, ce soir ?

— Désolée.

Hyacinthe la piqua avec son aiguille.

— Vous bougez *toujours*.

— Mais non ! cria presque Lucy.

—

Je préfère cela, dit Hyacinthe, un petit sourire aux lèvres.

, Lucy baissa les yeux, inquiète.

— Est-ce que je saigne ?

— Si c'est le cas, c'est uniquement votre faute.

— Je vous demande pardon.

Hyacinthe se redressa.

—

Voilà, déclara-t-elle en désignant son travail d'un air satisfait. Elle n'est peut-être pas comme neuve, mais l'accroc passera inaperçu, ce soir.

Lucy s'accroupit pour examiner la couture. Hyacinthe avait été plus qu'indulgente avec elle- même. Elle avait fait un véritable massacre.

—

Je n'ai jamais été douée pour les travaux d'aiguille, admit-elle avec désinvolture.

Lucy dut combattre une envie folle d'arracher les points pour recommencer.

—

Vous auriez dû me le dire, marmonna-t-elle en se relevant.

Un sourire rusé éclaira le visage de Hyacinthe.

—

Allons, allons ! Vous voilà bien ombrageuse, tout à coup.

Lucy se surprit elle-même en répondant :

— Vous vous êtes montrée blessante.

—

Possible, répliqua Hyacinthe, qui ne semblait guère s'en émouvoir.

Puis, posant sur la porte un regard perplexe, elle ajouta :

— Il devrait être là à l'heure qu'il est.

Le cœur de Lucy se mit à battre à grands coups sourds.

— Vous voulez toujours m'aider ? murmura-t-elle.

Hyacinthe se tourna vers elle.

—

J'espère, dit-elle en l'évaluant d'un regard froid, que *vous* vous êtes sous-estimée.

Gregory arriva avec une dizaine de minutes de retard. Il n'avait pu faire autrement. Après avoir invité une première jeune fille à danser, il était rapidement devenu évident qu'il allait devoir accorder la même faveur à une demi-douzaine d'autres débutantes. Et malgré ses difficultés à se concentrer sur la conversation que l'on attendait de lui, il n'avait pas été contrarié par cet imprévu.

Cela permettrait à Hyacinthe et à Lucy de quitter les lieux bien avant qu'il s'éclipse à son tour. Il était résolu à convaincre Lucy de l'épouser, mais il n'avait aucune raison de déclencher un scandale.

Enfin, il se dirigea vers la chambre de sa sœur. Il avait passé d'innombrables heures à Hastings House et connaissait la maison comme sa poche. Une fois parvenu à destination, il entra sans frapper, et le battant aux gonds bien huilés pivota sans bruit.

— Gregory.

La première voix qu'il entendit fut celle de Hyacinthe. Elle se tenait près de Lucy, qui semblait...

Affligée.

Que lui avait fait Hyacinthe ?

—

Lucy ? s'écria-t-il en se ruant vers elle. Quelque chose ne va pas ?

Elle secoua la tête.

— C'est sans importance.

Il jeta à sa sœur un regard accusateur.

Celle-ci haussa les épaules.

— Je serai dans la pièce à côté.

— À écouter à la porte ?

—

Je serai assise au bureau de Daphné, qui est au milieu de la pièce. Et avant que tu formules une objection, je ne peux pas m'éloigner plus. Si quelqu'un arrive, il faudra que je revienne en courant pour préserver les apparences.

Son argument était imparable, même s'il en coûtait à Gregory de l'admettre. Il acquiesça donc d'un bref hochement de tête et attendit qu'elle ait refermé la porte pour demander à Lucy :

—
Vous a-t-elle dit quoi que ce soit de désagréable ? Elle peut être scandaleusement dépourvue de tact, parfois, mais elle a plutôt bon cœur.

Lucy secoua la tête.

—
Je pense qu'elle a dit exactement ce qu'il fallait, murmura-t-elle.

—
Lucy ? fit-il en la dévisageant d'un air interrogateur.

Son regard bleu, jusque-là perdu dans le vague, parut retrouver son acuité.

— De quoi vouliez-vous me parler ? s'enquit-elle.

—
Lucy, commença-t-il, cherchant comment aborder la question.

Durant tout le temps où il dansait, en bas, il avait réfléchi à plusieurs entrées en matière possibles. Mais maintenant qu'il était devant elle, il ne savait plus que dire.

Ou plutôt, il le savait, mais se demandait dans quel ordre procéder, et quel ton adopter. Devait-il lui avouer son amour ? Mettait-on son cœur à nu devant une femme sur le point d'en épouser un autre ? Ou était-il préférable de choisir une voie plus sûre et de lui expliquer pour quelle raison elle ne pouvait se marier avec Haselby ?

Un mois plus tôt, la réponse se serait imposée d'elle-même.

Gregory, en véritable romantique qu'il était, aurait posé un genou en terre, lui aurait pris la main et lui aurait déclaré son amour, certain de recevoir un accueil favorable.

Puis il se serait relevé pour l'embrasser.

Aujourd'hui, cependant...

Il n'était plus aussi sûr de lui. Il avait confiance en Lucy, mais pas dans le destin.

— Vous ne pouvez pas épouser Haselby.

Elle ouvrit de grands yeux.

— Que voulez-vous dire ?

—
Vous ne pouvez pas l'épouser, répéta-t-il, sans répondre à sa question. Ce serait un désastre. Ce serait... Croyez-moi. Vous ne devez pas vous marier avec lui.

— Pourquoi me dites-vous cela ?

« Parce que je vous veux pour moi seul ! » eut-il

envie de crier.

—
Parce que... parce que... bégaya-t-il. Parce que vous êtes devenue mon amie.

Et que je veux votre bonheur. Et qu'il ne fera pas un bon mari, Lucy.

— Pourquoi cela ?

Sa voix était basse et caverneuse, nota-t-il, le cœur serré.

— Il...

Bonté divine, comment formuler cela ? Allait-elle seulement comprendre ce qu'il voulait dire ?

— Il ne...

Gregory déglutit péniblement. Il devait bien exister une façon de lui annoncer cela en douceur !

— Il ne... Certains...

Elle avait les lèvres qui tremblaient, à présent.

—

Il préfère les hommes aux femmes, débita-t-il d'une traite. Ce sont des choses qui arrivent.

Il attendit. Pendant ce qui lui parut une éternité, elle n'eut pas la moindre réaction.

Elle demeura là, comme pétrifiée de stupeur. De temps à autre, elle battait des paupières, mais rien de plus. Finalement, elle demanda :

— Pourquoi ?

Pourquoi ? Il ne comprenait pas.

— Pourquoi est-il... ?

—

Non, l'interrompit-elle d'une voix ferme. Pourquoi me racontez-vous cela ?

— Comme je vous l'ai expliqué, je...

—

Non, vous n'agissez pas par pure bonté d'âme. Pourquoi m'avez-vous dit cela

? Par cruauté ? Pour que j'éprouve ce que vous avez éprouvé, parce que Hermione vous a préféré mon frère ?

—

Pas du tout ! s'écria-t-il en la prenant par les épaules. Non, Lucy ! Jamais je ne ferais une chose pareille. Je ne souhaite que votre bonheur. Tout ce que je désire...

C'est vous ! Oui, il la désirait, et il ignorait comment le lui dire. Tout ce qu'il savait, c'est que ce n'était pas le moment. Pas alors qu'elle le regardait comme s'il venait de lui piétiner joyeusement le cœur.

— J'aurais pu être heureuse avec lui, souffla-t-elle.

—

Non. Non, vous n'auriez pas pu. Vous ne comprenez pas, il...

—

Si, j'aurais pu ! Je ne l'aurais peut-être pas aimé, mais j'aurais pu être heureuse. Comme je l'avais prévu. C'est à cela que je m'étais préparée. Et vous...

vous...

Elle se libéra d'un geste brusque et détourna le visage.

— Vous avez tout gâché.

— Comment ?

Elle tourna la tête, leva les yeux vers lui. Son regard était si profond, si grave qu'il en eut le souffle coupé.

—

Parce que vous m'avez donné envie d'être avec vous plutôt qu'avec lui, articula-t-elle.

Le cœur de Gregory se mit à cogner violemment dans sa poitrine.

—

Lucy, murmura-t-il, car il ne savait que dire d'autre. Lucy.

— Je ne sais pas ce que je dois faire, confessa-t-elle.

— Embrassez-moi.

Il prit son visage entre ses mains et répéta :

— Embrassez-moi.

Ce baiser fut différent du précédent. Lucy était toujours la même femme entre ses bras, mais lui n'était plus le même homme. Son besoin d'elle était plus profond, plus élémentaire.

Il l'aimait.

Il mit dans ce baiser toute son âme, tout son cœur, fit courir ses lèvres sur sa joue, son arcade sourcilière, son oreille, sans cesser un instant de murmurer son prénom, comme une prière.

Lucy Lucy Lucy...

Il avait envie d'elle. Il avait besoin d'elle.

Elle était son souffle vital.

Son pain.

Son vin.

Sa bouche descendit le long de son cou, jusqu'à la dentelle qui soulignait son décolleté. Sa peau était brûlante sous sa caresse, et lorsqu'il dénuda son épaule, elle laissa échapper un petit cri...

Sans toutefois tenter de l'en empêcher.

—

Gregory, gémit-elle en enfouissant les doigts dans ses cheveux tandis que sa bouche continuait de se promener sur sa gorge. Oh, Gregory !

D'une main légère, il suivit la courbe de son épaule. À la lueur des chandelles, sa peau avait un éclat laiteux, et il fut submergé par un sentiment intense de possessivité. De fierté.

Aucun homme avant lui ne l'avait vue ainsi, et il priait pour que cela n'arrive jamais.

—

Vous ne pouvez pas l'épouser, Lucy, chuchota-t-il d'une voix pressante tout contre sa peau.

— Gregory, non, protesta-t-elle dans un soupir.

— Vous ne le pouvez pas, insista-t-il.

Puis, sachant qu'il ne pouvait se permettre d'aller plus loin, il se redressa, déposa un dernier baiser sur ses lèvres et la repoussa doucement pour l'obliger à le regarder dans les yeux.

— Vous ne pouvez pas l'épouser, répéta-t-il.

— Gregoiy, que puis-je...

Il lui agrippa les épaules avec force, et les mots jaillirent.

— *Je vous aime.*

Lucy le fixa, muette de stupeur.

— Je vous aime, dit-il de nouveau.

Elle l'avait soupçonné, elle l'avait même espéré, mais elle ne s'était pas réellement autorisée à y croire. Aussi, lorsqu'elle retrouva enfin l'usage de la parole, ce fut pour demander :

— Vraiment ?

Il lui sourit, puis il éclata de rire.

—

De tout mon cœur, assura-t-il en appuyant le front contre le sien. Je viens seulement de le comprendre. Je suis fou. Aveugle. Je...

—

Non ! coupa-t-elle en secouant la tête. Ne vous reprochez rien. Personne ne s'aperçoit jamais de ma présence lorsque Hermione est là.

Il crispa les mains sur ses épaules.

— Hermione est bien terne à côté de vous.

Une vague de chaleur courut dans les veines de Lucy. Ce n'était pas du désir ni de la passion, juste une joie sans mélange.

—

Vous le pensez réellement, risqua-t-elle d'une voix à peine audible.

—

Suffisamment pour remuer ciel et terre afin d'empêcher votre mariage avec Haselby.

Elle pâlit.

— Lucy ?

Non ! Elle pouvait le faire. Et elle allait le faire. C'était presque comique, vraiment. Elle avait passé

trois années à répéter à Hermione qu'elle devait se montrer pragmatique, se soumettre aux règles. Elle s'était moquée d'elle lorsqu'elle lui avait raconté qu'elle avait eu des « papillonnements » et « entendu de la musique ». Et voilà que...

Elle prit une profonde inspiration pour se donner du courage. Et voilà qu'elle s'apprêtait à rompre ses fiançailles.

Arrangées depuis des années.

Avec le fils d'un comte.

Cinq jours avant le mariage.

Juste Ciel, quel scandale !

Elle recula d'un pas et scruta Gregory. Son regard irradiait d'un amour semblable à celui qu'elle ressentait.

—

Je vous aime, murmura-t-elle. Moi aussi, je vous aime.

Pour une fois, elle allait cesser de se préoccuper des autres. Cesser de se contenter de ce qu'on lui donnait. Saisir le bonheur qui passait à portée de sa main et façonner elle-même sa destinée.

Elle n'allait pas faire ce que l'on attendait d'elle.

Elle allait faire ce *qu'elle* voulait.

Le temps était venu.

Elle serra très fort les mains de Gregory et le gratifia d'un grand sourire confiant, plein d'espoir et de rêves - des rêves dont elle était certaine qu'elle les réaliserait.

Le chemin serait pavé d'embûches. Éprouvant.

Mais cela en valait la peine.

—

Je parlerai à mon oncle, déclara-t-elle d'un ton ferme et assuré. Dès demain.

Gregory l'attira à lui pour un dernier baiser, rapide mais vibrant de promesses.

—

Voulez-vous que je vienne avec vous ? s'enquit-il. Que je lui rende visite afin de le rassurer quant à mes intentions ?

La nouvelle Lucy, audacieuse et sûre d'elle, demanda :

— Et quelles sont-elles, ces intentions ?

Gregory ouvrit des yeux ronds, surpris, puis il prit sa main entre les siennes.

Elle devina ce qu'il s'apprêtait à faire avant même qu'il le fasse. Lentement, il se baissa, posa un genou en terre. Il la contemplait comme si elle était la plus belle femme du monde.

Elle plaqua la main sur sa bouche et s'aperçut qu'elle tremblait.

—

Lady Lucinda Abernathy, commença-t-il d'une voix vibrante de ferveur, m'accorderez-vous le très grand honneur d'être ma femme ?

Elle tenta de parler. Elle tenta de hocher la tête.

— Épousez-moi, Lucy, insista-t-il. Épousez-moi !

— Oui, souffla-t-elle. Oui ! Oh, oui !

—

Je vous rendrai heureuse, promit-il en se redressant pour l'enlacer. Je vous en fais le serment.

—

Je n'ai nul besoin de serment, souffla-t-elle en battant des paupières pour refouler ses larmes. Je ne vois pas comment vous pourriez ne pas me rendre heureuse.

Il ouvrit la bouche pour lui répondre, mais fut interrompu par des coups brefs frappés à la porte.

Hyacinthe.

—

Allez-y, murmura Gregory. Retournez avec ma sœur dans la salle de bal. Je vous rejoindrai tout à l'heure.

Approuvant d'un hochement de tête, Lucy rajusta sa robe en hâte.

—

Mes cheveux ! chuchota-t-elle en cherchant son regard.

—

Ils sont parfaits, la rassura-t-il. Vous êtes parfaite.

Elle courut à la porte.

— Vraiment ?

« Je vous aime », articula-t-il silencieusement, tandis que la lueur qui brillait dans ses yeux le lui confirmait.

Lucy ouvrit la porte. Aussitôt, Hyacinthe se rua

dans la chambre.

— Dieu du Ciel, que vous êtes lents tous les deux !

Il faut redescendre tout de suite !

Elle se dirigea d'un pas vif vers la porte qui donnait sur le couloir, puis s'immobilisa brusquement et pivota sur ses talons. Son regard passa de Lucy à Gregory. Revint sur Lucy. Elle arqua un sourcil

interrogateur.

— Vous ne m'avez pas sous-estimée, déclara Lucy

calmement.

Hyacinthe écarquilla les yeux, puis ses lèvres se retroussèrent sur un sourire satisfait.

— Parfait.

Ça l'était, songea Lucy. Tout était vraiment parfait.

18

Où notre héroïne fait une terrible découverte.

Elle pouvait le faire.

Elle le pouvait.

Elle n'avait qu'à frapper à la porte.

Pourtant, elle demeurait là, devant le bureau de son oncle, la main levée, les doigts repliés comme si elle était prête à frapper.

Mais pas tout à fait.

Depuis combien de temps était-elle là ? Cinq minutes ? Dix ? Dans un cas comme dans l'autre, cela suffisait à faire d'elle une véritable gourde. Une couarde.

Comment était-ce possible ? Pourquoi se comportait-elle ainsi ? Chez Mlle Moss, elle avait la réputation d'être compétente et pragmatique. Elle était celle qui savait comment faire les choses. Elle n'était ni timide ni craintive.

Mais lorsqu'il était question d'oncle Robert...

Elle poussa un soupir. Ç'avait toujours été ainsi avec lui. Il était si sévère, si taciturne.

Si différent de son propre père, toujours prêt à rire.

Elle se sentait toujours incroyablement légère quand elle regagnait le pensionnat, mais lorsqu'elle rentrait à la maison, elle avait chaque fois l'impression de se retrouver dans un cocon trop étroit, sous une chape de tristesse, de silence.

Et de solitude.

Mais cette époque était révolue. Lucy inspira à fond et carra les épaules. Cette fois, elle allait dire ce qu'elle avait sur le cœur. Elle allait faire entendre sa voix !

Elle frappa.

Et attendit.

— Entrez.

—

Oncle Robert, le salua-t-elle en pénétrant dans son bureau.

Il y faisait sombre malgré le soleil de cette fin d'après-midi qui entrait à l'oblique par la fenêtre.

—

Lucinda, dit-il en levant brièvement les yeux de ses papiers. Qu'y a-t-il ?

— Je dois vous parler.

Il écrivit quelques mots, regarda sa feuille d'un air contrarié, puis sécha l'encre à l'aide d'un tampon buvard.

— Je t'écoute.

Lucy s'éclaircit la voix. Ce serait considérablement plus facile s'il consentait à la

regarder. Elle trouvait très désagréable de s'adresser au sommet de son crâne.

— Oncle Robert, répéta-t-elle.

Sans cesser d'écrire, il poussa un grognement.

— *Oncle Robert*.

Sa main s'immobilisa et, enfin, il leva la tête.

—

Qu'y a-t-il, Lucinda ? demanda-t-il, manifestement agacé.

—

Il faut que nous ayons une discussion au sujet de lord Haselby.

Voilà. C'était dit.

— Il y a un problème ? s'enquit-il.

— Non, s'entendit-elle répondre.

Ce n'était pas vrai, mais c'est ce qu'elle répondait toujours lorsqu'on lui demandait s'il y avait un problème. Encore l'une de ces formules qu'elle pronon-

gait machinalement, comme *Excusez-moi* ou *Je vous demande pardon*.

L'une de ces formules qu'on lui avait inculquées depuis l'enfance.

Y a-t-il un problème ?

Non, bien sûr que non. Non, ne vous souciez pas de ce que je préférerais. Non, je vous en prie, ne vous inquiétez pas pour moi.

— Lucinda ?

La voix de son oncle était sèche, presque discordante.

—

Non, répéta-t-elle un peu plus fort, comme si cela pouvait lui donner du courage. Je veux dire, si, il y a un problème. Et j'ai besoin d'en discuter avec vous.

Son oncle posa sur elle un regard ennuyé.

—

Oncle Robert, commença-t-elle, en ayant l'impression de traverser sur la pointe des pieds un champ plein de hérissons. Saviez-vous...

Elle se mordit la lèvre en regardant tout sauf son visage.

— C'est-à-dire, étiez-vous informé...

— Finis-en, l'interrompit-il.

—

Lord Haselby, dit-elle rapidement, pressée d'en terminer. Il n'aime pas les femmes.

Pendant quelques instants, son oncle se contenta de la regarder. Puis il...

Éclata de rire.

Il éclata de rire.

—

Oncle Robert ? demanda Lucy, dont le cœur battait la chamade. Vous le saviez ?

—

Évidemment, aboya-t-il. Pourquoi crois-tu que son père soit si impatient de mettre la main sur toi ? Il sait que tu ne parleras pas.

Pourquoi ne parlerait-elle pas ?

—

Tu devrais me remercier, reprit-il d'un ton hargneux, l'arrachant à ses pensées. La moitié des hommes de la bonne société sont des brutes. Je te donne au seul qui ne te harcèlera pas.

— Mais je...

—

As-tu idée du nombre de femmes qui aimeraient être à ta place ?

— Là n'est pas la question, oncle Robert.

Le regard de ce dernier se fit glacial.

— Je te demande pardon ?

Lucy se raidit. L'heure - *son* heure était venue. C'était la première fois qu'elle s'opposait à son oncle, et probablement la dernière.

Elle avala péniblement sa salive, puis articula :

— Je ne souhaite pas épouser lord Haselby.

Son oncle garda le silence. Ses yeux, en revanche...

Ses yeux étincelaient de rage.

Lucy soutint son regard avec un froid détachement. Une force nouvelle, inconnue, montait en elle. Elle ne reculerait pas, elle le savait. Pas maintenant, alors que son avenir était en jeu.

Le visage de son oncle semblait taillé dans la pierre, mais ses lèvres étaient tordues en un rictus hideux. Puis, alors que Lucy commençait à craindre de ne pouvoir endurer davantage ce silence, il demanda d'un ton tranchant :

— Puis-je savoir pourquoi ?

—

Je... je veux des enfants, improvisa-t-elle, s'emparant du premier prétexte qui lui venait à l'esprit.

— Oh, mais tu en auras.

Il sourit, et Lucy eut l'impression que ses veines charriaient de la glace.

— Oncle Robert ? murmura-t-elle.

—

Il n'aime peut-être pas les femmes, mais il sera capable de faire ce qu'on attend de lui assez souvent pour t'engrosser. Et s'il n'y parvient pas...

Il haussa les épaules.

—

Quoi ? demanda Lucy, qui sentait la panique la gagner. Que voulez-vous dire

?

— Davenport s'en chargera.

— Son père ? s'écria Lucy dans un hoquet.

—

Qu'il soit issu de l'un ou de l'autre, l'enfant sera un héritier en ligne directe.

C'est tout ce qui importe.

Lucy porta la main à sa bouche.

— Je ne pourrai pas. Je ne pourrai jamais !

Elle songea à lord Davenport, à son haleine fétide, à ses bajoues tremblotantes, à ses petits yeux porcins. Cet homme était cruel. Elle ignorait d'où lui venait cette certitude, mais elle savait qu'il se comporterait cruellement avec elle.

Son oncle se pencha en avant en étrécissant les yeux d'un air menaçant.

—

Nous avons tous une mission à assumer dans la vie, Lucinda, et la tienne est d'être l'épouse d'un aristocrate. Ton devoir est d'offrir un héritier à ton mari. Et tu le feras, quels que soient les moyens que Davenport jugera nécessaires.

Lucy déglutit péniblement. Elle avait toujours fait ce qu'on lui demandait. Elle avait toujours accepté que le monde tourne d'une certaine façon. On pouvait trouver des arrangements avec ses rêves. Pas avec l'ordre social.

Il fallait accepter ce que la vie vous donnait et s'en contenter.

C'est ce qu'elle avait toujours dit. C'est ce qu'elle avait toujours fait.

Mais pas cette fois.

Elle regarda son oncle droit dans les yeux.

—

Je refuse, déclara-t-elle d'une voix qui ne tremblait pas. Je ne l'épouserai pas.

— Qu'as-tu dit ? articula-t-il d'une voix glaciale.

— J'ai dit que...

—

Je sais ce que tu as dit ! rugit-il, plaquant bruyamment les paumes sur le bureau en bondissant sur ses pieds. Comment oses-tu contester ma décision ? Je t'ai élevée et nourrie ; je t'ai donné tout ce dont tu avais besoin. Voilà dix ans que je m'occupe de ton frère et de toi, que je vous protège, alors que rien - *rien* - ne me reviendra.

—

Oncle Robert... voulut-elle protester, mais elle entendait à peine sa propre voix.

Chacune des paroles qu'il avait prononcées était vraie. Il ne possédait pas cette maison, ni l'Abbaye, ni aucune des autres propriétés Fennsworth. Il n'avait rien d'autre que ce que Richard daignerait lui octroyer lorsqu'il assumerait pleinement sa position de comte.

—

Je suis ton tuteur, reprit son oncle d'une voix si basse qu'elle en tremblait.

Comprends-tu ? Tu vas épouser Haselby, et nous ne parlerons plus jamais de tout ceci.

Lucy fixa oncle Robert d'un regard horrifié. Elle était sa pupille depuis dix ans et, durant tout ce temps, pas une seule fois elle ne l'avait vu perdre son calme. Ses colères étaient toujours froides.

—

C'est à cause de cet idiot de Bridgerton, n'est-ce pas ? vociféra-t-il.

Il balaya de la main une pile de livres qui dégringolèrent sur le sol dans un fracas.

Lucy bondit en arrière.

— Réponds !

Elle demeura silencieuse, les yeux rivés sur son oncle qui s'avavançait vers elle.

— Réponds ! tonna-t-il.

—

Oui, reconnut-elle en reculant d'un pas. Comment... comment le savez-vous

?

—

Tu me prends pour un imbécile ? Sa mère et sa sœur qui viennent *toutes les deux* me solliciter le même jour pour que je leur accorde le plaisir de ta compagnie ?

Il jura dans sa barbe.

— Elles complotaient pour t'enlever, c'est évident !

— Vous m'avez pourtant laissée assister à ce bal.

—

Parce que sa sœur est duchesse, pauvre sottise ! Même Davenport était d'accord pour que tu t'y rendes.

— Mais...

—

Nom de Dieu ! jura son oncle. Je n'arrive pas à croire que tu sois aussi stupide ! T'a-t-il seulement promis le mariage ? Ne me dis pas que tu es prête à refuser l'héritier d'un comté pour la *possibilité* d'épouser le quatrième fils d'un vicomte ?

— Si, murmura Lucy.

Son oncle dut voir sa détermination sur son visage, car il pâlit.

—

Qu'as-tu fait ? demanda-t-il. L'as-tu laissé te toucher ?

Au souvenir de leur baiser, elle rougit.

—
Espèce de dinde ! siffla-t-il. Tu as de la chance que Haselby soit incapable de distinguer une vierge d'une traînée !

— Oncle Robert ! s'écria Lucy, choquée.

Elle n'était pas hardie au point de le laisser croire sans ciller qu'elle avait perdu sa vertu.

—

Jamais je ne... Je n'ai pas... Comment pouvez-vous penser cela de moi ?

—

Parce que tu te conduis comme une fichue écer-velée, répliqua-t-il. À partir de cette minute, tu ne

quitteras cette maison que pour te rendre à ton mariage. Et si je dois poster des gardes devant la porte de ta chambre, je n'hésiterai pas.

—

Non ! s'écria Lucy. Vous ne pouvez pas m'infliger cela ? En quoi est-ce si important ? Nous n'avons pas besoin de leur argent. Nous n'avons pas besoin de leurs relations. Pourquoi ne pourrais-je pas me marier par amour ?

Tout d'abord, son oncle ne réagit pas. N'eût été la veine qui puisait furieusement sur sa tempe, il aurait semblé comme pétrifié. Puis, alors que Lucy se risquait à respirer de nouveau, il proféra un juron, plongea en avant et la plaqua contre le mur.

— Oncle Robert ! gémit-elle.

La main sur son menton, il la força à basculer la tête en arrière. Elle tenta d'avaler sa salive, mais son cou était si tendu que c'était impossible.

—

Non, articula-t-elle d'une voix à peine audible. S'il vous plaît... Arrêtez !

Il poussa davantage, son poignet appuyant douloureusement sur son cou.

—

Tu vas épouser Haselby, siffla-t-il. Tu vas l'épouser, et je vais te dire pourquoi.

Muette d'effroi, Lucy ne put que le regarder.

—

Ma chère Lucinda, figure-toi que tu te trouves être le dernier versement d'une très ancienne dette envers Davenport.

— De quoi parlez-vous ? murmura-t-elle.

—

De chantage, répondit son oncle d'un ton sinistre. Voilà des années que nous payons Davenport.

— Pourquoi ?

Quel crime avaient-ils commis pour subir une telle infamie ?

—

Ton père, répondit son oncle en esquissant une grimace ironique, le très aimé huitième comte de Fennsworth, était un traître.

Lucy émit un hoquet de stupeur, la gorge soudain nouée. Cela ne pouvait pas être vrai. Elle aurait pu croire à une aventure extraconjugale, ou même à un enfant illégitime, mais la trahison ? Juste Ciel, non !

—

Oncle Robert, il doit y avoir une erreur, tenta-t-elle de le raisonner. C'est un malentendu. Mon père... Ce n'était pas un traître.

—

Oh, je t'assure que si, et Davenport le sait très bien.

Lucy se remémora son père - grand, séduisant, le regard rieur. Il dépensait certes sans compter, elle s'en était aperçue très jeune, mais ce n'était pas un traître.

C'était impossible. C'était un homme d'honneur, un véritable gentleman, elle s'en souvenait. Il en avait l'allure et le discours.

—

Vous mentez, déclara-t-elle, et les mots lui brûlèrent les lèvres. Ou on vous a mal informé.

— Il y a des preuves, rétorqua son oncle.

Il la libéra abruptement pour aller se servir un verre de cognac. En ayant avalé une longue gorgée, il ajouta :

— Et Davenport les possède.

— D'où les tient-il ?

—

Je l'ignore, dit-il sèchement. Je sais juste qu'il les a. Je les ai vues.

Lucy referma les bras autour d'elle pour s'empêcher de trembler.

— Quelle sorte de preuves ?

—

Des lettres, répondit-il sombrement. Écrites de la main de ton père.

— Ce sont peut-être des faux.

—

Elles portent son sceau ! tonna-t-il en reposant si brutalement son verre qu'une partie du contenu en jaillit et retomba sur le bureau. Tu crois que j'aurais accepté de telles affirmations sans m'assurer de leur véracité ? Ces lettres comportent des informations, des détails dont seul ton père pouvait être informé.

Tu penses que j'aurais cédé au chantage de Davenport depuis toutes ces années s'il y avait eu une seule chance qu'il mente ?

Lucy secoua la tête. Son oncle avait bien des défauts, mais il n'était pas stupide.

—

Il est venu me voir six mois après la mort de ton père. Et depuis, je le paye.

— Pourquoi moi ? demanda-t-elle.

Il émit un petit ricanement amer.

—

Parce que tu feras une épouse parfaite, respectable et obéissante. Tu compenseras les déficiences de Haselby. Il fallait que Davenport marie ce garçon, et il avait besoin d'une famille qui ne parlerait pas.

Il lui décocha un regard neutre.

—

Or, nous ne parlerons pas. Nous ne le pouvons pas, et il le sait.

Elle acquiesça d'un signe de tête. Jamais elle ne soufflerait mot de tout cela, qu'elle soit ou non l'épouse de Haselby. Elle aimait bien cet homme. Elle n'avait aucune envie de lui rendre la vie difficile. Mais elle ne souhaitait pas non plus être sa femme.

—

Si tu n'épouses pas Haselby, poursuivit lentement son oncle, c'est toute la famille Abernathy qui sera ruinée. Tu comprends ?

Lucy se figea.

—

Nous ne sommes pas en train de parler d'une erreur de jeunesse, d'une Bohémienne dans l'arbre généalogique. Ton père s'est rendu coupable de haute trahison. Il a vendu des secrets d'État aux Français et les a transmis à des espions qui se faisaient passer pour de simples contrebandiers effectuant leur trafic sur la côte.

—

Pourquoi ? murmura Lucy. Nous n'avions pas besoin d'argent :

— D'où crois-tu qu'il venait, cet argent ? répliqua son oncle. *Et ton père...*

Il laissa échapper un juron entre ses dents.

— Ton père a toujours eu le goût du risque. Il a sans doute agi ainsi pour le frisson. J'espère que tu apprécies l'ironie de la situation ! Toute notre famille menacée parce que ton père voulait goûter à l'aventure !

— Père n'était pas ainsi, protesta Lucy.

En son for intérieur, pourtant, ses certitudes commençaient à se lézarder. Elle n'avait que huit ans lorsque son père avait été assassiné à Londres par un voleur.

On lui avait dit qu'il avait voulu prendre la défense d'une dame, mais si cela aussi, c'était un mensonge ? Sa mort était-elle la conséquence de sa trahison ? Certes, c'était son père, mais que savait-elle vraiment de lui ?

Son oncle ne parut pas avoir entendu sa remarque.

— Si tu n'épouses pas Haselby, reprit-il, détachant chaque syllabe, Davenport révélera la vérité sur ton père, et tu attireras l'opprobre sur toute la maison Fennsworth.

Lucy secoua la tête. Il devait sûrement exister une autre solution. Tout ne pouvait pas reposer sur ses seules épaules.

— Tu n'y crois pas ? demanda oncle Robert avec un rire méprisant. Qui souffrira, à ton avis, Lucinda ? Toi ? Ma foi, oui, je suppose, mais nous pourrions toujours t'envoyer moisir dans une école où tu travailleras comme professeur. Tu aimeras sans doute cela.

Sans la quitter du regard, il fit quelques pas dans sa direction.

— Seulement, pense à ton frère. Quel prix paiera-t-il en tant que fils d'un traître reconnu ? Il est plus

que probable que le roi lui retirera son titre. Ainsi qu'une grande partie de sa fortune.

— Non ! s'écria Lucy.

Non. Elle refusait de croire une chose pareille. Richard n'avait rien fait de mal.

On ne pouvait lui reprocher les fautes de son père.

Elle se laissa tomber lourdement sur un siège, s'efforçant de mettre de l'ordre dans ses pensées et dans ses émotions.

Haute trahison. Comment son père avait-il pu commettre un tel crime ? Cela contredisait toutes les valeurs en lesquelles elle avait appris à croire. Son père n'aimait-il pas l'Angleterre ? Ne lui avait-il pas affirmé que les Abernathy avaient un devoir sacré envers leur pays ?

Ou bien était-ce oncle Robert qui le lui avait dit ? Lucy ferma ses yeux, essayant de se rappeler. Quelqu'un le lui avait dit. Elle en était certaine. Elle se tenait devant le portrait du premier comte de Fennsworth. Elle se souvenait de l'odeur qui flottait dans l'air, des paroles exactes... Bonté divine, elle se souvenait de *tout*, sauf de la personne qui les avait prononcées !

Rouvrant les paupières, elle regarda son oncle. C'était sans doute lui. C'était bien le genre de déclaration qu'il faisait. Il ne daignait pas souvent lui adresser la parole, mais lorsque c'était le cas, le devoir était l'un de ses sujets de prédilection.

Seigneur, comment son père avait-il pu vendre des secrets d'État à Napoléon !

Mettre en danger des milliers de soldats anglais ! Peut-être même...

Son estomac se noua. Dieu du Ciel, il était peut-être même responsable de leur mort ! Qui savait ce qu'il avait révélé à l'ennemi, et combien de vies humaines cela avait coûté ?

— Tout dépend de toi, Lucinda, fit son oncle. Tu es la seule à pouvoir mettre un terme à tout ceci.

Elle le regarda sans comprendre.

— Que voulez-vous dire ?

— Une fois que tu porteras le nom de Davenport, aucun chantage ne sera plus possible. La honte qu'une révélation attirerait sur nous éclabousserait également Haselby et son père.

Il se dirigea vers la fenêtre et s'appuya pesamment sur le rebord pour regarder dehors.

— Après dix ans de cauchemar, je serai... *nous serons* enfin libres.

Lucy ne dit rien. Il n'y avait rien à dire. Son oncle lui lança un coup d'œil par-dessus son épaule, pivota sur ses talons et se dirigea vers elle les yeux fixés sur son visage.

— Je vois que tu as enfin saisi la gravité de la situation, reprit-il.

Elle lui adressa un regard désespéré. Il n'y avait nulle trace de compassion sur son visage. Ni sympathie ni affection. Rien que le masque froid du devoir. Il avait fait ce qu'on attendait de lui, et elle aurait agi de même.

Elle songea à Gregory. À son expression lorsqu'il lui avait demandé de l'épouser. Il l'aimait. Elle ignorait par quel miracle une telle chose était possible, mais il l'aimait.

Et elle l'aimait.

Dieu du Ciel, c'était presque drôle ! Elle qui s'était toujours moquée de l'amour romantique, elle y avait succombé. Elle était tombée amoureuse, éperdu- ment, totalement - au point de renier tout ce en quoi elle avait cru jusqu'alors. Pour Gregory, elle n'aurait pas hésité à affronter le scandale et le déshonneur.

Pour lui, elle aurait allègrement bravé les rumeurs, les ragots, les sous-entendus.

Elle qui ne supportait pas de voir ses chaussures rangées de travers dans son armoire, elle était prête à éconduire le fils d'un comte quatre jours avant le mariage ! Si ce n'était pas de l'amour, elle ignorait ce que c'était.

Ou plutôt ce que cela avait été. Car à présent, tout était terminé. Ses rêves, ses espoirs, les risques qu'elle avait été prête à courir... tout cela appartenait au passé.

Elle n'avait pas le choix. Si elle défiait lord Davenport, sa famille serait ruinée.

Elle songea à Richard et à Hermione, si heureux, si épris l'un de l'autre. Comment pouvait-elle les condamner à une vie de honte et de pauvreté ?

Si elle épousait Haselby, sa vie ne serait peut-être pas ce qu'elle aurait souhaité, mais elle ne souffrirait pas. Haselby était raisonnable. Il était gentil. Si elle l'en suppliait, il la protégerait sûrement contre son père. Et son existence serait...

Confortable.

Tranquille.

Bien plus que celle de Richard et d'Hermione si le crime de leur père était rendu public. Son sacrifice n'était rien comparé à ce que sa famille devrait endurer si elle refusait.

N'était-ce pas ce qu'elle souhaitait autrefois, une existence tranquille et confortable ? Ne pouvait-elle s'efforcer de le vouloir de nouveau ?

— Je l'épouserai, articula-t-elle en tournant vers la fenêtre un regard perdu.

Il pleuvait. Quand la pluie avait-elle commencé à tomber ?

— Bien.

Lucy demeura immobile sur sa chaise. Elle sentit son énergie la quitter lentement, s'écouler de son corps goutte à goutte. Dieu qu'elle était lasse ! À bout de forces.

Elle aurait voulu pleurer, mais les larmes refu- , saient de couler. Même une fois qu'elle eut regagné sa chambre, ses yeux restèrent secs.

Le lendemain, lorsque le majordome lui demanda si elle acceptait de recevoir M. Bridgerton, elle refusa. Sans pleurer.

Le surlendemain, lorsqu'elle éconduisit de nouveau Gregory, elle ne pleura pas non plus.

Mais le jour suivant, après avoir passé vingt-quatre heures à tenir sa carte de visite entre les mains, à suivre doucement du bout de l'index chaque lettre de son nom - *L'Honorable Gregory Bridgerton* -, elles commencèrent à se manifester, lui brûlant les paupières.

Puis elle le vit, debout sur le trottoir, les yeux levés vers la façade de Fennsworth House.

Il la vit aussi, car il ouvrit de grands yeux et se raidit visiblement. Elle perçut son étonnement et **sa** colère.

Elle laissa vivement retomber le rideau. Puis elle demeura là, tremblant de tous ses membres, incapable de bouger, les pieds comme rivés au sol. C'est alors qu'elle la sentit monter de nouveau en elle... cette effrayante vague de panique qui prenait sa source dans son ventre.

C'était injuste. Tout cela était tellement injuste. Et cependant, elle savait qu'elle faisait son devoir.

Les muscles rigides, le souffle court, le cœur douloureusement serré, elle fixa sans les voir les rideaux qui s'agitaient doucement. Elle resta là sans bouger jusqu'à ce que tout s'estompe lentement autour d'elle.

Puis elle réussit, elle n'aurait su dire comment, à gagner son lit et à s'y étendre.

Et les larmes jaillirent enfin.

Lorsque le vendredi arriva, Gregoiy était désespéré.

À trois reprises, il s'était rendu à Fennsworth House. Chaque fois, on l'avait éconduit.

Il perdait du temps.

//s perdaient du temps.

Bon sang, que se passait-il ? Même si son oncle avait refusé d'annuler le mariage

- il avait assurément été furieux qu'elle renonce à un futur comte ! -, Lucy aurait essayé de le contacter.

Elle l'aimait.

Il le savait tout comme il savait que la Terre était ronde, que les yeux de Lucy étaient bleus, ou que deux et deux feraient *toujours* quatre.

Lucy l'aimait, et son amour n'était pas feint. Elle était incapable de feindre.

Elle ne lui aurait pas menti - pas sur une question aussi grave.

Par conséquent, quelque chose n'allait pas. C'était la seule explication possible.

Il l'avait cherchée au parc, avait attendu des heures sur le banc où elle avait coutume de nourrir les pigeons, mais elle n'était pas venue. Il avait surveillé sa porte dans l'espoir de l'intercepter lorsqu'elle irait faire une course, mais elle ne s'était pas aventurée dehors.

Ce n'est qu'après avoir été éconduit pour la troisième fois qu'il l'avait vue. Ou plutôt entraperçue à une fenêtre, car elle avait laissé prestement retomber le rideau. Mais cela lui avait suffi. Il n'avait certes pu distinguer son visage - du moins pas assez pour déchiffrer son expression -, mais il y avait quelque chose dans sa façon de se mouvoir, le geste précipité, presque affolé, avec lequel elle avait rabattu le voilage.

Il y avait de toute évidence un problème.

Était-elle retenue contre sa volonté ? L'avait-on droguée ? Gregory passa frénétiquement en revue toutes les hypothèses, chacune plus alarmante que la précédente.

On était à présent vendredi soir. Elle se mariait dans moins de douze heures.

Et il n'avait pas entendu une seule rumeur, pas même l'écho d'un murmure concernant l'annulation du mariage Haselby-Abernathy. S'il y avait des soupçons, Hyacinthe, à tout le moins, lui en aurait parlé. Elle était au courant de tout - en général avant même les principaux intéressés.

Adossé à un tronc d'arbre, dans le square situé en face, Gregory scrutait la façade de Fennsworth House. Cette fenêtre était-elle celle de la chambre de Lucy

? Était-ce à celle-ci qu'il l'avait vue un peu plus tôt ce jour-là ? On ne distinguait aucune lueur, mais les rideaux devaient être épais. Ou peut-être Lucy était-elle déjà couchée. Il était tard.

Et elle se mariait le lendemain matin.

Dieu du Ciel ! ! Il ne pouvait la laisser épouser Haselby. C'était impossible.

S'il avait une certitude, c'était que Lucinda Abernathy et lui étaient faits l'un pour l'autre. C'était son visage qu'il était censé contempler chaque matin, de l'autre côté de la table du petit déjeuner.

Il émit un petit reniflement ironique, une sorte de rire nerveux, désespéré, seule alternative aux larmes. Lucy devait l'épouser. Ne serait-ce que pour partager avec lui ses petits déjeuners pantagruéliques.

Il regarda de nouveau sa fenêtre.

Ou plutôt, ce qu'il espérait être sa fenêtre. Avec sa chance, il s'agissait peut-être du cabinet de toilette des domestiques.

Il n'aurait su dire depuis combien de temps il était là. Pour la première fois de sa vie, il se sentait complètement impuissant, aussi, le fait de regarder cette maudite fenêtre lui donnait-elle l'impression de maîtriser au moins quelque chose.

Il songea à sa vie. Elle était facile, à n'en pas douter. Une relative aisance financière, une famille aimante, quantité d'amis. Il était en bonne santé, il avait toute sa tête et, jusqu'à son échec avec Mlle Watson, il possédait une foi inébranlable en ses capacités de jugement. Il n'était peut-être pas le plus discipliné des hommes, et sans doute aurait-il dû prêter plus attention à ces questions sur lesquelles Anthony aimait tant insister, mais il connaissait la différence entre le bien et le mal, et il *savait* qu'il était destiné à mener une vie heureuse et paisible.

C'était dans sa nature, tout simplement.

Il n'était pas porté à la mélancolie, ni aux crises de colère.

Et jamais il n'avait été obligé de travailler dur.

Pensif, il leva les yeux vers la fenêtre.

Il était devenu suffisant. Tellement sûr que tout se passerait bien pour lui qu'il n'avait pas cru - ne croyait *toujours* pas - qu'il pourrait ne pas obtenir ce qu'il souhaitait.

Il avait demandé la main de Lucy. Elle avait dit oui.

Certes, elle avait été promise à Haselby, et l'était toujours, du reste. Mais le véritable amour n'était-il pas supposé triompher de tous les obstacles ? N'en avait-il pas été ainsi pour ses frères et sœurs ? Pourquoi le sort s'acharnait-il ainsi contre lui ?

Il songea à sa mère, et à son expression lorsqu'elle avait si subtilement analysé son caractère. Elle avait presque tout deviné, se rendit-il compte.

Presque.

Il était vrai qu'il n'avait jamais eu à travailler dur. Mais ce n'était qu'une partie de l'histoire. Il n'était pas indolent. Il pouvait se donner beaucoup de mal, à condition...

A condition d'avoir une bonne raison.

Il regarda la fenêtre.

À présent, il avait une raison.

Il avait attendu. Il avait attendu que Lucy convainque son oncle de la libérer de son engagement. Il avait attendu que les pièces du puzzle de sa vie s'assemblent afin qu'il puisse placer la dernière en poussant un « ah ah ! » triomphal.

Il avait attendu.

L'amour. La vocation.

La clairvoyance - cet instant où il saurait exactement comment procéder.

Il était temps de cesser d'attendre. D'oublier le destin et la fatalité.

Il était temps d'agir. De travailler.

Sans ménager sa peine.

Personne n'allait lui tendre la dernière pièce du puzzle. Il allait devoir la trouver lui-même.

Il fallait qu'il voie Lucy. Maintenant, puisqu'on lui avait interdit de la voir de manière plus conventionnelle.

Il traversa la rue et contourna la maison par l'arrière. Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient soigneusement fermées et l'obscurité régnait. Quelques rideaux s'agitaient dans la brise nocturne au niveau des étages supérieurs, mais Gregory ne pouvait escalader le mur sans risquer de se rompre le cou.

Il regarda autour de lui pour évaluer la situation. Sur la gauche, la rue. Sur la droite, l'allée menant aux écuries. Et devant lui...

L'entrée des domestiques.

Il la considéra, songeur. Après tout, pourquoi pas ?

Il s'avança, posa la main sur la poignée de la porte.

Elle tourna.

Gregory retint de justesse un éclat de rire. Tout à coup, il croyait de nouveau -

enfin, peut-être juste un peu - à la fatalité, au destin et autres billevesées. Cela ne devait pas arriver souvent. Un domestique avait dû se faufiler à l'extérieur, peut-être pour un rendez-vous amoureux. Si cette porte n'était pas verrouillée, c'était manifestement un signe que Gregory devait entrer.

Ou qu'il n'avait pas toute sa raison.

Il décida de croire au destin.

Après avoir refermé le battant sans un bruit, il attendit quelques instants que ses yeux s'accoutument à l'obscurité. Il se trouvait apparemment dans un grand cellier avec, à sa droite, une ouverture sur les cuisines. Il était plus que probable que certains des domestiques, les plus bas dans la hiérarchie, dormaient non loin de là. Aussi se débarrassa-t-il de ses bottes, qu'il garda à la main avant de s'aventurer plus avant dans la maison.

En chaussettes, il gravit l'escalier de service sur la pointe des pieds. Il fit halte sur le palier et réfléchit avant de s'engager dans le couloir, retrouvant soudain la raison.

À quoi diable pensait-il ? Il n'avait pas la moindre idée de ce qui pouvait arriver s'il était surpris ici. Était-il en infraction avec la loi ? Probablement. Il ne voyait pas comment il pouvait ne pas l'être. Et même si, en tant que frère d'un vicomte, il échapperait aux galères, on n'effacerait pas de sitôt son ardoise, la demeure qu'il visitait étant tout de même celle d'un comte.

Oui, mais il fallait qu'il voie Lucy. Il en avait plus qu'assez d'attendre.

Il s'attarda un instant sur le palier, le temps de s'orienter, puis se dirigea vers l'avant de la demeure. Il y avait deux portes à l'extrémité. Il s'immobilisa, essayant de se souvenir de la disposition de la façade, puis s'approcha de celle de gauche. Si Lucy était bel et bien dans sa chambre lorsqu'il l'avait aperçue, alors il s'agissait de la bonne porte. Sinon...

Eh bien, il ignorait ce qui se passerait. Il refusa de songer qu'il était en train de rôder dans l'hôtel particulier du comte de Fennsworth, à minuit passé...

Il tourna lentement la poignée, et laissa échapper un soupir de soulagement en constatant qu'elle ne grinçait ni ne cliquetait. Entrouvrant le battant, il se faufila par l'étroite ouverture et referma derrière lui.

La chambre était plongée dans la pénombre. Au bout d'un moment, ses yeux s'accoutumant à l'obscurité, Gregory distingua les contours de plusieurs meubles

- une coiffeuse, une armoire...

Un lit.

C'était un modèle imposant, avec un baldaquin fermé sur les quatre côtés par des tentures. Si quelqu'un s'y trouvait, il ne faisait pas de bruit - ni ronflements ni soupirs, rien.

« C'était ainsi que Lucy devait dormir », songea-t-il soudain. D'un sommeil lourd. Sa Lucy n'était pas une fleur de serre, et elle ne devait rien tolérer de moins qu'une bonne nuit de repos. Si étrange que cela paraisse, il en avait la certitude.

Il la *connaissait*. Il la connaissait vraiment, au-delà des détails habituels. En vérité, il ne savait rien des détails habituels. Il ignorait quelle était sa couleur favorite. De même, il aurait été incapable de dire quel était son animal ou son plat préféré.

Au demeurant, peu importait qu'il ne sache pas si elle aimait davantage le rose que le bleu, le noir ou le violet. Il connaissait son cœur. Et il le voulait pour lui seul.

Par conséquent, il ne pouvait la laisser en épouser un autre que lui.

Avec mille précautions, il écarta le rideau.

Il n'y avait personne.

Gregory étouffa un juron. Puis il s'aperçut que les draps étaient froissés et que l'oreiller formait un creux. Comme si l'occupant du lit venait de le quitter.

Il pivota, juste à temps pour voir un bougeoir fendre les airs dans sa direction.

Laissant échapper un grognement, il se baissa, mais pas assez vite pour éviter un coup sur la tempe. Il jura de nouveau, cette fois à voix haute, et c'est alors qu'il entendit :

— Gregory ?

Il cilla.

— Lucy ?

Elle se rua vers lui.

— Que faites-vous ici ?

Il désigna le lit d'un geste impatient.

— Pourquoi ne dormez-vous pas ?

— Parce que je me marie demain.

— Eh bien, c'est aussi pour cela que je suis ici.

Elle le fixa en silence, comme si sa présence était

si incongrue qu'elle ne savait comment réagir.

—

Je vous ai pris pour un intrus, avoua-t-elle enfin, en désignant le bougeoir.

—

Sans vouloir trop insister, murmura-t-il avec un demi-sourire, c'est le cas.

L'espace d'un instant, il crut qu'elle allait répondre à son sourire, mais elle se contenta de croiser les bras sur sa poitrine et de murmurer :

— Vous devez partir. Tout de suite.

— Pas tant que nous n'aurons pas parlé.

Elle regarda un point au-delà de l'épaule de Gregory.

— Il n'y a rien à dire.

— Même pas « Je vous aime » ?

— Ne dites pas cela, souffla-t-elle.

Il fit un pas vers elle.

— Je vous aime.

— Gregory, je vous en prie.

Il continua d'approcher.

— Je vous aime, répéta-t-il.

Elle prit une profonde inspiration et redressa les épaules.

— J'épouse lord Haselby demain.

— Non, rectifia-t-il, vous ne l'épousez pas.

Elle entrouvrit les lèvres.

Il s'empara de sa main. Elle ne tenta pas de se libérer.

— Lucy, chuchota-t-il.

Elle ferma les yeux.

— Soyez ma femme.

Elle secoua lentement la tête.

— S'il vous plaît, n'insistez pas.

L'attirant à lui, il retira le bougeoir de ses doigts tremblants.

—

Soyez ma femme, Lucy Abernathy. Soyez mon épouse, mon seul amour.

Elle rouvrit les yeux, mais ne soutint son regard que quelques instants avant de tourner la tête.

—

Ne rendez pas les choses plus difficiles qu'elles le sont déjà, dit-elle dans un souffle.

La douleur qui perçait dans sa voix était insupportable.

—

Lucy, chuchota-t-il en lui caressant la joue, laissez-moi vous aider.

Elle secoua la tête, appuya un instant la joue contre la paume de Gregory. Cela n'avait duré qu'une seconde à peine, mais il l'avait sentie.

—

Vous ne pouvez pas l'épouser, dit-il en lui soulevant le menton. Vous ne serez pas heureuse.

Elle plongea son regard brillant dans le sien. Dans la semi-pénombre, ses yeux étaient couleur de plomb, et d'une tristesse insondable. Il pouvait voir le monde entier, là, dans les profondeurs de ses iris. Tout ce qu'il avait besoin de savoir, tout ce qu'il aurait jamais besoin de savoir se trouvait là, en elle.

—

Vous ne serez pas heureuse, Lucy, dit-il à mi-voix. Vous savez que vous ne le serez pas.

Elle ne parlait toujours pas. Il n'entendait que son souffle léger, un peu erratique.

— Je m'en contenterai, dit-elle finalement.

— Vous vous en contenterez ? répéta-t-il.

La main de Gregory retomba le long de son corps et il recula d'un pas.

— Vous vous en contenterez ?

Elle hocha la tête.

— Et cela vous *suffit* ?

Elle hocha de nouveau la tête, avec un peu moins de vigueur.

La colère commença à monter en lui. Elle était prête à renoncer à lui pour si peu ?

Pourquoi ne se montrait-elle pas plus combative ?

Elle l'aimait, mais l'aimait-elle suffisamment ?

—

C'est à cause de son titre ? voulut-il savoir. C'est si important pour vous, d'être comtesse ?

Elle attendit trop longtemps avant de répondre. Aussi sut-il qu'elle mentait lorsqu'elle répondit :

— Oui.

— Je ne vous crois pas, rétorqua-t-il.

Sa voix était méconnaissable. Blessée. Vibrante de rage. Il baissa les yeux sur ses mains et tressaillit de surprise en s'apercevant qu'il serrait toujours le bougeoir. Il avait envie de le fracasser contre le mur. Il parvint à le poser, mais ses doigts tremblaient.

—

Lucy, la supplia-t-il, dites-moi ce qui se passe. Laissez-moi vous aider.

Elle évita son regard. Lorsqu'il lui prit les mains, elle se raidit, mais ne tenta pas de se dérober. Il voyait sa poitrine se soulever au rythme saccadé de son souffle.

Lui aussi se sentait oppressé.

— Je vous aime, dit-il de nouveau.

Peut-être qu'à force de le répéter, cela suffirait. Peut-être que les mots allaient emplir la pièce, envelopper Lucy, se glisser sous sa peau. Peut-être finirait-elle par comprendre que certaines choses ne peuvent être niées.

— Nous nous appartenons, reprit-il. Pour l'éternité.

Elle ferma les paupières, une seule fois, lentement.

Et lorsqu'elle les rouvrit, elle semblait anéantie.

—

S'il vous plaît, ne dites pas cela, fit-elle d'une voix hachée en détournant le visage. Dites ce que vous voulez, mais pas cela.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est vrai.

Le souffle coupé, Gregory l'attira à lui d'un mouvement fluide. Ce n'était pas une étreinte, pas tout à fait. Leurs doigts étaient entrelacés, leurs bras pliés de sorte que leurs mains se rejoignaient à la hauteur de leurs épaules.

Il chuchota son prénom.

Elle entrouvrit les lèvres.

Il l'appela de nouveau, doucement.

Elle demeura parfaitement immobile, respirant à peine. Gregory était tout proche, mais il ne la touchait pas. Pourtant, elle percevait sa chaleur, qui emplissait l'espace entre eux, traversait sa chemise de nuit, courait sur sa peau.

Elle fut parcourue d'un frisson.

— Laissez-moi vous embrasser, murmura-t-il. Juste une fois. Laissez-moi vous embrasser une seule fois, et si vous m'ordonnez de partir, je jure de vous obéir.

Lucy se sentit dériver lentement, inexorablement, dans une douce brume d'amour et de désir, où le bien et le mal devenaient difficiles à distinguer.

Elle l'aimait. Elle l'aimait de toute son âme, mais il ne pouvait être à elle. Son cœur battait la chamade, elle avait du mal à respirer, et sa seule pensée était qu'elle ne vivrait plus jamais cela. Plus jamais personne ne la regarderait comme le faisait Gregory en cet instant. Dans quelques heures, elle serait l'épouse d'un homme qui n'aurait même pas envie de l'embrasser.

Elle ne ressentirait plus cette étrange sensation au plus secret de sa féminité, cette sourde pulsation au creux de son corps. C'était la dernière fois qu'elle regardait les lèvres d'un homme en brûlant d'impatience qu'elles se posent sur les siennes.

Dieu qu'elle le désirait ! Qu'elle désirait *cela*. Avant qu'il soit trop tard.

Et il l'aimait. Il l'aimait ! Il le lui avait dit, et même si elle avait encore du mal à le croire, elle le croyait, *lui*.

Elle s'humecta les lèvres.

-- Lucy, murmura-t-il, et c'était tout à la fois une question, une évidence et une supplique.

Elle hocha la tête. Et parce qu'elle savait qu'elle ne pouvait pas plus se mentir à elle-même qu'à lui, elle chuchota :

— Embrassez-moi.

Elle ne pourrait pas nier, plus tard. Elle ne pourrait pas prétendre que, aveuglée par la passion, elle avait perdu la tête. C'était sa décision. Elle l'avait prise librement.

Pendant un instant, Gregory ne bougea pas, mais elle savait qu'il l'avait entendue.

Il prit une inspiration saccadée et plongea son regard dans le sien.

—

Lucy, dit-il d'une voix si rauque qu'elle crut défaillir.

Il posa les lèvres dans le petit creux sous son oreille.

— Lucy...

Elle avait envie de lui murmurer quelque chose en retour, mais s'en trouva incapable. Elle avait déjà dû rassembler ses forces rien que pour lui demander de l'embrasser.

—

Je vous aime, chuchota-t-il en laissant ses lèvres courir le long de son cou jusqu'à la naissance de sa gorge. Je vous aime. Je vous aime.

C'étaient les mots les plus merveilleux et les plus douloureux, les plus magnifiques et les plus terribles qu'il aurait pu lui dire. Elle avait envie de pleurer

- de bonheur et de chagrin tout à la fois.

De plaisir et de souffrance mêlés.

Alors elle comprit, pour la première fois de sa vie, quelle joie amère on pouvait ressentir à ne penser

qu'à soi. Elle ne devrait pas faire cela. Elle le savait, de même qu'elle savait qu'il allait probablement en déduire qu'elle était prête à renoncer à Haselby.

Elle était en train de lui mentir. Aussi sûrement qu'en paroles.

Seulement, c'était plus fort qu'elle.

Cette nuit lui appartenait. Le bonheur était à portée de main. Elle aurait ensuite une vie entière pour s'en souvenir.

Enhardie par l'incendie qui grondait en elle, elle prit le visage de Gregory entre ses mains pour l'attirer à elle et pressa ses lèvres sur les siennes avec passion. Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle faisait - il devait exister des règles à ce jeu-là -, mais elle n'en avait cure. Elle voulait juste l'embrasser, ne pouvait s'en empêcher.

Il referma les mains sur ses hanches, ses paumes brûlantes à travers la fine étoffe de sa chemise de nuit. Puis glissa sur les rondeurs de ses fesses, qu'il pétrit doucement avant de les prendre en coupe. A présent, il n'y avait plus d'espace entre eux. Elle eut l'impression de tomber, et s'aperçut soudain qu'ils étaient sur le lit. Elle était étendue sur le dos, et il pesait sur elle de tout son poids, son corps chaud et délicieusement viril.

Elle se sentait femme.

Une déesse.

— Gregory ! gémit-elle en plongeant les doigts dans ses cheveux. , Il se figea, et elle comprit qu'il attendait davantage.

— Je vous aime, murmura-t-elle parce que c'était vrai, et qu'elle avait besoin que quelque chose le soit.

Demain, elle se haïrait. Demain, elle le trahirait, mais au moins, cette nuit, elle ne mentirait pas.

— Je vous veux, reprit-elle lorsqu'il releva la tête pour la regarder.

Il la scruta longuement, intensément, et elle devina qu'il lui offrait une dernière chance de se rétracter.

— Je vous veux, répéta-t-elle, parce qu'elle le désirait au-delà des mots.

Elle voulait qu'il l'embrasse, qu'il la prenne, et qu'il oublie qu'elle n'était pas en train de lui faire des promesses qu'elle ne pourrait tenir.

— Lu...

Elle posa un doigt sur sa bouche pour le faire taire et chuchota :

— Je veux vous appartenir. Cette nuit.

Il fut secoué d'un frisson, poussa un profond soupir. Elle l'entendit marmonner quelque chose, peut-être son prénom, puis il s'empara de ses lèvres pour un baiser torride, qui l'embrasa et la consuma, jusqu'à ce qu'elle ne puisse faire autrement que d'onduler sous lui. Elle glissa ses mains sur son cou, puis sous sa veste, cherchant désespérément la chaleur de sa peau. Marmonnant un juron d'une voix enrouée, il se redressa, à califourchon sur elle, et arracha sa veste et sa cravate.

Ouvrant de grands yeux, elle le regarda se débarrasser de sa chemise avec une frénésie qui ne faisait que trahir l'intensité de son désir.

Manifestement, si elle ne maîtrisait plus rien, lui non plus. Il était autant qu'elle l'esclave de la passion qui les emportait.

Il jeta sa chemise au loin. Lucy laissa échapper un petit hoquet de surprise en découvrant son torse puissamment musclé.

Il était beau ! Elle n'aurait jamais imaginé qu'un homme puisse être beau, mais elle ne trouvait pas d'autre mot pour le décrire. Tendait la main, elle la posa très doucement sur son torse. En percevant la sourde pulsation de son sang, elle fit mine de la retirer.

— Non, dit-il en l'en empêchant.

-Entremêlant ses doigts aux siens, il ramena sa main sur son cœur et chercha son regard.

Elle ne put détourner les yeux.

Puis il fut de nouveau sur elle, son corps dur et brûlant, ses mains se promenant un peu partout, et ses lèvres s'aventurant là où ses mains n'étaient pas.

Soudain, elle s'aperçut que sa chemise de nuit... ne couvrait plus grand-chose de son anatomie. Elle était remontée en paquet autour de sa taille. Et il la touchait...

non pas là, mais tout près, lui effleurant le ventre en une caresse affolante.

— Gregory, gémit-elle comme sa main se refermait sur son sein.

Il entreprit de le presser doucement, puis d'en titiller la pointe et...

ô Seigneur ! Comment était-il possible qu'elle ressente sa caresse là ?

Elle se cambra sous lui, s'efforça de se rapprocher de lui. Elle avait besoin de quelque chose qu'elle ne savait nommer, quelque chose qui l'emplirait, la comblerait.

Il tira sur sa chemise de nuit, la fit passer pardessus sa tête, la laissant scandaleusement nue. Elle leva instinctivement la main pour se couvrir, mais il lui agrippa le poignet et le pressa contre son torse. Il la chevauchait, assis bien droit au-dessus d'elle, la contemplant comme si... comme si...

Comme si elle était belle.

Il la regardait comme les hommes regardent Hermione, sauf qu'il y avait quelque chose de plus. Plus de passion. Plus de désir.

—

Lucy, murmura-t-il en caressant son sein d'une main légère. Je crois que... Je pense que...

Il secoua la tête très lentement, comme s'il ne comprenait pas ce qui lui arrivait.

—

J'ai attendu cet instant toute ma vie, reprit-il dans un souffle. Et je ne le savais même pas. Non, je ne le savais pas.

D'un geste empreint de douceur, elle s'empara de sa main, la porta à ses lèvres et déposa un baiser au creux de sa paume. Elle comprenait.

Le souffle de Gregory s'accéléra. Il descendit du lit, et ses mains s'activèrent sur la ceinture de son pantalon.

Elle le fixa sans mot dire.

—

Je serai doux, promit-il. Je vous en fais le serment.

—

Je ne suis pas inquiète, assura-t-elle avec un sourire vacillant.

Un tendre sourire étira les lèvres de Gregory en réponse.

— Vous en avez l'air.

—

Je ne le suis pas, dit-elle tandis que son regard dérivait malgré elle.

Gregory rit tout bas et s'étendit près d'elle.

—

Je me suis laissé dire que cela pouvait être douloureux la première fois.

— Je m'en moque.

Il laissa sa main courir lentement le long de son bras.

—

Souvenez-vous que si vous avez mal, ce sera mieux ensuite.

L'étrange pulsation au creux de sa féminité se fit sentir de nouveau.

—

Mieux comment ? demanda-t-elle d'une voix qu'elle ne reconnut pas.

—

Plutôt mieux, d'après ce qu'on m'a dit, fit-il, sa main s'égarant vers sa hanche.

—

Plutôt un peu, haleta-t-elle, ou... plutôt beaucoup ?

Il roula sur elle, peau contre peau. C'était terriblement osé.

Et absolument exquis.

—

Plutôt beaucoup, répondit-il en lui mordillant délicatement le cou. Un peu plus que plutôt beaucoup, à vrai dire.

Elle sentit ses jambes s'écarter tandis qu'il se positionnait entre ses cuisses. Et soudain, il fut là, dur et brûlant, à l'orée de sa féminité. Elle se raidit. Il dut le remarquer, car il lui chuchota un tendre *chut* à l'oreille.

Puis il fit courir ses lèvres sur sa peau, traça un sillon de feu le long de son cou, au creux de son épaule, puis...

Seigneur !

Sa main se referma sur son sein, le pressa doucement, et il aspira la pointe entre ses lèvres.

Elle s'arc-bouta sous lui.

Avec un rire étouffé, il plaqua son autre main sur son épaule pour l'immobiliser et poursuivit sa délectable torture, ne s'arrêtant que pour passer à l'autre sein.

— Gregory ! gémit-elle.

Elle dérivait dans un océan de sensations pures, accueillant ses assauts avec bonheur, incapable d'expliquer, de comprendre, d'analyser quoi que ce soit. Elle ne pouvait que ressentir, et c'était l'expérience la plus effrayante et la plus bouleversante qui puisse exister.

Après un dernier baiser, il libéra son sein et approcha de nouveau son visage du sien. Son souffle était haletant, ses muscles rigides.

— Touchez-moi, dit-il d'une voix enrouée.

Elle entrouvrit les lèvres et chercha son regard.

— N'importe où, supplia-t-il.

Ce n'est qu'à cet instant que Lucy s'aperçut que ses mains étaient le long de son corps, et qu'elles serraient les draps comme si cela pouvait l'aider à ne pas perdre la tête.

—

Je suis désolée, souffla-t-elle, puis elle se mordit la lèvre, et, à son grand étonnement, éclata de rire.

Il lui décocha un sourire canaille.

—

Nous allons devoir vous faire perdre cette habitude, murmura-t-il.

Elle posa les mains sur son dos, l'explora timidement.

—

Vous ne voulez pas de mes excuses ? demanda-t-elle.

Lorsqu'il la taquinait ou qu'il plaisantait, elle était plus à l'aise. Plus audacieuse.

— Pas pour *cela*.

De ses pieds, elle lui frotta l'arrière des jambes.

— Jamais ?

Il se mit en devoir de lui prodiguer des caresses incroyablement... impudiques.

—

Voulez-vous que je vous présente des excuses ? s'enquit-il.

— Non ! s'écria-t-elle.

Il la touchait au plus intime de son corps, d'une façon qu'elle n'aurait même pas crue possible. Ç'aurait dû être le geste le plus choquant qui soit, mais ça ne l'était pas. Sous ses caresses, elle s'étirait, s'ouvrait, se tendait. Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle éprouvait - elle n'aurait pu le décrire, aurait-elle eu Shakespeare à sa disposition.

Elle savait juste qu'elle en voulait davantage.

Gregory l'entraînait dans une direction inconnue. Elle se sentait comme tirée, emportée, transportée.

Et elle était plus que consentante.

—

Je vous en prie, s'entendit-elle supplier. Je vous en prie...

Mais Gregory aussi semblait au-delà des mots. Il murmurait son prénom, le répétait encore et encore tandis qu'il déposait une pluie de baisers entre ses seins, qu'il glissait l'index en elle.

— *Lucy !* s'écria-t-il soudain d'une voix étranglée.

Elle venait de le toucher. Doucement, presque

timidement.

Mais elle l'avait bel et bien touché. C'était sa main, sa caresse, et le feu qui couvait en lui se transforma en brasier.

—

Je suis désolée, dit-elle en retirant précipitamment la main.

—

Ne vous excusez *pas*, fit-il entre ses dents, non parce qu'il était en colère, mais parce qu'il pouvait à peine parler.

Il lui attrapa la main et la remit là où elle l'avait posée.

— Voyez combien je vous désire...

Son visage était à quelques centimètres de celui de Lucy, leurs souffles se mêlaient, et leurs regards étaient comme aimantés.

Us semblaient ne plus faire qu'un.

—

Je vous aime, chuchota-t-il en se hissant au-dessus d'elle.

Elle glissa la main sur les reins de Gregory.

— Moi aussi, je vous aime.

Ses yeux s'agrandirent brusquement, comme si elle était stupéfaite d'avoir dit cela.

Mais Gregory s'en moquait. Peu importait qu'elle ait voulu ou non le dire. Elle avait prononcé ces paroles, et ne pouvait plus les retirer. Elle était à lui.

Et il était à elle. Alors qu'il pressait son sexe à l'orée de son intimité, il eut l'impression d'être au bord d'un précipice. Sa vie se divisait désormais en deux parties. Avant Lucy, et après.

Il n'aimerait plus jamais une autre femme.

Il ne *pourrait* plus jamais en aimer une autre.

Pas après cela. Pas tant que Lucy marcherait sur cette Terre. Il n'y aurait plus de place pour une autre qu'elle.

Il était véritablement terrifiant, ce précipice. Terrifiant et merveilleux, et...

Il plongeait.

Elle laissa échapper un petit cri étouffé, mais lorsqu'il baissa les yeux sur elle, il ne lut pas la douleur sur ses traits. Elle avait rejeté la tête en arrière et chacune de ses respirations s'accompagnait d'un petit gémissement sensuel, comme si elle ne parvenait pas à contenir la passion qui l'enflammait.

Elle enroula les jambes autour de ses hanches et creusa les reins pour venir à sa rencontre, l'incitant à continuer.

—

Je ne veux pas te faire mal, souffla-t-il, alors même que son corps le suppliait de s'enfouir en elle.

Jamais il n'avait rien désiré comme il la désirait. Et cependant, jamais il ne s'était senti aussi peu avide. Cet instant était pour elle. Elle ne devait pas souffrir.

— Tu ne me fais pas mal, gémit-elle.

Alors, incapable de se retenir plus longtemps, il la pénétra d'un puissant coup de reins.

Si elle ressentit de la douleur, elle ne parut pas s'en soucier. Un cri étouffé franchit ses lèvres, et elle se cramponna à ses épaules en se cambrant sous lui.

Ivre de désir, Gregory commença à se mouvoir en elle, laissant libre cours à sa passion.

— Lucy, Lucy, Lucy... gronda-t-il.

C'était si brûlant. Si intense. Son cœur cognait dans sa poitrine, son sang se ruait dans ses veines, lui grondait aux oreilles. Il avait un mal fou à respirer.

Il essayait de se retenir, luttait et luttait encore, mais elle l'agrippait, enfonçait les ongles dans sa chair, s'arc-boutant sous lui avec assez de force pour le soulever.

Et soudain il la sentit se raidir. Ses muscles intimes se serrèrent convulsivement autour de lui. Alors, il cessa de résister.

Et l'univers vola en éclats.

— Je t'aime, gémit-il avant de s'effondrer sur elle.

Il s'était cru au-delà des mots. À tort.

Ceux-là seraient ses compagnons, désormais. Trois petits mots.

Je t'aime.

Il ne vivrait plus sans eux.

Et rien ne pouvait être plus merveilleux.

20

Où notre héros passe une très mauvaise matinée.

Plus tard, après quelques instants de sommeil, puis de passion, puis de douce torpeur et de paisible rêverie, puis encore de passion, - parce qu'ils n'avaient pas pu s'en empêcher -, il fut temps pour Gregory de partir.

Ce fut la chose la plus difficile qu'il ait jamais eu à faire. Pourtant, il se leva le cœur léger, car il savait que ce n'était pas un adieu. Ce n'était même pas un au revoir, ni rien d'aussi définitif. Mais l'heure tournait, l'aube pointerait bientôt, et même s'il avait la ferme intention d'épouser Lucy sans délai, il ne voulait pas l'exposer à l'infamie d'être surprise au lit avec lui le matin de son mariage annoncé avec un autre.

Il fallait aussi songer à Hazelby. Gregory ne le connaissait pas très bien, mais il lui avait toujours fait l'effet d'un type sympathique, et il ne méritait assurément pas l'humiliation publique qui s'ensuivrait.

— Lucy, murmura-t-il en lui frottant la joue avec son nez. Il va faire bientôt jour.

Elle étouffa un bâillement et tourna la tête.

— Oui, dit-elle.

Juste « Oui ». Pas « C'est vraiment trop injuste », ni « Ça ne devrait pas se passer ainsi ». Il reconnaissait bien là sa Lucy ! Elle était pragmatique, prudente, délicieusement raisonnable, et c'était pour cela, et pour bien d'autres choses encore, qu'il l'aimait. Elle n'avait nul désir de changer le

monde. *Juste* celui de l'embellir et de l'enchanter pour les gens qu'elle aimait.

Elle ne recherchait ni l'attention ni le scandale, ne désirait rien d'autre que la paix et la tranquillité, pourtant, elle n'avait pas hésité à se donner à lui, et elle se préparait à annuler son mariage à quelques heures de la cérémonie. Cette preuve d'amour forçait son admiration, et le rendait humble.

— Tu devrais venir avec moi, lui proposa-t-il. Maintenant. Nous pourrions partir avant que les domestiques se réveillent.

Elle arrondit ses lèvres en une expression choquée si charmante qu'il fut obligé de l'embrasser. Rapidement, car il n'avait pas le temps de se laisser emporter par la passion. Juste un baiser léger au coin de la bouche, qui ne l'empêcha pas de lui répondre par un décevant :

— Je ne peux pas.

Il s'écarta.

— Tu ne peux pas rester.

Elle secoua la tête.

— Je... je dois faire ce qu'il faut.

Il la regarda sans comprendre.

— Je dois me conduire honorablement, expliqua-t-elle.

Elle s'assit, serrant si fort les draps contre elle que ses articulations blanchirent. Elle semblait nerveuse, ce qui, supposait-il, n'était guère étonnant.

Si, pour sa part, il était à l'aube d'une vie nouvelle, Lucy, en revanche...

Eh bien, elle avait encore des obstacles à franchir avant d'être « heureuse jusqu'à la fin de ses jours ».

Il lui prit la main, mais elle n'était visiblement pas réceptive. Elle n'avait certes pas tenté de se libérer ; elle donnait plutôt l'impression de ne pas avoir remarqué qu'il la touchait.

—

Je ne peux pas m'enfuir et laisser lord Haselby attendre en vain à l'église.

Les mots étaient sortis à toute allure, se bousculant presque, tandis qu'elle levait vers lui un regard implorant.

Cela ne dura qu'un instant.

Elle se détourna aussitôt.

—

Tu peux le comprendre, j'en suis sûre, ajouta-t-elle d'une voix douce.

Elle avait raison. C'était l'une des qualités qu'il aimait le plus chez elle. Elle ne transigeait pas sur la question du bien et du mal, sans pour autant se montrer moralisatrice ou condescendante.

— Je ne serai pas loin, dit-il.

Elle tourna vivement la tête et l'interrogea du regard.

—

Tu pourrais avoir besoin de mon aide, expliqua-t-il.

—

Non, ce ne sera pas la peine. Je suis certaine que je peux...

—

J'insiste, coupa-t-il avec fermeté. Ce sera notre signal.

Il leva la main, doigts joints, paume tournée vers l'extérieur. Puis, d'un mouvement du poignet, il tourna la paume face à lui, et de nouveau vers l'extérieur.

—

Je monterai la garde, dit-il. Si tu as besoin de mon aide, viens à la fenêtre et fais-moi signe.

Elle parut sur le point de protester, se ravisa et hocha simplement la tête.

Alors il se leva, entreprit de récupérer ses vêtements qui gisaient un peu partout sur le sol, et s'habilla en hâte.

Lucy resta assise dans le lit, le drap chastement remonté sur sa poitrine. Sa pudeur était si adorable qu'il eut envie de la taquiner. Il se contenta toutefois de lui adresser un sourire attendri. Pour elle, cette nuit resterait décisive. Son innocence ne devait pas être source d'embarras.

Il s'approcha de la fenêtre et écarta les rideaux. L'aube n'était pas encore levée, mais il y avait ce scintillement à l'horizon, et comme une attente dans le ciel d'un bleu pourpré infiniment doux et serein. C'était si beau que Gregory fit signe à Lucy de le rejoindre. Il se détourna le temps qu'elle enfile sa chemise de nuit mais une fois qu'elle eut traversé la chambre pieds nus, il l'attira tendrement à lui, le dos contre son torse. Puis il appuya le menton sur le sommet de son crâne.

— Regarde, murmura-t-il.

La nuit semblait danser, scintiller, pétiller, comme si l'air lui-même avait compris que rien ne serait plus jamais pareil. L'aube attendait de l'autre côté de l'horizon et, déjà, l'éclat des étoiles au firmament commençait à pâlir.

Si Gregory avait pu arrêter la marche du temps, il l'aurait fait. Jamais il n'avait vécu un moment aussi magique, aussi... parfait. Tout était là, tout ce qui était bon, vrai, juste. Enfin, il comprenait la différence entre le bonheur et le bien-être, et quelle chance, quelle bénédiction c'était de jouir des deux.

Lucy le comblait. Elle faisait de sa vie tout ce qu'il avait su qu'elle pourrait être un jour.

C'était son rêve, et il se réalisait.

Soudain, alors qu'ils se tenaient là, devant la fenêtre, une étoile traversa le ciel.

Elle décrivit un immense arc, et Gregory eut l'impression de l'entendre fendre les airs dans un crépitemment d'étincelles.

Il eut envie d'embrasser Lucy. La vue d'un arc-en-ciel lui aurait sans doute fait le même effet, ou celle d'un trèfle à quatre feuilles, ou même d'un simple flocon de neige se posant sur sa manche sans fondre aussitôt. Il lui était tout simplement impossible d'apprécier les petits miracles de la nature sans avoir envie d'embrasser Lucy. Il déposa un baiser dans son cou, avant de la faire pivoter entre ses bras pour lui embrasser les lèvres, puis les sourcils, et même le bout du nez.

Ainsi que ses sept taches de rousseur. Seigneur, il était fou de ses taches de rousseur !

— Je t'aime, chuchota-t-il.

Elle appuya la joue contre son torse et, d'une voix rauque, presque étranglée, elle répondit:

— Moi aussi, je t'aime.

—

Tu es certaine de ne pas vouloir venir avec moi tout de suite ?

Il connaissait sa réponse, mais il ne put s'empêcher de lui poser la question.

Comme il s'y attendait, elle hocha la tête.

— Je dois me charger de cela moi-même.

— Comment ton oncle va-t-il réagir ?

— Je... ne sais pas trop.

Il recula d'un pas, la prit par les épaules et chercha son regard.

— Pourrait-il se montrer violent ?

—

Non ! dit-elle, si rapidement qu'il ne put que la croire. Non, je te le promets.

—

Risque-t-il de te contraindre par la force à épouser Haselby ? de t'enfermer dans ta chambre ? Dans ce cas, je ne m'en vais pas. Si tu penses que tu peux avoir besoin de mon aide, je reste ici.

Cela déclencherait un scandale plus important encore que celui qui les attendait déjà, mais si la sécurité de Lucy était en jeu...

Il ne reculerait devant rien.

— Gregory...

Il la fit taire d'un petit signe de la tête.

—

Es-tu consciente que cela va absolument contre tout ce que je suis de te laisser affronter la situation *sans moi* ?

Elle entrouvrit les lèvres tandis que ses yeux...

Ses yeux s'emplissaient de larmes.

—

Je me suis juré de toujours te protéger, enchaîna-t-il d'une voix farouche et vibrante de passion qui ne faisait que refléter ce qu'il ressentait.

Ce jour, comprit-il soudain, resterait comme celui où il était devenu un homme.

Après vingt-six ans d'existence facile et, il fallait le reconnaître, sans but réel, il avait enfin trouvé un sens à sa vie.

Il savait pourquoi il était né.

—

Je m'en suis fait le serment, reprit-il, et j'en prendrai l'engagement devant Dieu dès que possible. T'abandonner m'est insupportable.

Il lui prit la main, entrelaça ses doigts aux siens.

—

C'est une vraie souffrance, ajouta-t-il d'une voix sourde.

Elle hocha la tête, lentement.

— Oui, mais c'est ce qu'il faut faire.

—

S'il y a un problème, dit-il, si tu pressens le moindre danger, promets-moi de faire le signal. Je viendrai te chercher. Tu pourras te réfugier chez ma mère, ou n'importe laquelle de mes sœurs. Le scandale leur sera indifférent - elles ne se soucieront que de ton bonheur.

Elle avala sa salive, puis sourit, et son regard se fit nostalgique.

— Ta famille doit être merveilleuse.

Il s'empara de ses deux mains et les serra avec force.

— C'est aussi *ta* famille, désormais.

Il attendit qu'elle dise quelque chose mais elle garda le silence. Portant ses mains à ses lèvres, il les embrassa l'une après l'autre.

— Bientôt, promit-il, tout cela sera derrière nous.

Elle acquiesça, puis jeta un regard par-dessus son

épaule en direction de la porte.

— Les domestiques ne vont pas tarder à se lever.

Après un dernier baiser, il s'en alla. Ses bottes à

la main, il se glissa dans le couloir et repartit sur la pointe des pieds, comme il était venu.

Il faisait encore nuit lorsqu'il atteignit le square de l'autre côté de la rue. Le mariage n'aurait lieu que dans plusieurs heures, il aurait sans doute le temps de rentrer chez lui se changer.

Mais il ne voulait prendre aucun risque. Il lui avait promis de la protéger, et il ne manquerait pas à sa parole.

Puis il s'avisa qu'il n'était pas obligé de tout prendre en charge seul. Et même, qu'il ne le fallait pas. Si Lucy avait besoin de lui, il devrait se montrer efficace. Et au cas où il aurait à employer la force, il apprécierait d'être épaulé.

Il n'avait jamais sollicité l'aide de ses frères, ne leur avait jamais demandé de le tirer d'un mauvais pas. Certes, il était encore relativement jeune ; il avait bu de l'alcool, joué de l'argent, connu des femmes. Mais jamais il n'avait trop bu, ni misé plus qu'il ne possédait ni séduit des dames qui auraient mis en danger leur réputation à cause de lui.

Il n'avait pas recherché les responsabilités, mais il n'avait pas non plus été au-devant des ennuis.

Ses frères l'avaient toujours considéré comme un gamin. Encore aujourd'hui, à vingt-six ans, il les soupçonnait de ne voir en lui qu'un blanc-bec.

Voilà pourquoi il n'avait jamais sollicité leur aide, ni ne s'était mis en situation d'en avoir besoin.

Jusqu'à présent.

L'un de ses frères habitait non loin de là, à quelques rues à peine. Il lui faudrait moins de vingt minutes pour faire l'aller et retour, en comptant le temps de sortir Colin de son lit.

Il venait de rouler les épaules afin de s'assouplir en vue de la course qui l'attendait lorsqu'il avisa un petit ramoneur sur le trottoir opposé. Il était très jeune - une douzaine d'années - et serait certainement content de recevoir une guinée.

Ainsi que la promesse d'une seconde s'il allait porter un message à son frère.

Quelques instants, plus tard, après avoir regardé le gamin s'éloigner en courant, Gregory regagna le square. Il n'y avait aucun endroit où s'asseoir, ni même se tenir debout, d'où il ne serait pas visible depuis Fennsworth House.

Aussi grimpa-t-il dans un arbre. Il s'assit sur une grosse branche basse, s'adossa au tronc, et attendit.

Un jour, songea-t-il, il rirait de cet épisode. Lucy et lui le raconteraient à leurs petits-enfants, et tout paraîtrait très romantique et fort exaltant.

Mais pour l'instant...

Romantique, ça *l'était* assurément. Exaltant, un peu moins.

Il se frotta les mains l'une contre l'autre pour se réchauffer. Sans résultat. Il haussa alors les épaules. Qu'importaient ses doigts bleuis à côté de son avenir ?

Le sourire aux lèvres, il leva les yeux vers la fenêtre de Lucy. Elle était là.

Juste derrière ces rideaux. Et il l'aimait.

Il l'aimait !

Il pensa à ses amis, des jeunes gens souvent cyniques, qui contemplaient d'un œil blasé les débutantes et déclaraient en soupirant que le mariage était un

pensum, les femmes interchangeable et l'amour tout juste bon pour les poètes.

Les imbéciles !

L'amour existait.

Il était partout, dans l'air, sur les ailes du vent, dans les reflets de l'eau... Il suffisait de le guetter.

De le surprendre.

Et de s'en emparer.

Et c'était bien son intention. Il le jurait devant Dieu. Lucy n'avait qu'un geste à faire pour qu'il l'enlève.

Il était amoureux.

Rien ne pourrait l'arrêter.

—

Ce n'est pas ainsi, tu t'en doutes, que j'avais prévu de passer mon samedi matin.

Gregory se contenta de hocher la tête. Son frère l'avait rejoint quatre heures auparavant et l'avait salué d'un flegmatique « Voilà qui est intéressant ».

Gregory lui avait tout raconté, y compris les événements de la nuit passée. Il n'avait pas envie de parler de Lucy, mais il était difficile de demander à un frère de rester perché dans un arbre pendant toute une matinée sans lui fournir quelques explications. Et il avait trouvé un certain réconfort dans le fait de se confier à Colin. Celui-ci ne l'avait ni sermonné ni

jugé.

En fait, il l'avait compris.

Lorsque Gregory avait terminé son récit, Colin avait hoché la tête, puis il avait demandé :

— Je suppose que tu n'as rien à manger ?

Gregory avait avoué que non en souriant.

C'était bon d'avoir un frère.

—

Tu n'es pas très doué pour l'organisation, marmonna ce dernier, mais lui aussi avait le sourire aux lèvres.

Ils se tournèrent de nouveau vers la maison, qui avait donné les premiers signes d'activité depuis longtemps déjà. Les rideaux avaient été tirés, des chandelles allumées, puis éteintes lorsque l'aube avait cédé la place au jour.

—

Ne devrait-elle pas être sortie, à présent ? s'étonna Colin.

Gregory fronça les sourcils. Il venait de se poser la même question. Il avait d'abord pensé que l'absence de Lucy était bon signe. Si son oncle l'avait contrainte à épouser Haselby par la force, ne serait-elle pas déjà sortie pour se rendre à l'église ? D'après sa montre de gousset, qui n'était peut-être pas l'instrument le plus précis de la terre, la cérémonie devait commencer dans moins d'une heure.

Puis il s'était avisé que Lucy ne lui avait toujours pas fait signe.

Et cela ne lui plaisait pas.

Soudain, Colin se redressa.

— Qu'y a-t-il ?

— Un attelage, répondit-il. Il arrive des écuries.

Les yeux écarquillés, Gregory vit alors la porte de

Fennsworth House s'ouvrir. Des domestiques en sortirent en poussant des hourras et en riant tandis que la voiture s'arrêtait devant la demeure.

Elle était blanche, ouverte, ornée de guirlandes de fleurs roses et de rubans assortis qui flottaient au vent.

C'était une calèche de mariage.

Et personne ne semblait trouver cela étrange.

Gregory fut parcouru d'un frisson.

— Pas encore, dit Colin en le retenant par le bras.

Gregory secoua la tête. Son champ de vision était en train de se réduire, de sorte qu'il ne voyait plus que cette maudite calèche.

—

Il faut que j'aille la chercher, murmura-t-il. Il le faut.

—

Attends, ordonna Colin. Attends de voir ce qui se passe. Elle ne va peut-être pas sortir. Elle peut encore...

Elle ne fut pas la première à apparaître. Il y eut d'abord son frère, sa nouvelle épouse au bras.

Puis un homme âgé, probablement son oncle, ainsi que le chaperon qui l'avait accompagnée au bal de Daphné.

Et enfin...

Lucy.

En robe de mariée.

— Dieu du Ciel, murmura Gregory.

Elle semblait libre de ses mouvements. Personne ne la forçait.

Hermione lui murmura quelques paroles à l'oreille.

Et Lucy sourit.

Elle *sourit*.

Gregory prit une inspiration saccadée.

La douleur était palpable. Physique. Elle se déversait dans ses veines et lui serrait le cœur, lui interdisant tout mouvement.

Il ne pouvait que regarder.

Et penser.

—

T'a-t-elle vraiment dit qu'elle ne l'épouserait pas ? demanda Colin à voix basse.

Gregory voulut répondre par l'affirmative, mais sa gorge était nouée. Il tenta de se rappeler leur dernière conversation, de se remémorer chaque mot. Elle avait dit qu'elle devait se conduire honorablement. Qu'elle devait faire ce qu'il fallait.

Qu'elle l'aimait.

Mais jamais elle n'avait dit qu'elle n'épouserait pas Haselby.

— Ô mon Dieu ! gémit-il.

Son frère posa la main sur la sienne.

— Je suis navré, souffla-t-il.

Gregory regarda Lucy monter dans la calèche. Les domestiques continuaient de pousser des cris de joie. Hermione s'activait autour d'elle pour rajuster son voile, s'esclaffant lorsque le vent souleva le tulle.

Ce n'était pas possible.

Il devait y avoir une explication.

—

Non, dit Gregory, car c'était le seul mot qui lui venait à l'esprit.

Puis il se souvint. Le signal. Le mouvement de la main. Elle allait le faire. Elle allait l'appeler. Quoi qu'il se soit passé dans la maison, elle n'avait pu l'arrêter, mais maintenant, à l'extérieur, où il pouvait la voir, elle allait lui faire signe.

Il le fallait.

Elle savait qu'il était là.

Montant la garde.

Il déglutit nerveusement, les yeux rivés sur Lucy.

—

Tout le monde est là ? entendit-il Richard demander à la cantonade.

Gregory ne distingua pas la voix de Lucy parmi le chœur des réponses, mais, après tout, ce n'était pas à elle que la question s'adressait.

C'était la mariée.

Et il était un pauvre sot, en train de la regarder s'éloigner.

—

Je suis vraiment désolé, répéta Colin comme la calèche tournait au coin de la rue.

— Ça n'a pas de sens, murmura Gregory.

Colin sauta à bas de l'arbre et, sans un mot, se tourna vers son frère.

— Ça n'a pas de sens, répéta celui-ci, déconcerté, en descendant à son tour.

Elle ne peut pas faire une chose pareille. Elle m'aime.

Il regarda Colin. Et dans ses yeux, il lut de la bonté... et de la pitié.

— Non ! protesta Gregory. Tu ne la connais pas. Elle ne pourrait jamais... Tu ne la connais pas.

Alors Colin, qui n'avait vu de Lucinda Abernathy que la scène où elle avait brisé le cœur de son frère, demanda :

— Et *toi*, la connais-tu ?

Gregory recula d'un pas, comme frappé en pleine poitrine.

— Oui. Oui, je la connais.

Colin arqua les sourcils comme pour répliquer « Et alors ? »

Gregory pivota sur ses talons pour observer l'immeuble à l'angle duquel Lucy venait de disparaître. Durant un moment, il demeura absolument immobile.

Seules ses paupières clignaient rapidement, au rythme de ses pensées.

Puis il se tourna de nouveau vers son frère et planta son regard dans le sien.

— Je la connais, répéta-t-il. Vraiment.

Colin ouvrit la bouche comme pour poser une question, mais Gregory avait déjà détourné les yeux.

Il jeta un dernier coup d'œil à l'angle de la rue.

Puis se mit à courir.

21

Où notre héros prend tous les risques.

— Tu es prête ?

Lucy contempla la superbe nef de l'église Saint- George, avec ses vitraux lumineux, ses arches élégantes, et les innombrables bouquets de fleurs que l'on avait disposés pour célébrer son mariage.

Elle songea à lord Haselby, qui l'attendait près de l'autel, avec le prêtre.

Elle songea aux invités, plus de trois cents, qui attendaient qu'elle fasse son entrée au bras de son frère.

Et elle songea à Gregory, qui l'avait probablement vue monter en robe de mariée dans la calèche ornée de fleurs.

— Lucy, répéta Hermione, tu es prête ?

Lucy se demanda ce que ferait son amie si elle répondait non.

Hermione était romantique.

Dénuée de tout sens pratique.

Elle lui dirait probablement qu'elle n'était pas obligée d'aller jusqu'au bout, que ce n'était pas bien grave si elles restaient là, sur le parvis de l'église, alors que le Premier ministre en personne attendait à l'intérieur.

Elle lui expliquerait ensuite que cela importait peu que les contrats aient été signés et les bans publiés

dans trois paroisses différentes, et qu'en s'enfuyant de l'église elle crée le scandale de l'année. Elle lui dirait qu'elle ne devrait pas se contenter d'une union de convenance quand elle pouvait faire un mariage d'amour. Elle dirait...

— Lucy ?

Lucy tourna la tête en battant des paupières, confuse, s'arrachant au discours passionné qu'était en train de lui faire une Hermione imaginaire.

Son amie lui adressa un sourire doux.

— Tu es prête ?

Et Lucy, parce qu'elle était Lucy et le serait toujours, acquiesça.

Richard les rejoignit.

—

Je n'arrive pas à croire que tu te maries, avoua-t-il, non sans avoir jeté un regard énamouré à son épouse.

—

Je ne suis pas beaucoup plus jeune que toi, Richard, lui rappela-t-elle.

Puis, désignant la nouvelle lady Fennsworth : — Et j'ai deux mois de plus qu'Hermione.

Richard lui décocha un sourire juvénile.

— Oui, mais ce n'est pas ma sœur.

Lucy sourit, reconnaissante. Elle avait besoin de sourires.

C'était le jour de son mariage. Elle avait pris un bain, s'était parfumée, avait revêtu une robe somptueuse, et elle avait l'impression d'être...

Vide.

Elle refusait de songer à ce que Gregory pensait d'elle. Elle lui avait délibérément laissé croire qu'elle envisageait d'annuler le mariage. C'était horrible, cruel, malhonnête de sa part, mais elle n'avait su que faire d'autre. Elle s'était comportée en lâche, sachant qu'elle ne supporterait pas de regarder son visage quand elle lui annoncerait qu'elle avait toujours l'intention d'épouser Haselby.

Dieu du Ciel, comment aurait-elle pu justifier sa décision ? Il aurait soutenu qu'il existait une autre solution, mais c'était un idéaliste. Il n'avait jamais véritablement affronté l'adversité. Il n'y avait *pas* d'alternative. Pas dans son cas.

Pas sans sacrifier sa propre famille.

Elle poussa un long soupir. Elle allait y arriver, elle le savait. Il le fallait.

Elle ferma les yeux et baissa la tête, tandis qu'elle se répétait en silence : « Je peux le faire. Je le peux. Je le peux. »

—

Lucy ? insista Hermione d'une voix inquiète. Es-tu souffrante ?

Lucy rouvrit les paupières.

— Je faisais juste du calcul mental.

Son amie secoua la tête.

—

J'espère que lord Haselby aime les mathématiques, parce que je t'assure que tu es vraiment folle.

— Possible.

Hermione lui décocha un regard intrigué.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit Lucy.

Son amie battit des cils à plusieurs reprises avant de répondre :

— Rien. C'est juste que cela ne te ressemble pas.

— De quoi parles-tu ?

—

Du fait que tu n'as pas protesté quand j'ai dit que tu étais folle. Ce n'est pas ce que tu aurais dû répondre.

—

Eh bien, c'est pourtant ce que j'ai fait, marmonna Lucy, je ne vois donc pas ce que...

—

Oh, flûte ! La Lucy que je connais aurait dit quelque chose comme : « Les mathématiques sont une excellente discipline. Entre nous, Hermione, tu devrais songer à pratiquer plus souvent le calcul mental. »

Lucy tressaillit.

— Je suis vraiment aussi donneuse de leçons ?

—

Oui, répondit Hermione, mais c'est ce que j'aime le plus en toi.

Lucy réussit à sourire de nouveau.

Peut-être que tout se passerait bien. Peut-être qu'elle serait heureuse. Si elle était capable de sourire deux fois en une seule matinée, alors tout n'était pas aussi terrible qu'elle l'avait cru. Il suffisait qu'elle continue d'aller de l'avant, en pensées comme en actes. Il suffisait qu'elle aille jusqu'au bout, qu'elle tourne définitivement la page, pour que Gregory appartienne au passé et qu'elle puisse commencer sa nouvelle vie en tant que lady Haselby.

Hélas ! Hermione demanda à Richard si elle pouvait parler seule à seule avec elle un instant. Puis, la prenant par les mains, elle se pencha et murmura :

— Lucy, es-tu certaine que tu veux faire cela ?

Lucy la regarda, surprise. Pourquoi cette question ? Au moment précis où elle ne rêvait que de prendre la fuite ?

Hermione ne l'avait-elle pas vue sourire ?

Lucy déglutit péniblement, et s'efforça de redresser les épaules.

—

Oui, répondit-elle. Oui, bien sûr. Pourquoi me demandes-tu cela ?

Hermione ne répondit pas immédiatement, mais ses yeux - ses grands yeux verts qui avaient rendu fous tant d'admirateurs - parlèrent à sa place.

Lucy se mordit la lèvre et détourna le visage, incapable de supporter ce qu'elle voyait dans le regard d'Hermione.

— Lucy, insista celle-ci dans un murmure.

Elle regarda de nouveau Hermione. Elle avait envie de lui demander pourquoi elle avait prononcé son prénom de ce ton tragique, mais elle n'en fit rien. Elle en était incapable. Elle espéra juste qu'Hermione lirait sa question dans ses yeux.

Et ce fut le cas. Avec un sourire navré, elle lui caressa la joue.

—

Tu es la mariée la plus triste que j'aie jamais vue.

— Je ne suis pas triste, mais j'ai l'impression...

En vérité, elle était incapable d'exprimer ce qu'elle ressentait. Qu'était-elle censée éprouver ? Personne ne l'avait préparée à cet événement. Ni sa nurse, ni sa gouvernante, ni ses professeurs à l'Institut de Mlle Moss ne l'avaient instruite dans ce domaine.

Pourquoi ne s'était-on jamais avisé que c'était bien plus important que les travaux d'aiguille et les danses de salon ?

— J'ai l'impression de... de dire au revoir.

Hermione sursauta.

— À qui ?

« À moi-même », faillit-elle répondre.

Parce que c'était exactement cela. Elle disait adieu à celle qu'elle avait été, à celle qu'elle aurait pu devenir.

La main de son frère se posa sur son bras.

— Il est temps d'y aller, annonça-t-il.

Elle hocha la tête. Hermione lui tendit son bouquet.

—

Tu vas être heureuse, murmura-t-elle en déposant un baiser sur sa joue. Tu le dois. Je ne tolérerais pas un monde où tu ne le serais pas.

Les lèvres de Lucy se mirent à trembler.

—

Allons, bon ! reprit son amie. Voilà que je parle comme toi, maintenant. Tu vois quelle bonne influence tu as sur moi.

Puis, lui ayant envoyé un dernier baiser, elle entra dans l'église.

— A ton tour, souffla Richard.

Le moment était arrivé.

Elle était dans l'église, remontait la nef. Elle était devant l'autel, saluait le prêtre, regardait Haselby en se répétant que, malgré certaines... certaines habitudes qu'elle ne comprenait pas, il ferait un mari parfaitement acceptable.

C'était ce qu'elle devait faire.

Car si elle disait non...

Elle ne pouvait pas dire non.

Du coin de l'œil, elle apercevait Hermione, qui se tenait à ses côtés, un sourire serein aux lèvres. Richard et elle étaient arrivés à Londres deux jours plus tôt, rayonnants de bonheur. Ils riaient, plaisantaient, évoquaient les aménagements qu'ils envisageaient de faire à Fennsworth Abbey. Une orangerie, avaient-ils décrété en pouffant. Ils voulaient une orangerie. Et une nursery.

Comment aurait-elle pu les priver de tout cela ?

Elle entendit Haselby dire « Oui », puis ce fut son tour.

—

Acceptez-vous de prendre cet homme pour époux, de vivre avec lui selon les lois du Seigneur dans le saint état du mariage, de lui obéir et de le servir, de l'aimer et de l'honorer, dans la maladie comme dans la santé et, renonçant à tous les autres, de ne vous garder que pour lui, jusqu'à ce que la mort vous sépare ?

S'interdisant de penser à Gregory, Lucy répondit :

— Oui.

Elle avait donné son consentement. Était-ce fait ? Elle ne se sentait en rien différente. Elle était toujours cette bonne vieille Lucy, sauf qu'il y avait bien trop de monde autour d'elle pour son goût, et que son frère était en train de la confier à un autre homme.

Le prêtre lui prit la main droite et la plaça dans celle de Haselby, qui prononça ses vœux d'une voix forte, ferme et claire.

Puis ce fut le tour de Lucy de prendre la main de Haselby.

Elle prononça à son tour ses vœux, répétant mot pour mot les paroles du prêtre.

Elle dit ce qu'elle devait dire, et en était arrivée au serment de fidélité lorsque...

La porte de l'église s'ouvrit à la volée.

Elle se retourna. Tout le monde se retourna.

Gregory.

Dieu du Ciel !

Il était hors d'haleine et avait tout du fou furieux.

Il remonta la nef en titubant, se tenant aux dossiers des bancs pour ne pas tomber, puis elle l'entendit crier :

— Non !

Elle crut que son cœur s'arrêtait de battre.

— Ne fais pas cela !

Son bouquet glissa de ses mains. Pétrifiée, muette de stupeur, elle regarda Gregory s'avancer vers elle, apparemment indifférent aux regards des centaines d'invités qui le fixaient avec des yeux ronds.

— Ne fais pas cela, répéta-t-il.

Personne ne dit rien. Personne ne se précipita pour prendre Gregory par le bras et l'écarter...

C'était un spectacle. Une pièce de théâtre dont personne, manifestement, ne voulait manquer le dénouement.

Et soudain là, devant tout le monde, il s'immobilisa. Et dit d'une voix rauque :

— Je t'aime.

Lucy entendit Hermione murmurer « Ô Seigneur ! », et elle eut envie de pleurer.

—

Je t'aime, répéta Gregory, et il se remit à marcher sans la quitter des yeux.

Enfin, il la rejoignit devant l'autel.

— Ne fais pas cela, lui enjoignit-il. Ne l'épouse pas.

— Gregory, murmura-t-elle, que fais-tu là ?

—
Je t'aime, dit-il pour la troisième fois, comme si c'était une explication en soi.

Lucy laissa échapper un petit gémissement étranglé. Des larmes brûlantes perlèrent au bord de ses paupières, et son corps entier se raidit. Elle se sentait si fragile qu'un simple courant d'air aurait suffi à la renverser. Une question, une seule, tourbillonnait dans son esprit : « Pourquoi ? »

Ainsi que... Juste Ciel, *Haselby* !

Elle tourna les yeux vers le marié, soudain condamné à jouer les seconds rôles. Il avait observé toute la scène en silence, avec autant d'intérêt que le reste de l'assistance. D'un regard, elle le supplia de venir à son secours, mais il se contenta de secouer la tête. Son mouvement avait été trop discret pour que d'autres qu'elle le voient, mais elle savait ce qu'il signifiait.

A vous de choisir.

Elle se tourna de nouveau vers Gregory. Les yeux brillants de passion, il posa un genou en terre.

« Non », voulut-elle protester. Mais ses lèvres ne lui obéissaient plus, sa voix l'avait désertée.

— Épouse-moi, reprit-il.

Et ce fut comme si, par le seul pouvoir de sa voix, il la prenait dans ses bras et l'attirait à lui pour l'embrasser.

— Épouse-mot, répéta-t-il.

Ô Seigneur, comme elle rêvait de dire oui ! De s'agenouiller devant lui pour prendre son visage entre ses mains. De l'embrasser. De crier son amour - là, devant tous ces gens.

Mais elle en avait déjà rêvé la veille, et l'avant- veille. Rien n'avait changé en dehors du fait que la scène se passait en public.

Son père demeurait un traître.

Sa famille faisait toujours l'objet d'un chantage.

Le destin de Richard et d'Hermione reposait toujours entre ses mains.

Elle regarda Gregory, en proie à un chagrin sans nom. Et tandis qu'il lui demandait à nouveau de l'épouser, elle murmura :

— Non.

22

Où souffle un vent de chaos.

Soudain, ce fut la mêlée générale.

Lord Davenport se rua vers eux, en même temps que l'oncle de Lucy et le frère de Gregory, qui l'avait poursuivi dans les rues de Mayfair.

Richard se précipita à son tour afin d'éloigner Lucy et Hermione, mais Haselby, qui avait observé les événements avec la curiosité d'un simple spectateur, prit calmement Lucy par le bras et déclara :

— Je m'occupe d'elle.

Quant à Lucy, elle recula d'un pas, bouche bée, tandis que lord Davenport bondissait sur Gregory et s'affalait sur lui à plat ventre comme... Aucune comparaison ne lui vint à l'esprit.

—

Je l'ai ! clama lord Davenport d'un ton triomphant, avant de recevoir un formidable coup de réticule asséné par Hyacinthe Bridgerton Saint-Clair.

Lucy ferma les yeux.

—

Ce n'est pas le mariage dont vous aviez rêvé, j'imagine, lui murmura Haselby à l'oreille.

Elle secoua la tête, trop abasourdie pour répondre. Il fallait qu'elle aide Gregory.

Il le fallait absolument. Mais elle se sentait soudain exténuée. En outre, elle avait peur de lui faire de nouveau face.

Et s'il la rejetait ?

Et si elle n'arrivait plus à lui dire non ?

—
J'espère qu'il pourra se dégager de sous mon père, commenta Haselby sans plus s'émouvoir que s'il assistait à une course de chevaux sans grand intérêt.. Le bougre pèse ses deux cent cinquante livres, même s'il refuserait de l'admettre.

Lucy lui jeta un regard incrédule. Comment pouvait-il faire preuve d'un tel flegme alors qu'on était au bord de l'émeute ? Le Premier ministre lui-même tentait de repousser les assauts d'une imposante matrone au chapeau orné de fruits artificiels, qui s'en prenait à tout ce qui bougeait.

—
Je doute qu'elle voie grand-chose, commenta tranquillement Haselby, qui avait suivi le regard de Lucy. Les grappes de raisin se sont décousues.

Qui diable était l'homme qu'elle avait... Dieu du Ciel, l'avait-elle épousé ? Ils avaient bien donné leur accord à quelque chose, de cela, elle était certaine, mais personne ne les avait déclarés mari et femme. Quoi qu'il en soit, Haselby était bizarrement calme vu les événements.

—
Pourquoi n'avez-vous rien dit ? lui demanda-t-elle.

Il la dévisagea avec curiosité.

—
Vous voulez dire, lorsque votre M. Bridgerton vous a déclaré sa flamme ?

« Non, quand le prêtre a parlé des sacrements du mariage », faillit-elle répliquer.

Elle se contenta de hocher la tête.

— Je suppose que j'attendais de voir votre réaction.

Elle le regarda, éberluée. Qu'aurait-il fait si elle avait dit oui à Gregory ?

—
Je suis flatté de votre réponse, du reste, reprit Haselby. Et je serai un bon mari. Vous n'avez pas d'inquiétude à avoir à ce sujet.

Lucy ne répondit pas. On avait réussi à éloigner lord Davenport de Gregory, mais celui-ci luttait maintenant pour la rejoindre, s'efforçant d'échapper à un homme qui tentait de l'en empêcher.

—
S'il te plaît ! articula-t-elle alors que personne ne pouvait l'entendre, pas même Haselby, qui était allé prêter main-forte au Premier ministre. S'il te plaît, non !

Gregory était tenace. Deux hommes, à présent, tentaient de le retenir - l'un amical, l'autre non -, mais il réussit tout de même à atteindre l'autel. Il leva vers elle un regard où l'angoisse le disputait à l'incompréhension, et à une insondable douleur. Lucy crut qu'elle allait défaillir.

_ Pourquoi ? demanda-t-il.

Elle se mit à trembler de tous ses membres. Pouvait-elle lui mentir ? Le pouvait-elle, ici, dans une église, après l'avoir fait souffrir de la manière la plus infamante et la plus intime qui soit ?

— Pourquoi ?

—
Parce que je le devais, répondit-elle dans un souffle.

Une lueur s'alluma brièvement dans les yeux de Gregory. De la déception ? Non.

De l'espoir ? Non plus. C'était autre chose. Une émotion qu'elle n'identifiait pas.

Il s'apprêtait à parler lorsque les deux hommes qui le retenaient furent rejoints par un troisième.

Lucy serra les bras autour d'elle, oscillant légèrement comme si elle allait s'effondrer, et les regarda, impuissante, entraîner Gregory hors de l'église.

— Comment avez-vous pu ?

Elle se retourna. Hyacinthe Saint-Clair se tenait juste derrière elle et la regardait comme si elle était le diable en personne.

— Vous ne comprenez pas, murmura-t-elle.

Les yeux de Hyacinthe étincelèrent de rage.

—

Vous êtes faible, siffla-t-elle. Vous ne méritez pas Gregory.

Lucy secoua la tête, ne sachant si elle était d'accord avec elle ou pas.

— J'espère que vous...

— Hyacinthe !

Une autre femme s'était approchée. La mère de Gregory. Lucy la reconnut, car elles avaient été présentées au bal de Hastings House.

—

Cela suffit, trancha-t-elle. Veuillez nous excuser, ajouta-t-elle à l'adresse de Lucy avant d'emmener sa fille avec elle.

Lucy les suivit du regard, en proie à l'étrange impression que tout cela arrivait à quelqu'un d'autre. Qu'il ne s'agissait peut-être que d'un rêve, un simple cauchemar. Ou peut-être qu'elle était prisonnière d'une scène tirée d'un roman à sensation. Peut-être que toute sa vie n'était que le produit de l'imagination de quelqu'un d'autre. Peut-être que si elle fermait les yeux...

— Et si nous poursuivions ?

Elle tressaillit. C'était lord Haselby. Son père, qui se tenait près de lui, exprima le même souhait, quoique en termes moins choisis.

Lucy hocha la tête.

—

Bien, grommela lord Davenport. Voilà une fille raisonnable.

Lucy se demanda ce que valait un compliment de lord Davenport. Sans doute pas grand-chose.

Malgré tout, elle le laissa la ramener vers l'autel, où elle demeura devant la moitié de l'assemblée (celle qui n'avait pas préféré sortir pour assister à la suite du spectacle sur le parvis).

Et elle épousa Haselby.

— Où avais-tu la tête ?

Il fallut quelques instants à Gregory pour comprendre que ce n'était pas à lui que s'adressait sa mère, mais à Colin. Ils étaient assis dans l'attelage de celle-ci, où il avait été hissé de force après leur départ de l'église. Gregory ignorait où ils se rendaient. Ils roulaient sans doute au hasard. Dans n'importe quelle direction, sauf celle de l'église Saint-George.

— J'ai essayé de l'arrêter, protesta Colin.

Violet Bridgerton semblait dans une colère noire.

—

De toute évidence, tu n'as pas essayé suffisamment.

— Vous avez une idée du rythme auquel il court ?

—

Très rapide, confirma Hyacinthe sans les regarder.

Elle était assise dans l'angle opposé à celui de Gregory, sourcils froncés, et fixait la rue.

Ce dernier ne dit rien.

— Oh, Gregory ! soupira Violet. Mon pauvre fils.

— Tu vas devoir quitter la ville, lâcha Hyacinthe.

—

Elle a raison, confirma leur mère. C'est impératif.

Gregory garda le silence. Qu'avait voulu dire Lucy par « parce que je le devais »

?

—
Jamais je ne la recevrai chez moi, gronda Hyacinthe.

— Elle sera comtesse, lui rappela Colin.

— Elle peut bien être la fichue reine de...

— Hyacinthe ! s'écria leur mère.

—

Oui, eh bien, je m'en moque, bougonna Hyacinthe. Personne n'a le droit de traiter mon frère ainsi. Personne !

Si Colin jeta un coup d'œil amusé à sa sœur, Violet, elle, semblait, inquiète.

— Je vais ruiner sa réputation, poursuivit Hyacinthe.

—

Non, lâcha Gregory d'une voix sourde. Tu ne le feras pas.

Un silence pesant accueillit ses paroles, et il soupçonna sa famille de ne pas avoir remarqué, jusqu'à cet instant, qu'il n'avait pas pris part à la conversation.

— Tu vas la laisser tranquille, déclara-t-il.

Hyacinthe se mit à grincer des dents.

Il lui décocha un regard volontairement dur et résolu.

—

Et si vos chemins doivent se croiser, tu seras un modèle de gentillesse et d'amabilité. Tu m'as compris ?

Hyacinthe ne répondit pas.

— Tu m'as compris ? rugit-il.

Tous le regardèrent d'un air choqué. Il ne se mettait jamais en colère. Jamais.

C'est alors que Hyacinthe, qui n'avait jamais brillé par son tact, répliqua :

— À vrai dire, non.

—

Je te demande pardon ? demanda Gregory d'une voix glaciale.

Au même instant, Colin se tourna vers elle et siffla :

— Tais-toi donc !

—

Je ne te comprends pas du tout, insista Hyacinthe tout en flanquant un coup de coude dans les côtes de Colin. Comment peux-tu éprouver la moindre sympathie pour elle ? Si la même chose m'était arrivée, tu n'aurais pas...

—

Cela ne t'est pas arrivé, coupa Gregory. Et tu ne la connais pas. Tu ignores pourquoi elle a agi ainsi.

— Et toi, tu le sais ? rétorqua Hyacinthe.

Non, il ne le savait pas. Et cela le minait.

—

Tends l'autre joue, Hyacinthe, dit doucement leur mère.

Hyacinthe s'adossa à la banquette, raide de colère, • mais elle tint sa langue.

—

Peut-être pourrais-tu aller dans le Wiltshire, chez Sophie et Bénédict, suggéra Violet. Je crois que Kate et Anthony doivent bientôt rentrer à

Londres, aussi tu ne peux pas séjourner à Aubrey Hall. Encore que je sois sûre que cela ne les dérangerait pas que tu y résides en leur absence.

Gregory regarda par la fenêtre. Il n'avait aucune envie d'aller à la campagne.

—

Tu pourrais voyager, suggéra Colin. L'Italie est particulièrement agréable à cette saison. Et tu n'y es jamais allé, n'est-ce pas ?

Gregory, qui n'écoutait que d'une oreille, secoua **la** tête. Il se moquait bien de l'Italie.

« Parce que je le devais », avait-elle dit.

Pas parce qu'elle le voulait. Ni parce que c'était plus raisonnable.

Parce qu'elle le devait.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Avait-elle été contrainte ? Menacée ?

Qu'avait-elle donc bien pu faire pour s'attirer des menaces ?

— Il lui aurait été extrêmement difficile de mettre **an** terme à la cérémonie, murmura Violet en posant **une** main compatissante sur le bras de Gregory. Lord Davenport est un homme que personne ne souhaiterait avoir pour ennemi. Et vraiment, là, dans **cette** église, sous le regard de tous...

Elle poussa un soupir résigné. :

— Ma foi, il aurait fallu être très courageuse. Avoir **du** ressort.

Elle marqua une pause et secoua la tête.

— Et être préparée, ajouta-t-elle.

— Préparée ? répéta Gregory.

—

À assumer les conséquences, expliqua Violet. Cela aurait créé un énorme scandale.

—

C'est *déjà* un énorme scandale, marmonna Gregory.

—

Oui, mais pas autant que si elle t'avait dit oui. Non pas que je me réjouisse qu'elle ne l'ait pas fait - tu sais que je ne désire rien d'autre que de te voir heureux en amour -, mais on approuvera sa décision. On la considérera comme une jeune femme pleine de bon sens.

Gregory eut un demi-sourire ironique.

— Et moi, comme un idiot fou d'amour.

Personne ne le contredit.

Après un silence, sa mère déclara :

—

Je dois dire que tu sembles prendre cela plutôt bien.

Ah oui, vraiment ?

— J'aurais pensé...

Elle s'interrompit.

—

Enfin, peu importe ce que j'aurais pensé. Ce qui compte, c'est ce qui se passe réellement.

—

Non, protesta Gregory en tournant vivement la tête vers elle. Qu'auriez-vous pensé ? Comment devrais-je me comporter ?

—
La question n'est pas de savoir ce que tu *devrais* faire, répondit sa mère, visiblement troublée par ses interrogations. Je voulais juste dire que j'aurais pensé que tu serais davantage... en colère.

Il la dévisagea longuement, puis il se tourna de nouveau vers la fenêtre. Ils remontaient Piccadilly Street en direction de Hyde Park. Pourquoi n'était-il *pas* davantage en colère ? Pourquoi ne flanquait-il pas des coups de poing dans la paroi de la voiture ? Il avait fallu le traîner hors de l'église, le faire entrer de force dans la voiture, mais une fois là, il avait été envahi par un calme inexplicable, presque surnaturel.

Soudain, une phrase que sa mère venait de prononcer lui revint en mémoire.

Tu sais que je ne désire rien d'autre que de te voir heureux en amour.

Heureux en amour.

Lucy l'aimait. Il en était certain. Il l'avait lu dans ses yeux, même lorsqu'elle avait repoussé sa demande. Il le savait parce qu'elle le lui avait dit, et elle ne mentait pas sur ces choses-là. Et qu'elle l'avait embrassé et étreint avec une ferveur qui n'était pas feinte.

Elle l'aimait. Quelles que soient les raisons qui l'avaient incitée à épouser Haselby, elles la dépassaient. Elles la contraignaient.

Lucy avait besoin de son aide.

— Gregory ? l'appela doucement sa mère.

Il cilla et se tourna vers elle.

— Tu viens de sursauter.

Ah oui ? Il ne s'en était même pas aperçu. En revanche, il avait retrouvé ses esprits. Baissant les yeux, il vit qu'il était en train de plier ses doigts pour les assouplir.

— Faites arrêter l'attelage.

Tous les regards convergèrent vers lui.

— Faites arrêter l'attelage, répéta-t-il.

—

Pourquoi ? demanda sa mère d'un air soupçonneux.

—

J'ai besoin d'air, répondit-il, ce qui était la stricte vérité.

Colin frappa quelques coups sur le toit de l'habitable.

— Je t'accompagne, dit-il.

— Non. Je préfère être seul.

Sa mère ouvrit des yeux ronds.

— Gregory... tu n'as pas l'intention de...

—

Retourner faire un esclandre à l'église ? acheva-t-il à sa place.

Il lui adressa un sourire en coin.

—

Je pense que je me suis suffisamment donné en spectacle pour la journée, vous ne trouvez pas ?

—

De toute façon, à l'heure qu'il est, ils ont échangé leurs consentements, fit remarquer Hyacinthe.

Gregory se retint de la fusiller du regard. Décidément elle ne manquait jamais une occasion d'appuyer là où cela faisait mal.

— Précisément, dit-il.

—

Je serais plus rassurée si tu n'étais pas seul, déclara sa mère d'un air soucieux.

— Laissez-le aller, dit Colin.

Gregory lança un regard étonné à son frère. Il ne s'était pas attendu qu'il le soutienne.

—

C'est un adulte, ajouta Colin. Il est capable de prendre ses décisions lui-même.

Même Hyacinthe ne tenta pas de le contredire.

La voiture avait déjà fait halte, et le cocher attendait devant la portière. Sur un signe de tête de Colin, il ouvrit.

—

Je préférerais que tu restes avec nous, insista Violet.

Gregory déposa un baiser sur sa joue.

— J'ai besoin de prendre un peu l'air. C'est tout.

Il sortit, mais avant qu'il ait refermé la portière, Colin se pencha.

— Pas de folie, dit-il d'un ton calme.

—

Je ne ferai rien de déraisonnable, promit Gregory. Seulement ce qui est nécessaire.

Il regarda autour de lui pour se repérer, puis, comme la voiture ne s'ébranlait pas, il se dirigea délibérément vers le sud.

Du côté opposé à Saint-George. Mais une fois qu'il eut atteint la rue suivante, il fit demi-tour.

Et se mit à courir.

23

Où notre héros prend tous les risques. Une fois de plus.

Au cours des dix années qui s'étaient écoulées depuis qu'il était devenu son tuteur, jamais, à la connaissance de Lucy, son oncle n'avait donné une réception.

Il ne tolérât pas la moindre dépense inutile. En vérité, il ne tolérât pas grand-chose. Aussi est-ce avec une certaine méfiance qu'elle se rendit à la fête somptueuse donnée en son honneur à Fennsworth House, après la cérémonie nuptiale.

Lord Davenport avait dû insister. Oncle Robert se serait probablement contenté de servir quelques gâteaux à l'église et d'en finir au plus vite.

Seulement, ce mariage devait être un événement, au sens le plus extravagant du terme. Voilà pourquoi, dès la cérémonie achevée, Lucy fut ramenée dans sa future-ex-maison, envoyée dans sa future- ex-chambre pour se rafraîchir le visage et priée de redescendre au plus vite pour accueillir ses invités.

Le beau monde, songea-t-elle tout en recevant les félicitations des invités, possédait un incroyable talent pour feindre qu'il ne s'était rien passé.

Certes, on ne parlerait de rien d'autre le lendemain, et elle devait probablement s'attendre à être le principal sujet de conversation au cours des mois à venir. Il était même possible que pendant des années, personne ne puisse citer son nom sans ajouter « Vous savez, celle du *mariage* ». A quoi l'on répondrait sans doute «

Oh, c'était *elle* ! » Pour l'instant, toutefois, devant elle, on ne disait rien d'autre que « Tous mes vœux de bonheur », ou « Vous faites une superbe mariée ». Ou, pour les plus audacieux, « Magnifique cérémonie, lady Haselby ».

« Lady Haselby », répéta-t-elle mentalement. Elle était lady Haselby, désormais.

Elle aurait pu être Mme Bridgerton.

Lady Lucinda Bridgerton, peut-être, puisque le mariage avec un roturier ne l'aurait pas obligée à abandonner son titre. Ç'aurait été un très beau nom. Moins impressionnant que lady Haselby, peut-être, et certainement rien comparé à comtesse de Davenport, mais...

Elle aurait adoré être lady Lucinda Bridgerton.

Elle aimait lady Lucinda Bridgerton. C'était une femme douée pour le bonheur, au sourire facile et à l'existence bien remplie. Elle avait un chien, peut-

être deux, et plusieurs enfants. Sa maison était confortable et chaleureuse. Elle buvait du thé avec ses amies. Elle riait.

Sauf qu'elle ne serait jamais cette femme-là. Elle avait épousé lord Haselby, et elle avait beau faire, elle ne voyait pas à quoi ressemblerait sa vie.

La salle bourdonnait de rires et de conversations. Lucy valsa, comme l'exigeait la coutume, avec son nouvel époux, qui se révéla, constata-t-elle avec soulagement, un danseur accompli. Puis c'est son frère qui l'invita, ce qui la fit presque pleurer, et enfin son oncle, parce que c'était l'usage.

— Tu as agi convenablement, Lucinda, lui dit-il.

Elle ne répondit pas. Elle ne se faisait pas

confiance.

— Je suis fier de toi.

Pour un peu, elle aurait ri.

— Vous n'avez jamais été fier de moi, fit-elle remarquer.

— Eh bien, je le suis, à présent.

Son oncle la raccompagna à la lisière de la piste de danse, et elle fut invitée -

horreur ! - par lord Davenport.

Elle ne refusa pas parce qu'elle savait où était son devoir. Ce jour-là plus que jamais.

Au moins n'eut-elle pas besoin de parler. Lord Davenport, plus expansif que jamais, fit la conversation pour deux. Il était ravi. Lucy constituait un « magnifique atout » pour la famille.

Il continua sur ce ton un certain temps, jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'elle s'était rendue chère à ses yeux de la façon la plus indélébile qui soit. Non seulement elle avait accepté d'épouser son fils aux mœurs inavouables, mais elle avait affirmé sa décision devant toute la bonne société, lors d'une scène digne d'un théâtre de Drury Lane.

Lucy détourna discrètement la tête. Dans son exaltation, lord Davenport avait la fâcheuse manie de postillonner. À vrai dire, elle ignorait ce qui était le pire, du dédain de lord Davenport, ou de son éternelle gratitude.

À part cet épisode, elle parvint, Dieu merci, à éviter la compagnie de son beau-père pendant la majeure partie de la réception. Elle parvint même à éviter la compagnie de presque tout le monde, avec une surprenante facilité vu qu'elle était la mariée. Elle n'avait pas envie de voir lord Davenport, qu'elle détestait.

Elle n'avait pas envie de voir son oncle, qu'elle craignait de détester aussi. Elle n'avait pas envie de voir Haselby, car cela ne ferait que lui rappeler la nuit de noces à venir. Elle n'avait pas envie de voir Hermione, parce que celle-ci allait lui poser des questions, et qu'elle avait peur de fondre en larmes.

Et elle n'avait pas envie de voir Richard, parce qu'il serait sans aucun doute avec Hermione, et surtout, parce qu'elle hésitait entre l'amertume, et la culpabilité de ressentir de l'amertume. Certes, ce n'était pas la faute de son frère s'il était fou de bonheur et pas elle.

Il n'empêche, elle préférait ne pas avoir à l'affronter.

Restaient les invités, dont la plupart lui étaient inconnus, et qu'elle n'avait pas envie de connaître.

Elle s'assit dans un coin de la pièce, et, deux heures plus tard, l'ébriété générale était telle que personne ne sembla s'aviser que la mariée était toute seule.

De même que nul ne remarqua qu'elle s'éclipsait discrètement. C'était sans doute très impoli de la part d'une mariée de fuir sa propre réception, mais en cet instant, Lucy s'en moquait éperdument. En supposant que l'on s'aperçoive de son absence, on penserait qu'elle était sortie satisfaire un besoin naturel. De toute façon, elle avait besoin d'un peu de solitude.

Elle emprunta l'escalier de service, de peur de croiser un invité égaré, et, quelques secondes plus tard, elle pénétrait dans sa chambre. Elle referma la porte avec soin, s'adossa au battant, et laissa échapper un interminable soupir.

« Maintenant, je vais pleurer », songea-t-elle.

Elle le voulait. Vraiment. Il lui semblait qu'elle retenait ses larmes depuis des heures et n'attendait que d'être seule pour les laisser couler. Mais les larmes ne vinrent pas. Elle était trop engourdie par les événements de ces dernières vingt-quatre heures. Alors elle demeura immobile, les yeux rivés sur le lit.

Et se souvint.

Dieu du Ciel, ne s'était-il écoulé que douze heures depuis qu'elle avait été étendue là, dans ses bras ? Il lui semblait que cela faisait une éternité. Elle avait l'impression que sa vie était désormais divisée en deux, et qu'elle était définitivement passée dans Y après.

Elle ferma les paupières. Peut-être que si elle ne regardait pas le lit...

— Lucy.

Elle tressaillit. Seigneur, non !

— Lucy.

Lentement, elle rouvrit les yeux.

— Gregory ?

Ses vêtements étaient en désordre, poussiéreux et froissé comme s'il arrivait d'une folle chevauchée. Il avait dû s'introduire dans la maison de la même manière que la nuit précédente.

Elle ouvrit la bouche, tenta de parler.

— Lucy ! répéta-t-il.

Sa voix flotta jusqu'à elle, l'enveloppant de douceur.

— Pourquoi es-tu là ? souffla-t-elle

Il fit un pas dans sa direction, et son cœur se serra tandis qu'elle dévorait des yeux son beau, son cher visage si merveilleusement familier. Elle en connaissait chaque détail : le modelé des pommettes, la nuance exacte des yeux - bruns près de l'iris, et de plus en plus verts en se rapprochant du bord externe -, la ligne sensuelle de la bouche, si douce au toucher. Elle connaissait son sourire, sa façon de froncer les sourcils, et aussi...

Elle connaissait bien trop de choses.

—

Tu ne devrais pas être ici, dit-elle d'une voix hachée.

Il fit un autre pas vers elle. Il n'y avait pas de colère dans ses yeux, ce qui l'étonna.

Il la couvait d'un regard brûlant, possessif, qu'une femme mariée n'aurait pas dû tolérer de la part d'un autre homme que son époux.

—

Il fallait que je sache pourquoi, fit-il. Je ne pouvais pas renoncer à toi. Pas tant que je ne saurai pas quelles sont tes raisons.

—

Non, protesta-t-elle faiblement. S'il te plaît, ne fais pas cela.

« S'il te plaît, ne me fais pas regretter, désirer, espérer », continua-t-elle en silence.

Elle referma les bras autour d'elle comme si... comme si, en serrant très fort, elle finirait par disparaître. Elle ne serait plus obligée de voir, d'entendre. Elle serait seule, et...

— Lucy...

— Non, répéta-t-elle, plus fermement, cette fois.

Il s'avança vers elle. Lentement, inexorablement.

—

Dis-moi juste pourquoi, Lucy. C'est tout ce que je te demande. Ensuite, je m'en irai, et je te promets de ne plus jamais t'approcher, mais je dois savoir pourquoi.

Elle secoua la tête.

— Je ne peux pas te le dire.

— Tu ne veux pas me le dire, rectifia-t-il.

—

Non ! s'écria-t-elle, la gorge nouée. Je ne peux pas ! S'il te plaît, Gregory, il faut t'en aller.

Il la scruta longuement, sans mot dire, et elle pouvait pratiquement le voir penser.

Elle ne pouvait permettre une telle chose, se dit-elle, affolée. Elle devait crier. Le faire jeter à la porte. Se ruer hors de sa chambre avant qu'il réduise à néant ses efforts pour protéger sa famille. Pourtant, elle demeura immobile, jusqu'à ce qu'il dise : ^ — Tu fais l'objet d'un chantage. Ce n'était pas une question.

Elle ne répondit pas, mais elle savait que son expression la trahissait.

—

Lucy, reprit-il d'un ton prudent, je peux t'aider. Quel que soit le problème, je peux le résoudre.

— Non, tu ne le peux pas, et c'est de la folie de...

Elle s'interrompit, trop furieuse pour parler.

Qu'est-ce qui lui faisait croire qu'il allait tout arranger en un clin d'œil, alors qu'il ne savait rien de ce qu'elle endurait ? Il s'imaginait qu'elle avait renoncé à lui pour des broutilles ?

Elle n'était pas à ce point faible.

—

Tu ne sais pas, murmura-t-elle. Tu n'as aucune idée...

— Dans ce cas, dis-moi.

Elle tremblait de tous ses membres et se sentait à la fois brûlante et glacée.

—

Lucy, insista-t-il, et sa voix était si calme, si posée - c'était comme s'il fouaillait une plaie à l'endroit le plus douloureux.

— Tu ne peux rien y faire, dit-elle entre ses dents.

—

C'est faux. Il n'existe pas d'accusation dont on ne puisse t'innocenter.

—

Sur la foi de qui ? répliqua-t-elle. Des petits lutins ? De ta famille ? Cela ne marchera pas, Gregory. Crois-moi. Les Bridgerton sont peut-être puissants, mais vous ne pouvez ni changer le passé ni infléchir l'avenir pour le soumettre à votre volonté.

— Lucy, dit-il en tendant les mains vers elle.

—

Non ! s'écria-t-elle en le repoussant, refusant le réconfort qu'il lui offrait. Tu ne comprends pas. Tu ne le peux pas. Vous êtes tous si heureux, si parfaits !

— Certainement pas.

—

Si, vous l'êtes. Vous ne vous en rendez même pas compte, et vous ne concevez pas que les autres ne soient pas comme vous. Que nous, nous pouvons toujours nous battre, faire de notre mieux, être bons, et malgré tout ne pas obtenir ce que nous désirons.

Gregory la laissa parler, se contentant de la regarder sans la toucher. Elle semblait si menue, si pâle, si désespérée, si seule, qu'il en avait le cœur brisé.

Lorsqu'elle se tut, il demanda :

— M'aimes-tu ?

Elle ferma les yeux.

— Ne me demande pas cela.

— M'aimes-tu ? répéta-t-il.

Elle carra les épaules, tenta de secouer la tête.

Alors il s'approcha d'elle, lentement.

Elle souffrait. Sa douleur était si intense qu'elle en était presque palpable.

Gregory avait mal pour elle. C'était une sensation physique, intense, lancinante, et pour la première fois, il commença à douter de sa capacité à lui venir en aide.

— M'aimes-tu ? demanda-t-il de nouveau.

— Gregory...

— M'aimes-tu ?

— Je ne peux pas...

Il posa les mains sur ses épaules. Elle tressaillit, mais ne se déroba pas.

Doucement, il lui souleva le menton, jusqu'à ce qu'il puisse se perdre dans le bleu de ses yeux.

— M'aimes-tu ?

—

Oui ! hoqueta-t-elle en se blottissant dans ses bras. Oui, mais je ne peux pas.

Tu ne comprends pas ? Je n'ai pas le droit. Je dois m'en empêcher.

L'espace d'un instant, Gregory fut incapable de bouger. L'aveu de Lucy aurait dû être un soulagement, et, d'une certaine façon, ça l'était. Mais il y avait plus que cela. Son sang se mit à courir follement dans ses veines.

Il croyait à l'amour.

N'avait-il pas été une constante dans sa vie ?

Il croyait en son pouvoir, en sa bonté fondamentale, en sa justesse.

Il le révérait pour sa force et le respectait pour sa rareté.

. Et il sut, à cet instant-là, alors qu'elle pleurait dans ses bras, qu'il oserait tout pour elle.

Par amour.

—

Lucy, murmura-t-il, tandis qu'une idée prenait forme dans son esprit.

C'était fou, immoral et parfaitement déraisonnable, mais il ne pouvait chasser la pensée qui venait de s'imposer à lui.

Le mariage n'avait pas encore été consommé.

Ils avaient encore une chance.

— Lucy.

Elle s'écarta de lui.

— Je dois redescendre. Ils vont me chercher.

Il la retint par la main.

— N'y retourne pas.

Elle ouvrit de grands yeux.

— Que veux-tu dire ?

— Viens avec moi. Tout de suite.

Il vibrait d'exaltation, d'audace, avait l'impression d'être un peu fou.

—

Tu n'es pas encore sa femme. Tu peux faire annuler le mariage.

Elle secoua la tête en essayant de se libérer.

— Non, Gregory.

— Si !

Plus il y pensait, plus cette solution semblait la seule sensée. Ils n'avaient pas beaucoup de temps. Après cette nuit, il serait impossible à Lucy d'affirmer qu'elle était encore intacte. Il était bien placé pour le savoir ! S'il leur restait la moindre chance d'être ensemble, c'était maintenant.

Il ne pouvait pas l'enlever. En aucun cas il ne pouvait lui faire quitter la maison sans attirer l'attention. En revanche, il pouvait gagner du temps. Suffisamment pour trouver une solution.

Il l'attira à lui.

—

Non, protesta-t-elle d'une voix un peu plus sonore.

Elle tirait furieusement sur son bras pour se libérer, et Gregory vit la panique envahir son regard.

— Si, Lucy.

— Je vais crier, le prévint-elle.

— Personne ne t'entendra.

Elle le regarda d'un air si choqué qu'il eut lui-même du mal à croire à ce qu'il disait.

— Serais-tu en train de me menacer ?

Il secoua la tête.

— Non. Je suis en train de te sauver.

Puis, préférant ne pas se donner le temps de réfléchir plus avant, il l'attrapa par la taille, la hissa sur son épaule et quitta la chambre à grands pas.

24

Où notre héros laisse notre héroïne dans une situation inconfortable.

— Tu m'attaches à des *toilettes* ?

—

Désolé, répondit-il en nouant deux écharpes d'un geste si expert qu'elle eut l'inquiétante impression qu'il n'en était pas à son coup d'essai. Je ne pouvais pas te laisser dans ta chambre ; c'est le premier endroit où l'on te cherchera.

Il serra les liens, puis en éprouva la résistance.

— C'est le premier endroit où *je* t'ai cherchée.

— Tout de même, des toilettes !

—

Du deuxième étage, précisa-t-il. Personne ne te trouvera avant des heures.

Lucy serra les dents en essayant désespérément de contenir la rage qui montait en elle.

Il lui avait attaché les mains. *Dans le dos.*

Bonté divine, jamais elle n'aurait cru possible d'être aussi en colère contre quelqu'un.

Il ne s'agissait pas d'une simple réaction émotionnelle. Tout son corps vibrait de fureur. Elle avait chaud et elle était agitée. Elle avait beau savoir que cela ne servirait à rien, elle happa de ses bras le tuyau des toilettes, avant de pousser un soupir de frustration en constatant que cela n'avait pour résultat que de faire entendre un tintement assourdi.

— S'il te plaît, ne te débats pas, lui dit Gregory avant de déposer un baiser sur le sommet de son crâne. Tu ne feras que t'épuiser et te faire mal. Il leva les yeux.

— Ou à casser le tuyau, avec des conséquences assez peu hygiéniques.

— Gregory, il faut que tu me libères.

Il s'accroupit afin que son visage soit à la hauteur du sien.

— Impossible, répondit-il. Pas tant qu'il restera une chance que nous puissions être ensemble.

— Je t'en prie, plaida-t-elle. C'est de la folie. Tu dois me laisser partir, ou ma réputation va être ruinée.

— Je t'épouserai, promit-il.

— Je suis déjà mariée !

— Pas tout à fait, précisa-t-il avec un sourire féroce.

— Nous avons échangé nos consentements !

— Oui, mais le mariage n'a pas été consommé. Tu peux encore obtenir une annulation.

— Là n'est pas la question ! s'écria-t-elle en se débattant vainement, tandis que Gregory se levait et se dirigeait vers la porte. Tu ne comprends pas la situation !

Tu fais égoïstement passer tes désirs et ton bonheur avant ceux des autres.

Il avait déjà la main sur la poignée de la porte, mais il s'immobilisa. Et lorsqu'il pivota sur lui-même, le regard qu'il posa sur elle faillit lui briser le cœur.

e

— Tu es heureuse ? demanda-t-il.

Si doucement, avec une telle tendresse qu'elle eut envie de pleurer.

— Non, murmura-t-elle, mais...

— Je n'ai jamais vu une mariée qui ait l'air aussi triste.

Elle ferma les yeux, vaincue. C'était l'écho des paroles d'Hermione, et elle savait que c'était la vérité. Même en cet instant, malgré sa position inconfortable, elle ne pouvait ignorer les battements de son cœur.

Elle l'aimait.

Elle l'aimerait toujours.

Et en même temps, elle le détestait de lui donner envie d'avoir ce qui lui était interdit. Elle le détestait de l'aimer au point de prendre tous les risques pour pouvoir être avec elle. Et par-dessus tout, elle le détestait de faire d'elle l'instrument qui détruirait sa propre famille.

Jusqu'à ce qu'elle rencontre Gregory, Richard et Hermione étaient les deux seules personnes au monde qu'elle aimait vraiment. Et par sa faute ils allaient endurer des infortunes à côté desquelles la vie qui l'attendait avec Haselby n'était rien.

Gregory s'imaginait qu'il faudrait des heures pour qu'on la retrouve, mais elle n'était pas dupe. Cela prendrait des jours. Elle ne se souvenait pas de la dernière fois où quelqu'un s'était aventuré par ici. Elle se trouvait dans la salle de bains de la nurse, mais il n'y avait plus de nurse à Fennsworth House depuis des années.

Quand on s'apercevrait de sa disparition, on la chercherait d'abord dans sa chambre. Puis on essaierait ce qui semblait le plus raisonnable : la bibliothèque, le petit salon, une salle de bains qui n'était pas abandonnée...

Ne la trouvant pas, on en déduirait qu'elle s'était enfuie. Et après ce qui s'était passé à l'église, personne ne penserait qu'elle était partie seule.

Elle serait perdue. Ainsi que ceux qu'elle aimait.

— Il ne s'agit pas de mon bonheur personnel, murmura-t-elle finalement d'une voix faible, presque brisée. Gregory, je t'en supplie, ne fais pas cela. Il ne s'agit pas que de moi. Ma famille... Nous serons ruinés. Tous.

Il revint vers elle, s'assit.

— Raconte, dit-il simplement.

Ce qu'elle fit. Car il ne renoncerait pas, elle en était certaine.

Elle lui raconta tout. La trahison de son père, l'existence de preuves écrites et le chantage dont son oncle faisait l'objet. Elle lui expliqua qu'elle représentait l'ultime versement de la dette, et la seule garantie que son frère ne se verrait pas dépouillé de son titre.

Durant tout ce temps, elle regarda droit devant elle, et Gregory lui en fut reconnaissant. Il était abasourdi par ce qu'il découvrait.

Toute la journée, il avait tenté d'imaginer quel terrible secret pouvait contraindre Lucy à épouser Haselby. Il avait traversé Londres au pas de course à deux reprises, la première pour aller à l'église, la seconde pour venir ici, à Fennsworth House. Il avait eu amplement le temps de réfléchir et de s'interroger, mais jamais, pas une seule fois, il n'avait supposé que les choses avaient été aussi loin.

— Tu vois donc, conclut-elle, il ne s'agit pas d'une banale affaire d'enfant illégitime, ou d'une croustillante histoire de liaison extraconjugale. Mon père, un pair du royaume, s'est rendu coupable de trahison. *Trahison*, souligna-t-elle.

Et elle se mit à *rire*. De ce rire qu'ont les gens qui ont plutôt envie de pleurer.

— Il a commis un acte ignoble, enchaîna-t-elle d'une voix sourde, l'air résigné.

On ne peut rien y changer.

Elle tourna la tête vers lui comme si elle attendait une réponse, mais il n'en avait aucune à lui offrir.

Trahison. Bonté divine, il ne pouvait rien imaginer de pire. Il existait de nombreuses façons - de très nombreuses façons - de se retrouver au ban de la société, mais rien n'était plus impardonnable que la trahison. Il n'y avait pas un homme, pas une femme, pas un enfant en Grande-Bretagne qui n'ait perdu un être cher à cause de Napoléon. Les blessures étaient encore trop fraîches. Et quand bien même elles ne l'auraient pas été...

Une trahison demeurait une trahison.

Un gentleman n'abandonnait pas son pays.

C'était gravé dans l'âme de chaque citoyen de Grande-Bretagne.

Si la vérité sur le père de Lucy était connue, le comté de Fennsworth serait aussitôt dissous. Richard serait destitué de son titre et de ses biens. Hermione et lui devraient sans doute émigrer.

Quant à Lucy...

Eh bien, elle pourrait sans doute survivre au scandale, surtout si elle prenait le nom de Bridgerton, mais elle ne se le pardonnerait jamais. Gregory en était absolument certain.

Il la regarda. Elle était pâle, ses traits étaient tirés.

— Les Abernathy ont toujours été bons et justes, reprit-elle d'une voix tremblante d'émotion. Ils ont fait preuve de loyauté envers la Couronne depuis que le premier comte a été anobli au XVe siècle. Mon père a attiré la honte sur notre famille. Je ne peux pas laisser son infamie éclater au grand jour. Je ne le peux pas.

Elle déglutit péniblement et ajouta d'un ton amer :

— Tu devrais voir ton expression. Même toi, tu ne veux plus de moi, à présent.

— Non ! s'écria-t-il d'une voix étranglée. C'est faux. Je te promets que c'est faux. Je suis désolé, j'ai mis trop de temps à me ressaisir. Mais je n'avais pas imaginé une affaire de trahison.

— Comment aurais-tu pu ?

—

Au demeurant, cela ne change rien à mes sentiments.

Il lui prit le visage entre ses paumes, brûlant d'envie de l'embrasser, mais sachant que le moment n'était pas venu.

Pas encore.

—

Ce que ton père a fait... C'est répréhensible. C'est...

Il étouffa un juron.

—

Je vais être honnête avec toi, cela me révolte. Mais toi - *toi*, Lucy -, tu es innocente. Tu n'as rien fait de mal. Tu n'as pas à payer pour ses fautes.

—

Mon frère non plus, ajouta-elle calmement, mais si je ne consomme pas mon mariage avec Haselby, Richard risque de...

—

Chut ! l'interrompit-il en pressant un doigt sur ses lèvres. Écoute-moi. Je t'aime.

Les yeux de Lucy s'emplirent de larmes.

—

Je t'aime, répéta-t-il. Il n'y a rien dans ce monde ou dans l'autre qui pourrait m'empêcher de t'aimer.

—

Tu éprouvais la même chose envers Hermione, murmura-t-elle.

—

Non, répondit-il, souriant presque de sa stupidité d'alors. J'ai attendu tellement longtemps de tomber amoureux que je voulais l'amour plus que la femme. Ce n'est pas Hermione que j'ai aimée, c'est l'idée d'elle. Avec toi... c'est différent, Lucy. C'est plus profond. C'est... c'est...

Il chercha ses mots, en vain. Il n'en existait tout simplement pas pour exprimer ce qu'il ressentait.

—

C'est *moi*, lâcha-t-il finalement, conscient du manque d'élégance de la tournure. Sans toi, je... je...

— Gregory, souffla-t-elle, tu n'es pas obligé de...

—

Je ne suis rien, coupa-t-il, refusant de la laisser dire qu'il ne lui devait aucune explication. Sans toi, je ne suis rien.

Elle sourit. C'était un sourire triste, mais sincère. Gregory eut l'impression d'avoir attendu ce sourire pendant des années.

—

Ce n'est pas vrai, dit-elle. Tu sais que ce n'est pas vrai.

—

C'est peut-être un peu exagéré, mais sans plus. Tu me rends meilleur, Lucy.

Tu me donnes des rêves, des espoirs, un avenir. Tu me donnes envie de vivre enfin.

Les larmes se mirent à ruisseler sur les joues de Lucy.

Il les essuya de ses pouces.

—

Tu es l'âme la plus noble que je connaisse, poursuivit-il. L'être le plus respectable que j'aie jamais rencontré. Tu me fais rire. Tu me fais *réfléchir*. Et je...

Il prit une profonde inspiration.

— Et je t'aime.

Il le répéta.

— Je t'aime.

Il secoua la tête d'un air impuissant.

— Je ne sais pas comment le dire autrement.

Elle tourna la tête de sorte que les mains de

Gregory glissèrent sur ses épaules, avant de se détacher d'elle. Il ne voyait plus ses yeux, mais il entendait son souffle haché.

—

Je t'aime, répondit-elle d'une voix douce, infiniment lasse. Tu le sais. Je ne nous ferai pas l'insulte de le nier. S'il ne s'agissait que de moi, je ferais tout, tout pour vivre cet amour. J'affronterais la pauvreté, la honte. Je partirais en Amérique. J'irais jusqu'en Afrique si c'était le seul moyen de vivre avec toi.

Elle laissa échapper un long soupir saccadé.

—

Je ne peux pas me montrer égoïste au point d'anéantir les deux êtres qui m'aiment vraiment, et depuis si longtemps.

— Lucy...

Il n'avait aucune idée de ce qu'il allait lui dire, mais il ne voulait pas qu'elle termine sa phrase. Il ne supporterait pas d'entendre ce qu'elle avait à lui annoncer.

—

Non, Gregory. S'il te plaît. Je suis désolée, mais je ne peux pas faire ce que tu me demandes. Si tu m'aimes autant que tu le dis, tu dois me laisser regagner le rez-de-chaussée maintenant, avant que lord Davenport s'aperçoive de mon absence.

Gregory serra les poings. Il savait ce qu'il devrait faire. Il devrait la libérer, s'éclipser par la porte de service après lui avoir juré de ne plus jamais l'approcher.

Elle avait promis d'aimer, d'honorer et de rester fidèle à un homme. Elle était supposée oublier tous les autres.

Il ne faisait pas exception à cette règle.

Et cependant, il ne pouvait pas renoncer.

Pas encore.

— Une heure, dit-il. Donne-moi juste une heure.

Elle lui adressa un regard dubitatif, étonné... dans lequel il lui sembla cependant percevoir une lueur d'espoir.

—

Une heure ? répéta-t-elle. Que crois-tu pouvoir faire en...

—

Je ne sais pas, reconnut-il honnêtement, mais je te promets que si dans soixante minutes je n'ai pas trouvé le moyen de mettre un terme à ce chantage, je reviendrai. Et je te libérerai.

—

Pour que je retourne auprès de Haselby ? murmura-t-elle.

Elle semblait...

Déçue ?

— Oui, dit-il.

En vérité, c'était la seule réponse qu'il avait à lui offrir. Quelle que soit son envie d'oublier toute prudence, il savait qu'il ne pouvait enlever Lucy. Certes, elle demeurerait respectable puisqu'il l'épouserait dès que Haselby aurait accepté l'annulation, mais elle ne serait pas heureuse.

Et il savait qu'il ne se le pardonnerait pas.

—

Ta réputation ne sera pas ruinée si tu disparais pendant une heure, reprit-il. Tu diras simplement que tu étais épuisée et que tu as eu besoin de prendre un peu de repos. Je suis certain qu'Hermione acceptera de confirmer ton histoire si tu le lui demandes.

Lucy acquiesça.

— Tu peux me détacher ?

Il secoua la tête et se releva.

—

Je te confierais ma propre vie, Lucy, mais pas la tienne. Tu es beaucoup trop honorable pour ton propre bien.

— Gregory !

—

Ta conscience te pousserait à faire des bêtises, expliqua-t-il en se dirigeant vers la porte Tu le sais très bien.

— Et si je te promets de...

—

Désolé, fit-il, mais il n'en avait pas du tout l'air. Je ne te croirai pas.

Avant de sortir, il lui lança un dernier regard. Il s'obligea à lui sourire, ce qui était assez incongru s'il songeait qu'il disposait d'une heure pour mettre un terme au chantage que subissait sa famille et l'arracher à son mariage, le tout durant la réception célébrant ledit mariage.

En comparaison, remuer ciel et terre semblait bien peu de chose.

Pourtant, lorsqu'il se tourna vers Lucy et la regarda assise là, sur le sol, il la trouva...

De nouveau elle-même.

—
Gregory, tu ne peux pas m'abandonner ici. Et si quelqu'un te trouve et te chasse de la maison ? Qui saura alors que je suis ici ? Et si... Et si... Et ensuite, si...

Il sourit. Enfin, il la retrouvait !

—
Quand tout sera terminé, promet-il, je t'apporterai un sandwich.

Elle ouvrit des yeux ronds.

— Un sandwich ? répéta-t-elle. *Un sandwich ?*

Il tourna la poignée de la porte, mais ne poussa pas le battant.

—
Tu as envie d'un sandwich, n'est-ce pas ? Tu as toujours faim pour un sandwich.

— Tu as perdu la tête.

Gregory avait du mal à croire qu'elle venait seulement de s'en apercevoir.

— Ne crie pas, l'avertit-il.

— Tu sais bien que je ne peux pas, maugréa-t-elle.

Ce qui était la vérité. La dernière chose qu'elle voulait, c'était qu'on la trouve. Si Gregory échouait, elle devait pouvoir regagner la réception le plus discrètement possible.

— À tout à l'heure, Lucy. Je t'aime.

Elle leva les yeux et murmura :

—
Une heure. Tu crois réellement que tu peux y arriver ?

Il hocha la tête. Elle avait besoin de croire que c'était possible, et il avait besoin de le prétendre.

En refermant la porte derrière lui, Gregory aurait juré avoir entendu « bonne chance ».

Il prit une profonde inspiration avant de se diriger vers l'escalier. Il allait avoir besoin de plus que de la chance. Il allait avoir besoin d'un véritable miracle.

Toutes les chances étaient contre lui, mais il avait toujours misé sur les perdants.

S'il y avait un peu de justice en ce bas monde, si la vie était capable d'équité... Si le fameux « Fais à autrui... » offrait quelque réciprocité, le destin avait une dette envers lui.

L'amour existait.

Il le savait. Et qu'il soit maudit s'il n'existait pas pour lui !

Il fit d'abord un crochet par la chambre de Lucy. Il ne pouvait guère déambuler dans la salle de bal et solliciter une audience auprès d'un invité, mais il y avait une possibilité que quelqu'un, ayant remarqué l'absence de Lucy, soit monté la chercher. Avec un peu de chance, il s'agirait d'une personne favorable à sa cause, qui aurait son bonheur à cœur.

Mais lorsqu'il pénétra dans la pièce, il la trouva telle qu'il l'avait laissée.

—
Bon sang ! marmonna-t-il en rebroussant chemin.

À présent, il allait devoir trouver un moyen de parler au frère de Lucy - voire à Haselby - sans attirer l'attention.

Il s'apprêtait à sortir lorsque la porte s'ouvrit à la volée. Gregory entendit un cri de surprise, puis un corps souple heurta le sien.

— Vous !

— Vous ! s'écria-t-il à son tour. Dieu merci !

C'était Hermione, la seule personne au monde

dont il était certain qu'elle plaçait le bonheur de Lucy au-dessus de tout le reste.

— Que faites-vous ici ? siffla-t-elle.

Elle referma cependant le battant derrière elle, ce qui était bon signe.

— Il fallait que je parle à Lucy.

— Elle a épousé lord Haselby.

— Le mariage n'a pas encore été consommé.

Elle en demeura bouche bée.

—

Bonté divine, vous n'avez tout de même pas l'intention de...

—

Je vais être franc avec vous, l'interrompit-il. Je ne sais pas quelles sont mes intentions, à part de trouver un moyen de la libérer.

Hermione le dévisagea quelques secondes, puis déclara sans détour :

— Elle vous aime.

— Elle vous l'a dit ?

—

Non, mais c'est évident. Ou du moins ça l'est avec le recul.

Hermione fit quelques pas dans la pièce, et fit brusquement volte-face.

—

Pourquoi diable a-t-elle épousé lord Haselby ? Je sais qu'elle a des principes très arrêtés lorsqu'il s'agit d'honorer ses engagements, mais elle aurait sûrement pu rompre ses fiançailles !

—

Elle fait l'objet d'un chantage, avoua Gregory d'un air sombre.

Hermione le fixa, abasourdie.

— À quel sujet ?

— Je ne peux pas vous le dire.

À son crédit, Hermione ne perdit pas de temps à protester. Levant sur lui un regard résolu, elle demanda sans hésiter :

— Comment puis-je apporter mon aide ?

Cinq minutes plus tard, Gregory était en compagnie de Haselby et de Fennsworth. Il aurait préféré se passer de l'aide du second, qui se serait visiblement fait un plaisir de l'étrangler si son épouse n'avait été à ses côtés, lui tenant fermement le bras.

— Où est Lucy ? voulut savoir ce dernier.

— En sécurité, répondit Gregory.

— Vous me pardonneriez si j'ai quelques doutes.

—

Richard, arrête ! intervint Hermione. M. Bridgerton ne lui fera pas de mal. Il a son bien-être très à cœur.

—

Ah oui ? ironisa Fennsworth avec des inflexions traînantes.

Hermione le fusilla d'un regard que jamais Gregoivy ne lui avait vu.

— Il l'aime, déclara-t-elle.

— *Tiens donc.*

Tous les regards se tournèrent vers Haselby, qui se tenait près de la porte et observait la scène avec une expression amusée des plus déconcertantes.

Personne ne sut que répondre.

—

Ma foi, il me semble qu'il l'a clairement exprimé ce matin, reprit Haselby en s'asseyant dans un fauteuil avec une grâce nonchalante. N'est-ce pas votre avis ?

— Euh... oui, balbutia Fennsworth.

Gregory ne pouvait le blâmer d'être à ce point décontenancé. Haselby semblait prendre toute l'affaire de manière peu banale. Il était calme. Si calme que le pouls de Gregory se mit à battre deux fois plus rapidement, ne serait-ce que pour compenser le flegme de Haselby.

— Elle m'aime, dit-il.

Il referma le poing dans son dos, moins pour parer une réaction violente que parce que, s'il ne bougeait pas un muscle, n'importe lequel, il allait exploser.

— Je suis désolé de vous le dire, reprit-il, mais...

—

Oh, ne le soyez pas, l'interrompit Haselby en levant la main. Je suis bien conscient qu'elle n'est pas amoureuse de *moi*. Ce qui est pour le mieux, vous serez d'accord avec moi, j'en suis sûr.

| Gregory ignorait ce qu'il était censé répondre à cela. Fennsworth était congestionné et Hermione semblait totalement perdue,

— Acceptez-vous de lui rendre sa liberté ? ï demanda Gregory, qui n'avait pas le temps de se perdre en subtilités diplomatiques.

— Si je n'y étais pas disposé, croyez-vous que je serais ici, à discuter avec vous de la question comme si nous parlions de la pluie et du beau temps ?

—Eh bien... non ?

Haselby sourit. À peine.

— Mon père ne sera pas ravi. D'ordinaire, ce genre de situation est pour moi une source de réjouissance, assurément, mais l'affaire présente un certain , nombre de chausse-trapes. Nous allons devoir pro- . céder avec prudence.

— Lucy ne devrait-elle pas être là ? hasarda . Hermione.

» Fennsworth fusilla Gregory d'un nouveau regard meurtrier.

— Où est ma sœur ?

— En haut, répondit sobrement Gregory.

Ce qui réduisait les possibilités à la bagatelle d'une trentaine de pièces.

— En haut, où ? insista Fennsworth.

Gregory ignora sa question. Le moment était mal choisi pour révéler qu'il avait attaché Lucy à des toilettes.

Il se tourna vers Haselby, qui, une jambe négligemment croisée sur l'autre, examinait tranquillement ses ongles.

Gregory, lui, était sur les charbons ardents. Comment le bougre pouvait-il demeurer aussi imperturbable ? C'était peut-être la conversation la plus cruciale que l'un et l'autre auraient jamais, et il ne

trouvait rien d'autre à faire que d'inspecter sa *manucure* ?

—

Acceptez-vous de lui rendre sa liberté ? répéta Gregory entre ses dents.

Haselby le regarda et battit des paupières.

— Je viens de vous dire que j'étais d'accord.

— Bien, mais révélez-vous ses secrets ?

À ces mots, le comportement de Haselby changea du tout au tout. Il se raidit et son regard s'aiguisa.

—

Je ne vois absolument pas de quoi vous voulez parler, déclara-t-il d'un ton tranchant.

—

Moi non plus, renchérit Fennsworth en se rapprochant.

Gregory se tourna brièvement vers ce dernier.

— Quelqu'un la fait chanter.

—

Ce n'est pas moi, se défendit Haselby d'une voix dure.

—

Toutes mes excuses, dit posément Gregory, conscient que l'accusation n'était pas anodine. Ce n'est pas ce que je sous-entendais.

—

Je me suis toujours demandé pourquoi elle avait accepté de m'épouser, avoua Haselby.

—

Le mariage a été arrangé par son oncle, intervint Hermione.

Puis, comme tout le monde se tournait vers elle, l'un air un peu surpris, elle ajouta

:

—

Vous connaissez Lucy. Elle n'est pas du genre à se rebeller. Elle aime l'ordre par-dessus tout.

—

Certes, contra Haselby, mais elle a eu une occasion spectaculaire de se soustraire à cet engagement.

Il marqua une pause et, inclinant la tête de côté, ajouta :

— Il s'agit de mon père, n'est-ce pas ?

Gregory acquiesça en silence.

—

Ce n'est guère surprenant. Il était assez impatient de me voir marié. Bon, eh bien...

Il croisa les doigts et étira les mains, paumes vers le bas.

— Que faisons-nous ? Il faut dénoncer son chantage, j'imagine ?

Gregory secoua la tête ?

— Impossible.

— Enfin, voyons ! Ce ne peut pas être aussi grave. Que diable lady Lucinda pourrait-elle avoir fait de répréhensible ?

— Nous devrions vraiment aller la chercher, insista Hermione.

Puis, comme tous les regards convergeaient de nouveau vers elle, elle expliqua :

— Vous aimeriez que l'on débâte de votre avenir

|sans vous convier à la discussion ?

|Fennsworth s'approcha de Gregory.

— Dites-moi tout.

Gregory ne feignit pas d'avoir mal compris.

— L'affaire est grave.

— Dites-moi tout, répéta l'autre.

— Il s'agit de votre père, commença Gregory d'un ton calme.

Il entreprit alors de relater tout ce que Lucy lui avait révélé.

— Elle a fait cela pour nous, murmura Hermione lorsqu'il eut achevé son récit, Se tournant vers son mari, elle lui pressa la main,

— Elle l'a fait pour nous protéger. Oh, Lucy !

Fennsworth secoua la tête,

— Ces accusations sont mensongères, déclara-t-il. S'efforçant de ne manifester aucune pitié, Gregory répondit :

— Il y a des preuves.

— Vraiment ? Quelle sorte de preuves ?

— D'après Lucy, ce sont des preuves écrites.

—

Les a-t-elle vues ? tonna Fennsworth. Serait-elle seulement capable de distinguer un vrai d'un faux ?

Gregory prit une longue inspiration. Comment reprocher sa réaction au frère de Lucy ? Il en aurait sans doute agi de même si son propre père avait fait l'objet d'accusations semblables.

—

Lucy ne sait rien de tout cela, poursuivit Fennsworth. Elle était trop jeune.

Jamais père n'aurait commis une telle infamie. C'est inconcevable.

—

Vous aussi, vous étiez jeune, lui rappela doucement Gregory.

—

J'étais assez âgé pour connaître mon père, rétorqua Fennsworth, et ce n'était pas un traître. On a trompé Lucy.

Gregory se tourna vers Haselby.

— Votre père...

—

... n'est pas assez intelligent pour cela, acheva Haselby à sa place. Il n'hésiterait pas à exercer un chantage, mais il agirait sur la base de faits réels, non sur un mensonge. S'il est rusé, il manque en revanche totalement d'imagination.

—

Ce qui n'est pas le cas de mon oncle, intervint Richard.

—

Vous pensez qu'il aurait pu bernier Lucy ? demanda Gregory d'une voix pressante.

—

Assurément, il a su lui présenter un argument décisif pour la convaincre de ne pas annuler le mariage, admit Fennsworth d'un ton amer.

—

Mais pourquoi avait-il, *lui*, besoin qu'elle épouse lord Haselby ? interrogea Hermione.

Tous trois regardèrent ce dernier.

— Aucune idée, avoua celui-ci.

— Il doit avoir un secret, murmura Gregory.

Fennsworth secoua la tête.

— Il n'a pas de dettes, déclara-t-il.

— Le contrat de mariage ne lui garantit pas un *penny*, les informa Haselby.

Trois paires d'yeux convergèrent vers lui.

— J'ai peut-être laissé mon père choisir ma fiancée, mais il n'était pas question que je me marie sans lire le contrat.

— Donc, il a un secret, s'entêta Gregory.

—

Peut-être en lien avec lord Davenport, suggéra Hermione. Désolée, ajouta-t-elle à l'adresse de Haselby.

Il balaya ses excuses d'un revers de main.

— Ne le soyez pas.

— Alors que devons-nous faire ? demanda Fennsworth.

—

Aller chercher Lucy, répondit aussitôt Hermione.

— Elle a raison, admit Gregory.

—

Non, dit Haselby en se levant. C'est mon père qu'il faut aller chercher.

—

Votre père ? ironisa Fennsworth. Il n'a aucune sympathie pour notre cause !

—

Possible, et je suis le premier à reconnaître qu'il est insupportable plus de trois minutes d'affilée, mais il aura des réponses. Et malgré sa langue de vipère, dans l'ensemble, il est inoffensif.

— Dans l'ensemble ? répéta Hermione.

Haselby parut réfléchir.

— Dans l'ensemble, confirma-t-il.

—

Haselby, allez avec Fennsworth trouver votre père et interrogez-le, ordonna Gregory. Découvrez la vérité. Lady Fennsworth et moi allons chercher Lucy.

Nous la ramènerons ici, et elle restera en votre compagnie, lady Fennsworth.

Il s'adressa à Richard :

—

Je suis désolé, mais il faut que votre épouse m'accompagne pour préserver la réputation de Lucy

si quelqu'un nous voit. Voilà maintenant plus d'une heure qu'elle a quitté la réception ; on s'en sera forcément aperçu.

Fennsworth acquiesça d'un bref hochement de tête, mais il était clair que ces arrangements le contrariaient. Cela dit, il n'avait guère le choix. L'honneur exigeait que ce soit lui qui interroge Davenport.

—

Bien, fit Gregory. Nous sommes d'accord. Je vous retrouverai tous les deux...

Il s'interrompit. À part la chambre de Lucy et le cabinet de toilette de l'étage supérieur, il ne connaissait pas le plan de l'hôtel particulier.

—

Rendez-vous dans la bibliothèque, proposa Fennsworth. Elle se trouve au rez-de-chaussée, côté est.

Il fit un pas vers la porte, puis se retourna et lança à Gregory :

— Attendez ici, je reviens.

Gregory était impatient de passer à l'action, mais l'expression grave de Fennsworth suffit à le convaincre d'obtempérer. Lorsque ce dernier revint, moins d'une minute plus tard, il était en possession de deux armes à feu.

Il en tendit une à Gregory.

Sapristi !

— Vous pourriez en avoir besoin.

—

Si c'est le cas, marmonna Gregory, que le Ciel nous vienne en aide.

— Je vous demande pardon ?

Gregory secoua la tête.

— Eh bien, en piste !

Fennsworth jeta un coup d'œil à Haselby, et les deux hommes s'éloignèrent rapidement dans le couloir.

Gregory fit signe à Hermione.

—

Allons-y, fit-il en l'entraînant dans la direction opposée. Et essayez de ne pas me juger quand vous verrez où je vous emmène.

Tandis qu'ils montaient l'escalier, il l'entendit rire sous cape.

—

D'où me vient cette impression, demanda-t-elle, que, si je dois vous juger, mon verdict sera que vous êtes remarquablement intelligent ?

—

Je n'avais pas confiance en sa capacité à rester là où elle était, avoua Gregory en gravissant les marches deux à deux.

Une fois qu'ils eurent atteint le palier, il se tourna vers Hermione.

—

J'ai eu recours à une méthode un peu excessive, jamais je n'avais pas le choix. J'avais absolument besoin de gagner du temps.

Hermione hocha la tête.

— Où allons-nous ?

—

Dans la salle de bains de la nurse. Je l'ai attachée aux toilettes.

—

Vous l'avez attachée aux... Ô Seigneur ! Je suis pressée de voir cela !

Mais lorsque Gregory ouvrit la porte de la petite salle de bains, Lucy avait disparu.

Et, selon toutes les apparences, elle n'était pas partie de son plein gré.

25

Où nous découvrons ce qui s'est passé à peine dix minutes plus tôt.

Une heure s'était-elle écoulée ? C'était bien probable.

Lucy prit une profonde inspiration dans l'espoir d'apaiser ses nerfs tendus à se rompre. Pourquoi n'avait-on pas songé à installer une horloge dans la salle de bains ? Personne ne s'était donc avisé qu '*un jour*, quelqu'un se trouverait attaché aux toilettes et pourrait *éventuellement* souhaiter connaître l'heure ?

Ce n'était sûrement qu'une question de minutes, à présent.

Elle pianota des doigts de la main droite sur le sol. La gauche étant liée la paume tournée vers le haut, elle l'ouvrit et la ferma plusieurs fois de suite, jusqu'à ce que...

— Oooohhhh!

Un grondement d'exaspération jaillit de ses lèvres. Un grondement ? Un grognement.

Un *grongnedement*.

Le mot aurait dû exister.

Cela faisait probablement une heure. Sûrement, même.

Et soudain...

Un bruit de pas.

Lucy tendit l'oreille. Elle tremblait de fureur. D'espoir. De peur. D'anxiété. Et...

Dieu du Ciel, elle n'était pas supposée éprouver toutes ces émotions en même temps ! D'ordinaire, elle n'en ressentait qu'une à la fois, deux tout au plus.

La poignée tourna, le battant fut poussé brutalement.

Brutalement ? Lucy ne disposa que d'une seconde pour comprendre que quelque chose n'allait pas. Gregory n'aurait pas ouvert la porte d'un geste aussi violent. Il aurait...

— Oncle Robert ?

—

Toi ! s'écria-t-il d'une voix basse vibrante de colère.

— Je...

— Espèce de traînée ! aboya-t-il.

Lucy tressaillit. Elle savait qu'il n'avait pas beaucoup d'affection envers elle, mais ces paroles faisaient tout de même du mal.

—

Vous ne comprenez pas, bredouilla-t-elle, refusant catégoriquement de dire «

Je suis désolée ».

Elle en avait terminé avec les excuses. Terminé.

—

Ah oui ? siffla-t-il en s'accroupissant devant elle. Qu'est-ce que je ne comprends pas, exactement ? Le fait que tu aies fui ton mariage ?

—

Je ne l'ai pas fui, répliqua-t-elle. J'ai été conduite ici de force. Vous ne voyez pas que je suis attachée aux toilettes ?

Il plissa les yeux d'un air menaçant, et Lucy commença à prendre peur.

Elle se recroquevilla, le souffle court. Elle avait toujours redouté son oncle, ses colères froides et son dédain glacial, mais jamais il ne l'avait terrifiée comme en cet instant.

— Où est-il ? gronda-t-il.

Lucy ne feignit pas de ne pas comprendre.

— Je ne sais pas.

— Parle !

—

Je vous dis que je ne sais pas ! s'emporta-t-elle. Croyez-vous qu'il m'aurait attachée s'il me faisait confiance ?

Son oncle se redressa en marmonnant un juron.

Cela n'a aucun sens.

—

Que voulez-vous dire ? demanda Lucy avec prudence.

Elle n'était pas certaine de comprendre ce qui se passait et elle ignorait de qui elle serait l'épouse à la fin du « plus beau jour de sa vie », mais elle avait une certitude

: elle devait gagner du temps.

Et ne rien révéler - du moins, rien d'important.

—

Ceci ! Toi ! cracha son oncle. Pourquoi t'aurait-il emmenée de force, puis t'aurait-il abandonnée ici, à Fennsworth House ?

—

Eh bien, je suppose qu'il n'aurait pas pu sortir avec moi sans que quelqu'un s'en aperçoive.

—

Il n'aurait pas non plus dû être capable d'entrer sans qu'on le remarque.

—

J'ai peur de ne pas saisir où vous voulez en venir.

—

Comment se fait-il, demanda son oncle en se penchant pour approcher son visage du sien, qu'il ait pu t'amener jusqu'ici sans ton consentement ?

Lucy poussa un petit soupir. La vérité était facile à avouer. Et inoffensive.

—

Je suis montée dans ma chambre pour m'étendre un peu, répondit-elle. Il m'y attendait.

— Il savait où se trouve ta chambre ?

Elle déglutit.

— Manifestement.

Son oncle la scruta durant un inconfortable moment.

—

Les invités ont commencé à remarquer ton absence, marmonna-t-il.

Lucy ne dit rien.

— Cela dit, tant pis, poursuivit-il.

Elle battit des paupières, déconcertée. De quoi parlait-il ?

—

C'est la seule solution, ajouta-t-il en secouant la tête.

— Je... je vous demande pardon ?

Elle s'aperçut alors que ce n'était pas à elle qu'il parlait, mais à lui-même.

— Oncle Robert ? murmura-t-elle.

Mais il avait déjà commencé à trancher ses liens. *Trancher* ? Pourquoi avait-il un couteau ?

— Allons-y, grommela-t-il.

— Nous retournons à la réception ? Il émit un ricanement sinistre.

— Tu aimerais bien, pas vrai ? Une bouffée de panique la balaya.

— Où m'emmenez-vous ?

Il la hissa sur ses pieds d'un geste brusque et drapa un bras d'acier autour de sa taille.

— Retrouver ton époux.

Elle parvint à se tourner juste assez pour voir son visage.

— Mon... lord Haselby ?

— Tu as un autre mari ?

— Il n'est pas à la réception ?

— Cesse de poser autant de questions. Lucy jeta des regards affolés autour d'elle.

— Où m'emmenez-vous ? répéta-t-elle.

—

Je ne te laisserai pas ruiner mes plans, siffla-t-il. Tu comprends ?

— Non, gémit-elle.

Elle ne mentait pas. Elle ne comprenait plus rien. Il la plaqua brutalement contre lui.

—

Tu vas écouter avec attention ce que je vais dire, car je ne le répéterai pas.

Elle hocha la tête. Elle ne lui faisait pas face, mais elle savait qu'il avait perçu le mouvement de sa tête contre son torse.

—

Ce mariage doit être consommé, articula-t-il d'une voix glaciale. Et je veillerai personnellement à ce que cela ait lieu ce soir.

— Quoi ?

— Inutile de discuter.

— Mais...

Elle tenta de s'arc-bouter comme il commençait à la pousser vers la porte.

—

Vas-tu cesser de résister ? s'impatienta-t-il. Ce n'est rien de plus que ce que tu aurais dû faire de toute façon. La seule différence, c'est que tu auras un public.

— Un public ?

—

Cela manque de délicatesse, mais j'aurai ma preuve.

Elle se débattit de plus belle et parvint à libérer l'un de ses bras, qu'elle se mit à agiter en tous sens. Il l'immobilisa de nouveau, mais cela l'obligea à changer de posture, lui laissant le temps de lui asséner un vigoureux coup de pied dans le tibia.

—

Nom de Dieu ! jura-t-il en la plaquant violemment contre lui.

Elle continua de donner des coups de pied, renversant un pot de chambre vide.

—

Arrête ! ordonna-t-il en lui appuyant quelque chose contre les côtes.

Immédiatement !

Lucy se figea.

—

C'est un couteau ? demanda-t-elle dans un murmure.

—
Rappelle-toi ceci, lui dit-il à l'oreille d'une voix mauvaise. Je ne peux pas te tuer, mais je peux te faire très mal.

Lucy ravala un sanglot.

— Je suis votre nièce.

— Et alors ?

Lucy déglutit et demanda d'une voix posée :

— Cela n'a jamais compté pour vous ?

Il la poussa vers la porte.

— Que tu sois ma nièce ?

Elle hocha la tête.

Il y eut un silence, que Lucy ne sut interpréter. Elle ne voyait de son oncle que sa main tendue vers la poignée.

Puis il répondit :

— Non.

Au moins, elle savait à quoi s'en tenir.

—

Tu as toujours été un fardeau, précisa-t-il. J'en ai assumé la charge et je suis ravi de m'en débarrasser. A présent, tu vas te montrer docile et te taire.

Lucy acquiesça. Il avait appuyé son couteau un peu plus fort contre ses côtes et elle avait entendu un craquement lorsque la pointe s'était enfoncée dans l'étoffe rigide de son corsage.

Elle se laissa entraîner le long du couloir, puis dans l'escalier. Gregory était là, ne cessait-elle de se répéter. Il était là et il allait la trouver. Fennsworth House était vaste, mais pas immense. Il n'y avait que quelques pièces dans lesquelles son oncle pourrait l'enfermer.

Et des centaines d'invités se trouvaient au rez-de-chaussée.

Quant à lord Haselby... Il ne consentirait certainement pas à s'associer à un tel projet.

Il y avait au moins une douzaine de raisons pour lesquelles son oncle ne réussirait pas.

Voire plus. Et il suffisait d'une seule pour le faire échouer.

Ces pensées ne furent cependant que d'un maigre réconfort lorsqu'il fit halte pour lui bander les yeux.

Et cela ne s'arrangea guère quand, l'ayant poussée dans une pièce, il la ligota.

—

Je reviens, dit-il d'un ton sec, la laissant assise à même le sol, pieds et poings liés.

Elle entendit le bruit de ses pas qui s'éloignaient, et la question jaillit de ses lèvres :

— *Pourquoi ?*

Les pas s'arrêtèrent.

— Pourquoi, oncle Robert ?

Ce ne pouvait être qu'une simple question d'honneur familial. N'avait-elle pas déjà donné à son oncle des preuves de sa loyauté, sur ce point ? Ne pouvait-il lui faire confiance pour préserver la réputation des Abernathy ?

—

Pourquoi ? répéta-t-elle en priant pour qu'il ait une conscience.

Il ne pouvait pas avoir veillé sur Richard et sur elle durant tant d'années sans avoir le sens du bien et du mal !

— Tu le sais très bien, lâcha-t-il après un silence.

Il mentait, c'était évident. Il avait attendu trop

longtemps pour répondre.

— Dans ce cas, allez-y, dit-elle, amère.

Cela ne servirait à rien de le retarder. Mieux valait que Gregory la trouve seule.

Mais il ne bougea pas. En dépit du bandeau qui l'aveuglait, elle percevait sa méfiance.

— Qu'attendez-vous ? s'écria-t-elle.

— Je ne sais trop, dit-il.

Et elle comprit qu'il pivotait sur ses talons.

Le bruit de ses pas se rapprocha de nouveau.

Lentement.

Et soudain...

—

Où est-elle ? demanda Hermione dans un hoquet de stupeur.

Gregory embrassa la scène du regard - les liens tranchés, le pot de chambre renversé.

— Quelqu'un l'a emmenée, dit-il sombrement.

— Son oncle ?

—

Ou Davenport. Ce sont les seuls à avoir des raisons de... Non. Ils ne peuvent pas lui faire de mal. Ils ont besoin que le mariage soit officiellement légitimé. Et qu'il dure. Davenport veut des héritiers.

Gregory pivota vers Hermione.

—

Vous connaissez la maison. Où Lucy peut-elle se trouver, selon vous ?

— Je ne sais pas. Si c'est son oncle...

— Partons du principe que c'est lui, coupa Gregory.

Non seulement il doutait que Davenport soit assez

agile pour enlever Lucy, mais si ce que Haselby avait dit de son père était exact, c'était Robert Abernathy qui avait des secrets à protéger.

C'était *lui* qui avait quelque chose à perdre.

—

Dans son bureau, murmura Hermione. Il est toujours dans son bureau.

— Où est-ce ?

—

Au rez-de-chaussée. La pièce est située sur l'arrière.

—

Il ne prendrait pas un tel risque. C'est trop près de la salle de réception.

—

Alors dans sa chambre. S'il a préféré éviter les pièces publiques, c'est là qu'il l'aura emmenée. Là, ou dans la propre chambre de Lucy.

La prenant par le bras, Gregory l'entraîna hors de la salle de bains. Ils dévalèrent l'escalier de service et s'immobilisèrent un instant avant d'ouvrir la porte qui donnait sur le palier du premier étage.

— Montrez-moi où est sa chambre, et partez.

— Je refuse de...

—

Allez chercher votre mari, reprit-il. Ramenez-le ici.

Après une brève hésitation, Hermione acquiesça et obtempéra.

—

Allez-y, dit-il une fois qu'elle lui eut indiqué la porte. Faites vite !

Tandis qu'elle s'élançait vers l'escalier, Gregory s'engagea dans le couloir à pas de loup. Arrivé devant la porte, il appuya doucement l'oreille contre le battant.

— Qu'attendez-vous ?

C'était la voix de Lucy - étouffée par l'épaisse porte de bois, mais bien reconnaissable.

— Je ne sais trop, répondit une voix masculine.

Gregory ne put l'identifier. Il n'avait que rarement discuté avec lord Davenport, et jamais avec l'oncle de Lucy.

Retenant son souffle, il tourna lentement la poignée.

De la main gauche.

Car de la droite, il avait empoigné son arme.

En priant Dieu de lui venir en aide s'il devait en faire usage !

Il réussit à entrouvrir la porte - juste assez pour regarder à l'intérieur sans être vu.

Et son cœur s'arrêta de battre.

Lucy était blottie dans un angle de la pièce, les yeux bandés, les pieds et les mains attachés. Son oncle se tenait face à elle, une arme à feu pointée entre ses yeux.

—

Que manigances-tu ? lui demanda-t-il d'une voix si douce qu'elle en était glaçante.

Lucy ne répondit pas, mais son menton trembla.

—

Pourquoi es-tu si pressée de me voir partir ? reprit son oncle.

— Je ne sais pas.

— Parle !

Il plongea en avant et lui appuya l'extrémité du canon entre les côtes. Puis, comme elle ne répondait pas assez vite à son goût, il lui arracha son bandeau, et répéta, le visage à quelques centimètres du sien

— Parle !

—

Parce que je ne supporte pas d'attendre, chevota-t-elle. Parce que...

Gregoiy pénétra dans la chambre, la traversa sans bruit et appuya la pointe de son arme contre le dos de Robert Abernathy.

— *Libérez-la.*

L'oncle de Lucy frémit.

Gregory posa l'index sur la détente.

— Écartez-vous de Lucy, et reculez lentement.

—

Je ne crois pas, répliqua Abernathy, s'écartant juste assez pour que Gregory puisse voir son arme braquée contre la tempe de Lucy.

Gregory ne saurait jamais par quel miracle son bras resta ferme et sa main ne trembla pas.

— Lâchez ce pistolet, ordonna Abernathy.

Gregory ne bougea pas. Il jeta un coup d'œil à

Lucy avant de revenir sur son oncle. Lui ferait-il du mal ? Le pouvait-il ? Gregory ignorait pour quelle raison exacte Robert Abernathy voulait que sa nièce épouse Haselby, mais il était clair qu'il en avait impérativement besoin.

Par conséquent, il ne pouvait pas la tuer.

Serrant les dents, Gregory commença à exercer une pression sur la détente.

— Écartez-vous de Lucy, ordonna-t-il, inflexible.

—

Lâchez votre arme ! rugit l'autre, et un cri étranglé jaillit des lèvres de Lucy tandis qu'il la ceinturait.

Bon sang, il avait perdu la tête ! Il parcourait la pièce d'un regard frénétique tandis que sa main - celle qui tenait l'arme - s'était mise à trembler.

Il était tout à fait capable de la tuer, comprit Gregory dans un douloureux éclair de lucidité. Quel que soit le crime dont il était coupable, Robert Abernathy considérerait qu'il n'avait plus rien à perdre.

Gregory fléchit lentement les genoux sans le quitter des yeux un seul instant.

—

Non ! cria Lucy d'une voix suppliante. Il ne me fera pas de mal. Il ne le peut pas.

—

Oh, que si ! répliqua son oncle avec un sourire mauvais.

Le sang de Gregory se figea dans ses veines. Par Dieu, il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour que tous deux s'en sortent vivants, mais s'il devait choisir... Si seul l'un d'entre eux devait quitter cette pièce debout...

Ce serait Lucy.

C'était cela, aimer, comprit-il. Un sentiment de légitimité. La passion aussi, et la merveilleuse certitude qu'il serait heureux de s'éveiller à ses côtés jusqu'à la fin de ses jours.

Mais c'était plus que cela. C'était l'assurance, la conviction absolue qu'il donnerait volontiers sa vie pour elle. Il n'y aurait pas de doutes, pas d'hésitation.

S'il posait son arme, Robert Abernathy allait vraisemblablement l'abattre.

Mais Lucy vivrait.

Il s'accroupit.

— Ne lui faites pas de mal, dit-il doucement.

— Ne cède pas ! s'écria Lucy. Il ne va pas...

—

La ferme ! tonna son oncle en lui enfonçant son arme dans l'abdomen.

— Plus un mot, Lucy, l'avertit Gregory.

Il ignorait comment diable il allait les sortir de là, mais il savait que la clé, c'était d'aider Abernathy à rester aussi calme que possible, de l'empêcher de basculer définitivement dans la folie.

Lucy faillit protester, mais leurs regards se croisèrent...

Et elle se ravisa.

Elle avait confiance en lui. Bonté divine, elle s'en remettait à lui pour qu'il la sauve, pour qu'il les sauve tous les deux, mais il avait l'impression d'être un imposteur, car il ne faisait rien d'autre que de gagner du temps dans l'espoir qu'aucun coup ne serait tiré avant que quelqu'un arrive.

—

Je n'ai pas l'intention de vous tirer dessus, Abernathy, dit-il.

— Alors lâchez votre arme.

Il tendit le bras. Le pistolet était à présent tourné de côté, prêt à être posé.

Mais il ne le lâcha pas.

Sans détacher les yeux du visage d'Abernathy, il demanda :

—

Pourquoi avez-vous tant besoin qu'elle épouse lord Haselby ?

— Elle ne vous l'a pas dit ? ricana l'autre.

— Elle m'a dit ce que vous lui avez dit.

L'oncle de Lucy fut pris d'un tremblement.

—

J'ai parlé avec lord Fennsworth, déclara calmement Gregory. Il a été quelque peu surpris par vos propos concernant son père.

Abernathy ne répondit pas, mais il déglutit convulsivement.

—

Pour tout dire, poursuivit Gregory, il était même convaincu que vous étiez mal informé.

Il s'efforçait de parler d'une voix posée, égale. Sans trace de moquerie. En fait, il conversait comme dans un dîner en ville. Il ne voulait surtout pas le provoquer.

— Richard ne sait rien, répliqua l'oncle de Lucy.

—

Je me suis également entretenu avec lord Haselby, continua Gregory. Lui aussi a été surpris. Il ignorait que son père vous faisait chanter.

Abernathy darda sur lui un regard noir.

— En ce moment même, il est en train d'en discuter avec lui.

Personne ne dit mot. Personne ne bougea. Voilà plusieurs minutes que Gregory se tenait accroupi, en équilibre sur la partie antérieure de la plante des pieds. Son bras toujours tendu, l'arme de côté, était prêt à faire feu, mais ses muscles le brûlaient. Il regarda son pistolet. Il regarda Lucy.

Elle secoua imperceptiblement la tête, tandis qu'elle articulait en silence. *Pars.*

Puis : *S'il te plaît.*

Étonnamment, Gregory ne put retenir un sourire.

— Jamais, murmura-t-il.

— Qu'avez-vous dit ? tonna Abernathy.

La seule réponse qui vint à l'esprit de Gregory fut :

— J'aime votre nièce.

L'autre le regarda comme s'il avait perdu la raison.

— Que voulez-vous que cela me fasse ? Gregory joua alors le tout pour le tout.

— Je l'aime assez pour ne pas trahir votre secret. Robert Abernathy se pétrifia, le visage d'une pâleur mortelle.

— C'était vous, dit doucement Gregory. Lucy sursauta et tourna la tête.

— Oncle Robert ?

— La ferme ! aboya celui-ci.

— M'avez-vous menti ? demanda-t-elle.

— Lucy, *non*, l'avertit Gregory.

—

Ce n'était pas mon père, n'est-ce pas ? continuait-elle. C'était *vous* que lord Davenport faisait chan-
| ter, à cause de vos crimes !

Son oncle ne répondit pas, mais son aveu se lisait P dans son regard.

—

Oh, oncle Robert ! Comment avez-vous pu ?

—

Je n'avais rien, siffla-t-il. Rien que les miettes jl que ton père avait dédaignées.

Lucy se décomposa.

—

C'est vous qui l'avez tué ?

— Non, répondit son oncle.

—

Je vous en supplie, implora-t-elle d'une voix bri- | sée, ne me mentez pas.

Pas sur cela.

Son oncle poussa un soupir irrité. Je ne sais que ce que les autorités m'ont dit. On

| l'a trouvé près d'un tripot. Il a été abattu d'une balle dans la poitrine et détroussé.

Lucy le fixa quelques instants puis, les yeux brillants de larmes, hocha la tête.

Gregory se redressa lentement.

—

C'est fini, Abernathy. Haselby est au courant, ainsi que Fennsworth. Vous ne pouvez plus contraindre Lucy à se plier à vos souhaits.

—

Je peux me servir d'elle pour m'en aller.

—

En effet. En la libérant.

Abernathy eut un rire amer, sarcastique.

—

Nous n'avons rien à gagner à révéler votre secret, continua Gregory. Nous avons au contraire tout intérêt à vous laisser tranquillement quitter le pays.

—

Je ne serai jamais tranquille, ricana l'oncle de Lucy. Si elle n'épouse pas ce freluquet de Haselby, Davenport révélera tout, et l'histoire se répandra jusqu'en Écosse. Et la famille sera ruinée.

—

Non, assura Gregory. C'est faux. Vous n'avez jamais été comte, et vous n'êtes pas le père de

Richard et de Lucy. Il y aura un scandale, c'est inévitable, mais le frère de Lucy ne sera pas déchu de son titre. Et le choc se dissipera vite quand les gens se souviendront qu'ils ne vous ont jamais beaucoup aimé.

Vif comme l'éclair, Abernathy déplaça la pointe de l'arme de l'abdomen de Lucy à sa tempe.

— Surveillez vos paroles, siffla-t-il.

C'est alors qu'un bruit de cavalcade se fit entendre. Dans le couloir.

—

Posez cette arme, ordonna Gregory. Il ne vous reste qu'un instant avant que...

Un petit groupe apparut dans l'encadrement de la porte. Richard, Haselby, Davenport, Hermione... Ils se ruèrent à l'intérieur, inconscients du drame qui se jouait.

Abernathy lâcha Lucy et recula tout en braquant son arme vers les nouveaux arrivants.

— En arrière ! hurla-t-il. Sortez ! Tous !

Ses yeux étincelaient comme ceux d'un animal pris au piège tandis qu'il agitait le bras, visant chacun tour à tour.

Richard s'avança d'un pas.

— Ordures ! siffla-t-il. Je vais vous...

Une détonation retentit.

Horrié, Gregoiy vit Lucy s'effondrer sur le parquet. Un cri rauque jaillit de ses lèvres. Il leva son arme.

Visa.

Tira.

Et pour la première fois de sa vie, il atteignit sa cible.

Enfin presque.

Oncle Robert n'était pas à proprement parler corpulent, mais lorsqu'il s'écroula sur elle, Lucy crut mourir. Ses poumons se vidèrent brutalement, et elle ferma les yeux sous l'effet de la douleur.

— Lucy!

C'était Gregory qui soulevait son oncle pour la libérer.

— Où es-tu touchée ?

Il la palpa d'une main fébrile à la recherche d'éventuelles blessures.

— Je n'ai pas... haleta-t-elle. Il ne m'a pas...

Elle baissa les yeux. Son corsage était rouge de sang.

— Ô Seigneur ! gémit-elle.

— Je ne trouve pas, pesta Gregory.

Il lui prit le menton pour l'obliger à le regarder.

Et elle le reconnut à peine.

Ses yeux... Ses beaux yeux noisette étaient fous d'angoisse. Vides.

—

Lucy, supplia-t-il d'une voix enrouée par l'émotion, *je t'en prie*, parle-moi.

—

Je ne suis pas blessée, parvint-elle enfin à articuler.

Les mains de Gregory s'immobilisèrent.

— Le sang...

— Ce n'est pas le mien.

Elle se redressa en position assise et tendit la main pour lui caresser la joue. Il tremblait. Juste Ciel, il tremblait ! Jamais elle ne l'avait vu dans un tel état.

Cette expression dans son regard... Elle comprenait, à présent. C'était de la terreur.

— Je ne suis pas blessée, répéta-t-elle dans un souffle. Je t'en prie... ne... Tout va bien, mon chéri.

Elle ne savait pas ce qu'elle disait. Tout ce qu'elle voulait, c'était le consoler.

Il respirait bruyamment.

—

J'ai cru que... Je ne sais pas ce que j'ai cru, fit-il d'une voix hachée.

Une larme roula sur le doigt de Lucy, qu'elle chassa d'un geste tendre.

— C'est fini, dit-elle. C'est fini maintenant, et...

Elle regarda autour d'elle.

—

Enfin, je *suppose* que c'est terminé, reprit-elle, incertaine.

Elle ne savait qui, de Richard ou de Gregory, avait tiré sur son oncle, car tous deux avaient fait feu. Mais il n'avait pas été mortellement touché. Il avait rampé jusqu'à un mur, contre lequel il était à présent assis, la main crispée sur l'épaule, l'air résigné.

Lucy darda sur lui un œil noir.

—

Vous avez de la chance qu'il soit si mauvais tireur.

Gregory fit entendre une sorte de ricanement étouffé.

Dans un angle de la pièce, Richard et Hermione étaient dans les bras l'un de l'autre. Lord Davenport s'époumonait. Quant à lord Haselby - juste Ciel, son *mari*

! -, il était négligemment appuyé contre le chambranle, contemplant la scène.

Il croisa son regard et lui sourit.

— Je suis désolée, dit-elle.

— Ne le soyez pas.

Gregory passa un bras protecteur autour des épaules de Lucy. Haselby observa le tableau avec un amusement manifeste, et peut-être même un certain plaisir.

—

Désirez-vous toujours cette annulation ? s'enquit-il.

Lucy hocha la tête.

— Je ferai préparer les papiers dès demain.

— En êtes-vous sûr ? l'interrogea-t-elle, soucieuse.

Il était vraiment charmant. Elle ne voulait pas que

sa réputation ait à souffrir.

— Lucy!

Elle se retourna vivement vers Gregory.

—

Désolée, dit-elle, je n'avais pas l'intention de... Je voulais juste...

Haselby la fit taire d'un geste de la main.

—

Je vous en prie, ne vous inquiétez pas. C'était la meilleure chose qui puisse arriver. Des coups de feu, du chantage, une trahison... Personne ne me soupçonnera jamais d'être le responsable de l'annulation, à présent.

—

Oh ! Eh bien... tant mieux, répondit Lucy avec animation.

Elle se leva, par égard pour Haselby qui se montrait si généreux.

—

Cela dit, si vous êtes toujours à la recherche d'une épouse, je pourrai vous aider à en trouver une. Enfin, dès que je serai moi-même mariée.

— Bon sang, Lucy !

Gregory se redressa à son tour en levant les yeux au ciel.

—

Je me sens tenue de faire quelque chose. Il pensait se marier. D'une certaine façon, ce n'est pas juste pour lui.

Gregory ferma les paupières quelques instants.

—

C'est une bonne chose que je t'aime autant, grommela-t-il, parce que, autrement, je devrais te passer une muselière.

Lucy le regarda, bouche bée.

— Gregory ! s'écria-t-elle.

Puis :

— Hermione !

Celle-ci venait de plaquer la main sur ses lèvres pour contenir un éclat de rire.

—

Pardon, répondit-elle. Mais vous formez un couple ***parfaitement*** assorti.

Haselby traversa la pièce d'un pas tranquille et tendit un mouchoir à oncle Robert. . — Vous devriez étancher cela, murmura-t-il.

Puis, se tournant vers Lucy :

—

Je ne souhaite pas vraiment me marier, comme vous le savez sans doute, mais je me dois d'avoir un héritier ou le titre ira à mon épouvantable cousin, ce qui serait une honte. La Chambre des lords voterait probablement une dissolution immédiate s'il décidait d'occuper son siège.

Haselby sourit à Lucy avant de conclure :

—

Aussi, je vous serais effectivement reconnaissant de m'aider à trouver une autre lady Haselby.

— Bien sûr, murmura-t-elle.

—

Il vous faudra quand même mon accord, bougonna lord Davenport en s'approchant d'un pas lourd.

Gregoiy le regarda sans masquer son dégoût.

— Vous feriez mieux de vous taire, le prévint-il.

Davenport eut un haut-le-corps.

—

Savez-vous seulement à qui vous parlez, espèce de blanc-bec ?

Gregory étrécit les yeux.

— A un homme dans une position très précaire.

— Plaît-il ?

—

Vous allez cesser immédiatement votre chantage, ordonna Gregory d'un ton tranchant.

Davenport désigna Robert Abernathy du menton.

— C'était un traître !

—

Et vous avez couvert son crime, répliqua Gregory. Ce que le roi trouvera à mon avis tout aussi répréhensible.

Lord Davenport tituba en arrière comme s'il avait reçu un coup.

—

Abernathy, vous allez quitter le pays, continua Gregory. Dès demain. Et vous ne reviendrez plus jamais. Quant à vous, Davenport, vous ne soufflerez pas un mot de tout ceci. C'est compris ?

Puis, s'adressant à Haselby :

— Je ne peux que vous remercier.

Haselby accueillit ses paroles d'un aimable hochement de tête.

—

C'est plus fort que moi, dit-il. Je suis un incorrigible romantique. Cela peut valoir quelques ennuis, de temps à autre, mais on ne change pas sa nature, n'est-ce pas ?

Incapable de réprimer le sourire qui s'épanouissait sur ses lèvres, Gregory secoua lentement la tête.

— Je ne peux que confirmer, répondit-il.

Il s'empara de la main de Lucy, entremêla ses doigts aux siens, puis, sous les yeux de cet étrange assortiment de témoins, il la prit dans ses bras et la gratifia du plus romantique, du plus fervent de tous les baisers.

Au bout d'un long moment, Haselby se racla la gorge. Et tandis qu'Hermione feignait de regarder ailleurs, Richard déclara :

— Au sujet de ce mariage...

À contrecœur, Gregory s'écarta de Lucy. Il jeta un coup d'œil à gauche. Puis à droite. Puis sur Lucy.

Et il l'embrassa de nouveau.

Parce que, vraiment, la journée avait été longue.

Parce qu'il méritait un peu d'indulgence.

Parce que Dieu seul savait combien de temps s'écoulerait avant qu'il puisse l'épouser.

Et surtout, parce que...

Parce que...

Il sourit, prit son visage entre ses mains, et murmura :

— Je t'aime, tu sais.

Elle lui rendit son sourire. — Je sais.

Alors, il comprit pourquoi il allait l'embrasser de nouveau. . Parce que.

Épilogue

Où notre héros et notre héroïne font la preuve qu'ils se sont montrés actifs,

ce qui ne nous surprend guère de leur part.

La première fois, Gregory avait perdu tous ses moyens.

La deuxième fut encore pire, le souvenir de la précédente n'ayant rien fait pour lui calmer les nerfs. Au contraire, même. À présent qu'il savait mieux à quoi s'attendre (Lucy ne lui ayant épargné aucun détail, maudite soit sa manie de la précision), le moindre bruit faisait l'objet de réflexions et de spéculations angoissées.

C'était une sacrée chance que les hommes ne mettent pas les enfants au monde. Sinon, Gregory le reconnaissait sans la moindre honte, l'humanité se serait éteinte depuis longtemps.

Ou, à tout le moins, il aurait refusé d'apporter sa contribution à la dernière fournée d'espiègles petits Bridgerton.

Les accouchements ne semblaient pas déranger Lucy dès lors qu'elle pouvait les lui décrire ensuite par le menu.

Aussi, la troisième fois, Gregory conserva-t-il davantage son sang-froid. Il resta également assis

derrière la porte, retint également son souffle chaque fois qu'un gémissement de douleur lui parvenait, mais, dans l'ensemble, il ne fut pas ravagé par l'anxiété.

La quatrième fois, il apporta un livre.

La cinquième, juste un journal (l'affaire semblait se dérouler plus rapidement à chaque nouvelle naissance, ce qui était bien pratique).

L'arrivée du sixième le prit totalement au dépourvu. Il était sorti rendre une brève visite à un ami et, le temps qu'il rentre, Lucy était assise, un beau bébé dans les bras, un sourire joyeux et pas le moins du monde fatigué aux lèvres.

Toutefois, Lucy n'ayant pas manqué une occasion de lui rappeler son absence, il veilla à être présent pour la venue du numéro sept. Il le fut, si on ne lui décomptait aucun point pour avoir abandonné son poste devant la porte de la chambre le temps d'aller chercher une collation nocturne.

Arrivé à sept, Gregory pensa qu'ils en avaient terminé. Sept, c'était parfait. Et, comme il le fit remarquer à Lucy, il se rappelait à peine à quoi elle ressemblait lorsqu'elle n'attendait *pas* un enfant.

— Tu t'en souviens suffisamment pour savoir à quoi t'en tenir quand je serai de nouveau enceinte, avait-elle répliqué du tac au tac.

N'ayant rien à répondre à cela, il l'avait embrassée sur le front et était allé chez Hyacinthe afin de lui exposer les nombreuses raisons pour lesquelles sept était le nombre d'enfants idéal (Hyacinthe n'avait pas ri).

Mais, comme il aurait dû s'y attendre, six mois plus tard, Lucy lui avoua d'un air penaud qu'elle était de nouveau dans un état intéressant.

— C'est le dernier ! décréta Gregory. Nous pouvons tout juste élever ceux que nous avons déjà.

(Ce qui était inexact. La dot de Lucy avait été excessivement généreuse, et Gregory s'était découvert un flair remarquable en matière d'investissements.) Il n'éprouvait certes aucune envie de réduire ses activités nocturnes avec Lucy, mais un homme pouvait prendre certaines mesures - ce qu'il aurait déjà dû faire, en vérité.

Aussi, convaincu que ce serait son dernier enfant, il décida qu'il pouvait tout aussi bien voir en quoi consistait la chose. Malgré la réaction horrifiée de la sage-femme, il demeura aux côtés de Lucy pendant la naissance - près de son épaule, bien sûr.

—

Madame est experte en la matière, déclara le médecin en soulevant le drap pour surveiller l'évolution de la situation. Franchement, ma présence est superflue à ce stade.

Gregory regarda Lucy. Elle avait apporté sa broderie.

Elle esquaissa un petit haussement d'épaules.

— C'est vraiment plus facile chaque fois.

De fait, le moment venu, Lucy posa son ouvrage, poussa un petit grognement d'effort, et...

Gregory regarda le nourrisson vagissant, rouge et ridé.

—

Ma foi, c'est moins spectaculaire que je l'imaginais.

Lucy lui décocha un regard sévère.

—

Si tu avais été là pour le premier, tu aurais... Oooohhh!

Gregory sursauta.

— Que se passe-t-il ?

—

Je ne sais pas, répondit-elle, affolée, mais il y a quelque chose qui ne va pas.

—
Là, là, fit la sage-femme d'une voix apaisante. Vous êtes simplement...

—
Je sais ce que je suis supposée ressentir, l'interrompit Lucy. Et ce n'est pas cela.

Le médecin tendit le nouveau-né - une fille, apprit Gregory avec joie - à la sage-femme, puis posa la main sur le ventre de Lucy.

— Hum, marmonna-t-il.

— Hum ? répéta Lucy, non sans impatience.

Le médecin souleva de nouveau le drap et jeta un coup d'œil.

—
Bon sang ! Je n'avais pas l'intention de regarder, fit Gregory en retournant précipitamment se poster près de l'épaule de Lucy.

—
Que se passe-t-il ? demanda celle-ci. Qu'est-ce que tu... Oooohhh !

— Juste Ciel ! s'écria la sage-femme. Il y en a deux.

Oh, non, songea Gregory, de plus en plus nauséeux.

Neuf enfants.

Neuf.

Seulement un de moins que dix.

Lequel dix était un nombre à deux chiffres. S'il recommençait, il serait un père à deux chiffres.

— Ô Seigneur ! gémit-il.

— Gregory ?

— Il faut que je m'assoie.

Lucy lui adressa un faible sourire.

— Eh bien, au moins, ta mère sera contente.

Il hocha la tête, pris de vertige. Que faisait-on de neuf enfants ?

On les aimait, supposait-il.

Il regarda sa femme. Ses cheveux étaient en désordre, son visage gonflé, et les cernes sous ses yeux avaient depuis longtemps cessé d'être mauves pour prendre une teinte d'un gris pourpré.

Il la trouva superbe. L'amour existait, se dit-il. Et c'était merveilleux. Neuf fois merveilleux.

Ce qui était vraiment merveilleux, en vérité.